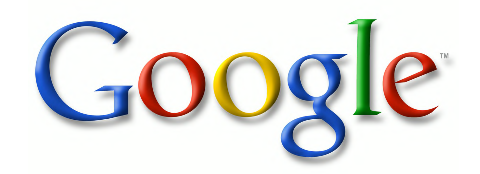
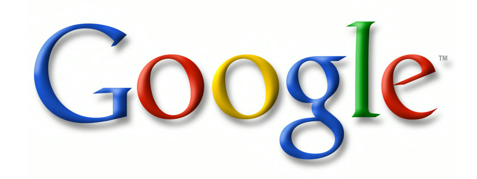
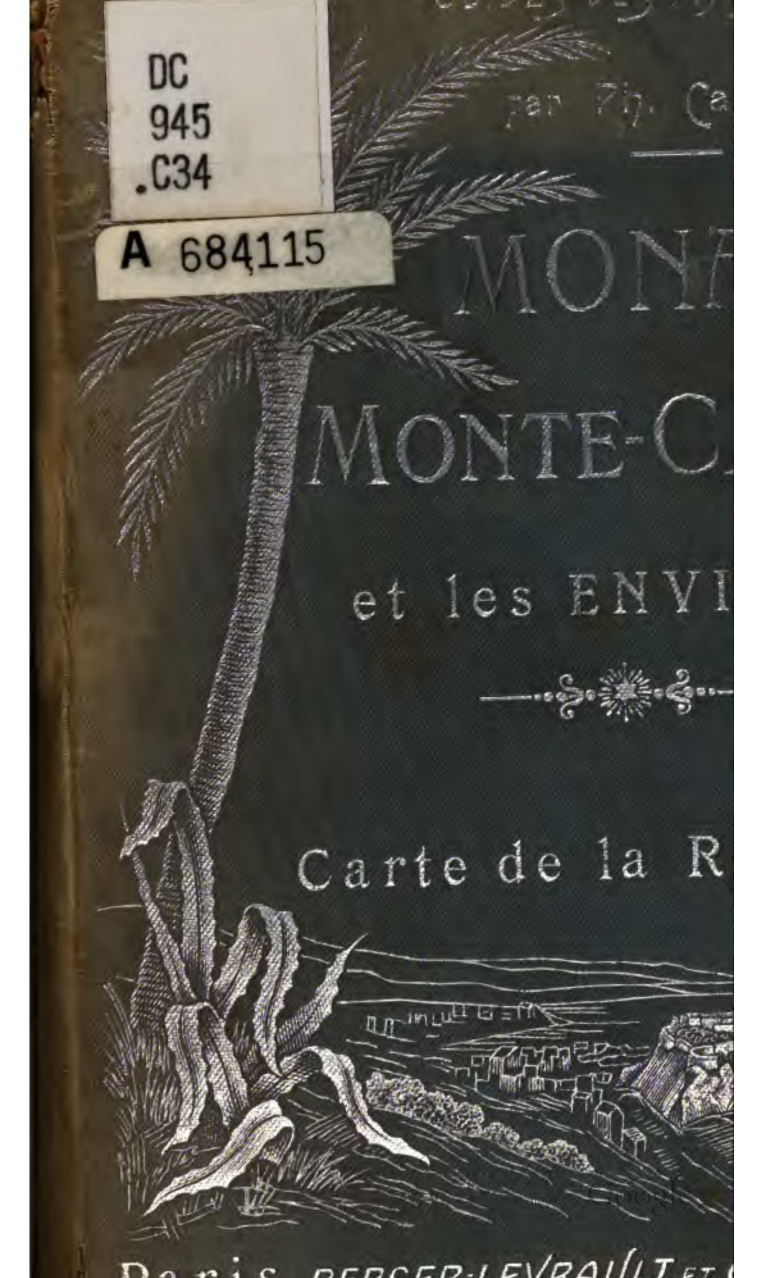
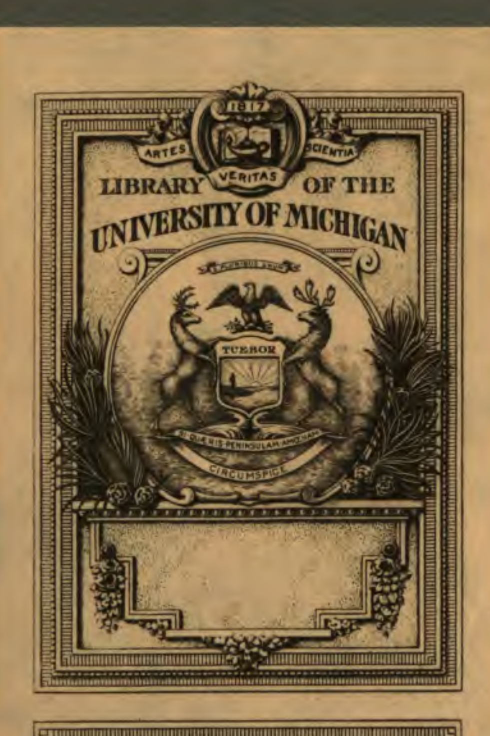


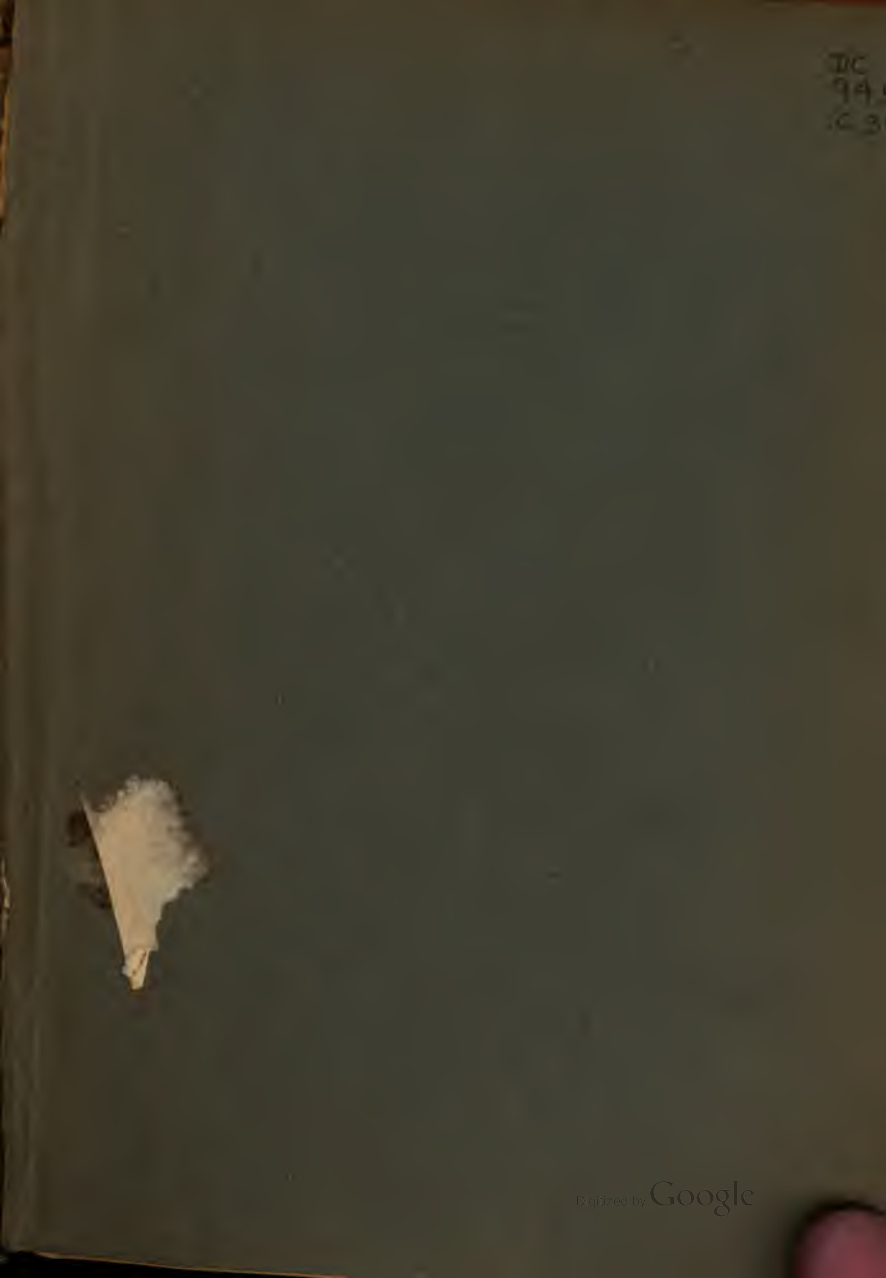




DC
945
.C34
A 684115
par Ch. Ca
MONA
MONTE-C
et les ENVI
Carte de la R
Paris BERGER-LEVRAULT ET C
Digitized by Google


1817
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUÆRIS PENINSULAM AMŒNAM
CIRCUMSPICE





GUIDES DES PAYS D'AZUR

MONACO, MONTE-CARLO
ET LES ENVIRONS

PAR PHILIPPE CASIMIR

LE PASSÉ ET LE PRÉSENT

VUES — PORTRAITS — PLANS

Est : ROQUEBRUNE, CAP-MARTIN, MENTON, VINTIMILLE, BORDIGHERA, OSPEDALETTI, SAN REMO.

Nord : LA TURBIE, LAGHET, EZE.

Ouest : CAP D'AIL, BEAULIEU, CAP FERRAT, SAINT-JEAN, SAINT-HOSPICE, VILLEFRANCHE, NICE, ANTIBES, CANNES.

Vous me faites aimer davantage ce pays en le peuplant de souvenirs.
HENRY FOUQUIER. - (Le Temps).

NICE
ÉDITIONS DE LA Sté DE PUBLICITÉ DES PAYS D'AZUR
Rue Gubernatis, 10, et Rue Gioffredo, 35 (angle)

1903

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

MONACO AUTREFOIS

Depuis les Origines

MONACO AUJOURD'HUI

Promenades et Visites dans Monaco-Ville

Quartiers au-dessus de la Voie Ferrée

Quartiers à l'Ouest de la Condamine

Troisième Partie

MONTE-CARLO AUTREFOIS

Des Origines à nos jours. — Les Spélugues

MONTE-CARLO AUJOURD'HUI

Promenades et Visites

De Monte-Carlo à la Frontière Est

Quatrième Partie

ENVIRONS DE MONACO

I. — Promenades vers l'Est



Pages

II. — Promenades vers le Nord

III. Promenades vers l'Ouest

TABLE DES ILLUSTRATIONS

PORTRAITS

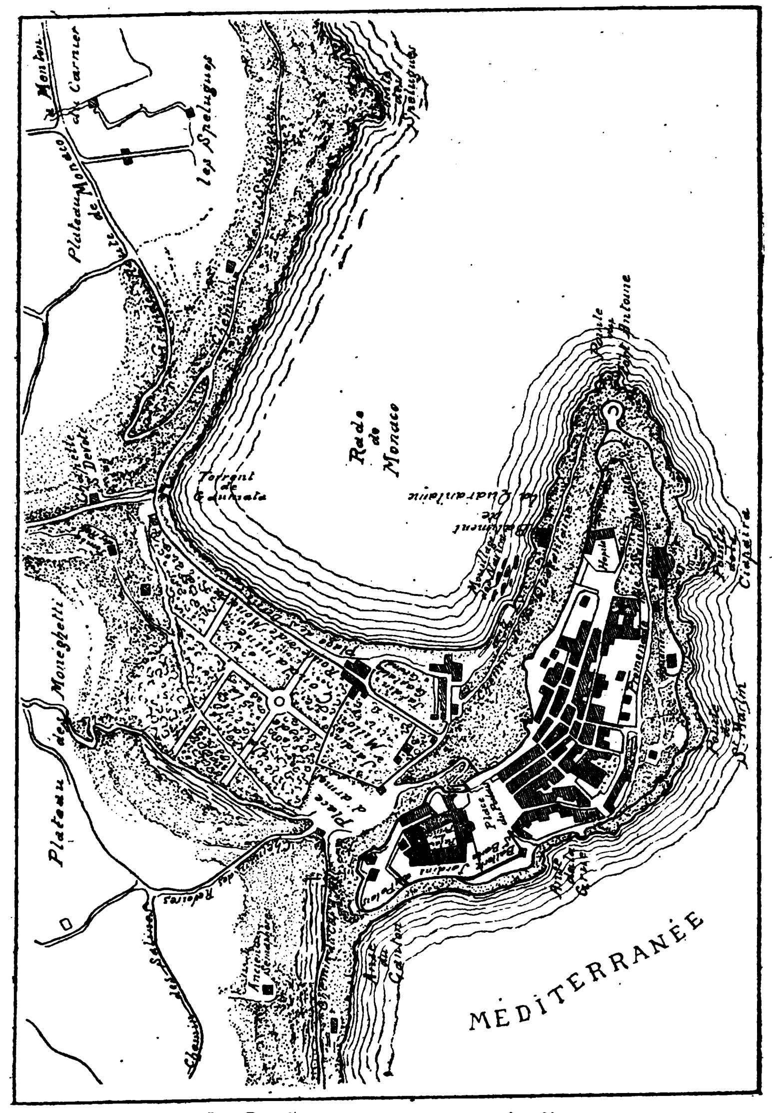
PLANS ET VUES

LA TABLE DES RENSEIGNEMENTS GÉNÉRAUX

HORAIRES — CHEMINS DE FER — TRAMWAYS
ADRESSES UTILES — HOTELS — COMMERCE — INDUSTRIE
est à la fin du volume.

INDEX ALPHABÉTIQUE

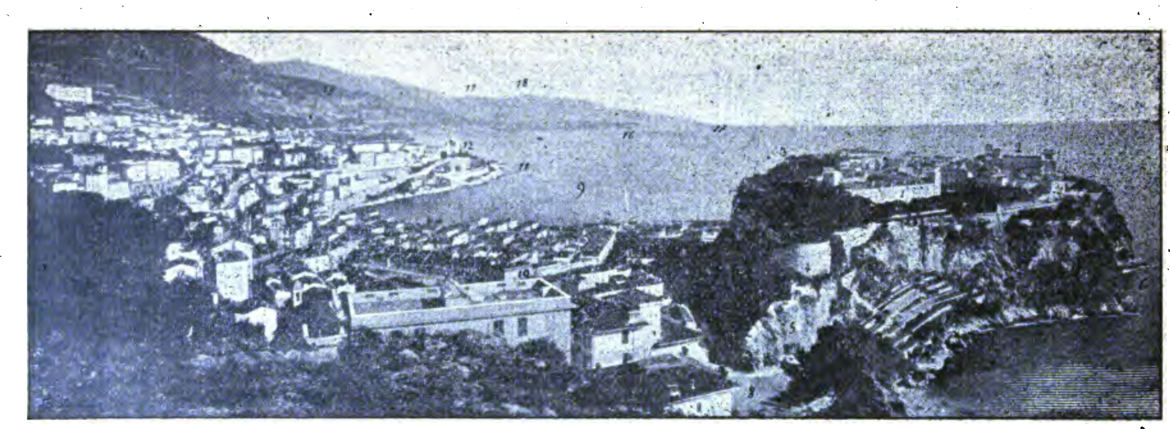
MONACO PENDANT LA PREMIÈRE MOITIÉ DU XIX• SIÈCLE
Plan dressé par M. Urbain Bosio, ingénieur



La Condamine est encore un jardin
A la place de Monte-Carlo actuel, il y avait les Spélugues
(Nous reproduisons page 158 une vue à peu près contemporaine de ce plan)

LA PRINCIPAUTÉ DE MONACO AUJOURD'HUI

Cliché Giletta.



1. Palais du Prince. — 2. Cathédrale. — 3. Avenue de la Porte-Neuve, conduisant aux jardins Saint-Martin et au Musée Oceanographique. — 4. Remparts enfermant les jardins du Palais. — 5. Escarpements de Serravalle. — 6. Anse de la Grue. — 7. Anse du Canton. — 8. Place du Canton et Boulevard Charles III. — 9. Port d'Hercule. — 10. Gare de Monaco. — 11. Tir aux pigeons de Monte-Carlo. — 12. Casino, terrasses et jardins. — 13. Riviera-Palace de Monte-Carlo Supérieur. — 14. Route de la Corniche sur les pentes du Mont-Agel. — 15. Roquebrune. — 16. Cap Martin. — 17. Pointe de Bordighera. — 18. Mont Bignone (1298 m.), principale hauteur de la chaîne qui aboutit à San Remo. — 19. Mont Bellinda, au-dessus du vallon Saint-Louis, frontière franco-italienne.

A LA MÉMOIRE

DU PRINCE CHARLES III

ET DE MONSIEUR FRANÇOIS BLANC

A L'OCCASION DU QUARANTENAIRE

DE LEUR PREMIÈRE ENTREVUE

D'OU SORTIT LA RENAISSANCE DE CE PAYS

1863-1903

La région à laquelle nous consacrons ce livre fut habitée avant tous les autres pays d'Europe, puisque nos lointains ancêtres les Troglodytes en recherchaient déjà les stations. Cette antériorité est prouvée par les découvertes faites dans les grottes de Baoussé-Roussé à Menton et de Baous Roux á Beaulieu. Cherchez ces noms à l'Index de ce livre et vous comprendrez l'importance de ces découvertes, équivalant à des parchemins d'illustration pour ce pays.

Est-ce par une simple coïncidence que, depuis des siècles, on appelle du même nom de Rochers Rouges, les deux points, distants de 18 kilomètres, où, dès 1854 pour le Baoussé-Roussé de Menton, en 1872 pour le Baous Roux de Beaulieu, on a trouvé des restes de l'homme primitif? Ne dirait-on pas que les Troglodytes ont précédé l'histoire mais non la tradition et que c'est d'eux que nous vient cette

indication de co-provincialité qui résulte du même nom donné à leurs deux principales stations.

Ce très vieux pays affirme une virtualité inépuisable.

Après avoir versé la vie à toutes les générations qui se sont succédé depuis l'origine de l'humanité, voici qu'en ces dernières années la source fécondante est devenue plus généreuse, plus abondante.

La magnifique renaissance à laquelle nous assistons date de 1863 et a eu pour cause la rencontre de deux hommes : le prince Charles III et M. François Blanc.

Avant cette date, Monaco était pauvre. On connaît le dicton :

Son Monaco sopra uno scoglio,
Non semino e non raccoglio
E pur mangiar voglio.

A la place de Monte-Carlo, il y avait les Spélugues, un promontoire rocheux où les bergers menaient paître leurs troupeaux. La Condamine était un jardin qui fournissait à la maison Rimmel les fleurs dont elle répandait les parfums à travers le monde. La Turbie, où l'auteur de ce livre allait à l'école, était un pauvre village où l'on peinait et suait pour tirer une maigre et incertaine subsistance des terres gagnées à grand renfort de murs sur les penchants de l'Agel et de ses contreforts.

Nice avait moins de 50.000 habitants. Menton en comptait 4.800. Villefranche abritait une population mi-partie maritime mi-partie agricole. Rien autre n'existait dans la région que de pauvres villages ignorés.

Le 31 mars 1863, M. François Blanc arrive à

Monaco par voie de mer. Il assume la concession du Casino, a une conversation avec le prince Charles III.

Cela dura à peine quelques heures. C'est le mince filet d'eau qu'un gentilhomme possède dans son jardin et qui est la source du Danube.

Aujourd'hui, quarante années se sont écoulées depuis cette simple entrevue et considérez les conséquences.

Dans le désert des Spélugues, M. François Blanc créa le Casino dont le prince Charles III voulut être le parrain. Ainsi prit naissance Monte-Carlo, le foyer d'où la prospérité allait rayonner sur le littoral. Monaco est devenu une ville célèbre où se renouvellent sans cesse les visiteurs de toutes nations. Le jardin de la Condamine est transformé en ville de luxe. Nice est près d'atteindre 150.000 habitants et sa population s'accroît toujours. — Menton compte aujourd'hui 10.000 âmes. Sur toute la côte, des stations élégantes se créent ; à l'Ouest : Cap-d'Ail, Beaulieu, Saint-Jean ; à l'Est : le Cabbé, Cap-Martin. Des hôtes illustres y séjournent. Mon village, La Turbie, augmenté de Monte-Carlo-Supérieur, du Cap-d'Ail, est recherché comme un pays de plaisance, ce qui ajoute de la joie et de la fierté à mon amour pour lui. Et si nous embrassons du regard un rayon plus étendu, la célébrité et la prospérité se concentrent sur une assez courte partie du vaste littoral méditerranéen, celle dont le centre est ici et dont les bords extrêmes sont à Cannes d'un côté, à Sanremo de l'autre.

Aujourd'hui, entre Cannes et San Remo, c'est comme un admirable collier de localités luxueuses, toutes solidaires, ainsi que les quartiers d'une grande station : la Côte d'Azur. Grâce à la rapidité, à la commodité des chemins de fer qui les relient, de l'une à

l'autre évoluent incessamment par multitudes les représentants de l'aristocratie, de la fortune, de l'intelligence, des arts, du grand commerce et de la grande industrie du monde entier, tous ceux en somme qui peuvent fuir les tristesses de l'hiver pour venir goûter le bien-être et la joie que dispense inépuisablement notre soleil.

L'auteur, fils de ce pays, qu'il a parcouru dans tous les sens, étudié dans les détails de son histoire, se fait l'interprète de ses concitoyens en dédiant ce livre à la mémoire des deux principaux promoteurs de sa renaissance, dont il inscrit le nom en tête de ces pages comme un acte de justice et de reconnaissance.

PHILIPPE CASIMIR.

Nice, 15 avril 1903.

APPLICATION

DE LA

TOPOGRAPHIE A L'HISTOIRE

POUR

MONACO, MONTE-CARLO

ET LEURS ENVIRONS

PREMIÈRE PARTIE

MONACO AUTREFOIS

LES ORIGINES

Monaco Phénicien (du xe au vi^e^ siècle avant J.-C.).— Monaco, c'est la première porte par où la civilisation est entrée en France, a dit Jean Raynaud, ce grand esprit, dont les études sur notre région ont servi plus tard de modèle et de guide à Elisée Reclus.

En effet, si l'illustration résulte du temps, ce pays est le plus illustre, étant le plus anciennement civilisé non seulement de la région, mais de la France entière.

A l'époque où nos ancêtres les Celtes vivaient dans les forêts, encore à l'état mi-sauvage, un peuple qui déjà avait inventé l'alphabet, commençait à étendre sa civilisation dans le bassin de la Méditerranée. C'est le peuple phénicien.

Partant de l'extrémité orientale de la grande mer intérieure, où était leur capitale Tyr, les Phéniciens, en qui se révéla pour la première fois le génie de la navigation et du commerce, étendirent leurs conquêtes vers l'Occident : de Chypre en Crête, de Grèce en Sardaigne et en Corse ; après

quoi, gagnant de proche en proche, ils s'établirent dans la région des Alpes, à Monaco, puis dans la région des Pyrénées, à Ruscino, et enfin dans les ports de la Bétique ou Espagne.

Partout, les Phéniciens recherchaient les contrées montagneuses, dont ils exploitaient les mines, car leur commerce principal consistait en métaux.

Dans cette échelle de colonies, c'est à Monaco qu'ils établirent la capitale pour la région des Alpes, et c'est de leur domination que le port a conservé le nom de *Portus Herculis Monœci*. Denys d'Halicarnasse, Ammien Marcellin et d'autres auteurs de l'antiquité racontent que Hercule, après avoir vaincu les Liguriens autochtones, consacra en son honneur le port et la montagne de Monaco.

Hercule est le nom grécisé de Melkart, le grand dieu des Phéniciens, qui lui consacraient leurs colonies, dès la prise de possession. Partout ils représentaient le Dieu par une colonne qui se reproduisait sur toute la côte méditerranéenne, depuis le principal temple de Tyr jusqu'aux colonnes d'Hercule, à Gibraltar. La colonne d'Hercule fut placée à Monaco, sur le rocher, ou plus haut, sur l'acropole qui était à La Turbie.

Strabon parle du *hieron* d'Hercule Monæcus qu'il place au port même de Monaco.

Un savant géologue et archéologue, M. Chambrun de Rosemont, qui avait fait des études approfondies sur la contrée, présenta, en 1874, aux réunions de la Sorbonne, un mémoire sur les antiquités pré-romaines existant dans les Alpes-Maritimes. Il y parlait de tombeaux découverts au Mont-Agel, des diverses enceintes préhistoriques qui se trouvent dans le massif de la Corniche et il leur attribuait une origine phénicienne.

Dans un travail que j'ai lu à la Société des Lettres, Sciences et Arts des Alpes-Maritimes, en 1900, j'ai relevé l'ensemble de ces enceintes et montré qu'elles forment comme un vaste camp retranché dont Monaco serait le centre. Elles s'étendent : vers l'Est, depuis le mont des Mules jusqu'à Ricard et au Mont-Gros, sur Roquebrune ; au Nord, du col de Guerre à l'Agel ; à l'Ouest, de Baoutugan, sur Cap d'Ail, à la Tête de Chien, aux monts Campi de l'Allé, au mont Bastide, sur Eze, et au mont Pacanaglia, sur les Quatre-Chemins.

Déjà M. Chambrun de Rosemont démontrait que ces

enceintes étaient l'œuvre « d'hommes venus par mer, et dont la mer restait le point de refuge en cas de désastre comme elle était la base d'opérations en cas de guerre. » Et il concluait qu'il faut chercher la capitale de ce premier groupe civilisé non pas à Nice, mais à Monaco, à l'ancien *Portus Herculis :* 1° Parce que ce nom est significatif ; 2° Parce que le rocher de Monaco était plus propice à l'établissement d'une colonie antique, étant mieux situé, protégeant mieux le port, et étant plus facile à défendre ; 3° Parce que le port de Monaco, très suffisant pour les petites barques des anciens qu'on tirait sur la plage, était le plus abrité de toute la côte et que, seul, il se trouvait à portée d'eau douce et d'une plage cultivable ; 4° Parce que le massif du mont Agel qui le domine est un vaste camp naturellement retranché et la clef du passage de la Gaule en Italie ; 5° Parce que les enceintes fortifiées préhistoriques abondent dans ce massif plus que partout ailleurs.

En résumé, M. Chambrun de Rosemont, après Jean Raynaud, voyait dans Monaco le point où se fit le premier contact entre les Celtes autochtones et les navigateurs phéniciens venus pour établir une colonie.

L'expansion des Phéniciens dura de l'an 1000 à l'an 600 avant J.-C. A cette époque commença leur déclin, mais leurs successeurs, les Carthaginois, envoyaient encore des flottes de galères à Monaco. En effet, des monnaies puniques, des bijoux d'Ammon ont été trouvés dans les fouilles.

Monaco Phocéen (IVe siècle). — Enfin, Carthage, en lutte avec Rome, n'osa plus envoyer ses flottes ici. C'est alors, au IVe siècle, que Marseille, dont les Phocéens avaient fait une puissance maritime de premier ordre, étendit son influence jusqu'au Port d'Hercule qui devint la tête de ligne de ses établissements vers l'Est. C'est pourquoi Strabon attribue Monaco aux Marseillais.

Premiers siècles de l'ère chrétienne. — La puissance de Rome absorbe les autres, et voici que ses généraux prennent Monaco, point frontière entre Italie et Gaule, comme base de leurs mouvements. Le plus illustre d'entre eux, Jules-César, après avoir réduit les Massaliotes, qui tenaient pour Pompée, vint à La Turbie, qu'il fit fortifier, puis s'embarqua au Port d'Hercule pour retourner à Rome par Gênes (an 49 av. J.-C.). C'est ce que rapportent Lucain dans la

Pharsale, chant Ier, et Virgile dans l'*Enéïde*, chant IV. (Voir historique du Port).

Plus tard, des empereurs romains s'embarquèrent aussi à ce port.

Lors des invasions barbares, Monaco vit passer les hordes des Goths, puis celles des Lombards, qui détruisirent la ville romaine. Le monastère de Saint-Georges, qui s'élevait au vallon des Gaumates, avant l'oratoire de Sainte-Dévote, fut brûlé dans une de ces incursions.

Les Sarrazins (ixe-xe siècles). — Au ixe siècle, les Sarrazins s'emparent de Monaco et y établissent une forteresse à l'endroit même où s'élève aujourd'hui le palais du prince. C'était ici leur poste de liaison entre les repaires qu'ils avaient échelonnés, à l'Ouest, depuis Eze jusqu'au fraxinet ou fort de Saint-Hospice ; à l'Est, depuis La Turbie jusqu'à Gorbio, Sainte-Agnès et Castellar. Toute cette région est encore trouée de sillos où les Sarrazins cachaient leur butin.

Monaco aux Gênois (xiie siècle). — Enfin, les Sarrazins sont expulsés ; Monaco est donné aux Gênois. Ce rocher était placé juste à la frontière de deux puissants Etats : la République de Gênes et le Royaume de Provence.

En 1162, l'empereur Frédéric Barberousse concède aux Gênois toute la côte ligurienne, depuis Porto Venere (petit port près de La Spezzia) jusqu'à Monaco.

En 1191, l'empereur Henri IV confirme la donation de son père, à la condition que les Gênois établissent un château fort sur le rocher de Monaco.

En gens avisés, les Gênois veulent au préalable se garantir la possession intégrale de ce rocher sur lequel la commune de Peille et l'abbaye de Saint-Pons avaient des droits de propriété. Lorsqu'ils eurent acquis ces droits, ils songèrent à fortifier leur nouvelle possession.

Le 6 juin 1215, Fulco de Castello amena de Gênes à Monaco trois galères et plusieurs transports chargés de matériaux divers : bois de construction, chaux, fers, etc. Ils édifièrent un château fort avec cinq tours que reliaient un mur d'enceinte haut de 37 pans.

Ces vieilles murailles constituent toujours le noyau du palais des Princes.

Les luttes sans cesse renaissantes entre Guelfes et Gibe-

lins, qui ensanglantaient Gênes, se propageaient jusqu'à Monaco qui appartint tour à tour à chacun de ces partis. Les Grimaldi étaient les chefs des Guelfes, et les Spinola les chefs des Gibelins.

En 1270, après la terrible bataille de rues qui livra Gênes au parti Gibelin, les Guelfes bannis s'étaient répandus dans la Riviera où ils avaient constitué une ligue munie de ses forteresses et de ses ports. Monaco était la place la plus puissante de cette ligue. Le parti Guelfe et les Grimaldi, ses chefs, en avaient fait leur arsenal et la base de leurs opérations. Plus tard, lorsque les deux partis, saignés par des luttes féroces, diminuèrent l'acuité de leurs haines, les Grimaldi établirent à Monaco un centre de souveraineté et, dès ce moment, ils placèrent au premier rang leur qualité de seigneurs indépendants.

LES GRIMALDI

Nous arrivons à l'histoire de la famille qui établit sur Monaco, au XIV[e] siècle, une souveraineté indépendante subsistant toujours et reconnue par les grands traités diplomatiques qui régissent les Etats européens.

L'origine des Grimaldi. — Le plus ancien ascendant connu des Grimaldi est Otto Canella qui fut consul de Gênes vers le milieu du XI[e] siècle. Un de ses fils, Grimaldo, trois fois consul de 1162 à 1184, donna son nom comme nom patronymique à sa descendance.

A plusieurs reprises déjà, les Grimaldi avaient occupé Monaco à la tête du parti guelfe et l'avaient ensuite reperdu.

En 1297, François Grimaldi, surnommé Malizia, usa d'un stratagème hardi pour reprendre Monaco. Déguisé en moine, il pénétra dans la place, rallia ses partisans, et se rendit maître des postes, du palais et de la ville en une seule nuit.

Puis, vint Rainier Grimaldi, auquel le roi de France Philippe le Bel confia le commandement en chef de sa flotte et qui remporta la grande victoire de Zericksée (1304) sur le comte de Flandre.

Les Grimaldi Seigneurs indépendants. — C'est Charles I[er], fils aîné de Rainier, qui établit définitivement la souveraineté de sa famille sur Monaco. — Charles I[er] acquit en outre les seigneuries de Menton en 1346 et de Roquebrune en 1355.

Ce fut un grand guerrier. En 1338 il équipa à Monaco une flotte pour le roi de France Philippe de Valois et combattit les Anglais sur toutes les mers. En 1346 il commandait le corps d'arbalétriers gênois à la funeste bataille de Crécy,



Sceau de Rainier Grimaldi, amiral général de France

où il fut grièvement blessé. Il subit à Monaco deux sièges. Le premier, en 1327 : les Spinola, adversaires gênois des Grimaldi, avaient occupé la place en corrompant le gouverneur. Le roi Robert, allié de Charles, réunit à Nice une puissante armée, et après un siège vigoureux Monaco fut repris. Le second, en 1356 : Le doge de Gênes Simon Boccanegra, vint bloquer le port avec une grande flotte ; 4000 fantassins et arbalétriers étaient répartis sur la montagne, à la Condamine et aux Spélugues. Pendant un mois, le prince Charles repoussa tous les assauts. La famine et surtout la soif l'obligèrent enfin à se rendre. C'est ce qui décida par la suite à construire une grande citerne au Palais. Le prince Charles mourut de chagrin après cet échec.

Rainier III lui succéda en 1358. Nommé sénéchal de la reine Jeanne, il défit l'archiprêtre Arnaud de Cervolles, un partisan qui dévastait la Provence ; puis il reprit à Amédée V de Savoie, Nice et les Marches. Louis d'Anjou le nomma amiral de la Méditerranée. En 1371, Monaco lui fut restitué.

En 1395, Jean de Beuil, de la branche cadette des Grimaldi,

s'empara par surprise de Monaco, et s'y fortifia avec les ressources que lui fournissait le gouvernement de Nice, où il était tout puissant.

Le maréchal de Boucicaut, gouverneur de Gênes au nom de la France, fournit en 1402 des troupes à Rainier pour reprendre Monaco. Le premier engagement eut lieu à Vintimille. Rainier fit Jean de Beuil prisonnier. Aussitôt il partit avec ses galères pour Monaco qui retomba entre ses mains.

Jean Ier (1427-1454) faisait la police de la Méditerranée avec sa flotte ; il était réputé le meilleur marin de son temps. Le duc de Milan l'opposa au célèbre Carmagnola, qui commandait pour Venise. Une grande bataille s'engagea sur le Pô en 1431. Jean 1er détruisit la flotte vénitienne.

Lambert (1457-1494) conquit la Rivière du Ponent pour le duc de Milan ; puis lutta en Provence où il fit triompher la cause de Charles III d'Anjou.

Lucien (1505-1523). Monaco subit sous son règne le siège le plus terrible de ses annales :





Ecu d'or de Lucien Grimaldi
(1re monnaie connue de Monaco)

Siège des Gênois. — En 1506, les Gênois, renforcés des Pisans, réunirent une armée qu'on peut évaluer au moins à 20,000 hommes, et assiégèrent Monaco par terre et par mer. Un chroniqueur du temps dit : « Les Gênois mirent leur artillerie en onze lieux, tant sur les montagnes autour, que sur les côtés et sur la plaine où ils firent onze remparts ». Ils se fortifièrent surtout sur le plateau des Spélugues (Monte-Carlo), qui commande l'entrée du port, et, partant de là, leurs

batteries entouraient la forteresse par le Carnier, Moneghetti, Casteleretto, les Révoires et la Colle (la hauteur où se trouve l'Observatoire).

Monaco était investi par terre et par mer. Après trois mois de siège, les Gênois portèrent tout leur effort sur la partie Nord de la place, où les remparts étaient plus faibles. Une batterie établie sur la hauteur de la Colle ouvrit une large brèche dans le mur de Serravale. La nuit du 19 mars, pendant que leur flotte débarquait des troupes à la pointe de la presqu'île pour faire diversion, un grand assaut était donné à l'autre côté, vers cette brèche.

La lutte dura cinq heures ; les Gênois furent complètement battus. La nuit suivante, ils embarquaient leur artillerie sous le feu de la place ; brûlaient les baraquements de leur camp du Carnier et de la Condamine et, le 22 mars, ils se retiraient sur Vintimille. Le siège avait duré cent deux jours.

Giustiniano, qui commandait les troupes gènoises, fut pendu à son retour à Gênes. Lucien Grimaldi, quelque temps après, rentrait dans Gênes avec le roi de France, et il tenait son épée nue à la main. Une forteresse fut construite qui dominait la cité ligurienne, et le nom qui lui fut donné : *la Briglia* (la Bride) était significatif.

En 1523, le prince Lucien fut assassiné au Palais par son neveu Barthélemy Doria, seigneur de Dolceaqua.

Augustin, son frère, évêque de Grasse et abbé de Lérins, lui succéda à titre de seigneur viager. Il se donna pour tâche de rechercher le meurtrier de Lucien qu'il fit saisir et exécuter. Le grand acte d'Augustin Grimaldi fut accompli en 1524 : il plaça la Principauté sous le protectorat de l'Espagne, gouvernée alors par Charles-Quint.

Charles-Quint à Monaco.— Cinq ans après, en 1529, le puissant empereur visita son petit allié, le prince de Monaco. Quatre-vingts vaisseaux et trente-deux galères escortaient le navire impérial entrant au port, le soir du 5 août 1529. Charles-Quint passa trois jours à Monaco. Il visita la place dans tous les détails et un de ses officiers le suivait toujours portant la queue de son manteau.

La population monégasque s'étant massée sur la place pour acclamer l'empereur, celui-ci parut à la grande loggia du palais, et c'est à ce propos qu'il exprima ses remerciemens pour l'accueil que lui avait fait la *noble population de Monaco*.

La légende, s'emparant de cette parole, raconte que Charles-Quint anoblit en masse les Monégasques.

L'empereur partit de Monaco le 9 août, accompagné jusqu'à Gênes par le prince Augustin.

Honoré Ier succéda à Augustin en 1532. Etienne Grimaldi, son tuteur, fut régent et exerça le pouvoir souverain jusqu'à sa mort, survenue en 1561. De grands travaux furent accomplis sous ce règne, au palais, à la ville, aux remparts.

Hercule Ier (1589-1604). Sous son règne, Monaco fut assiégé par le duc de Guise en 1597. Ce général poursuivait la flotte espagnole qui se réfugia dans le port. Feignant de renoncer à son dessein, le duc de Guise alla saccager Roquebrune où il fit prisonnier un monégasque auquel il rendit la liberté en lui promettant une récompense s'il aidait les Français à prendre Monaco. Cet homme, nommé Giovanni, y consentit. Il fit, par un signal convenu, connaître le moment opportun pour une escalade. Les Français, plantant des échelles dans les anfractuosités des rochers, montèrent à l'assaut et arrivaient déjà au sommet du rempart, là où s'élève le fort Antoine, lorsque l'alarme fut donnée. Les hommes accoururent et les échelles, violemment repoussées, tombèrent dans l'eau avec les grappes humaines qu'elles supportaient. Giovanni fut pris et pendu à la pointe du rocher.

Le prince Hercule fut assassiné en 1604, lorsqu'il sortait d'un rendez-vous galant.

Honoré II lui succéda. Il fit du palais de Monaco une des plus belles résidences princières et y reçut divers souverains et princes.

Protectorat français. — Le protectorat espagnol devenant intolérable, Honoré II résolut de s'en délivrer. Il entama secrètement des négociations avec la France. Un traité rédigé par le père Joseph, l'Eminence Grise de Richelieu, fut signé en 1635 et précéda le traité de Péronne, entre le roi Louis XIII et le prince Honoré II, par lequel Monaco passait sous le protectorat français. Le prince dut employer la force pour chasser les troupes espagnoles de la forteresse. Une garnison de 500 hommes formant quatre compagnies, fut dès lors tenue par la France à Monaco.

Le traité de Péronne et la souveraineté des princes. — Le traité de Péronne, signé le 14 septembre 1641

avec le roi de France Louis XIII, détermine clairement la souveraineté des princes de Monaco. Le préambule du traité est ainsi conçu :

« Sur ce que le prince de Monaco a fait représenter au roi qu'encore qu'il tienne en souveraineté la dite place et forteresse de Monaco, néanmoins les Espagnols, sous divers





Monnaie d'Honoré II
après son entente avec la France

prétextes, se sont comme appropriés de la dite place, y ayant usurpé un tel pouvoir qu'elle n'est plus en la disposition du Prince, et pour ce sujet ayant supplié Sa Majesté de le prendre en sa protection et de le délivrer de l'oppression qu'il souffre. La dite Majesté, portée par la seule considération de la justice qui l'oblige à se souvenir de la puissance que Dieu lui a mise en main pour assister les princes ses voisins en la conservation de ce qui leur appartient, et pour maintenir la tranquillité publique, a cru ne pouvoir lui refuser sa protection aux conditions que le Prince a lui-même proposées, telles qu'il en suit. »

L'article 6 du traité dit :

« La dite Majesté laissera le dit Prince en sa liberté et souveraineté de Monaco, Menton et Roquebrune sans que la dite garnison royale ou autre l'y puisse troubler ou s'ingérer jamais en ce qui est de la dite souveraineté de terre et de mer et moins encore au gouvernement et justice de ses peuples ou administration de ses biens, mais seulement la dite garnison s'emploiera à garder la place, ainsi qu'il est dit ci-dessus. »

Il résulte de l'ensemble du traité que les conditions en ont été fixées par le prince lui-même ; que sa souveraineté

est indiscutable et que le roi de France intervient parce que les Espagnols ont porté atteinte à cette souveraineté.

Un écrivain anglais, qui a rempli longtemps les fonctions de consul britannique à Nice, Sir James Harris, a défini ainsi l'esprit du traité :

« Le roi de France accorde au prince de Monaco sa protection armée contre toute agression extérieure et lui reconnaît toute liberté et souveraineté à l'intérieur. »

Les conditions de ce traité ont été renouvelées par le traité de Paris, en 1814 ; par le traité de Vienne, en 1815 ; par le traité de Stupinigi, en 1817, qui transférait le protectorat à la Sardaigne ; enfin, par le Congrès de Paris, en 1856.

Louis Ier succéda à Honoré II en 1662. Il promulgua en 1678 un remarquable corps de législation sous le nom de Code Louis. Louis XIV l'envoya comme ambassadeur à



Monnaie de Louis Ier (Demi-Ecu)

Rome. Le prince Louis réussit dans sa mission qui était d'obtenir l'appui du Pape pour élever au trône d'Espagne le petit fils du roi de France.

Antoine Ier (1701-1731). — Sous son règne, la forteresse fut mise en état de résister à toute attaque et le fort Antoine conserve son nom.

Louise Hippolyte, princesse de Monaco en 1731, morte la même année. Mariée à Jacques-Leonor de Goyon, sire de Matignon, descendant des Bourbons, qui prit le nom et les

armes des Grimaldi par substitution à ses noms et armes propres.

Jacques Ier abdique au profit de son fils, en 1733, date où celui-ci atteint sa majorité.

Honoré III (1733-1795). — A la tête du régiment de Monaco, il prit une part brillante à la guerre de la Succession d'Autriche. A Fontenoy, il chargea plusieurs fois ; il fut



Monnaie d'Antoine Ier

blessé à la terrible bataille de Raucourt ; à la bataille de Lawfeld il eut un cheval tué sous lui et le régiment de Monaco se signala tellement que six de ses capitaines reçurent la croix de Saint-Louis. Le frère du prince, le chevalier de Monaco, fut blessé à Fontenoy et c'est de lui que Voltaire a écrit dans son poème :

Monaco perd son sang et l'Amour en soupire.

Pendant cette guerre de la Succession d'Autriche, qui se déroula dans les Alpes comme dans les Pays-Bas, la place de Monaco rendit de grands services aux alliés franco-espagnols et fut « comme une épine au pied de la Sardaigne, » celle-ci alliée de l'Autriche, qui était obligée d'immobiliser des troupes à Nice, Eze et La Turbie pour surveiller la garnison française de Monaco.

A la première campagne, en 1744, les franco-espagnols ayant attaqué et pris Villefranche obligèrent les austro-sardes à reculer sur Oneille. La garnison de Monaco joua un rôle brillant dans la série d'opérations qui amena ce résultat. Elle était commandée par M. de Montcalm, le héros qui périt glorieusement, une dizaine d'années après, dans les plaines d'Abraham, près de Québec, au Canada.

Dans la campagne de 1747, le premier objectif était de secourir la République de Gênes, notre alliée, que les austro-sardes allaient attaquer. C'est des ports de Monaco et d'Antibes que partirent les bâtiments chargés de troupes pour



HONORÉ III
D'après le portrait de Tocqué, au Palais de Monaco

cette expédition. Les Anglais, alliés des Sardes, mirent le blocus devant Monaco, ce qui n'empêcha pas un chebec français, armé en course, de sortir, se poster au cap Saint-Hospice et de capturer trois bâtiments sardes chargés d'approvisionnements.

Monaco sous la Révolution (1792).— La Révolution Française annexa Monaco au département des Alpes-Maritimes. Revenant aux vieux noms, on l'appela *Fort d'Hercule.*

En 1792, le gouvernement républicain avait reconnu à la Principauté la qualité d'Etat allié, en vertu du traité de Péronne.

Mais dans la séance de la Convention Nationale du 14 février 1793, Carnot lut un rapport concluant à l'annexion de la Principauté. Il disait :

« La dignité nationale doit vous décider à accueillir le vœu des habitants du pays de Monaco. Considéré même sous le point de vue de la défense générale, ce pays n'est point absolument nul; il recule nos limites jusqu'au pied des montagnes qui les fixent naturellement. Il offre à Monaco même, un petit port qui a quelques avantages. Cette ville, fortifiée et protégée par un château bien situé, ferme aux ennemis l'entrée de la République du côté de l'Italie, et rend cette frontière très assurée.

Ces motifs ont paru déterminants à votre comité diplomatique. Cependant, comme il ne paraît pas que le ci-devant prince se soit déclaré ennemi de la France dans le cours de la Révolution, comme il en a même toujours réclamé la protection, en qualité de puissance amie et alliée, votre comité pense qu'en anéantissant ses jouissances honorifiques et féodales, ainsi que tout ce qui tient au fisc, elle lui doit protection et sauve-garde pour tout ce qui peut lui appartenir à titre de simple citoyen. La loyauté française en jetant sur le prestige des grandeurs l'éclair qui les dissipe, n'écrase point celui qui en était revêtu. On peut encore être homme quoiqu'on ait été prince... »

Cet acte de justice rendu au prince de Monaco est remarquable en une époque où la noblesse était l'ennemi. Au comité diplomatique, un argument moral avait été invoqué en faveur du Prince. Un des membres avait dit :

« Si le prince de Monaco avait cent mille baïonnettes à ses ordres, il nous obligerait à lui donner ce qui lui appartient. Eh bien ! il faut le lui donner comme s'il avait cent mille baïonnettes ! »

Ainsi que l'avait constaté Carnot, le prince continuait à être un fidèle allié de la France, malgré la Révolution. Voici une lettre qui est conservée aux archives de la Guerre à Paris :

« Le Prince de Monaco au Ministre de la Guerre.

« Paris, le 26 septembre 1792.

Les mouvements, Monsieur, des troupes du roi de Sardaigne dans les environs de Monaco, et les bruits qui se

répandent qu'ils ont pour but une invasion dans ce pays et même de pouvoir se rendre maîtres de la place de Monaco, ne me permettent pas de vous les laisser ignorer. Je ne doute pas, Monsieur, que vous ne donniez les ordres nécessaires pour me mettre à couvert sous la protection de la France, dont mon pays a l'honneur de jouir depuis plus de 150 ans et que je suis très jaloux de conserver. »

Néanmoins, le 15 février 1793, la Principauté fut réunie au département des Alpes-Maritimes.

Une géographie républicaine de l'an II, dit :

« Monaco était la capitale d'une petite principauté qui n'eût pas suffi à l'état que tenait le prince. Mais, comme il avait des domaines en France, il se servait de ses revenus pour faire du bien dans le pays. Mais quel bien vaut la liberté ! »

Sous l'Empire, Monaco fit aussi partie du département des Alpes-Maritimes.

Deux princes Grimaldi firent partie des armées impériales. Le prince Joseph, qu'on appelait M. de Monaco, était capitaine de la garde impériale, et se battit vaillamment. Devenu officier d'ordonnance de Napoléon Ier, celui-ci le chargea d'apporter à l'impératrice Joséphine la nouvelle officielle de la paix de Tilsitt. Fut nommé officier de la Légion d'honneur en 1807.

Le prince Honoré-Gabriel fut aide-de-camp de Grouchy, puis de Murat. A Hohenlinden il eut le bras droit percé d'une balle. Plusieurs fois mentionné dans les rapports. Après le combat de Breslaw, Grouchy mentionna que « son aide-de-camp Monaco, à la tête d'une poignée de cavaliers, a fait mettre bas les armes à un bataillon tout entier ». Il fit les campagnes de Silésie, de Friedland, d'Espagne. Au combat de Guttstadt il fut grièvement blessé. Cité à l'ordre du jour et fait chevalier de la Légion d'honneur à la demande de Murat.

Restauration des Princes. — Après la chute de l'Empire, le premier traité de Paris, signé le 30 mai 1814, rétablit l'ancien ordre des choses.

Après avoir réglé la situation des divers Etats de l'Europe, Talleyrand y fit ajouter ces mots : « Et le Prince de Monaco rentrera dans ses Etats. » L'article 8 disait : « La Principauté est replacée dans la position qu'elle occupait avant le 1er janvier 1792. »

Le drapeau des Grimaldi fut arboré sur le Palais le 17 juin 1814.

Mais le roi Louis XVIII, malgré les instances du Prince, n'envoyait pas la garnison de 500 hommes que, d'après le traité de Péronne, la France était tenue d'entretenir à Monaco. Le gouverneur général de la Principauté, qui était alors M. de Millo-Terrazzani, dut lever et équiper une compagnie de cadets pour fournir les postes de la Principauté.

Après Waterloo, lorsque la Sainte-Alliance conclut le traité de paix du 20 novembre 1815, le protectorat de Monaco fut transféré à la Sardaigne, qui s'empressa de faire occuper la place par une garnison.

Les troupes sardes y tinrent garnison jusqu'en 1859. Le 18 janvier de cette année, le vapeur *Malfatano* entra dans le port de Monaco et embarqua les troupes piémontaises qui étaient envoyées sur la frontière d'Autriche où la guerre allait commencer.

Epoque Contemporaine. — Pour l'époque contemporaine, on trouvera l'histoire répartie en notices dans nos promenades, selon le système plus commode et pratique de l'application de la topographie à l'histoire. Nous nous bornerons à indiquer ici les dates principales, comme points de repère :

1819. — Mort d'Honoré IV. Honoré V lui succède.

1845. — Avènement de Florestan 1er.

1848. — Troubles à Menton et Roquebrune, qui se déclarent villes libres.

1856.— Avènement de Charles III, sous l'influence duquel a lieu la renaissance de la Principauté. Deux villes nouvelles



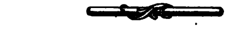
Monnaie de Charles III

à Monte-Carlo et à la Condamine remplacent les deux villes perdues de Menton et Roquebrune.

1861. — Le Prince, par traité du 2 février, cède à la France ses droits sur les villes de Menton et de Roquebrune.

1869. — Par ordonnance du 8 février, Charles III supprime dans sa principauté toutes les contributions : foncière, personnelle, mobilière. Il abolit également l'impôt sur les patentes et fait remise aux contribuables des sommes à recouvrer.

1889. — Mort de Charles III et avènement d'Albert Ier.



TOPOGRAPHIE DE MONACO AUTREFOIS

Monaco eut successivement une forme phénicienne, phocéenne, romaine, sarrazine. L'histoire et l'archéologie en établissent la certitude. Mais aucun document n'a survécu qui puisse nous indiquer son aspect à ces différentes époques.

A partir du XIIIe siècle, des documents nous restent qui nous permettent de reconstituer sa topographie.

Monaco au XIIIe siècle. — Nous avons dit qu'en 1215 les Gênois, voulant s'assurer Monaco, commencèrent la construction d'un château fort qui fut l'origine du palais des Princes. Cette citadelle, élevée sur la partie postérieure de la presqu'île, se composait d'un vaste carré de hautes et épaisses murailles flanquées de trois tours vers le plateau et de deux vers la jonction à la terre, à l'endroit dit Serravalle.

Trente ans après, de nouveaux ouvrages furent construits pour renforcer la place. Une seconde citadelle fut élevée vers la partie antérieure de la presqu'île, dominant l'entrée du port. Une enceinte continue relia les deux forteresses.

Donc, dès le XIIIe siècle, on avait constitué à Monaco une place de guerre importante.

Monaco au XIVe siècle. — Le plan ci-contre, restitué d'après des documents des archives, par M. Gustave Saige, montre ce qu'était Monaco au XIVe siècle. Le rocher était moins abrupt qu'aujourd'hui. Dans l'intérêt de la défense, des travaux de sape ont été faits depuis qui l'ont escarpé.

A, c'est le Château Vieux, forteresse principale, commandant la gorge qui, du côté de terre, sépare par un isthme bas la presqu'île de la montagne de la Tête de Chien. De ce côté, appelé Serravalle, l'escalade du plateau étant facile, on avait établi de solides fortifications. Les tours étaient reliées par de hautes murailles crénelées, dont les courtines, principalement sur la face dominant la montée, étaient contrebutées par des voûtes dont les terrasses formaient des places d'armes en arrière des créneaux.

De l'autre côté de la ville, marqué *B*, c'est le Château Neuf, dominant le port et la déclivité du rocher qui était le point le plus faible de la place (L'Hôtel-Dieu existe aujourd'hui sur l'emplacement du Château Neuf détruit).

C, c'est le petit palais, ou Pallazzetto, qui s'élevait au commencement de la rue Basse actuelle, communiquait avec le Château Vieux par une galerie et une terrasse au-dessus de la porte d'entrée. Il servait au logement des officiers de la garnison, mais a été démoli en 1645 pour agrandir la place.

D, c'est l'église Saint-Nicolas, construite dans la seconde moitié du XIIIe siècle, parce que la population de Monaco était déjà devenue importante et qu'il ne suffisait plus pour elle de la chapelle de St-Jean-Baptiste (aujourd'hui dans l'intérieur du Palais) et de la chapelle St-Martin (aujourd'hui détruite). L'église Saint-Nicolas a été démolie en 1874 pour élever sur son emplacement la cathédrale actuelle.

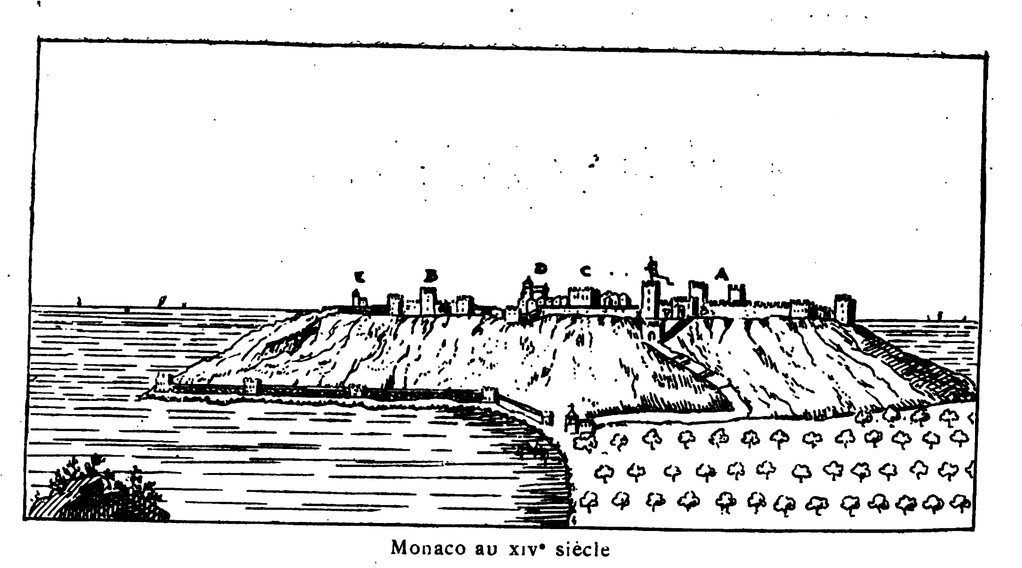
E, c'est la chapelle Saint-Martin, la première construite à Monaco, et qui a laissé son nom au quartier où sont aujourd'hui les jardins.

F, c'est l'église de Sainte-Marie-au-Port, édifiée en 1080 par les Turbiasques sur le terrain de la Condamine où sont aujourd'hui les gazomètres. Cette église a été détruite pendant un des sièges qu'a subis Monaco.

Enfin, au bas du rocher, sur la rive, de la Condamine à la pointe de la presqu'île, — où était une fortification appelée l'Eperon — régnait une suite de palissades se reliant à des tours : c'étaient les fortifications basses de la marine.

La forteresse au XVIe siècle. — Le prince Augustin Grimaldi (1523-1532) et ses successeurs Honoré Ier et Etienne (1532-1581) modifièrent l'aspect de Monaco.

On a vu que le rocher était primitivement moins abrupt et plus facile à escalader. Augustin supprima les pentes par deux moyens : en bas, il les réduisait par des sapes, tandis



Monaco au XIVe siècle

(D'après un plan fourni par M Gustave Saige, archiviste de Monaco).

qu'au niveau de la ville, il faisait des remblais considérables et agrandissait le plateau par des terrasses.

Honoré Ier et son régent Etienne Grimaldi renforcèrent les remparts, sur toute la circonférence, par de puissants travaux de maçonnerie. D'autres perfectionnements ont été apportés depuis aux défenses de Monaco, mais, dans leur ensemble, les travaux de ces deux princes n'ont pas subi des changements très apparents et c'est à eux que revient l'honneur d'avoir donné à la vieille forteresse l'aspect si imposant et si pittoresquement original de ses remparts et de ses hauts bastions.

La ville au XVIe siècle. — Un vieux plan nous donne l'aspect de Monaco au xvie siècle. Les maisons se groupaient sur un bord du plateau dont elles occupaient moins que le tiers ; elles n'atteignaient pas plus loin que la chapelle des Pénitents. Trois rues parallèles couraient dans le sens de la longueur du rocher. C'étaient les rues Basse, du Milieu et des Briques. Elles débouchaient de chaque côté sur un large espace vide qui séparait la ville des deux châteaux : le Château Vieux, à l'Ouest ; le Château Neuf à l'Est.

L'esplanade devant le Château Vieux, ou Palais des Princes, était fermée du côté de la Condamine par une série de constructions basses qu'on appelait les Cabanes, lesquelles s'étendaient depuis l'entrée du Château Vieux jusqu'au Palazzetto, et celui-ci se reliait aux maisons de la ville. Le chemin de ronde des remparts commençait au flanc du Palazzetto.

Du côté sud-ouest de cette esplanade, devenue la place actuelle, il n'y avait rien autre que la petite chapelle Sainte-Barbe.

La rue du Tribunal n'existait pas. Aucune construction au-dessus de l'anse de la Grue, dont les escarpements rocheux s'ouvraient au bord d'un espace vide du plateau.

En avant de l'église Saint-Nicolas, était un petit oratoire consacré à Saint-Elme, lequel surplombait la mer.

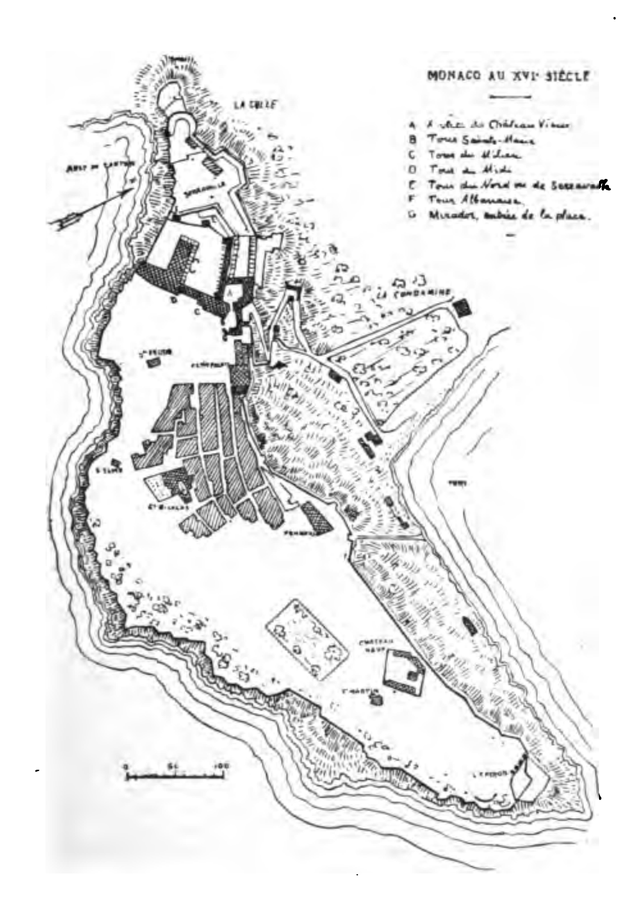
Après l'église Saint-Nicolas, vers l'Est, il n'y avait plus qu'une maison et c'était la fin de la ville.

De là, jusqu'à la pointe de la presqu'île, régnait un vaste espace vide, où l'on ne voyait que trois constructions :

1° Au-dessus du rempart, vers le Port, la fonderie de canons. (Sur cet emplacement s'élève aujourd'hui l'orphelinat).

2° Au loin, la masse crénelée du Château Neuf ;

3° A côté, dans un vague espace rocheux, la petite chapelle de Saint-Martin. C'était tout.



(Plan communiqué par M. G. Saige).

Le seul moyen d'accès à Monaco était la rampe fortifiée qui, partant du port, allait brusquement se replier trois fois avant d'atteindre l'entrée de la forteresse sous les voûtes du Mirador.

Comment Monaco s'est successivement agrandi, nous le dirons aux notices particulières pour chaque voie et place de la ville.

Etendue de la Principauté. — Jusqu'en 1848 et 1860, la Principauté avait pour limite, à l'Est, le torrent Saint-Louis, devenu maintenant limite entre la France et l'Italie. Son étendue alors était, d'après Zucagni et le comte Serestosi, de 8 milles carrés et 5 sixièmes de mille.

Aujourd'hui, sa superficie est de 149 hectares, 7 ares se subdivisant ainsi :

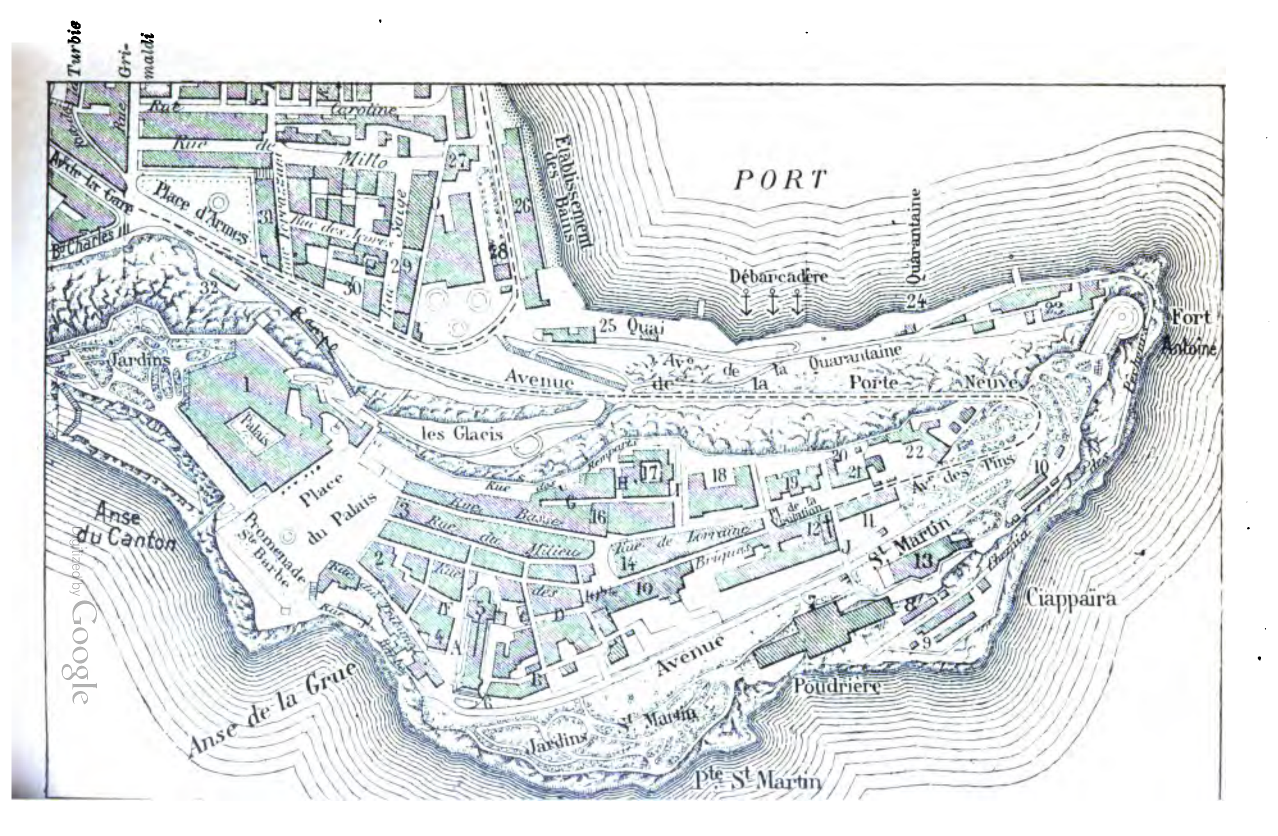
Monaco-Ville	27 hectares,	27 ares
Condamine.........	60 —	82 —
Monte-Carlo........	39 —	38 —
Les Moulins........	27 —	59 —



Légende du plan de Monaco actuel

1. Palais. — 2. Caserne. — 3. Poste de Pompiers. — 4. Tribunal. — 5. Cathédrale. — 6. Postes. — 7. Musée Océanographique. — 8. Station électrique. — 9. Abattoirs. — 10. Mairie. — 10 *bis*. Justice de Paix. — 11. Ecole. — 12. Visitation. — 13. Prisons. — 14. Sœurs du Bon Secours. — 16. Chapelle des Pénitents. — 17. Orphelinat, — 18. Pensionnat des Dames de Saint-Maur. — 19. Hôtel du Gouvernement. — 20. Etuve à désinfection. — Ecole des filles. — 22. Hôtel-Dieu. — 23. Usine à gaz. — 24. Quarantaine. — 25. Bureau de la Marine. — 31. Marché.

Rues ; A. de l'Eglise. — B. des Vieilles Casernes. — C. des Fours. — D. des Spélugnes. — E. Sainte-Dévote. — F. Saint-Nicolas. — G. de Lorète. — H. de la Fonderie. — I. de l'Orphelinat. — J. des Ecoles.


PORT
Établissement des Bains
Débarcadère
Quarantaine
Fort Antoine
25 Quai
Ave de la Quarantaine
Avenue de la Porte Neuve
Av. des Pins
les Glacis
Place d'Armes
Rue de Millo
Rue Caroline
Rue des Juifs
Rue Grimaldi
Bd de la Turbie
Av. de la Gare
Bd Charles III
Rampe
Jardins
Palais
Place du Palais
Promenade Ste Barbe
Rue Basse
Rue du Milieu
Rue de Lorraine
Rue des Briques
Pl. de la Visitation
St Martin
Ciappaïra
Avenue
Poudrière
Jardins St Martin
Pte St Martin
Anse du Canton
Anse de la Grue

MONACO AUJOURD'HUI

PROMENADES ET VISITES DANS MONACO-VILLE

Départ de la Gare.— On a devant soi l'avenue de la Gare, large voie, dont la longueur est moindre de cent mètres. Elle aboutit à la place d'Armes.

La Place d'Armes a la forme d'un triangle irrégulier, dont la pointe est tournée vers la gauche de l'avenue de la Gare. On a alors devant soi, à droite, les escarpements de Monaco au-dessus desquels s'élèvent les remparts du côté de Serravalle, construits par Etienne Grimaldi au XVIe siècle.

On remarquera à un saillant du grand bastion, une double plaque en marbre, séparée par l'écusson des Grimaldi : celle de droite, porte le nom du prince Honoré ; celle de gauche, le nom d'Étienne, régent pendant la minorité du prince.

A droite, au bas des remparts, prend naissance le boulevard Charles III, qui va rejoindre la route vers Nice ; à gauche, s'ouvre la rue Grimaldi, qui traverse la Condamine et va finir devant Sainte Dévote où commence l'avenue de Monte-Carlo.

La place d'Armes est bordée à gauche de maisons à portiques. Tout le fond de la place est occupé par le *Marché couvert*, établi depuis 1894, ouvert de 7 h. du matin à 6 h. du soir en hiver, et de 5 h. du matin à 7 h. du soir en été.

La place d'Armes est le nœud de liaison entre le vieux Monaco et les nouveaux quartiers.

Au fond de la place trois voies divergent : celle de gauche, conduit au Port et à la Condamine ; les deux autres conduisent à Monaco ; c'est 1° l'Avenue de la Porte Neuve ; 2° la Rampe, s'élevant au flanc du rocher.

MOYENS D'ACCÈS A MONACO

1° *L'Avenue de la Porte-Neuve.— 2° La Rampe.*

1° L'Avenue de la Porte-Neuve Cette belle avenue longe en ligne droite le flanc Est du rocher de Monaco, par une pente uniformément douce. Elle passe au pied des glacis, forme terrasse sur le port, entre à Monaco par la Porte-Neuve flanquée de tourelles, après quoi elle dessine une grande courbe parmi les bosquets des jardins de Saint-Martin.

Le tramway électrique la parcourt, partant de la gare et aboutissant à la place de la Visitation. (Prix : 0.10 cent.)

C'est le prince Honoré V, le créateur de la promenade de Saint-Martin, qui fit construire en 1836 cette belle chaussée qui partait de la voie du Prince, ou route de Monaco à Menton. Elle dut être creusée dans le roc vif des glacis. Une porte monumentale (la Porte-Neuve) fut édifiée à l'endroit où la route franchit les remparts.

Le flanc Est du rocher de Monaco où elle est creusée est le moins âpre. C'est par là que la ville fut souvent attaquée. En 1469, le duc de Milan, Galeas Sforza, ayant chargé Sagremore Visconti d'étudier le plan d'un siège, celui-ci rédigea un rapport où il est dit que la place ne pouvait être attaquée que d'un seul côté, celui du port, où les remparts sont élevés au sommet d'une déclivité relativement accessible. Cependant le siège n'eut pas lieu.

Le Château Neuf, qui s'élevait sur l'emplacement actuel de l'Hôtel-Dieu, avait été construit pour défendre cette pente.

On peut aller à Monaco en voiture. (Prix de la course : 1 fr. 50 le jour, 2 fr. 50 la nuit), et se faire conduire à la place du Palais, pour suivre notre visite de la ville. Pour ceux qui seront arrivés en tramway à la place de la Visitation, ils n'ont qu'à

prendre l'une des deux rues qui s'ouvrent sur cette place : à droite, la rue de Lorraine, à gauche, la rue des Briques, et à marcher droit devant eux. Ils arriveront à la place du Palais, d'où commencera notre visite, après que nous aurons fait connaître l'autre moyen d'accès : la Rampe.

2° La Rampe On ne peut monter qu'à pied par cette rampe fortifiée qui commence à la place d'Armes, s'élève diagonalement sur arcades, collée au roc abrupt lequel se dresse à droite jusqu'aux bastions qui le couron-



Cliché Giletta.

La rampe conduisant au Palais. — B. Première porte. — D. Orillon. — E. Mirador. — F. Tour Sainte-Marie. — G. Bibliothèque. — H. Tour de Serravalle. — I. Montagne de la Tête de Chien.

nent. La rampe se replie deux fois sur elle-même avant d'atteindre le plateau.

C'était, avant 1836, où fut construite l'avenue de la Porte-Neuve, le seul chemin donnant accès dans la place, la seule

route princière par laquelle les souverains et leurs hôtes pouvaient gagner le château seigneurial.

Cette rampe a été construite en 1714, sous Antoine Ier, à la suite des travaux de sape qui rendirent le rocher plus vertical de ce côté.

Antérieurement, le chemin d'accès à la place, construit par les Gênois au XIIIe siècle, partait du port, à l'angle où sont les Bains, s'élevait sur les pentes en se dirigeant vers le château, à l'abri d'un mur régnant sur tout son parcours, flanqué de tours de distance en distance.

La première porte que l'on rencontre, surmontée d'une terrasse avec échauguette, commande le premier lacet de la rampe. Elle fut construite aussi en 1714 par le prince Antoine Ier. On y lit cette inscription :

ANTONIUS I
MUNITO PORTUS ADITV
ARCEM HOSTI INVIAM
RESECTIS RUPIBUS FECIT
TUTA HYPOGEA
HANC ET ALTERAM PORTAM
ET PONTEM
ÆDIFICAVIT MDCCXIV

« Antoine Ier, après avoir fortifié l'entrée du port, a rendu la forteresse inaccessible à l'ennemi, en faisant couper le rocher à pic, construire des souterrains, cette porte, la suivante et le pont-levis, l'an 1714. »

Louis XIV avait contribué de ses deniers personnels à ces travaux énumérés dans l'inscription, tant le grand roi tenait à l'appui de Monaco.

La seconde porte. — Le parapet, à partir d'ici, s'élève percé de meurtrières jusqu'au coude de la rampe.

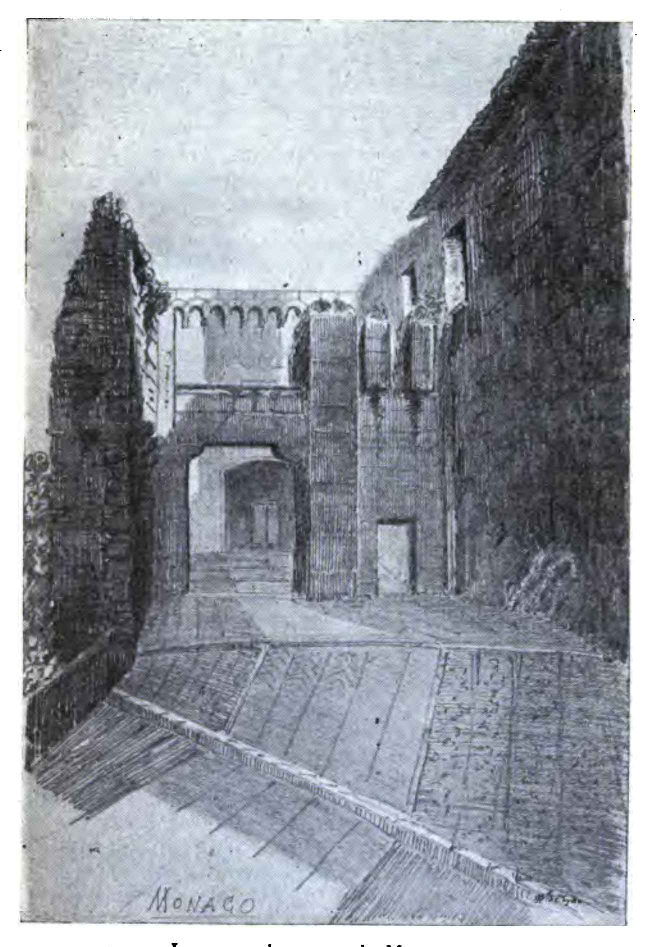
Après ce premier tournant, on a devant soi les murs du Château et surtout un imposant orillon, qui avait pour but de masquer les batteries prenant à revers les remparts et les glacis sur le port.

La rampe se contourne une seconde fois à l'abri



La première porte de Monaco

(D'après un dessin au crayon, de M. Trophyme Verany).



La seconde porte de Monaco

(D'après un dessin au crayon, de M. Trophyme Verany).

des murs puissants de la forteresse et l'on arrive à la seconde porte qui précédait le pont-levis.

Sur le linteau de celle-ci est gravée cette inscription :

- H - IHS - G -
- DIE - 10 - JANVARII - 1533 -

Chaque mot est séparé par un petit losange, signe héraldique des Grimaldi.

Ainsi que le dit l'inscription, cette porte fut terminée le 10 janvier 1533, sous le prince Honoré Ier. Quatre ans auparavant, en 1529, Charles-Quint avait visité en détail Monaco, donné son avis sur les fortifications, et c'est à la suite de cette consultation impériale que d'importants travaux de défense avaient été entrepris, modifiant l'entrée de la place. Cette porte était comprise dans ces travaux achevés à la date que son inscription nous indique.

Les dernières portes — Mirador. — Après cette porte, on passe sur l'emplacement de l'ancien pont levis, et on arrive sous un bâtiment voûté, où le chemin tourne à angle droit avant de déboucher sur la place.

C'est le fameux Mirador où se tenait le poste de garde.

Ce passage voûté était autrefois disposé en terrasse à sa partie supérieure et commandait les lacets de la montée. A sa suite, plusieurs salles s'ouvraient à la fois du côté du port et du côté de la ville. C'est dans ces salles, appelées les Cabanes, que se tenaient les troupes défendant l'entrée de la forteresse.

Ce poste de Mirador a joué un rôle important dans l'histoire monégasque. De sa possession dépendait le sort de la forteresse ; aussi fut-il à plusieurs reprises énergiquement attaqué et énergiquement défendu. Parmi les épisodes dont il fut le théâtre citons les suivants :

Le 25 décembre 1306, les Grimaldi avaient été dépossédés de Monaco depuis six ans. Les Spinola s'étaient établis dans la

forteresse. François Grimaldi, justement surnommé *Mulizia*, résolut de reprendre le bien de ses aïeux. La veille de Noël de 1306, déguisé en moine du prieuré de Sainte-Dévote, il s'avança hardiment vers le Mirador et passa au milieu des soldats de garde au moment où la cloche de l'église sonnait la messe de minuit.

Il se rendit chez ses partisans déjà prévenus, et pendant que la garnison sans méfiance était à l'église, ils fondirent à l'improviste sur le Mirador dont ils maîtrisèrent le poste, et ouvrirent les portes aux conjurés que le moine avait laissés dehors. La ville envahie par eux, les postes occupés, les Spinola n'eurent que le temps de s'enfuir au port d'où une galère les transporta à Gênes. Ainsi les Grimaldi rentrèrent en 1306 en possession de leur seigneurie.

— C'est encore au Mirador que, le 13 novembre 1641, se produisit l'acte décisif qui délivra Monaco de la domination espagnole, établie depuis 1525. L'Espagne n'acquittait pas les charges financières consenties lorsque les Grimaldi avaient placé Monaco sous son protectorat. La garnison espagnole traitait la Principauté en pays conquis.

Le prince Honoré résolut de secouer ce joug. Très secrètement se trama le complot auquel adhérèrent avec joie tous les Monégasques et les Mentonnais. De dramatiques conciliabules, avec serments, prises d'armes, répartitions de rôles, eurent lieu dans les sous-sols du palais.

Le soir du 13 novembre, les habitants se rendaient à l'église pour une neuvaine organisée par le curé Pachiero en vue de faciliter le complot. A la faveur du mouvement créé ainsi dans la rue, les conjurés purent évoluer sans éveiller les soupçons. Trois troupes furent formées. Soudain, l'une attaqua les gardes espagnols du palais ; l'autre, commandée par le prince héritier, attaqua le quartier espagnol de Serravalle, et la troisième, commandée par le prince lui-même, vint assaillir le poste principal de Mirador qui fermait la ville.

Les Espagnols furent surpris, mais résistèrent. Le poste de Mirador était commandé par un vieil officier qui tint avec courage. Huit Espagnols furent tués ; soixante-six blessés ; le reste mit bas les armes. Le prince fit ouvrir la porte et deux cents Mentonnais, conduits par de Monléon, qui s'étaient tenus cachés au pied du rocher, vinrent renforcer les Monégasques. Les postes espagnols du Palais et de Serravalle durent se rendre.

Un feu fut allumé sur la pointe de Monaco, pour avertir

un petit bâtiment français qui se tenait derrière le Cap d'Ail attendant les événements. Les troupes françaises, envoyées d'Antibes, entrèrent dans la place le 18 novembre. « Toutes les maisons étaient enguirlandées et le peuple chantait de joie, » dit un chroniqueur. Les Espagnols défilèrent sans armes et s'embarquèrent sur des felouques. Ainsi prit fin la domination espagnole qui avait duré cent seize ans, de 1525 à 1641. On y vit la réalisation d'une prophétie de Michel Nostradamus :

« Dedans Monech le coq sera reçeu,
« Faiblesse à l'aigle et force au coq naistra. »

La place du Palais En débouchant de la voûte du Mirador, on arrive sur la place du Palais, vaste esplanade occupant toute la largeur du plateau, ouverte Nord-Sud et bordée :

A l'Ouest, par l'imposante façade du palais princier.

A l'Est, par la ville.

Au Nord, par une plate-forme surélevée, constituant une terrasse d'où la vue s'étend de la Condamine et Monte-Carlo jusqu'au Mont-Agel, et vers la mer au Cap Martin et à Bordighera.

Jusqu'au commencement du XVIIIe siècle, la place était fermée de ce côté par une série de constructions basses, appelées les Cabanes, communiquant avec la poste du Mirador. On les démolit en 1606 pour établir à leur place la plate-forme actuelle avec une batterie qui commandait la route de Menton et de la Turbie.

Au Sud, c'est **la promenade de Sainte-Barbe,** plantée de platanes formant allée. Le parapet de ce côté domine des plantations en terrasses sur les escarpements de l'anse du Canton.

En avant de la rangée d'arbres de la promenade Sainte-Barbe s'élève, entre une grille circulaire, une jolie fontaine surmontée du buste en marbre du prince Charles III, père du prince actuel, décédé en 1889. Ce buste est l'œuvre du sculpteur Mathieu

Meusnier, qui l'exposa en 1878 à Paris, où il fut très remarqué. L'eau qui alimente la fontaine est amenée par un hardi travail de la source du Tenao, quartier au delà de Monte-Carlo.

Actuellement, la promenade de Sainte-Barbe est longée à l'Ouest par le mur des jardins du Palais. Autrefois, un bâtiment bordait cette promenade, en prolongement de la façade actuelle du Palais, jusqu'à l'escarpement du rocher sud. C'est dans une salle au fond de la galerie qui régnait là que Barthélemy Doria assassina son oncle le prince Lucien en 1523. Cette partie du Palais a été démolie au XVII[e] siècle.

De l'autre côté, vers la ville, il n'y avait que la petite chapelle Sainte-Barbe, au bord du rocher, sur l'anse de la Grue. C'est de cette chapelle que vient le nom de cette promenade. D'ailleurs, Sainte-Barbe, patronne des artilleurs, fut de tout temps honorée à Monaco, place de guerre. Pendant plusieurs siècles, il y eut dans la Principauté des fonctionnaires nommés sanbarbani, qui étaient les gardes du port, préposés à la surveillance du droit de mer que tout navire devait payer en passant devant Monaco. (Voir : chapitre du Port).

Les Canons. — Comme autrefois, lorsque Monaco était une place de guerre importante, des canons alternant avec des piles de boulets s'alignent sur la place. Cet appareil est aujourd'hui purement décoratif, de même que les canons figurant sur l'esplanade des Invalides à Paris.

Quelques renseignements sur cette artillerie nous paraissent intéressants.

Il y a seize canons et deux mortiers.

Six canons sur affûts s'alignent devant le Palais. Ce sont de belles pièces en bronze, avec des ornements, fondus sous Louis XV.

A droite de la porte, vers Mirador, les trois canons sont :

1° *Le Néron*, avec ces inscriptions : *Ultima ratio regum* ; — Louis Charles de Bourbon, comte d'Eu, duc d'Aumale ; — *Pluribus nec impar* ; — Lyon 1746, fondu par J. Maritz, commissaire des fontes.

2° *La Lionne,* avec les devises *Ultima ratio regum* et *Pluribus nec impar,* qui se répètent sur les autres canons. En plus : Le duc Du Maine ; — Favre fecit Perpinani 1778.

3° *Céphale* ; — Louis Charles de Bourbon, comte d'Eu, duc d'Aumale ; — Strasbourg 1744, fondu par Jean Maritz, commissaire des fontes.

A gauche de la porte, vers la promenade Sainte-Barbe, les trois autres canons sont :

1° *Tibère,* avec ces inscriptions : *Ultima ratio regum ;* — Louis Charles de Bourbon, comte d'Eu, duc d'Aumale ; — *Pluribus nec impar ;* — Lyon 1746, fondu par Jean Maritz.

2° *Le Ronflant* — avec les mêmes inscriptions, fondu à Lyon le 5 novembre 1738 par Maritz, commissaire des fontes.

3° *Le Robuste,* avec les mêmes inscriptions, fondu à Lyon, le 24 novembre 1736 par Maritz, commissaire des fontes.

Sur l'esplanade de Sainte Barbe, braqués vers le Cap d'Ail, sont placés dix canons.

Les trois premiers, vers le palais, sont en bronze ; les sept autres sont en fonte.

Le premier et le second viennent de Venise ; ils portent sculpté le lion de Saint-Marc ; leur poids est de 2.622 et de 2.634 kilog.

Le troisième vient de Strasbourg. Orné comme ceux qui figurent devant le palais, il porte gravés : son nom, l'*Auditeur ;* le monogramme des derniers rois de France, les deux L entrelacés, puis les inscriptions : 9 novembre 1782 ; J. Félix d'Arten, écuyer, comte général des Routes.

Les sept autres canons sont en fonte sans inscriptions.

Enfin, sur la plateforme vers la Condamine, sont placés deux mortiers fondus à Strasbourg, l'un en 1769 et l'autre en 1777.

Ces canons remplacèrent ceux qui avaient été donnés par Louis XIV. Le grand roi tenait à coopérer à l'armement de la place de Monaco. En 1646, il envoya une escadre de galères

stationner dans le port, et les navires apportèrent douze canons de bronze et douze canons de fer qui furent hissés sur les remparts.

Rappelons qu'un autre souverain illustre envoya des canons à Monaco. Napoléon Ier, lorsqu'il n'était encore que général et préparait sa campagne d'Italie, ordonna une répartition de l'artillerie pour la défense des côtes, et il fit envoyer six pièces de 4 à Nice et 2 à Monaco, qui restèrent en position jusqu'en 1814.

Ce qu'on voit de la place. — De la plateforme au Nord de la place, vers Monte-Carlo, on découvre un panorama qui mérite d'être expliqué :

Fermant la vue au Nord, la Tête-de-Chien, dont l'altitude moyenne est de 500 mètres et qui s'étend de l'Ouest à l'Est jusqu'à la Turbie, dont on voit l'hôtel neuf du Righi planté au bord du rocher, et la vieille tour romaine émergeant un peu en arrière.

Se repliant vers le Sud-Est, face à vous, la masse imposante du mont Agel, couronné des murailles du fort, à 1.149 mètres, plus loin accrochant à ses pentes le village de Roquebrune et allant finir dans la mer par le long môle boisé du Cap Martin.

Au-delà, second plan de montagnes, au-dessus de Menton ; les pics principaux vus d'ici sont ceux de Grammont (1.377 mètres), s'abaissant vers le torrent Saint-Louis, point frontière, pour se renfler encore par les monts au-dessus de Grimaldi et la Murtola, en avant de Vintimille et de la Roya.

Le troisième et dernier plan est formé des montagnes au-delà de la Nervia, dont le mont Bignone (1.298 mètres) est le point culminant, et qui s'abaissent longuement vers le Sud pour aller former le cap Verde, à la pointe duquel s'essaiment les blanches maisons de Bordighera.

LE PALAIS DU PRINCE

HISTORIQUE

Sa fondation. — Le Palais des Princes est bâti sur l'emplacement de la vieille forteresse sarrazine. En 1215, la République de Gênes voulant s'assurer Monaco, envoya des galères chargées de matériaux, avec un personnel de travailleurs sous la direction de Fulco di Castello. Celui-ci choisit un emplacement propice pour établir un fort sur le rocher et c'est à la partie Nord dont l'accès était le plus facile qu'il le bâtit. Il dut utiliser les tours de la forteresse sarrazine alors en partie ruinée, et la forme conservée aux tours encore existantes est comme un souvenir de l'origine du château.

L'annaliste gênois Oggerius Panis rapporte que Fulco de Castello et ses hommes ne retournèrent à Gênes qu'après avoir élevé cinq tours reliées par un mur d'enceinte haut de 37 pans.

C'est le vaste carré de vieilles et épaisses murailles constituant le noyau du palais actuel. Il s'étendait, vers la place, depuis la tour du Midi, (sur la promenade Sainte-Barbe) jusqu'à la tour Sainte-Marie, (sur Mirador) ; et vers les jardins, depuis la tour de Serravalle jusqu'à une tour dite Albanaise, aujourd'hui détruite, qui dominait l'anse du Canton.

Agrandissements successifs. — Au XIVe siècle on ajouta des constructions sur l'emplacement des grands appartements actuels.

A la fin du XVe siècle, le prince Lambert fit précéder les tours, qui s'élevaient en saillie sur la place, d'une construction formant galerie avec loggia. Une aile s'ajouta au château vers la promenade Sainte Barbe, jusqu'au bord Sud du plateau, sur l'étendue où est aujourd'hui le mur des jardins vers la place. C'est là, nous l'avons dit, que Barthélemy Doria assassina en 1523 son oncle, le prince Lucien. Après ce crime, cette partie du château fut fermée et, au XVIIe siècle, le prince Honoré II la fit démolir.

Au XVIe siècle, Etienne le *gubernant*, tuteur d'Honoré Ier, était épris du faste des palais gênois et il résolut de transformer ce château féodal, à l'aspect froid et sombre. C'est alors

qu'il fit édifier la galerie d'Hercule, la galerie des Monnaies, la Cour d'honneur.

Les princes Charles II et Hercule Ier (1581-1604) élevèrent les bâtiments du côté de la Condamine, qu'on appela les Petits Quartiers, parce qu'on les affecta au logement des soldats.

Mais le prince Honoré II (1604-1662) fit le plus pour agrandir et restaurer le château. Sur la place, il éleva un rez-de-chaussée supportant une façade de deux étages de galeries à arcades superposées. Dans l'axe de la cour d'honneur, il ouvrit la porte monumentale actuelle — l'entrée était jusqu'alors à côté de Mirador, soit à l'entrée de la place. Au fond de la cour, il édifia le nouveau quartier ou quartier royal, la chapelle Saint Jean-Baptiste (qui se trouvait auparavant près de la porte d'entrée) ; enfin, vers Serravalle, il faisait disposer un luxueux appartement de bains, qui a été démoli depuis.

En même temps qu'il agrandissait le palais, Honoré II l'embellissait. Il fit orner les salles par des peintres en renom. Au moyen d'agents qu'il entretenait en Italie, le prince acquit un mobilier superbe, en ébène et ivoire, cité avec admiration dans les relations du temps. Son argenterie comprenait comme pièce principale la vaisselle plate aux armes des Grimaldi, les aiguières et leurs bassins, les plus grandes pièces sorties des fabriques de Gênes.

C'est sous Honoré II que Jean le Laboureur, ayant accompagné à Monaco la maréchale de Guébriant, écrivit une enthousiaste description des merveilles de ce palais, dans la relation de son voyage imprimée à Paris en 1647.

Sous la Révolution. — En 1792, lorsque Monaco fut incorporé à la République Française, le Palais fut considéré comme *bien national* et saisi. Pour les Alpes-Maritimes, la totalité des biens saisis s'élève à 1.166, dont 437 aux églises et 729 aux nobles. De ceux-ci 28 appartenaient au Roi de Sardaigne ; 32 au prince de Monaco. La vente, commencée le 14 décembre 1793, dura jusqu'au 25 mai 1798.

Au Palais, les appartements du prince furent partagés entre l'administrateur du district et le général qui commandait la place. Dans les autres parties de l'édifice, on installa les troupes, la manutention, l'hôpital, les divers services civils.

On déménagea les appartements pour faire de la place

aux soldats de passage ; sous les arcades de la galerie d'Hercule, dans la cour d'honneur, on entassa tableaux, meubles, boiseries, tentures, étoffes, etc. C'est dans cet état que l'inventaire fut fait.

Le receveur de l'Enregistrement et du Domaine National, fit afficher dans tout le département des Alpes-Maritimes, dont Monaco formait un arrondissement, un placard annonçant « la vente aux enchères des meubles, œuvres d'art et effets ayant appartenu au ci-devant prince de Monaco. » Le placard donnait une liste de meubles, puis ajoutait :

« On observe qu'indépendamment des meubles portés ci-dessus, on exposera aussi en vente une infinité d'autres objets provenant du démeublement du palais, qu'on n'a pas cru devoir écrire pour éviter les frais et le retard qu'aurait pu occasionner leur description détaillée. »

Cela signifie qu'il y en avait trop. Tout fut enlevé : tableaux, sculptures, argenterie, tapisseries, tentures, meubles, jusqu'aux moulures précieuses des lambris, tout ce que ces princes amis des arts avaient réuni dans cette demeure favorite où ils dépensaient les revenus de leurs possessions.

Dans l'inventaire, un portrait de Saint Louis, roi de France, est indiqué : *Un Capet, ci-devant dit le Saint.* Puis, vient : *Un Portrait de la Citoyenne La Vallière.*

Un expert, le citoyen Vignaly, fut chargé officiellement, en vertu de la loi du 6 ventôse an III, de désigner les objets conservables pour l'Etat au point de vue des arts. Dédaigneux des maîtres du XVIII[e] siècle, il ne réserva que les œuvres des vieux peintres italiens, flamands et hollandais, en tout 64 tableaux, 6 sculptures en marbre ou bronze, 1 dessin, 10 gravures, 18 cartes et 445 pierres rares. Cela fut déposé dans la chapelle Saint Jean, avec une partie du mobilier dont la vente n'avait pu s'effectuer. Mais la chapelle était à peine fermée ; ce dépôt diminua peu à peu, et sur les 64 tableaux réservés, 17 seulement ont pu être conservés ; ils représentent, dans le Palais actuel, la grande collection que les Grimaldi avaient réunie avant la Révolution.

Lorsqu'il ne resta que les murs nus et les salles vides, on plaça sur les mosaïques de la paille et des couvertures obtenues par réquisition. Le Palais devint un hôpital, et les glorieux blessés de l'armée d'Italie, tombés pendant l'épique campagne de Bonaparte, furent les premiers soignés au Palais de Monaco.

Jusqu'en 1806 il conserva cette affectation d'hôpital. Alors on en fit le dépôt de mendicité des Alpes-Maritimes.

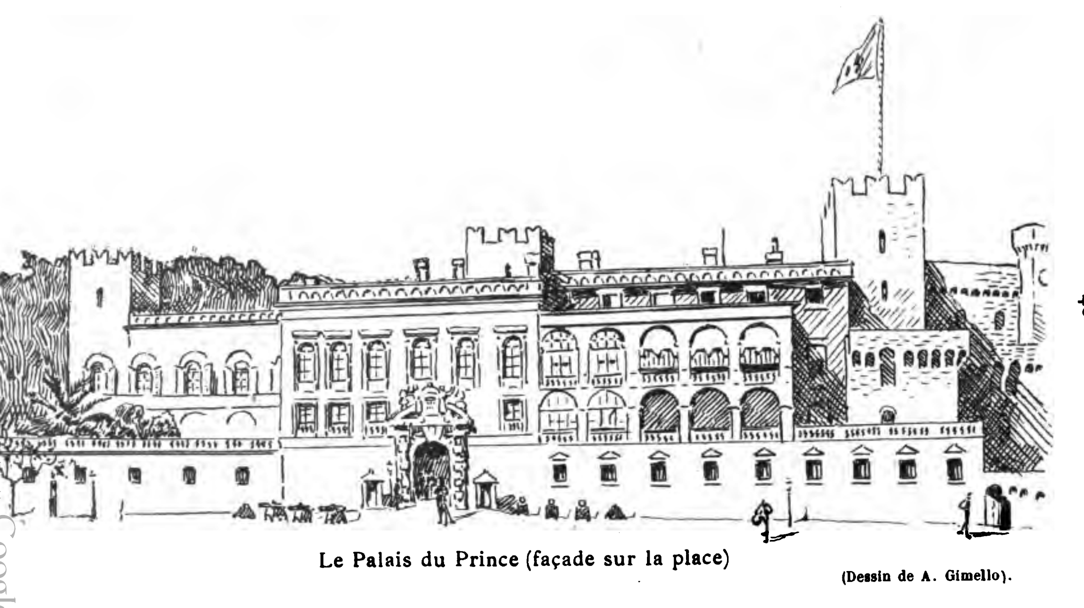
Retour aux Princes. — Enfin, en 1814, le Congrès des puissances inscrivit au traité de Paris que « la principauté de Monaco serait replacée dans les rapports où elle se trouvait avant le 1er janvier 1792. » Le drapeau des Grimaldi fut de nouveau arboré sur le Palais, et les représentants des trois communes y vinrent prêter serment de fidélité à Honoré IV.

Les princes ne voulurent rien réclamer de ce qui avait été enlevé. Ils n'exercèrent aucune revendication au sujet de la vente de leurs biens comme biens nationaux. Une seule réclamation fut faite en 1814 par M. de Millo Terrazani, gouverneur de la Principauté ; elle portait sur la restitution de 1380 volumes provenant des archives des princes, qui avaient été enlevés en l'an VI, par ordre de l'administration centrale du département des Alpes-Maritimes, et transférés à Nice. On ne put retrouver que 73 volumes. Quelles lacunes regrettables il en résulte pour les archives de Monaco !

Après 1815, le Palais était en ruines ; le prince Honoré V résidait de préférence en son château de Carnolès, près de Menton. Les travaux de réparation ou restauration, commencés par lui, furent continués par son successeur Florestan Ier. Mais c'est le prince Charles III qui rendit au Palais son ancienne splendeur. De grands travaux furent entrepris par ses ordres.

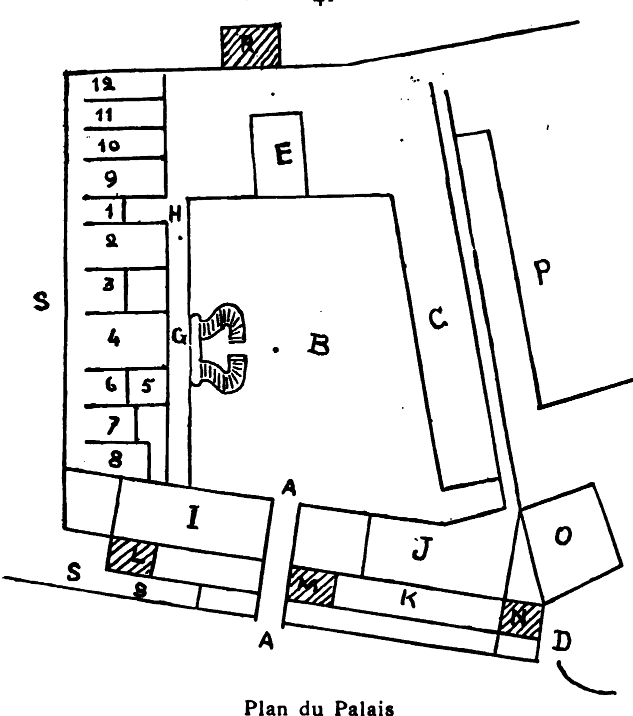
En 1855, il confia à M. Urbain Bosio, ingénieur des Ponts-et-Chaussées, originaire de Monaco, la restauration de la façade sur la place et l'exécution de la grande façade du Midi, sur les jardins, majestueuse avec ses baies encadrées d'ornements et décorées de balustrades.

C'est à ce prince protecteur des arts que l'on doit l'achèvement du corps de logis et des façades ; la transformation de la chapelle Saint Jean-Baptiste ; d'autres travaux encore. Charles III ne put achever son œuvre de restauration ; c'est son successeur, le prince Albert, qui l'a complétée, faisant du Palais l'édifice que l'on admire maintenant, aux vastes proportions, à l'imposante ordonnance, et dont la pittoresque variété de styles proclame la longue histoire.



Le Palais du Prince (façade sur la place)

(Dessin de A. Gimello).



Plan du Palais

A. Grande entrée.
B. Cour d'honneur.
C. Galerie des Monnaies sous la fresque de Cambiaso.
D. Ancienne entrée du Palais.
E. Chapelle Saint-Jean-Baptiste.
G. Galerie d'Hercule.
H. Entrée des Gds Appartements.
I. Appartements particuliers.
J. Salle des Gardes.
K. Ancienne grande loggia, fermée par la nouvelle façade sur la place.
L. Tour du Midi.
M. Tour du Milieu.
N. Tour Sainte-Marie (restaurée).
O. Bâtiment de la Bibliothèque.
P. Petits quartiers (anciens quartiers des soldats).
R. Tour de Serravalle.
S. Jardins.

Grands Appartements

1. Antichambre.
2. Petit Salon des Officiers de service.
3. Salon bleu Louis XV.
4. Salle Grimaldi ou du Trône.
5. Vestibule Matignon.
6. Salon vert.
7. Chambre à coucher Louis XIII.
8. Salon de l'Ercoleo.
9. Salon d'York.
10. Chambre d'York.
11. Salon jaune Louis XV.
12. Salon du fond.

DESCRIPTION

Le Palais peut être visité tous les jours de 2 à 5 heures pendant l'absence du Prince.

On entre dans le palais par la belle porte monumentale, ouverte dans la façade sur la place. Cette porte est ornée de deux colonnes mauresques supportant l'écusson des Grimaldi : écusson fuselé, flanqué de deux Templiers tenant l'épée haute. La devise est : Deo Juvante.



Armoiries de Monaco

Deo Juvante était la formule par laquelle Lambert Grimaldi, au xve siècle, avait l'habitude de terminer ses lettres et écrits divers pour exprimer sa confiance en son bon droit. Elle est restée la devise de sa famille.

La grande porte d'entrée que domine cet écusson, a été ouverte en 1672 par le prince Louis Ier. Avant cette époque, on entrait au palais par la porte au Nord de la place, après le Mirador, où existait un pont-levis.

La Cour d'honneur Après avoir traversé la voûte de la grande porte centrale, on arrive à la cour d'honneur, dont les dimensions sont de 40 mètres sur 30. L'ordonnance des quatre côtés en est différente.

L'escalier d'honneur, qui conduit aux grands appartements, en occupe une partie devant l'aile Sud-Ouest.

Cliché Giletta.



La cour d'honneur du Palais

A. Façade nord-est avec les fresques de Cambiaso. — B. Au fond, la chapelle Saint-Jean-Baptiste. — C. Escalier d'honneur conduisant aux grands appartements. — D. Mont Tête-de-Chien. — E. Plateau de la Turbie.

Examinons les côtés :

Les Fresques de Cambiaso ornent la façade Nord-Est, opposée à l'escalier. Sur onze arcades surbaissées est peinte à la fresque une double frise qui est une des plus belles œuvres de la Renaissance. Admirée par tous les visiteurs, par des artistes comme Paul Delaroche, on l'attribuait au Caravage, mais on sait maintenant qu'elle est l'œuvre de Luca Cambiaso « le prince des peintres gênois » du xvie siècle.

La frise supérieure représente onze groupes, composés chacun d'un homme et d'une femme, paraissant se complaire aux fantaisies d'une série d'enfants jouant et portant des fleurs, des fruits,

du vin, des instruments de musique ou un masque, qui occupent les intervalles.

La frise inférieure représente des ébats de Tritons et de Néréides dans les flots.

Une série de 36 panneaux, peints à la fresque en grisaille, couvre le mur entre les deux frises ; mais ils sont d'une époque plus récente et ne décèlent pas la maîtrise de Luca Cambiaso.

Cet illustre peintre, auteur d'une grande fresque de l'Escurial, vint à Monaco appelé par Honoré Ier, après la bataille de Lépante (1573) à laquelle des sujets de ce prince avaient pris une part glorieuse. Le portrait de Cambiaso, peint par lui-même, se trouve dans la salle des portraits des peintres, n° 387, de la Galerie des Uffizi, à Florence.

Malheureusement, la fresque de Cambiaso a été défigurée par une fâcheuse restauration en 1867. Les cartons de M. Florence, conservés dans le cabinet de M. Saige, archiviste, montrent la différence de l'état actuel avec l'ancien.

Le corps de bâtiment dont ces fresques décorent la façade, était la galerie du Nord de l'ancien palais, dans laquelle on pénétrait par trois cours entourées de bâtiments irréguliers qu'on appelait les petits quartiers. Ces constructions, abattues sous Charles III, ont fait place aux écuries.

Deux portes monumentales existent encore de ce côté. C'est par là que l'on entrait dans la forteresse avant l'ouverture de la porte centrale.

L'une de ces portes. aujourd'hui secondaire, est surmontée d'une inscription précédée du chiffre d'Honoré II couronné, rappelant que sous cette voûte ont passé des rois, des empereurs, des papes, toutes les grandeurs de ce monde. Voici cette inscription :

H. II
Cryptoporticum Hanc
Etsi regum imperatorum et pontificum
maximorum ingressu decoratam
tamen tantæ molis vastitate angustam
amplificavit illustravit exornavit
Anno salutis MDCXXXII

La Chapelle **Au fond de la Cour d'honneur,** au centre de la façade, s'érige la chapelle du palais, dédiée à Saint Jean-Baptiste, que domine une belle coupole. L'inscription sur la porte indique qu'elle fut édifiée en 1656 depuis les fondements par Honoré II pour remplacer l'antique oratoire qui ne répondait plus à la magnificence de la demeure souveraine. Voici l'inscription :

H. II
Antiquissimo divi Joannis Baptistæ
Clauso sacello
quod dignitati sanctorum omnium maximi
tantæque palatii magnitudini
minime corresponderet
novam hanc ampliorem conspicuam
Sacramque molem
pia liberalitate a fundamentis erexit
eidemque Christi Prœcursori
primario Monœcæorum principum protectori
veræ religionis affectu dedicavit
Anno salutis MDCLVI

Réparée par l'architecte Charles Lenormand, sous Charles III, consacrée en 1884, cette chapelle est remarquable par les marbres précieux et les mosaïques qui la décorent. La Vierge est en marbre de Carrare, sculpté par Marquet de Vasselot ; l'autel est décoré de chiffres, de couronnes, d'ornements en marbres rares ; les colonnes monolithes qui soutiennent le rétable, la mosaïque vénitienne du chœur, la tribune princière, sont à remarquer. Les fresques des voûtes sont de Sprega, et les vitraux représentent la légende de Sainte Dévote, patronne de la Principauté.

La première chapelle de Saint-Jean remontait à 1247, mais elle était édifiée au Nord-Est du Palais, près de l'ancienne porte d'entrée. Les vestiges s'en voient encore dans une salle basse. La bulle de fondation d'Innocent IV, indique qu'elle

était spécialement destinée à la garnison gênoise de la forteresse. Les Frères Prêcheurs de Gênes en posèrent la première pierre.

— Signalons encore dans la Cour d'honneur, au-dessus de la grande porte d'entrée, une inscription de 1632, rappelant les travaux par lesquels Honoré II doubla la surface des constructions du Palais et le nombre des appartements.

H. II

Ut posteritati consuleret : ut principum attavorum habitationem et memoriam renovaret : palatii partem temporibus divturnitate corrosam restituit : facultatibus incommodam, singulari industria commodatissimam reddidit : domiciliis confusam in membra distinxit : aulicorum numero angustam novis porticibus, cubiculis novis adauxit : omnia et singula eximia studio expolivit.

Anno salutis MDCXXXII

L'Escalier d'honneur Revenons au grand escalier qui nous conduira aux appartements. Il est à double révolution, formé de deux rangs de trente marches, ayant trois mètres de long, toutes taillées d'une seule pièce dans un bloc de marbre de Carrare ; on l'a comparé à l'escalier dit « le Fer à cheval » du palais de Fontainebleau. Le palier et les reposoirs du perron sont pavés en mosaïques vénitiennes, dont les gracieuses rosaces ornent également le sol de la grande loge où nous arrivons.

C'est la célèbre **Galerie d'Hercule** longue de soixante mètres, aux balustres en marbre, décorée de chefs-d'œuvre de la Renaissance ; ce sont des fresques peintes par Orazio Ferrari, de Gênes (et non par Carlone, comme on le dit généralement); elles représentent les travaux d'Hercule, répartis dans les tympans de treize arcades. Elles ont été restaurées vers 1860 par M. Murat.

Elles représentent : 1° La naissance d'Hercule ; 2° Son enfance ; 3° Ses luttes : contre le lion de Némée ; 4° contre l'hydre de Lerne ; 5° contre le taureau de Crète ; 6° contre le sanglier d'Euryanthe ; 7° contre les oiseaux du lac Stymphale ; 8° contre les chevaux de Diomède ; 9° contre le centaure Nessus ; 10° contre Cerbère ; 11° contre Antée ; 12° contre le géant Cacus ; 13° Sa mort.



Le Prince ANTOINE Ier (1701-1731)
(D'après le portrait d'Hyacinthe Rigaud, au Palais de Monaco).

Les grands appartements Sur cette grande loge s'ouvrent cinq portes monumentales : l'une, au fond, à droite, conduit par une seconde galerie

aux salles d'apparat et à la tribune de la chapelle ; celle qui lui fait face à gauche, mène aux appartements privés de la famille princière ; les trois autres donnent accès aux grands appartements qui s'étendent sur toute la longue façade vers la mer.

Là, se trouvent une suite de onze magnifiques salons que nous allons visiter en entrant par la grande porte du fond de la galerie, à côté de la chapelle.

1° ***Antichambre.*** — Après avoir traversé l'antichambre, on se trouve à peu près au milieu de la belle enfilade des salons. Tournant à gauche on trouve :

2° ***Petit salon pour les officiers de service.*** Ameublement Louis XIII. Aux murs, se faisant face, deux grands paysages : 1° La Vendange ; 2° Bord de rivière, de Breughel, mais gâtés par une lourde restauration.

Sur le mur du fond : 1° Le Palais de Monaco en 1732, vue à vol d'oiseau.

2° La place d'Armes de Monaco en 1732, vue prise d'une fenêtre du palais.

Auteur inconnu.

3° ***Salon bleu Louis XV :*** Se faisant face, deux toiles représentant le roi Louis XV et sa femme, la reine Marie Leckzinska, peintes par Stiémard, garde du cabinet du Roi, d'après les portraits de Jean-Baptiste Vanloo, et celui-ci dit qu'il « n'avait rien à y retoucher. »

4° ***Grand Salon Grimaldi ou du Trône,*** tendu de lampas.

Là est le trône, surmonté d'un baldaquin en velours cramoisi avec crépines d'or. A gauche du trône le beau portrait du prince Albert Ier, peint par le maître Léon Bonnat en 1894. A droite, deux jeunes princes en costume du XVIIIe siècle.

En face du trône, cheminée monumentale de la Renaissance, où l'artiste a curieusement mêlé cariatides, médaillons, inscriptions, et qui constitue un spécimen de vieille sculpture intéressant par sa bizarrerie et sa complexité. Cette cheminée n'est pas monolithe, comme on le croit généralement.

De ce côté, superbe portrait par Largillière de Jacques de Matignon, qui épousa en 1715 Louise Hippolyte, l'héritière d'Antoine Ier. En pendant, leur fils, le prince Honoré III, par Louis Tocqué.



Jacques-Léonor de GOYON de MATIGNON de THORIGNY

Epousa Louise-Hippolyte, prit les noms et armes des Grimaldi par substitution à ses noms et armes propres et devint prince de Monaco sous le nom de Jacques Ier, de 1731 à 1733.

(D'après le portrait de Largillière, au palais de Monaco).

Au fond de la salle, la famille de Jacques de Matignon, ses six enfants, grande peinture par Pierre Gobert.

Au plafond de la salle du trône, est une vaste composition d'Orazio Ferrari, représentant une scène de l'histoire d'Alexandre le Grand. Des restaurations ont altéré la beauté de cette œuvre magistrale.

Orazio Ferrari, célèbre peintre de Gênes, mourut dans cette ville de la peste en 1657. Cette salle, très ancienne et qui fut toujours la principale du Palais, s'est appelée, jusqu'au XVe siècle, Camera Paramento, puis Grande Chambre. C'est depuis le XVIe siècle qu'on la dénomme salle Grimaldi.

5° Au fond s'ouvre une petite pièce servant d'antichambre, dite ***vestibule Matignon***, ornée de trois grandes tapisseries sur fond bleu portant les armes des Grimaldi parmi des rinceaux ; ces tapisseries furent exécutées en 1720. Dans ce vestibule, deux portraits : le prince Antoine Ier et Marie de Lorraine, sa femme.

6° ***Salon vert.*** Portraits de Henri de Matignon, lieutenant général, et de sa femme, par Mignard.

La princesse Caroline, grand portrait, par Marie Verroust.

Une série de portraits d'enfants, par Pierre Gobert.

Au fond, le portrait en religieuse de Charlotte de Monaco, fille de Louise Hippolyte, par Pierre Gobert.

7° ***Chambre à coucher*** style Louis XIII. L'alcôve à balustre, le lit et les boiseries sont remarquables. Curieux lustre en fer forgé.

Portraits d'Honoré II et de la duchesse de Lesdiguères.

8° ***Salon du fond.*** Renferme les portraits de la princesse Louise Hippolyte, par Pierre Gobert; de

Charlotte de Gramont, par Eugène Charpentier; du maréchal Jacques de Goyon Matignon, auteur inconnu; du duc de Valentinois, en cuirasse de guerre, par Pierre Gobert. Au fond, une toile représentant Sanson, peinte par Orazio Ferrari.

Cette salle contient, en outre, un admirable portrait de Lucien Grimaldi (panneau) peint à Milan en 1507, pendant sa détention, par Andrea Solari.

A droite de l'antichambre se suivent les pièces suivantes :

9° *Salon d'York*, en tapisserie rouge. Deux paysages se faisant face.

Portrait de Louis de Grimaldi, « reçu en 1668 » dit l'inscription sur la toile.

Sur les portes, deux panneaux intéressants. L'un, représente Monaco, le jardin de la Condamine et Monte-Carlo avec une seule maison, tels qu'ils étaient en 1865 ; l'autre, une vue prise à la même date sur la route de Monaco, près de la jonction avec la Corniche, sous Roquebrune. Auteur : M. Petters, de Stuttgard.

10° *Chambre d'York*, en tapisserie grenat.

Le lit de parade, la balustrade, le cadre de l'alcôve sont en magnifiques sculptures dorées du XVIIe siècle.

Tableaux.— De chaque côté du lit, un médaillon par Mignard : portraits de la comtesse de St-Géran et de Mlle de Château-Thiers, amies de la princesse de Monaco. Dans la chambre, deux grands portraits : la princesse Louise Hippolyte, par Jean-Baptiste Vanloo, avec vue de Monaco dans le fond, et le prince Antoine Ier, par Hyacinthe Rigaud.

A remarquer encore : une pendule et des candélabres exécutés à Venise. Un meuble japonais surmonté d'une belle glace de Venise.

Mais ce qu'il faut surtout admirer dans cette chambre, c'est le plafond, dont les fresques s'harmonisent avec l'ensemble de la décoration et qui



LOUISE-HIPPOLYTE, fille d'Antoine Ier (règne un an, en 1731) restée seule héritière des Grimaldi

(D'après le portrait de J.-B. Vanloo, au palais de Monaco).

continuent en perspective les motifs droits reposant sur une frise et une corniche fort belles. L'effet est de relever le sujet central : une Renommée avec les armes des Grimaldi. Dans les quatre retombées des voûtes sont représentées les quatre saisons. Ce

beau plafond a été exécuté en 1688, à l'occasion du mariage du duc de Valentinois, depuis Antoine Ier, avec Marie de Lorraine-Armagnac, par Federico Haffner, de Bologne, pour les motifs d'architecture, et Gregorio Deferrari, pour les figures, deux artistes qui firent ensemble beaucoup de plafonds à Gênes, notamment au Palais Brignole. La restauration en a été faite par M. Carbillet.

Le nom de cette chambre lui vient de ce que le duc d'York, frère de Georges III, roi d'Angleterre, y mourut en 1767.

Le 3 septembre de cette année, un bâtiment portant le pavillon royal d'Angleterre entra au port de Monaco. Le duc d'York, se rendant de Marseille à Gênes, avait été soudain pris de malaise. On dût relâcher au plus près, qui était Monaco. Le prince Honoré offrit au duc l'hospitalité dans son Palais. Malgré tous les soins, le prince anglais succombait onze jours après son arrivée. Une frégate anglaise vint au port de Monaco et c'est avec une pompe solennelle que le corps y fut embarqué pour être transporté à Londres.

11° *Salon jaune,* style Louis XV.

Aux murs, se faisant face : la Toilette de Vénus, par Lemoine, et l'Education de l'Amour, par Lagrenée. Portrait de Catherine de Brignole, de Gênes, femme d'Honoré III ; portrait d'Honoré III, tout jeune, jouant de la vielle ; portraits en médaillon du duc et de la duchesse de Mazarin. Dessus de portes représentant des chamois et des cerfs dans les Alpes, peintures de Hohé, de Munich.

12° *Dernière pièce,* au nord, de style Louis XV ; on y remarque une Madeleine, de Dominique Feti, peintre romain, et un petit Amour, de Schedone, de Naples.

Les Appartements privés — Dans les appartements privés, qui occupent l'aile en longueur sur la place, signalons :

La salle à manger, construite en 1880 par M. Lenormand.

L'ancienne salle des gardes, vaste, de style Renaissance, où se trouve la statue équestre de Jean Grimaldi, vainqueur des Vénitiens à la bataille de Crémone en 1431, et, parmi d'autres beaux tableaux, un chef-d'œuvre du Giorgione : *La leçon de musique ;* un autre de Van de Velde : *Les navires au radoub ;* et une *Sainte Famille*, de Gaudenzio Ferrari.

Dans le salon contigu à la salle des gardes et s'ouvrant sur la place, on remarque les portraits d'Honoré II, par Philippe de Champaigne, de Louis Ier, par François de Troy ; de la princesse Charlotte de Gramont, par Sébastien Bourdon, enfin de Catherine de Brignole, femme du prince Honoré III, par Raphaël Mengs, le grand peintre allemand.

D'autres œuvres d'art de haute valeur sont placées dans les appartements particuliers, mais ce n'est là encore qu'une partie de tout ce qui avait été réuni par ces princes amis des arts : des catalogues dressés avant la Révolution, il ressort que le nombre de peintures, sculptures, pièces d'orfèvrerie, etc., s'élevait à 1.200 !

La grande citerne. — Signalons encore une des curiosités du Palais : c'est la grande citerne achevée en 1552. Creusée dans le roc au milieu de la cour d'honneur, cette citerne mesure une profondeur de cinq mètres ; sa longueur est de vingt mètres et sa largeur de dix-huit ; la voûte est supportée par neuf piliers massifs appareillés par trois ; elle peut contenir 1.700 mètres cubes d'eau de pluie. Une petite plaque de marbre placée sur le pilier du milieu porte l'inscription suivante :

H. G.
STEPHANO
GUBERNANTE
M.D.L.II

Les Jardins du Palais Les nouveaux jardins furent commencés en 1848, époque à laquelle le prince Florestan en fit tracer les dessins et commencer les plantations. Le prince eut l'idée d'y conserver une partie des vieux bastions de Serravalle, théâtre de tant de batailles, où se joua par les armes le sort de Monaco.

Aujourd'hui, les plateformes où l'on se battait, sont autant de jardins suspendus capricieusement échelonnés. Les salles basses sont devenues des grottes de verdures ; les bastions sont coquettement fleuris, et la salle où Honoré II attaqua et vainquit la garnison espagnole en 1641 est pleine de verdure et de fleurs, ainsi que sont fleuris les bastions où le prince Lucien en 1506 défit les Gênois montant à l'assaut.

Dans les jardins, près de la porte qui ouvre sur la promenade Sainte-Barbe, est une borne milliaire romaine haute de plus de deux mètres, trouvée près de Monaco sur le parcours de la voie Aurélienne et dont l'inscription, très bien conservée, est la suivante :

IMP. CÆSAR
AVGVSTVS IMP.
TRIBVNITIA
POTESTATE
DCI

C'est le 601e milliaire posé sous l'empereur Jules César Auguste.

A côté, est un tombeau romain en grès, trouvé sur le bord de la voie antique au quartier Bistagno, au-dessus de la pointe de la Vieille. Un autre monument funéraire se trouve dans les jardins. — Le premier est ainsi conçu :

— MONTANVS
L. VOCONTIVS
C OH. I. LIG. MISSICIVS
VF

Elle est incomplète, mais on a pu la reconstituer et traduire ainsi : « Montanus, soldat, et Lucius Vocontius, vétéran de la première cohorte des Ligures, lui ont de leur vivant, élevé ce monument ».

L'autre inscription porte :

P.-L. F. EMILIO
PATERNO
FILIO-PIENT
ISSIMO PARE
NTES-INFE
LICISSIMI
F C

Traduction : « A Publius Aemilius Paternus, fils de Publius, leur fils bien aimé, ses malheureux parents ont pris soin de faire élever ce monument. »

LA VILLE

La ville de Monaco, faisant face au Palais, comprend cinq rues perpendiculaires à la place et reliées entre elles par des rues transversales.

Commençons par les rues les plus anciennes qui sont : en partant du Sud, la rue des Briques, la rue du Milieu et la rue Basse.

La rue des Remparts, au Nord, qui n'était qu'un chemin de ronde, et la rue du Tribunal, au Sud, sont plus récentes.

Rue des Briques

C'est la première rue qui se trouve à droite de la rue du Milieu.

Cette rue est une des plus anciennes de Monaco ; on l'appela longtemps la Secca, parce que c'est dans cette rue, à l'ancienne maison Hancy (portant aujourd'hui le n° 18) qu'était l'Hôtel des Monnaies, (que les italiens dénomment *Zecca*). —

Puis, la favorite d'Antoine Ier y ayant établi sa demeure, le prince fit paver la rue en briques, ce qui était un luxe rare pour les voies de l'époque. D'où son nom.

La Caserne des Gardes. — Sur la place, entre la rue des Briques et la rue du Tribunal, est la caserne des Gardes d'honneur du Prince, une grande et belle construction décorée d'attributs militaires en relief et bordée en avant d'un trottoir barré de chaînes.

Cette maison a une histoire. Le Casino, qui avait pris naissance en 1856 dans une villa de la Condamine, fut établi ici en 1858 lorsque M. Frossard de Lilbonne en devint le directeur. Celui-ci fut bientôt remplacé par M. Duval qui fit les choses plus grandement. Il transforma cette maison en palais et lança des invitations pour une grande fête d'inauguration. Des landaus allèrent à Nice prendre les invités, et la route de la Corniche fut sillonnée d'une longue file de voitures amenant à Monaco le monde officiel, les notabilités, des artistes et des journalistes, au premier rang desquels figuraient Alphonse Karr et le baron de Bazancourt. Un dîner de 150 couverts eut lieu. La garnison piémontaise, qui occupa Monaco jusqu'en 1860, était rangée sur la place. Au moment des toasts, le prince Charles III, accompagné de ses officiers, sortit du palais, passa devant les soldats piémontais présentant les armes, et vint rester un moment parmi les invités de M. Duval. Des vœux — bien réalisés depuis — furent émis pour l'entreprise.

Quelque temps après, le Casino abandonna ce local pour aller s'installer au palais Garbarini, sur la place de la Visitation, sa dernière étape avant de se fixer à Monte-Carlo.

La maison qui nous occupe devint l'hôtel de Russie, pendant quelques années.

Enfin, en 1870, eut lieu la création du corps des gardes d'honneur, et de cette maison on fit leur caserne.

En suivant la rue des Briques, on trouve la rue de l'Eglise, et l'on passe derrière la monumentale abside de la cathédrale.

Un peu après, à l'angle de la ruelle des Fours, à la hauteur du premier étage, est une fresque naïve,

intéressante en ce qu'elle représente Sainte Dévote à genoux et, dans le fond de la peinture, la vue du château de Monaco tel qu'il était au xve siècle.

Mairie. — A peu près au milieu de la rue des Briques est une partie remaniée où l'on a ménagé une petite place en face de la chapelle des Pénitents. En façade, est un bâtiment neuf, affecté d'abord au collège Saint-Charles, où sont installés aujourd'hui, d'un côté la Mairie, de l'autre, la Justice de Paix.

La Mairie, œuvre de M. l'architecte Delefortrie, inaugurée en 1901, est élégante avec ses marbres et ses mosaïques. La salle des mariages, belle pièce rectangulaire éclairée par quatre fenêtres, deux donnant sur la rue et deux sur le balcon de la cour intérieure. Au dessus de la cheminée centrale est une copie à l'huile du magnifique portrait du prince Albert Ier par Léon Bonnat qui décore la salle du trône du Palais princier.



Ancien sceau de la Commune de Monaco

La Mairie était auparavant dans l'enceinte du Palais.

Les deux portes situées de chaque côté de l'édifice sont affectées, l'une, à l'entrée de la Justice de Paix ; l'autre, à l'escalier des étages supérieurs, servant de caserne des carabiniers.

En face de la Mairie est l'entrée du couvent des sœurs du Bon Secours (garde-malades).

Le Giardinetto. — Sur le côté droit de la rue règne ensuite un long mur, où sont percées deux portes ayant les numéros 22 et 24. — Sur le cadre en marbre de la seconde, est gravé dans un angle le chiffre du prince Antoine Ier, un A surmonté de la couronne princière.

C'était ici la retraite amoureuse que le prince avait fait édifier vers 1710 pour une belle monégasque sa favorite. On l'appelait le *Giardinetto*, (le petit Jardin). La maison, que cache ce jardin, appartenant aujourd'hui à M. le chevalier de Loth, est d'un luxe artistique charmant par ses statues, ses peintures, ses décorations qui sont des modèles de cet art léger du commencement du XVIIIe siècle où la mythologie triomphait. Rien n'est plus coquet que ce nid d'amour.

La brouille pour ce fait éclata dans le ménage princier, et Marie de Lorraine, la princesse, se fit installer, non loin de là, à l'extrémité de la rue de Lorraine, une autre retraite qu'elle appela *Mon Désert*.

L'Hôtel des Monnaies. — C'est sur l'emplacement de la maison portant le n° 18 de la rue des Briques que fut établi en 1640 l'hôtel des Monnaies de Monaco, qui fut fort actif sous Honoré II.

Des lettres patentes avaient autorisé l'introduction et la circulation en France des monnaies d'or, d'argent et de billon fabriquées ici. Sous Louis Ier (1663-1701) l'atelier ne se borna pas à produire des monnaies monégasques ; il frappa aussi des pièces pour le compte de souverains étrangers et des monnaies spéciales destinées aux transactions dans les pays orientaux ou africains.

Actuellement, le prince de Monaco fait frapper sa monnaie à l'Hôtel des Monnaies de Paris.

Rue du Milieu

S'étend de la place du Palais à la rue de Lorraine.

Cette rue n'est plus au milieu de la ville, car il s'en ouvre une seule à gauche et deux à droite. Mais, autrefois,

Monaco n'était constitué que par trois rues parallèles ; celle-ci occupait le milieu, ayant au Nord la rue Basse et au Sud la rue des Briques. On l'appelait aussi Grande Rue, car elle était la plus importante de l'agglomération. Les principaux magasins se trouvaient là. Il en est encore de fort élégants, notamment la pharmacie de M. Botta.

N° 1. — Le rez-de-chaussée de la première maison, sur la place, est occupé par le poste des sapeurs-pompiers, un corps très sérieusement constitué à Monaco, sous le commandement d'un capitaine et d'un lieutenant, et qui, outre ce poste, en a d'autres à la Condamine et à Monte-Carlo.

Nos 4, 12, 23 et 42 de la rue du Milieu : à remarquer les portes de ces quatre maisons, en pierres dures de la Turbie sculptées dans le goût de la Renaissance.

N° 15. — C'est devant cette maison que le dimanche 21 novembre 1604, fut commis l'assassinat du prince Hercule Grimaldi.

A 10 heures du soir, il revenait de voir une de ses maîtresses, accompagné d'un serviteur, lorsqu'en arrivant devant la maison du podestat Gastaldi, cinq hommes embusqués dans un passage étroit contigu à cette maison (ce passage est maintenant occupé par un magasin) l'assaillirent et il tomba frappé de quarante coups de poignard, tandis que son compagnon était blessé. Le corps, porté par la rue de l'Eglise, fut jeté à la mer du haut de l'escarpement voisin de la chapelle Saint-Elme, (en face à peu près de la Cathédrale). Cet assassinat fut la conséquence d'un complot ourdi par des agents du duc de Savoie pour donner à ce prince l'occasion de se saisir de Monaco.

Cinq des conjurés furent étranglés et jetés à la mer du même endroit où l'on avait précipité le corps du prince.

Deux rues prennent naissance dans la rue du Milieu : à droite, la rue de l'Eglise et la ruelle des Fours. Elles conduisent à la promenade Saint-Martin.

Rue Basse C'est la plus rapprochée des remparts nord. Le plateau du rocher est un peu plus bas ici, d'où le nom donné à cette rue. Elle va de la place du Palais à la rue de Lorraine.

Cette rue, jusqu'au XVIIe siècle, s'avançait davantage sur la place du Palais. Elle commençait par un bâtiment qu'on appelait *Palazzetto* ou *Parasetto* (petit palais) occupé par les officiers de la garnison. Cet immeuble fut vendu en 1645 à Antoine Minotti à charge de refaire la façade à l'alignement des autres maisons de la place. Il fallut démolir huit à dix mètres de ce bâtiment en avancée pour cette rectification. La première maison entre la rue Basse et la rue des Remparts est un reste du Palazzetto.

La rue Basse est celle qui a le mieux conservé l'aspect archaïque, avec ses maisons sur voûtes et ses magasins à auvents.

La rue Basse est séparée de la rue de Lorraine, au point où un carrefour a été établi, par la chapelle de la confrérie des Pénitents.

Chapelle des Pénitents. — Cette chapelle est formée d'une nef sans bas côtés ni chapelles latérales, sauf aux deux extrémités du transept, où l'on remarque une belle statue de la Vierge et deux anges en marbre blanc ; le modelé de l'ensemble, l'ordonnance des draperies et la dignité des poses révèlent le ciseau d'un artiste.

Pendant quatre siècles et jusqu'en 1870, cette chapelle a été le point de départ, le jour du Vendredi Saint, d'une curieuse procession mettant en action la Passion du Christ. Ce spectacle a été supprimé ici et n'est plus conservé qu'à Roquebrune.

Sous la Révolution, cette chapelle était transformée en club. La Vierge était remplacée par une statue de la Liberté. Une tribune s'élevait à côté de l'autel et les orateurs y venaient lancer des motions révolutionnaires.

En 1824, la chapelle fut restaurée et bénie par le vicaire-

général de Villarey ; Monaco ressortissait alors de l'évêché de Nice.

La rue de Lorraine continue les rues du Milieu et Basse; elle s'étend jusqu'à la place de la Visitation. Plus large que les autres rues de la ville, on voit qu'elle fut construite à l'époque où Monaco perdant de son importance comme place de guerre, il n'était plus nécessaire de serrer les habitations sur un moindre espace.

Le plan de Monaco au XVIe siècle que nous avons publié plus haut, montre que la chapelle des Pénitents, au bout de la rue Basse, terminait la ville de ce côté. Un vaste espace vide occupait l'emplacement actuel des rues de Lorraine, prolongement de la rue des Briques et place de la Visitation.

Les premières constructions de la rue de Lorraine datent du commencement du XVIIIe siècle, sous le règne d'Antoine Ier qui avait épousé en 1688 Marie de Lorraine, d'où vient le nom de cette rue. C'est dans la chambre même de Louis XIV à Versailles que fut signé, le 8 juin 1688, le contrat de mariage entre le prince de Monaco et la fille de Louis de Lorraine-d'Harcourt-d'Armagnac, grand écuyer de France.

La rue commence à un carrefour récemment établi par des démolitions, devant la chapelle des Pénitents. Entre la rue de Lorraine et la rue des Briques, est le Couvent des Sœurs du Bon Secours, garde-malades.

La rue se poursuit vers l'est; à gauche, un passage voûté conduit à la rue de Lorette et aux remparts; un peu plus loin, à gauche encore, s'ouvre la rue de l'Orphelinat, qui conduit sur les remparts et borde, à gauche, l'Orphelinat, à droite, le Pensionnat des Dames de Saint-Maur. Ce vaste et magnifique pensionnat termine la rue de Lorraine de ce côté. A droite, la dernière maison de la rue de Lorraine, est occupée par l'Imprimerie de Monaco. (Voir plus loin).

Le Désert. — Le Pensionnat des Dames de Saint-Maur et l'Orphelinat sont de construction récente. Sur leur emplacement s'élevait une élégante habitation entourée d'un vaste jardin, où les palmiers, les amandiers, les lauriers-roses formaient un bois parfumé et touffu. Cette retraite, appelée le Désert, avait été édifiée par Marie de Lorraine au commencement du XVIII[e] siècle et c'est là qu'elle se refugiait lorsque la brouille pénétra dans le ménage princier. Ainsi que nous l'avons vu, le prince Antoine I[er] avait aussi sa retraite, nommée *il Giardinetto*, dans la rue des Briques.

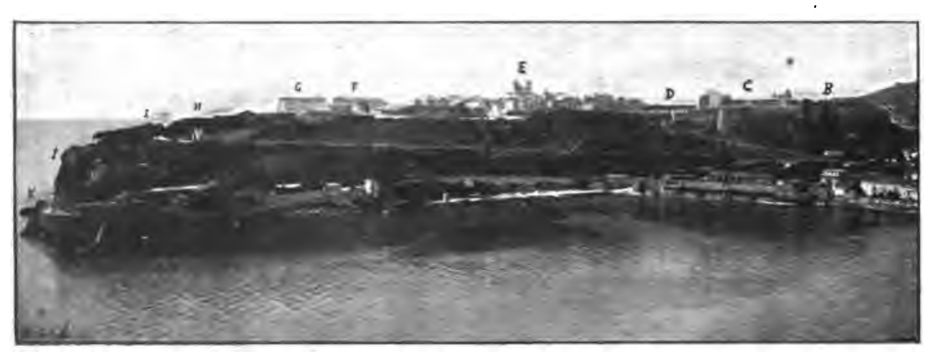
Nous décrirons plus loin la place de la Visitation, où nous a conduit la rue de Lorraine.

La rue du Tribunal commence à l'extrémité Sud de la place du Palais, sous un portique décoré des armes des Grimaldi, entre une maison qui s'avance vers la promenade Sainte-Barbe et la caserne des gardes d'honneur. De la place, elle s'étend jusqu'au Tribunal et à la Cathédrale. C'est par là que les voitures arrivent sur la place du Palais, car elle continue l'avenue Saint-Martin, continuation elle-même de l'avenue de la Porte Neuve, dont nous avons vu le point de départ à la place d'Armes de la Condamine.

Les maisons qui sont à gauche de la rue du Tribunal faisaient partie de l'ancien Monaco. Celles de droite datent du siècle dernier. Cette partie plus neuve comprend des constructions à un seul étage dont la dernière, avec terrasse balustrée, finit devant la rue de l'Eglise et la Cathédrale.

Cette maison fut jusqu'en 1894 le siège du gouvernement général. Sous le premier empire, elle appartenait à M. Vignalis, lequel la vendit en 1832 à l'abbé Sixte Cauvin, aumônier de la garnison de Monaco. Celui-ci y établit un Collège de Commerce, où l'on envoyait des élèves de loin, même de Gênes. En 1861, le prince Charles III acheta cette maison pour 20.000 fr. et c'est alors que le gouvernement général y fut installé. On remarque encore sur les portes le blason des Grimaldi.

Cliché Giletta.



Vue générale de Monaco (côté nord-est)

A. Port et premières maisons de la Condamine. — B. Jardins du Palais. — C. Palais. — D. Place du Palais. — E. Cathédrale. — F. Hôtel du Gouvernement. — G. Collège et église de la Visitation, (ayant, derrière, le Musée Océanographique). — H. Porte-Neuve, où aboutit en diagonale l'Avenue. — I. Jardins de Saint-Martin. — J. Fort Antoine. — K. Chemin des Pêcheurs, contournant le front du rocher.

Cliché Giletta.



Vue générale de Monaco (côté sud-ouest)

A. Jardins du Palais sur les escarpements de Serravalle, par où la presqu'île se rattache à la terre. — B. Grande façade sud du Palais, sur les jardins. — C. Promenade Sainte-Barbe, au sud de la place du Palais. — D. Cathédrale. — E. Jardins de Saint-Martin. — Le Musée Océanographique est après le tournant des jardins, et ne se voit pas d'ici. — F. Anse de la Grue. — G. Anse du Canton. — H. Au dernier plan, montagnes au-dessus de Menton, ayant, devant, les dernières pentes de l'Agel, sur lesquelles blanchoie Roquebrune.

La rangée de maisons plus anciennes, du côté gauche, s'achève à l'angle de la rue de l'Eglise, devant la Cathédrale, par le Tribunal.

Le Tribunal. — Le Tribunal est un bâtiment très simple, bien que son double escalier extérieur lui donne un caractère d'édifice officiel.

Sur la façade, du côté de l'église, la municipalité fit placer en 1660 le buste du fondateur, au-dessous duquel se trouve gravée une inscription qui rappelle le mariage du prince Louis de Monaco, celui de son parrain le roi Louis XIV et la paix des Pyrénées, trois événements qui venaient de se produire presque simultanément.

Voici cette inscription :

H. II
Principi optimo
patri clementissimo
publicis confectis ædibus
populus monœcœvs
ob æternæ fidelitatis monumentum
posuit
anno divinæ providentiæ
Pacis
ad totius XPNI ORBIS fortunam pacatæ
Augustissimi conjuguii
Ludovici XIV Deodati regis XPMI
et felicissimi nexus
inter Ludovicum, principatus hæredem
Valentinum ducem, Franciæ parem
et Carlotam Catherinam de Gramont
MDCLX
Et consulatus Bernardini Tiberti
Ludovici Sigaldi, Petri Joannis Portæ
Et Joannis Terrazzani — ANNO IV

Le Tribunal a une salle d'audiences assez simple au premier étage où conduit le double escalier.

Sa construction remonte à 1658. Honoré II le fit édifier à ses frais et l'affecta d'abord aux magistrats de la commune de Monaco, qui jouissaient d'importants privilèges. Ce fut donc la première Mairie.

Le successeur d'Honoré II, le prince Louis Ier, promulgua en 1678 les statuts de la Principauté de Monaco, code important divisé en quatre livres s'occupant des matières civiles, criminelles, de la police et de la législation rurale. Le Tribunal fut alors installé dans cet édifice où il est encore aujourd'hui.

Sous le bâtiment, au niveau de la rue, sont les prisons, trois cellules où l'on n'enferme que les condamnés à un temps assez bref. Ceux qui ont subi une condamnation plus grave, sont confiés aux pénitenciers français, en vertu d'une convention qui fixe à 600 fr. la redevance annuelle payée par tête de prisonnier.

La rue des Remparts est le plus au nord. De la place du Palais, on monte à la plate-forme dominant la Condamine, et la rue s'étend en bordure entre la ville et les remparts, disposée partout en terrasse, d'où la vue est admirable vers les montagnes jusqu'à l'Agel et vers la mer jusqu'à Bordighera.

Autrefois, c'était un chemin de ronde sur les remparts, étranglé à son commencement par les constructions des Cabanes, poste pour les soldats, joint à la porte de Mirador, et par le Palazzetto, résidence des officiers. On l'élargit en 1706 en démolissant ces constructions. Aujourd'hui, c'est une rue curieuse par l'irrégularité pittoresque des angles des maisons qui la bordent d'un côté. Les remparts lui forment parapet de l'autre côté.

A une quinzaine de mètres de la place, il reste sur ce parapet une échauguette de l'enceinte primitive. Une autre se trouve vers la fin de la rue.

La rue des Remparts s'achève devant un édifice neuf, qui est l'Orphelinat, encadré de deux autres petites rues, par lesquelles on peut rejoindre la rue de Lorraine.

Ces deux rues sont : à l'Est, la *rue de l'Orphelinat ;* à l'Ouest, la *ruelle de la Fonderie*, communiquant avec la *rue de Lorète*, celle-ci mettant une étroite trouée dans le massif des maisons établi sur cette avancée du plateau et des remparts.

La rue de Lorète est bien une rue de place fortifiée où l'espace est précieux ; les maisons s'y rapprochent au point que les occupants ont plusieurs raisons de s'appeler voisins. Elle est très pittoresque. Ajoutons que, comme partout à Monaco, son pavé cimenté est maintenu toujours en propreté absolue.

La Ruelle de la Fonderie est ainsi appelée parce qu'il y avait là, sur l'emplacement occupé par l'Orphelinat, une fonderie de canons.

C'est Etienne Grimaldi qui avait établi cette fonderie, en vue de pourvoir à la nombreuse artillerie nécessaire pour l'armement de la forteresse. La fabrication fut active sous le gouvernement d'Etienne (1532-1561) et sous Honoré Ier jusqu'en 1581.

Les canons fondus sous Etienne portaient sur la culasse une tête de moine et sur la volée les armes des Grimaldi avec la légende *H. G. Stephano Gubernante ;* ceux de Honoré Ier avaient les mêmes marques sous la légende : *H. G. Deo juvante.* Trois arsenaux et quatre poudrières étaient répartis dans Monaco.

La Rue de l'Eglise s'étend transversalement de la rue du Tribunal à la rue du Milieu. A son point de départ au Sud, elle a, à sa gauche, le Tribunal, puis la place Saint-Nicolas ; à droite, la Cathédrale.



Cliché Giletta.

LA CATHÉDRALE

Vers le milieu de la presqu'île de Monaco qu'elle domine, s'érige la Cathédrale, imposante, majestueuse, œuvre d'art remarquable, où un éminent architecte a reproduit le pur style des basiliques romanes.

Sur ce même emplacement s'élevait la paroisse de Saint-Nicolas, intéressante par son style archaïque, car sa construction remontait à la fin du XIII[e] siècle. Elle fut démolie en 1874 pour diverses raisons : d'abord, son état de vétusté exigeait des réparations considérables ; ensuite, Monaco ayant acquis l'autonomie religieuse, devait édifier une cathédrale, et nulle autre place sur le rocher n'était aussi propice pour y ériger un important édifice religieux.

Le prince Charles III confia ce grand travail à M. Charles Lenormand, qui s'était signalé par l'édification d'églises fort belles, notamment par celle de Notre-Dame à Nice.

La première pierre en fut posée solennellement en l'année 1875. A l'Exposition universelle de Paris, en 1878, le modèle exposé obtint un diplôme et une médaille en argent. En 1884, quoique exécutée en partie, elle fut livrée au culte et, à cette occasion, une solennelle cérémonie d'inauguration eut lieu. Les travaux se sont poursuivis depuis.

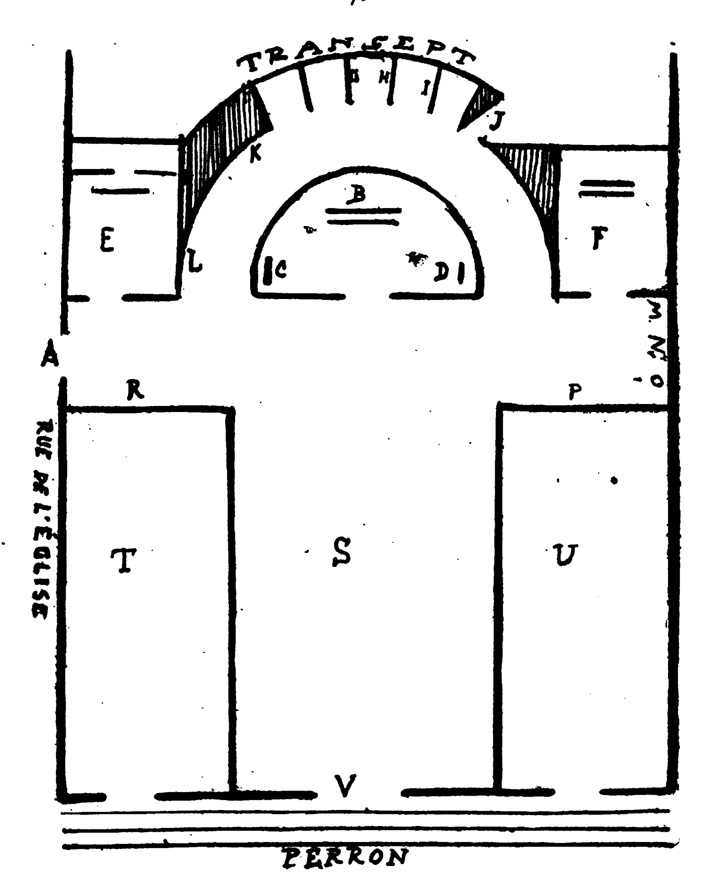
DESCRIPTION

La Cathédrale est en forme de croix latine. Sa longueur est de 73 mètres ; sa largeur à la nef est de 23 mètres et au transept de 33 mètres.

La façade est tournée directement au Sud. Ses trois portes sont surmontées de tympans, œuvre du sculpteur Corbel. Celui qui domine le porche central, à plein cintre, représente le couronnement de la Vierge. Le long de la façade, au-dessus du linteau des portes, règne une frise représentant des scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament. Aux angles, dans des niches, quatre statues par Cordier : en avant, saint Charles, patron du prince, qui fit édifier le monument et saint Nicolas, patron de l'ancienne église démolie ; sur les côtés, sainte Thérèse et sainte Dévote, patronne de la Principauté.

Le porche, soutenu par des colonnes de porphyre, est surmonté d'une élégante tribune, d'une fenêtre trilobée et d'une rosace qui éclairent la nef. Au pignon de la façade, en haut, sculpture de Corbel représentant Dieu dans un nimbe et deux anges qui l'adorent.

L'intérieur. — Pénétrons dans l'intérieur par la porte latérale qui s'ouvre sur la rue de l'Eglise et la place Saint-Nicolas



Cette porte (**A** du plan) est surmontée par une sculpture de Cordier, le Christ mort sur les genoux de la Vierge, entre deux anges.

L'autel (**B**), le trône de l'évêque (**C**), le buffet

d'orgue (**D**) qui lui fait face, ainsi que l'appui de communion, sont tout en marbres et mosaïques, exécutés par des artistes de talent sur les dessins de l'architecte Charles Lenormand.

Au dessus de l'autel, le chœur, haut de 18 mètres, voûté en demi-coupole, est décoré d'une vaste composition en mosaïques, dessinée par MM. Smeriglio et Gubian, et exécutée par M. Facchina, de Venise, le maître mosaïste connu par ses chefs-d'œuvre de l'Opéra de Paris et du Casino de Monte-Carlo. Le groupe principal, la Vierge entre saint Pierre, à droite, et le prophète Isaïe, à gauche, surmonte vingt-sept figures de saints dans l'entrecolonnement du pourtour.

Chapelles. — Il en est une de chaque côté du chœur :

(**E**) A gauche, ou du côté Evangile, est la chapelle funéraire des princes, close par une grille. Vingt-sept princes et princesses y sont ensevelis, depuis Jean II (1505) jusqu'à Charles III (1889). Leurs noms sont inscrits sur des tablettes de marbre, fixées aux murs. L'entrée de la crypte est derrière l'autel.

Cette chapelle fut établie au xve siècle par testament de la princesse Claudine, sous un autel de saint Sébastien, qui avait été édifié dans l'ancienne église par son mari, le prince Lambert, en reconnaissance de ce qu'une escalade tentée à Monaco le jour de ce saint avait échoué. Après la démolition de l'église Saint-Nicolas, en 1885, les dépouilles des princes furent placées solennellement dans la chapelle actuelle.

(**F**) A droite du chœur, ou du côté Epître, est la chapelle du Sacré-Cœur, où l'on remarque un autel très riche en bois sculpté et doré, exécuté au xvie siècle par des artistes espagnols, et restauré récemment.

Le Déambulatoire s'arrondit en hémicycle autour du chœur. En y entrant, par la gauche, signalons :

(**L** du plan) : Un grand tableau provenant de l'ancienne chapelle du Palais, paroisse palatine, et représentant saint Jean-Baptiste baptisant Jésus dans le Jourdain.

(**K**). — Un crucifix sculpté sur bois très ancien, qui dominait le maître-autel de l'église démolie, et restauré par Mgr Ramin, l'ancien curé de la Cathédrale, décédé en 1900.

Puis, cinq chapelles rayonnent. — Dans la chapelle centrale, sur le mur gauche (**G**) un ancien rétable à six compartiments, représentant, au centre, sainte Elisabeth, devant laquelle prie une petite figure de femme en noir. C'est le portrait de la princesse Isabelle de Grimaldi qui fit exécuter ce tableau par Ludovic Bréa.

(**H**) Lui formant pendant sur la paroi de droite, est un autre tableau du même peintre. C'est ici ce qu'on appelait une *Pietà*. Dans le grand panneau supérieur, la Vierge tient le corps du Christ sur ses genoux ; à droite, Jean ; à gauche, Madeleine. Le paysage du fond représente une plaine plantée d'oliviers avec une chapelle : c'est la Condamine et la chapelle Sainte-Dévote au moyen âge ; à gauche, une ville fortifiée : c'est Monaco. — Au bas du panneau, une plinthe montre Jésus entouré des Apôtres ; de chaque côté, un moine.

(**I**) Dans la chapelle à droite de la centrale, sur la paroi de droite est un vieux panneau sur bois, représentant Notre-Dame du Rosaire et l'enfant Jésus donnant le chapelet à saint Dominique agenouillé.

(**J**) Après la cinquième chapelle, à droite du déambulatoire, s'ouvre la porte de la sacristie.

Les Croisillons qui se trouvent en avant du chœur et des chapelles, présentent des œuvres dignes d'attention.

Croisillon de droite :

(**N**) Au centre de la paroi, sur une porte sculptée, est un chef-d'œuvre de Bréa, tableau sur bois dont il reste six panneaux (il en comprenait primitivement vingt-deux) figurant des épisodes de la Passion. Dans la partie centrale, une *Pietà*, Notre-Dame de la Compassion avec le Christ sur ses genoux, ayant à ses côtés Marie de Cléophas et la Madeleine. Au dessus d'elles, sous les branches de la croix, un fond de paysage représentant Monaco au XVIe siècle : à gauche, la ville et ses remparts, avec plusieurs clochers et une tour sarrazine ; au dernier plan, la Condamine, Moneghetti et Menton. Au dessous, sont tracées sur fond blanc, deux lignes latines : *O vos omnes qui transitis per viam attendite et videte si est dolor similis sicut dolor meus*. (O vous qui passez par la route, arrêtez-vous et voyez s'il est une douleur semblable à la mienne). A gauche, au bas du panneau, le curé de Monaco prie à genoux et dans sa main une banderolle porte en gothique : *O mater Dei, memento mei*. Plus à droite, une autre inscription en gothique nous donne le nom de ce prêtre qui a commandé le tableau : *Hoc opus fecit fieri venerabilis Dominus Anthonius Teste rector Monœci Etc. sub anno Domini 1505 die primâ aprilis* (Vénérable don Antoine Teste, recteur de Monaco, etc., a fait exécuter cette œuvre le 1er avril de l'an du Seigneur 1505).

Tout en bas, à droite, la mention : *P. Florence, restauravit 1866*.

(**M** et **O**). Sur la même paroi que ce chef-d'œuvre, et de chaque côté, sont deux peintures provenant d'une œuvre plus importante du même maître :

Bréa. L'une représente saint Jacques avec un bâton de pèlerin et un livre; l'autre, un tout jeune diacre tenant une palme, probablement saint Etienne.

(**P**) Dans ce même croisillon, mais sur la paroi du Sud, est un autre rétable à dix-huit compartiments divisés par un cadre sculpté et doré. Aux deux panneaux du centre, saint Nicolas en habits épiscopaux et, au dessus, Jésus mort, entre sa mère et saint Jean. Aux deux côtés, dans quatre petits cadres superposés, huit saints, qui sont accostés à droite et à gauche par quatre panneaux plus grands, deux sur deux. Chaque compartiment a sa légende écrite. — Un manuscrit conservé à l'évêché de Monaco rapporte une inscription latine qui se trouvait sur la corniche de ce tableau, indiquant qu'il fut peint sous Jean Grimaldi, commandé par Dom Antoine Teste, recteur de l'église, et « terminé par Ludovic Bréa, citoyen niçois, l'année du sacré jubilé général 1500 et le 20e jour d'août. »

Ce peintre, Ludovic Bréa, qui a composé quelques-unes de ses œuvres les plus remarquables pour l'église de Monaco, est né à Nice au xve siècle et fut un des plus grands artistes de son époque. Il passe pour le père et le maître le plus glorieux de l'école génoise. Le Louvre possède de lui un rétable : l'Annonciation. L'église de Cimiez à Nice, des églises de Gênes s'énorgueillissent aussi de posséder de ses œuvres. Tous ses tableaux sont à multiples compartiments, selon le goût de l'époque et il y plaçait généralement le portrait du personnage qui lui avait fait la commande. Ses œuvres ajoutent ainsi une valeur historique à leur valeur artistique. Il est regrettable que des compartiments trop dégradés aient dû être sacrifiés dans les belles peintures de ce maître que possède la cathédrale de Monaco. Leur restauration en a été faite de 1860 à 1866, par M. Florence, un artiste de talent, appelé par le prince Charles III et dont la famille est restée fixée à Monaco.

(**R**) Au croisillon de gauche, près de la porte d'entrée, est une grande toile représentant l'Annonciation, peinte par Bernardin Mimaut, artiste aixois.

Les Nefs (**T** et **U**) sont, entre la grande nef, (**S**) les deux nefs latérales, où s'ouvrent de chaque côté sept chapelles contenant le baptistère, les confessionnaux, et, dans une de ces chapelles à droite, saint Roman, en guerrier romain, patron d'un quartier à l'Est de la Principauté.

(**V**) C'est la grande entrée au Sud.

Situation religieuse de la Principauté. — La Principauté a toujours conservé une situation religieuse privilégiée. Au moyen-âge, et jusqu'au XVIIIe siècle, elle était *nullius dioccesis*, gouvernée par un délégué apostolique. A côté du maître-autel de l'église paroissiale, un dais était destiné aux princes qui exerçaient sur cette église le droit patronal *(jus patronatum)* dont les Grimaldi ne se sont jamais départis. Les curés de Monaco n'ont jamais perçu de dîmes. Ils ont toujours reçu un traitement annuel du prince, de qui ils dépendaient.

Lorsque Napoléon Ier donna le Concordat, Monaco faisant partie du département des Alpes-Maritimes, fut compris dans la seconde circonscription religieuse. L'église paroissiale ou Mandement de Monaco avait pour églises succursales : Eze, La Trinité, Roquebrune et La Turbie.

Après 1815, l'évêque de Nice continua à être le chef spirituel de la Principauté reconstituée. Au Palais, il existait une chambre destinée à l'évêque.

Le 11 mars 1822, entre Honoré V, prince de Monaco et Mgr Colonna d'Istria, évêque de Nice, fut passée une convention pour la nomination d'un Vicaire Général avec autorité sur la Principauté, mais relevant autant du Prince que de l'évêque. M. l'abbé de Villarey fut nommé à ce poste qu'il conserva jusqu'en 1830. Un prélat crossé et mitré lui succéda.

Enfin, en 1878, trois paroisses étaient créées : avec celle de Monaco, Sainte-Dévote à la Condamine et Saint-Charles à Monte-Carlo. L'autonomie religieuse fut concédée à la Principauté ; sa nouvelle église élevée à la dignité de Cathédrale et un évêché institué, dont le premier titulaire fut Mgr Theuret, décédé en 1901.



PLACE DE LA VISITATION. — (Dessin de A. Rion).

PLACE DE LA VISITATION

Point où aboutit le tramway partant de la place d'Armes (Condamine).

A l'extrémité Est de la ville, se trouve la place de la Visitation, qui est un centre d'établissements importants, la plupart créés à une époque récente.

La place de la Visitation est bordée :

Au Sud, par l'église et le collège de la Visitation qui ont donné le nom à la place ; continués au-delà de la rue des Ecoles par l'école des garçons ;

Au Nord, par l'école des filles et l'asile ; par le Palais du Gouvernement, que continue vers la rue de Lorraine. le Pensionnat des Dames de Saint-Maur ;

A l'Est, vers la pointe du plateau, en angle sur la place et se poursuivant vers l'avenue des Pins, c'est l'ancien Hôtel-Dieu ;

Enfin, à l'Ouest, le bâtiment neuf en façade sur la place, entre la rue de Lorraine et la rue des Briques, c'est l'imprimerie de Monaco.

Faisons connaître par une notice chacun de ces établissements :

Hôtel du Gouvernement. — Autrefois, le Gouverneur Général occupait la maison terminant la rue du Tribunal. C'est en 1894 que l'on termina l'hôtel monumental qui, au Nord de la place de la Visitation, fait face à la chapelle et au collège. La porte centrale est surmontée du blason des Grimaldi en pierre sculptée, une œuvre d'art.

Le 18 juin 1894, eut lieu l'installation dans le nouvel hôtel de M. le Gouverneur Général et de ses bureaux, des services du Parquet et de

la direction de la police. Un carabinier est toujours de planton à l'entrée de l'hôtel.

Le Casino fonctionna de 1860 à 1863 dans une maison appartenant à la famille Garbarini, qui s'élevait sur l'emplacement actuel du Palais du Gouvernement. Le Casiuo, après avoir été installé à la Condamine, puis sur la place du Palais, accomplissait ici sa troisième étape, avant d'être porté définitivement à Monte-Carlo. Cette villa Garbarini s'appelait aussi la maison du général, parce que le général commandant la garnison sarde l'avait habitée jusqu'en 1859.

Eglise et Collège de la Visitation. — Le Collège, dirigé par des religieux, est établi dans l'ancien couvent de la Visitation. Ce bâtiment a la forme d'un quadrilatère avec cour intérieure ou préau entouré de portiques d'un beau style.

L'église, contigüe au couvent, a son entrée sur cette même place. Cette église, assez vaste, présente un remarquable spécimen d'architecture du XVII[e] siècle. Signalons notamment deux colonnes torses en agathe, d'une seule pièce, qui décorent l'autel. C'est ici que la paroisse a été transportée durant l'intervalle écoulé entre la démolition de l'ancienne église Saint-Nicolas (1874) et la consécration de la nouvelle cathédrale (1884).

Le cœur de la princesse Charlotte de Gramont est enfermé sous une table de marbre blanc derrière l'autel. Une inscription rappelle qu'elle fut la fondatrice de ce couvent.

Au sujet de Charlotte de Gramont, femme du prince Louis I[er], disons qu'elle avait été une des beautés de la cour de Versailles ; le duc de Lauzun l'avait aimée, et Louis XIV lui-même, dit-on, avait été épris de ses charmes.

Dans son âge mûr, elle devint très dévote, et c'est alors qu'elle fonda le couvent de la Visitation ; une de ses filles y prit le voile, et elle voulut qu'après sa mort son cœur fût déposé dans le caveau de la chapelle.



CHARLOTTE DE GRAMONT
Fondatrice de la Visitation

Historique. — L'église et le couvent de la Visitation furent fondés par le prince Louis Ier et sa femme Charlotte de Gramont. La bulle de fondation est du 27 avril 1663. Permission fut alors donnée de bâtir à Monaco un couvent avec église, clocher, cimetière et cloître sous le titre de « la Visitation Sainte-Marie » selon la règle de saint Augustin et les constitutions de saint François de Sales. La bulle ordonne que la translation des religieuses, à prendre dans un autre couvent, « se fera de l'un à l'autre monastère en compagnie de personnes de leur sexe, de vie exemplaire, au point du jour, en droiture et sans s'écarter ni coucher en nulle part que par nécessité et chez d'honnestes personnes. »

Le prince avait affecté à ce couvent un terrain alors vide et qui marquait l'extrémité de la ville de ce côté.

L'acte de collocation en clausure des religieuses, en date du 24 novembre 1663, constate que le « bastion » (construction) du monastère qui se doit ériger dans le lieu désigné n'est pas encore achevé ; en attendant son achèvement, licence est donnée aux religieuses de s'installer « dans l'hospice située sur la place au devant du palais du Prince. »

Trois années après, église et couvent étant achevés, l'installation des religieuses s'y fit en grande pompe.

En 1792, elles durent abandonner le couvent.

La Révolution profita de ce local spacieux pour y établir un hôpital militaire, et cette affectation lui fut conservée jusqu'en 1816. Les convalescents des armées républicaines, ensuite impériales, étaient envoyés dans cet hospice, qui était ce que la villa Furtado-Heine, à Nice, est aujourd'hui.

En 1815, la Sainte-Alliance décida au Congrès de Paris que Monaco serait placé sous le protectorat de la Sardaigne. Le bataillon piémontais qui arriva en 1816 fut logé dans le couvent de la Visitation, lequel resta caserné jusqu'en 1859, époque où la garnison monégasque dut partir pour prendre part à la guerre contre l'Autriche. Au printemps de 1862, le couvent fut réparé, restauré et rendu à sa destination religieuse.

Lorsque l'Italie expulsa les Jésuites, le prince Charles III leur donna asile dans ce couvent, dont il fit leur Noviciat, en 1862. De sorte que les Jésuites expulsés d'Italie furent installés dans le local même qui, de 1815 jusqu'en 1859, avait servi de caserne aux soldats italiens. Actuellement, le Collège est dirigé par des ecclésiastiques français.

C'est en 1870 que le prince Charles III transforma cet établissement dont il fit l'important Collège actuel.

Une plaque de marbre, sur la façade de l'église, rappelle la fondation par Louis Ier en 1663 et la restauration par Charles III en 1870.

Le Méridien de Monaco. — Le plan méridien pour Monaco passe par le clocher de l'église de la Visitation ; Monaco se trouve : latitude Nord, 43° 43' 52". Longitude Est, 5° 5' 21".

Ecole des Garçons. — Séparée du Collège de la Visitation par la petite rue des Ecoles, à l'Est, vers les jardins, existe un long édifice affecté aux écoles primaires de garçons, dirigées par les Frères de la Doctrine Chrétienne. Remarquablement approprié à sa destination, il offre d'absolues garanties d'hygiène. Cinq salles spacieuses au plafond élevé, aux larges baies laissant pénétrer l'air et la lumière, s'ouvrent sur un grand préau. L'histoire de la Principauté y est enseignée ainsi que l'histoire de France, et toutes les matières du programme des écoles primaires en France.

Outre l'école de Monaco, les mêmes Frères dirigent une école à la Condamine et une autre à Monte-Carlo.

Ecole des filles et Asile. — En face de l'école des garçons, à l'Est de l hôtel du Gouvernement, est un bâtiment affecté aux écoles primaires des filles et à la salle d'Asile, sous la direction des religieuses du Saint-Enfant Jésus, dites Dames de Saint-Maur.

La salle d'Asile fut fondée à Monaco en 1843 par le prince Florestan. Mais c'est le prince Charles III qui fit construire l'édifice actuel pour y installer dans les conditions les plus favorables la salle d'Asile et les écoles primaires des filles.

Les salles sont spacieuses, bien aérées et l'établissement est admirablement situé. La vue s'étend sur le port et, à l'horizon, jusqu'à Bordighera.

Les Dames de Saint-Maur dirigent également une école et une salle d'asile à la Condamine et une autre aux Moulins.

Pensionnat des Dames de Saint-Maur. — A l'Ouest de l'hôtel du Gouvernement, s'étendant de la place de la Visitation à la rue de Lorraine, est un vaste et magnifique établissement : c'est le Pensionnat de Demoiselles et l'Externat dirigé par

les Dames de Saint-Maur. Le programme comprend, outre l'éducation classique moderne. l'étude des langues étrangères et des leçons d'art d'agrément, musique, dessin et peinture. Cet établissement modèle peut soutenir la comparaison avec les meilleures institutions de ce genre en France.

Ce pensionnat est une des parties les plus importantes de la grande œuvre d'enseignement créée à Monaco par Charles III.

Les Dames de Saint-Maur ont établi à Monte-Carlo, boulevard des Moulins, Villa Belle, une succursale de ce grand Pensionnat pour les jeunes filles des étrangers qui passent tout l'hiver dans la Principauté.

Un autre cours existe depuis longtemps à la Condamine, rue Grimaldi, villa de la Riva.

L'Orphelinat. — Ce groupe d'institutions se complète par l'Orphelinat, situé dans la rue de ce nom, qui, de la rue de Lorraine aux Remparts, borde à l'Ouest le Pensionnat des Dames de Saint-Maur.

L'Orphelinat a été fondé par Mgr Ramin, ancien curé de la Cathédrale, décédé en 1900, de concert avec une sainte femme, Mlle du Bourget, qui consacra sa fortune personnelle à cette œuvre de bienfaisance. Cela ne suffisait pas. M. de Villemessant, peu de temps avant sa mort, y contribua par une fructueuse souscription ouverte dans le *Figaro*. L'Orphelinat fut inauguré le 3 février 1871 ; mais le nombre d'orphelines recueillies augmentant toujours, le prince Charles III fit construire en 1888, de ses deniers personnels, cet Orphelinat modèle qui n'occupe pas moins de 1 600 mètres. La façade a 37 mètres. Au centre sont les cours, le jardin, le préau, entourés de galeries couvertes. A l'extrémité Nord se trouve la chapelle.

L'Hôtel-Dieu. — Enfin, de l'autre côté de la place de la Visitation, formant le coin de la place et s'étendant, à l'Est, en bordure de l'avenue des Pins,

se trouvait l'Hôtel-Dieu (aujourd'hui transporté au quartier des Salines).

Fondé par Honoré V, il avait été restauré et agrandi par Charles III qui y a fait ajouter une jolie chapelle en avant des murs, parmi les arbres de l'avenue des Pins.

L'ancien Hôtel-Dieu est la dernière construction de la ville, à l'Est, en avant de la Porte-Neuve. Il est situé sur l'emplacement même où, au XIIIe siècle, on avait élevé le Château-Neuf, forteresse défendant les talus du rocher sur le port et la pointe du plateau.

L'Imprimerie. — A l'Ouest de la place de la Visitation, une maison neuve forme façade entre la rue des Briques et la rue de Lorraine : C'est l'imprimerie, où s'édite le *Journal de Monaco* et d'où sont sorties des publications remarquables par leur exécution typographique. L'entrée est place de la Visitation.

Donnons quelques notes sur l'imprimerie et ses publications :

C'est au milieu du XVIIIe siècle, sous Honoré III, qu'un Monégasque, M. Bosio, fonda l'imprimerie de Monaco pour y publier une *Gazette* ou *Courrier de Monaco*, qui avait d'abord paru à Avignon, sous ce même titre. Le prince favorisa le développement de l'imprimerie, à laquelle il confia l'exécution de tous les imprimés de son gouvernement. Plusieurs mémoires concernant des affaires judiciaires ou contentieuses sortirent de ses presses, pendant le XVIIIe siècle.

Dès les premières années de la Révolution Française, elle devint très active. En 1791, le citoyen Lesseure signale cette imprimerie dans un rapport qu'il adresse au Directoire de Grasse :

« Les réfugiés français réunis à Nice, dit-il, ont traduit le bref du Pape condamnant les décrets de l'Assemblée Nationale relatifs au clergé, et comme l'autorité a défendu de l'imprimer à Nice, ils l'ont porté à l'imprimerie de Monaco. Ils en font déjà circuler des milliers d'exemplaires. Veillez à ce qu'il ne s'en introduise pas en France. »

Les mêmes presses livrent ensuite des documents révolutionnaires. Les procès-verbaux de la « Convention Nationale de la Principauté de Monaco » y sont imprimés en 1793. Une liste des émigrés sort aussi de ces presses.

Le prince Charles III, qui voulait faire de la Principauté un centre littéraire et artistique, se préoccupa, dès son avènement en 1856, de favoriser le développement de l'imprimerie.

En 1858, il créa le *Journal de Monaco*.

En 1859, il plaça à la tête de l'imprimerie un typographe choisi parmi les plus capables de Nice : M. Antoine Dalbera. Un matériel neuf fut acquis et une machine typographique de nouveau modèle remplaça la primitive presse à vis en bois. Lorsque M. Dalbera prit sa retraite, il fut remplacé par M. François Martin et, depuis 1894, c'est M. Louis Aureglia qui dirige l'imprimerie.

— On y publie chaque année un *Annuaire de Monaco*, dont le premier a paru en 1877. Un essai d'Annuaire avait été tenté en 1834 par l'abbé Cauvin, alors directeur du collège de Monaco, mais il ne fut pas suivi.

Parmi les travaux remarquables produits par l'imprimerie de Monaco, mentionnons : *Les Notes d'un Curieux*, par le baron Boyer de Sainte-Suzanne, 1878 ; — *Les Documents Historiques relatifs à la Principauté de Monaco*, par M. Gustave Saige, archiviste de la Principauté, correspondant de l'Institut. Trois volumes ont paru de cette importante publication, le premier en 1888, un an avant le décès du prince Charles III ; les deux autres en 1890-91.

C'est de cette imprimerie également que sortent les fascicules publiés sous la direction du prince Albert Ier où sont consignés les résultats de ses recherches relatives à l'océanographie et à la zoologie marine, publication de haute valeur scientifique, que les typos monégasques savent exécuter avec un soin digne de l'œuvre.

L'imprimerie de Monaco a mérité des récompenses à toutes les expositions auxquelles elle a pris part : à Vienne, en 1873 ; à Paris, en 1878 ; à Anvers, en 1885 ; à Paris en 1889 et 1900.

Le Journal de Monaco. — *Le Journal de Monaco* mérite une mention, car il a une histoire. Le premier numéro en fut publié le dimanche 30 mai 1858 sous le titre : l'*Eden, Journal de Monaco*. Il portait en tête une vignette représen-

tant la ville et le port. Le quatrième numéro publia une autre vignette représentant le futur Casino, et le cinquième une vue de l'établissement des Bains de Mer, alors en construction. Le journal paraissait tous les dimanches. C'est en 1869 qu'il a pris le mardi comme jour de publication.

Les deux premières années sont imprimées en vieux caractères. En novembre 1859, la refonte de l'imprimerie s'accomplit et,dès cette époque, le journal paraît sur beau papier avec des caractères neufs, dans le format qu'il a conservé depuis.

A l'origine, en 1858, M. de Lorbac était rédacteur en chef; Il fut bientôt remplacé par M. Eusèbe Lucas, qui mérite d'être considéré comme le véritable fondateur du journal. Trois ans après, M. Eusèbe Lucas abandonna la rédaction pour prendre la direction des Concerts du Casino, et il s'affirma aussi éminent chef d'orchestre qu'il avait été un journaliste intelligent.

Les rédacteurs qui se succédèrent après lui à la tête du *Journal de Monaco* sont : MM. Bouchery, Delière, A. Marcade, Hyacinthe Giscard, un agréable conteur qui a fait imprimer en 1869 à Monaco un volume de nouvelles : *Les Mondaines ;* puis Chambon, Mouton, Alfred Gabrié, un délicat poète qui a écrit un poème dramatique : *Héraclès*, scènes de la vie d'Hercule, fondateur de Monaco, et qui est l'auteur du premier Guide de Monaco, publié en 1872.

Aujourd'hui, le rédacteur en chef est M. Alfred Mortier, le poète de la *Fille d'Artaban*, le très compétent critique d'art.

En 1881, Charles Monselet écrivait :

« Le *Journal de Monaco* est un journal avec lequel il faut compter. Tirant à huit cents exemplaires environ et comptant plus d'envois officieux que d'abonnements réels, le *Journal de Monaco* a la liste la plus aristocratique et la plus intelligente de lecteurs qui se puisse imaginer. Il est adressé à toutes les têtes couronnées et à toutes les têtes auréolées, aux rois du droit divin et aux princes de la pensée. Ecrire dans le *Journal de Monaco*, c'est être assuré d'être lu par le premier public non seulement de l'Europe, mais de l'univers entier.

« Aussi la rédaction en chef s'est-elle recrutée toujours parmi des écrivains français du plus aimable esprit. Un des premiers fut M. Emile Bouchery ; vinrent ensuite : M. Marcade, qui appartient aujourd'hui au *Figaro* ; M. Hya-



cinthe Giscard ; M. Alfred Gabrié, un très bon poète provençal, à propos duquel j'improvisai un jour ce triolet :

Donnez un L à Gabrié
Et vous en ferez un archange.
Dans chaque genre il a brillé.
Donnez un L à Gabrié !
Spirituel comme Aubryet,
Il enfonce Victor Ducange.
Donnez un L à Gabrié
Et vous en ferez un archange ! »

Le texte du journal comprend d'abord la partie officielle, où sont publiés les actes du Gouvernement, les traités et conventions avec les puissances, les nominations de fonctionnaires, visites de souverains et de hauts personnages, les événements qui concernent la famille princière. Ainsi, pour le prince actuel, on peut y suivre son histoire depuis la campagne qu'il a faite en 1870, dans la mer Baltique, à bord de la frégate *La Couronne*, sous le pavillon français, — jusqu'à sa série d'expéditions scientifiques à bord de l'*Hirondelle* et de la *Princesse-Alice*.

Après la partie officielle, viennent les renseignements, les nouvelles, intéressant la principauté ou le littoral ; une lettre parisienne et des variétés d'un intérêt général. M. Saige, l'éminent archiviste de la Principauté, y publie le résultat de ses études sur l'histoire de Monaco.

Le 1.000e numéro du *Journal de Monaco* a été publié le 28 août 1877.





ALBERT Ier, Prince de Monaco

(D'après le portrait par LÉON BONNAT, à la salle du Trône, du palais de Monaco)

LE PORTRAIT DU PRINCE DE MONACO

Nous plaçons ici le portrait du prince Albert Ier, parce que le prince de Monaco restera comme un des Maîtres de la science Océanographique à laquelle il a élevé ce monument : le Muséum.

Nous sommes fier de reproduire l'admirable portrait par Léon Bonnat, qui figure à la Salle du Trône du Palais de Monaco. C'est le grand peintre lui-même qui a bien voulu nous envoyer une belle épreuve de ce portrait, obtenue par la Maison d'art : Braun, Clément et Cie, 18, rue Louis-le-Grand, Paris. Nous exprimons au Maître Léon Bonnat une reconnaissance égale à notre admiration pour son talent. Dans sa série de grands portraits, celui du prince de Monaco est un chef-d'œuvre du premier rang comme ceux de Victor Hugo, de Thiers et de tant d'autres.

LE MUSÉE OCÉANOGRAPHIQUE

De la place de la Visitation, en descendant la courte rue des Ecoles (voir plan de la place de la Visitation) on se rend à la promenade Saint-Martin qui borde les jardins de ce nom dans toute leur longueur.

Situation. — Le Musée Océanographique est situé dans les jardins. Le Docteur Richard, conservateur des collections scientifiques du Prince, a dit (dans son livre : *Les Campagnes scientifiques de S. A. S. le Prince Albert Ier de Monaco)* :

« Il était difficile de trouver sur le rocher même de Monaco, un espace suffisant pour établir l'œuvre projetée, le Prince désirant maintenir, avec toute raison, l'intégrité des magnifiques jardins Saint-Martin, qui occupent une grande partie de la côte

Sud du rocher. L'emplacement définitivement choisi est celui qu'occupaient la poudrière et l'ancien musée rudimentaire, c'est-à-dire l'extrémité Est des jardins Saint-Martin. Or, en ce point, le rocher, après avoir présenté une forte déclivité, tombe presque à pic dans la mer ; aussi de grandes difficultés se présentaient-elles pour les fondations, car le Musée a dû être bâti presque entièrement sur des piles qui le maintiennent au-dessus de la déclivité qui va du plan normal du rocher à la muraille verticale sur la mer. De cette façon, non seulement le Musée est pris sur des terrains jusqu'ici inutilisables, mais encore l'espace compris entre le rez-de-chaussée du Musée (qui est de plein pied avec le plan normal du rocher) et la déclivité de la roche, sera occupé par deux sous-sols superposés, ouverts sur la mer et qui permettront diverses installations. Certains des piliers partent presque du niveau de la mer et la façade qui regarde celle-ci, a un aspect grandiose ». *(Voir la gravure, page 33)*.

Dans son ensemble, le Musée est une construction allongée, mesurant environ 100 mètres de longueur, 20 mètres de largeur dans sa partie centrale et 15 mètres de largeur aux deux ailes. L'orientation est N.-E., S.-E. Tout a été étudié en vue du meilleur éclairage. Il y aura partout profusion de lumière, même à ce qu'on appelle improprement des sous-sols, car s'ils sont inférieurs au niveau de Monaco, ils sont largement ouverts du côté de la mer. L'architecte est M. Delefortrie.

Le plan ci-contre indique en hauteur la disposition et l'affectation des diverses parties du **Musée Océanographique de Monaco.**

Grande terrasse surmontant l'édifice à 75 mètres au-dessus de la mer
Observatoire

	Aile Sud-Est. Long. 40 m.	Centre. 20 m. car.	Aile Nord-Ouest. Long. 40 m.
1er étage Haut., 11 mètres	Salle de collections (En raison de la hauteur de cet étage, des galeries intermédiaires seront fixées aux murs, doublant la virtualité des 3 salles pour les collections).	Salle de collections	Salle de collections
Rez-de-chaussée Hauteur, 7 mètres	Salle de collections Sur les côtés, vitrines tout en glaces sans bois pour que rien n'arrête la lumière. Au centre, grosses pièces, cétacés, etc.	Salle de conférences ou salon d'honneur, de 20 m c., 4 énormes piliers aux angles ; grandes baies vers la mer Vestibule Escalier d'hon.	Salle ayant servi aux divers Congrès : de la Paix, de Médecine, etc. — Affectée aux collections
Niveau normal du plateau de Monaco			
Sous-sol Supérieur Hauteur, 4 mètres	1° Dépôt de publications scientifiques de S. A. S. le Prince (et en quelque sorte annexe à son imprimerie). 2° Six cabinets de travail pour les savants étrangers. 3° Gd laboratoire pour la photographie des pièces de la collection.	1° Cabinet de travail du Prince 2° Cabinet de travail du Dr du Musée ; 3° Salle centrale de réunions ou conférences, ayant de chaque côté au fond un cabinet de travail.	1° Laboratoire et préparation des collections ; 2° Salle de magasinage de collections non préparées ; de doubles pour échanges ; 3° Cabinets de travail ; 4° Bibliothèque spéciale à l'Océanographie.
Sous-sol Inférieur Hauteur, 3 mètres 40	Salle des aquariums, disposés pour recevoir le jour à travers les glaces de leur face antérieure opposée à celle où se place l'observateur. En avant, aquariums en bassins plats où sont tenus les êtres à étudier.	Deux calorifères à vapeur d'eau sous basse pression à graduer pour les aquariums. 52 Escalier de 90 marches pour les annexes inférieurs.	Atelier de préparation des grandes pièces anatomiques, cétacés, etc. Outillage pour percer les os. Appareils pour macérer (Ce qui se fait ici à cause des odeurs des grandes pièces pendant leur préparation).

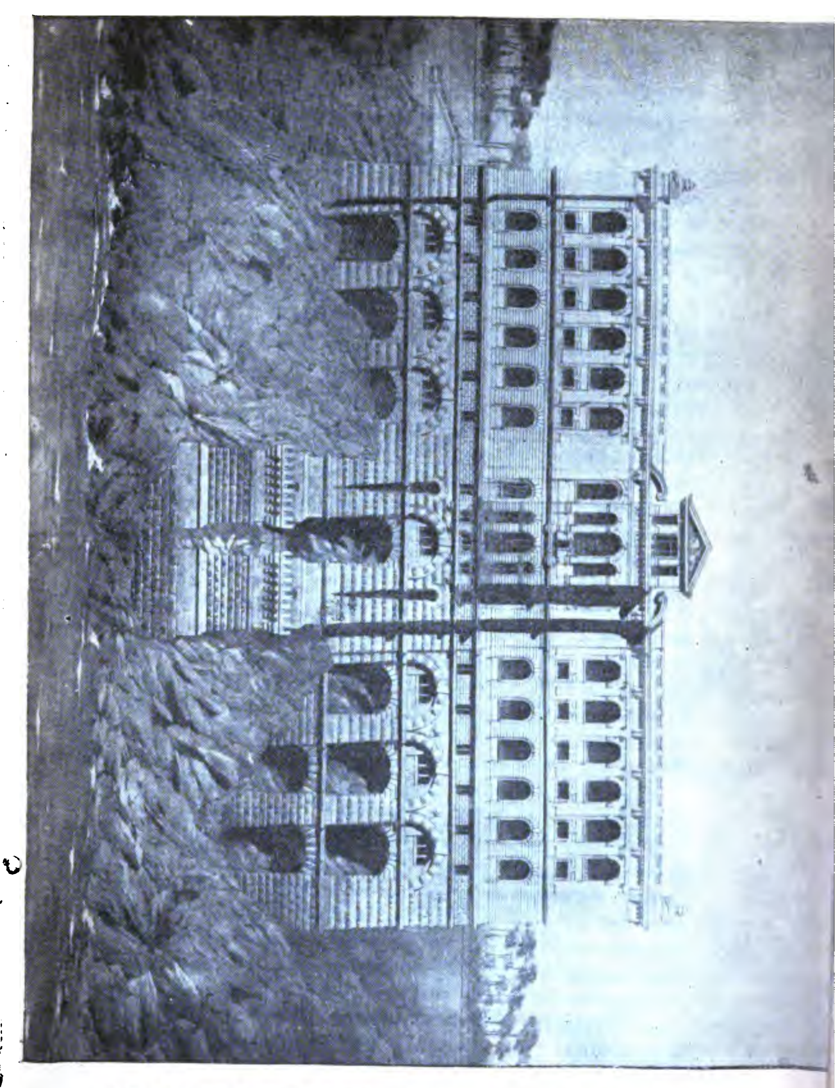
Appuis sur les rochers tombant encore de 46 mètres jusqu'à la mer	Annexes inférieures sur le rocher — Sur une roche émergeant de la mer est établie une prise dans l'eau de mer pure, toujours agitée, normale, dont la conduite traverse tout l'édifice et monte aux aquariums et aux salles d'étude.

La façade vers la ville (*voir page 95*) frappe déjà par son caractère de force et d'élégance. En pierres de la Turbie, qui sont les plus résistantes, on a fait des murs de 2 m. 50 à 3 mètres, c'est-à-dire construits pour l'éternité. Des colonnes d'un seul bloc de pierre ont 9 mètres de hauteur. Cette construction cyclopéenne est rendue élégante par la disposition générale, et par les motifs d'ornementation dont on a sculpté la pierre, ornementation spéciale inventée pour ce monument : les volutes des vagues marines décorent de vastes surfaces ; les coquillages marins, les cordages noués ou enroulés avec crocs et harpons ; puis les crabes, les poulpes, les monstres marins fournissent de beaux et étranges motifs décoratifs où l'ancienne coquille de Vénus représente seule une note déjà connue.

Les Collections. — Demandons au plus autorisé, à M. le Dr Richard, directeur du Musée Océanographique, des renseignements sur les collections : Elles doivent comprendre tous les objets qui se rattachent à l'océanographie :

1° Appareils servant aux recherches : les différents modèles de flotteurs employés pour étudier les courants de surface ou de profondeur, les diverses espèces de machines à sonder et des sondeurs avec les échantillons qu'ils ont rapportés du fond, vases, sables, roches ; les bouteilles à eau destinées à prendre les échantillons d'eau à une profondeur déterminée en même temps que leur température, les thermomètres, les densimètres, etc., de façon à permettre l'étude de la densité, et la composition chimique des diverses couches d'eau , les instruments au moyen desquels on étudie la pénétration de la lumière dans la profondeur, etc., etc.

2° Les appareils destinés à la capture des animaux et dont plusieurs ont été imaginés ou modifiés par le Prince ou ses collaborateurs : filets



LE MUSEUM OCÉANOGRAPHIQUE (Façade vers la mer

pélagiques ordinaires, filets Hensen, chaluts de surface, filet Buchet qu'on peut traîner à toute vitesse, filets bathypélagiques divers pour l'exploration des zones intermédiaires et qu'on ne ferme qu'avant de les remonter après les avoir ouverts à la profondeur voulue ; dragues et chaluts variés, fauberts. appareils de pêche divers. nasses (ces dernières utilisées pour la première fois par le Prince dans les grandes profondeurs et avec plein succès) ; treuils et bobines, câbles et accumulateurs servant à la manœuvre de tous ces appareils. Tout cet outillage figurera dans le Musée, soit en nature, soit sous forme de modèles réduits.

3° La partie la plus considérable du Muséum Océanographique comprendra les collections zoologiques recueillies au fond de la mer, à sa surface ou entre deux eaux pendant les campagnes du Prince. On pourra en apprécier l'importance lorsqu'elles seront mises en valeur dans le Musée et on peut dire que presque tous les groupes y seront représentés, depuis les phoques et les grands cétacés jusqu'aux infimes amibes, aussi bien les animaux de surface que ceux qui occupent la zone intermédiaire entre celle-ci et le fond. Parmi ces derniers il faut signaler une importante série de céphalopodes bathypélagiques, provenant de l'estomac d'un cachalot, ou trouvés morts à la surface.

Ce sont surtout les représentants de la faune profonde qui donnent aux collections du Prince une valeur inappréciable ; les chaluts de la *Princesse-Alice* ont été en effet traînés jusqu'à 5.310 m. Deux campagnes dans les mers polaires jusqu'au delà du 80° de latitude Nord, ont fourni les échantillons de la faune arctique, qui permettront des comparaisons intéressantes avec la faune de la Méditerranée et de l'Atlantique Nord, que le Prince avait surtout explorés jusqu'à présent, notamment la région si riche des Açores, le golfe de Gascogne,.



LE MUSEUM OCÉANOGRAPHIQUE
Façade principale vers la ville, au niveau du plateau de Monaco

les côtes du Portugal et du Maroc. Les groupes les plus importants des collections réunies sont : les Poissons, les Mollusques, les Crustacés et les Echinodermes.

Tous ces êtres marins (y compris les plantes) seront rangés dans les salles du Muséum dans l'ordre zoologique (ou botanique) ; il est bien évident néanmoins que les Cétacés, à cause de leur taille, auront une place spéciale. Mais en outre, pour faire saisir dans son ensemble la faune typique d'une profondeur déterminée, on groupera les êtres qui la constituent ; il en résultera une série intéressante de groupes comparables.

D'ailleurs, tous les objets recueillis ne seront pas exposés ; il y aura en effet une collection d'étude, cette dernière plus particulièrement mise à la disposition des spécialistes. Enfin, des doubles seront échangés avec d'autres musées pour obtenir de nouvelles pièces destinées à compléter autant que possible la collection du Muséum Océanographique. Celle-ci, du reste, ne sera pas restreinte à la zoologie pure ; il y a en effet une série de préparations d'anatomie comparée dont l'exécution est indispensable. Ne faut-il pas mettre en évidence les organes propres à certains animaux des grands fonds, tels que les appareils lumineux, ou le développement inusité d'organes sensoriels ? Ces pièces seront naturellement accompagnées de notes et de dessins explicatifs.

Certains faits de grande importance, et difficiles à représenter, seront mis en évidence ; il sera nécessaire, par exemple, de montrer que l'influence de la pression et de la quantité des gaz dissous sur la distribution géographique et bathymétrique des animaux est extrêmement faible par rapport à celle de la température et qu'elle a été très exagérée. C'est ainsi que, dans la Méditerranée, le Prince a ramené récemment de plus de 2.700 m. des *Cen-*

trophorus très vivants, ce qui n'arrive pas dans l'Atlantique, à cause de la grande différence de température entre le fond et la surface.

4° Un grand nombre de cartes et de graphiques, etc., compléteront la série des documents océanographiques relatifs à la distribution géographique et bathymétrique des animaux, au relief du sol sous-marin, etc. Des aquarelles, faites d'après les animaux vivants, des photographies variées, ainsi que des radiographies des animaux pour lesquels cela peut présenter un intérêt scientifique, enrichiront le Muséum.

5° En outre, grâce à l'établissement dans le Musée d'aquariums d'étude, des recherches physiologiques et biologiques intéressant l'océanographie, pourront être menées à bien par des personnes compétentes.

L'inauguration du Muséum. — La pose de la première pierre eut lieu le 25 avril 1899, sous le parrainage de l'Empereur d'Allemagne, qui était représenté par M. le comte de Munster, son ambassadeur à Paris.

L'ambassadeur s'exprima ainsi en s'adressant au Prince de Monaco :

« MONSEIGNEUR,

« L'Empereur d'Allemagne, mon Auguste Maître, qui porte le plus vif intérêt aux travaux scientifiques de Votre Altesse, regrette de ne pouvoir se rendre au Midi ce printemps et m'a chargé de le remplacer à cette belle cérémonie.

« Je suis heureux et honoré d'une mission aussi flatteuse où je trouve l'occasion d'associer mon nom à l'érection de ce magnifique Musée en posant, au nom de l'Empereur, la première pierre.

« Ce monument qui s'élèvera sur un des plus beaux points de l'Europe, sera le digne couronnement des œuvres de Votre Altesse et j'admire la

pensée d'en faire un centre de ralliement pour tous ceux qui s'intéressent à la mer.

« Offrant une si noble hospitalité aux savants de tous les pays, Votre Altesse contribuera à la bonne entente et au rapprochement des nations. »

De son côté, M. l'amiral Brown de Colstoun, représentant le Gouvernement Français, prononça l'allocution suivante :

« Monseigneur,

« Délégué du Gouvernement de la République Française, pour assister à la cérémonie d'aujourd'hui, j'ai l'agréable mission d'offrir à Votre Altesse Sérénissime les compliments du Président de la République au sujet de cette consécration des remarquables travaux que Votre Altesse a entrepris avec une complète compétence scientifique et une persistance que le succès a couronnée.

« En France, tout le monde savant, tous ceux qui s'intéressent aux choses de la mer, et en particulier la marine française, ont suivi avec un intérêt toujours croissant les recherches entreprises par Votre Altesse. Permettez-moi d'offrir à Votre Altesse Sérénissime tous nos vœux pour l'heureuse continuation de travaux qui ont déjà fait et sont destinés à faire faire un pas immense à la science de l'Océanographie. »

Le Prince Albert de Monaco répondit par un discours où s'affirme, comme dans tous ses actes et toutes ses paroles, la préoccupation d'un idéal de justice et de paix par la science. Il dit :

« Monsieur l'Ambassadeur,

« L'Empereur Guillaume, en donnant à Votre Excellence la mission qu'elle exécute aujourd'hui, montre une fois de plus l'élévation de son esprit.

« Au moment où l'Europe songe à conjurer des échéances redoutables, Sa Majesté affirme une pen-

sée rassurante puisqu'elle envoie le plus vénéré de ses représentants pour asseoir une œuvre scientifique.

« Oui, l'Empereur qui donne l'exemple des efforts intellectuels, qui fait une réception cordiale aux travailleurs, qui adresse jusqu'aux simples pionniers de l'*Hirondelle* et de la *Princesse-Alice* un témoignage d'estime, cet Empereur agit comme un véritable ami de la paix.

« Vous direz à l'Empereur que vous avez accompli ses ordres devant un Prince attaché au devoir et devant les hommes qui le suivent partout pour servir la science, devant une population fidèle aux saines traditions.

« Vous l'assurerez que les penseurs comprennent le sens de l'acte bienveillant résolu par Sa Majesté, et qui augmentera la confiance que son prestige répand.

« Et vous, Amiral, représentant de la nation qui souffla sur le monde les chaudes effluves de son génie, vous, l'envoyé d'un Président grandi par la netteté de ses actes, la fermeté de son âme et le suffrage de la France, vous qui m'avez reçu un jour de tempête et de naufrage, dites aux marins français, aux compagnons de ma jeunesse, que mes marins sont encore à l'œuvre et que ma vieille affection ne finira qu'avec moi.

« Maintenant, quand je vois les délégués de l'Empereur et du Président s'unir autour de cette pierre qui résume l'alliance du travail et de la pensée, ce qu'il y a de plus grand dans la nature humaine, je cherche quelle force nouvelle apparaît dans le cœur des hommes pour dominer les instincts vieillis ; et je pressens une lumière que la science allumera et qui donnera plus d'équilibre aux âmes en dirigeant leurs passions vers des objets plus nobles.

« Une pierre va être scellée par des mains que rapprochera une étreinte ; puisse le monument dont

elle sera la base lancer vers la mer qui s'étend devant nous comme l'infini des temps, vers le ciel qui plane sur nous comme un espoir sans bornes, jusqu'aux générations attendues dans l'avenir, un rayon de la sérénité que les Empereurs et les Rois, les Princes et tous les Chefs doivent trouver dans leurs consciences pour la répandre sur les hommes dont ils conduisent les destinées. »

A cette occasion, l'Empereur d'Allemagne télégraphia à Son Altesse Sérénissime le Prince de Monaco :

« Je suis heureux d'apprendre par télégramme de Votre Altesse Sérénissime que la première pierre d'un édifice vient d'être posée, destiné à contenir les trésors de la mer et je souhaite le meilleur succès au futur Musée Océanographique que vous avez bien voulu placer sous mon patronage. Ce monument sera à tout jamais associé au nom de Votre Altesse Sérénissime, qui, par ses recherches laborieuses, a tant contribué à jeter les lumières de la science dans les ténèbres mystérieuses du fond de la mer, et en même temps à porter par ses investigations infatigables les connaissances humaines sur un terrain dont l'importance et l'utilité n'ont pas encore été assez généralement reconnues.

« GUILLAUME I. R. »

M. le Président de la République Française envoya aussi la dépêche suivante :

« Je suis très touché du télégramme que vient de m'adresser Votre Altesse Sérénissime à l'occasion de la fondation du Muséum d'Océanographie.

« Le Gouvernement de la République avait à cœur de vous témoigner combien il apprécie l'œuvre scientifique si intéressante et si utile que vous avez entreprise.

« EMILE LOUBET. »



LES JARDINS DE SAINT-MARTIN

L'Avenue Saint-Martin, où se trouve le Musée, borde les admirables jardins dont elle a pris le nom. Elle commence à la suite de la rue du Tribunal, devant la Cathédrale, et s'allonge vers l'Est, séparant la ville à gauche des jardins de Saint-Martin, à droite.

Le Bureau des Postes et Télégraphes est dans la première maison de l'Avenue, après la Cathédrale.

A la pointe de la presqu'île, l'Avenue Saint-Martin se recourbe et aboutit à la Porte-Neuve où elle se relie à l'Avenue de ce nom.

Les Jardins Saint-Martin.— Ces jardins qui occupent toute la partie Sud-Est de la presqu'île, où ils s'étendent en terrasses, sont suspendus à une altitude moyenne de 50 mètres sur les falaises tombant verticalement dans la mer. Des allées se recourbent et se croisent dans ces jardins délicieux où persiste en toute saison la flore africaine la plus variée ; de sorte que l'on appelle ce coin de Monaco la Petite-Afrique. Parmi les pins et les caroubiers s'épanouit luxuriante une végétation où s'enchevêtrent les cactus, figuiers de barbarie, euphorbes, poivriers, grenadiers, géraniums, agaves, tamaris, lentisques, lauriers-roses, etc.

La Prison. — Dans ces jardins, à l'Est du Musée, existe une vaste plateforme formant terrasse, ayant sur un côté une échauguette des anciennes fortifications de Monaco. Cette plateforme couvrait la citerne monumentale construite en 1709 par le

prince Antoine Ier pour les besoins de la place. Elle était entourée de casemates spacieuses établies pour mettre la population à l'abri, au cas où la place aurait été bombardée.

En dernier lieu, de ces casemates on a fait la prison cellulaire de la Principauté.

La pointe de la presqu'île. — A la pointe de la presqu'île, tout un dédale d'allées parcourent les jardins, mènent aux anciennes batteries, descendent à travers de vieilles fortifications, percées de couloirs et d'embrasures où l'envahissement des plantes produit un effet curieux et charmant. On peut descendre au Fort Antoine, construit pour défendre la pointe du rocher, dont nous parlerons en parcourant la base de la presqu'île.

Elisée Reclus a dit de ces jardins de Saint-Martin: « De vieux débris de remparts hérissent les saillies de la falaise ; des palmiers se penchent au bord du précipice ; des figuiers de barbarie forment au rocher une ceinture d'épines ; des plantes grasses tapissent la pierre. A soixante mètres de profondeur au dessous des allées, on voit les vagues bleues s'engouffrer à temps égaux dans les cavernes. »

Historique de Saint-Martin. — La plus ancienne église de Monaco fut construite ici et a laissé son nom aux jardins. L'église Saint-Martin se trouvait à peu près sur l'emplacement actuel de l'école des garçons ; elle fut réunie en 1247 à l'abbaye de Saint-Pons de Nice par une bulle du Pape Innocent IV. Les vestiges en ont disparu depuis le XVIIIe siècle.

Saint-Martin a été un vague espace rocheux pendant tout le moyen âge. C'est Honoré V, en 1816, qui créa la belle promenade actuelle, mettant au front du rocher une couronne de verdure. Le prince lui-même traça les plans des jardins, et cette belle œuvre fut en même temps une bonne œuvre, car c'est pendant la disette de 1816 que le prince Honoré V fit exécuter ces jardins pour donner du travail à la population.

L'Avenue Saint-Martin, transformée en belle route carros-

sable conduisant directement à la ville à travers les jardins, et la construction des premières villas sur cette promenade datent de 1858, époque où Charles III donna l'impulsion décisive pour l'embellissement de sa principauté.

Rappelons un épisode de guerre qui se produisit ici :

Avant la transformation de 1816, nous l'avons dit, l'emplacement des jardins actuels était un vague espace rocheux. Sous la Révolution, alors que Monaco dépendait du département des Alpes-Maritimes, la direction d'artillerie d'Antibes avait établi à Monaco, dans les rochers de Saint-Martin, un dépôt assez important de poudre et de boulets. La flotte anglaise, qui croisait dans la Méditerranée, résolut de s'en emparer. Le soir du 23 mai 1800, une frégate entra à l'improviste dans le port de Monaco ; l'équipage débarqua, pénétra dans la ville, se saisit d'une grande quantité de poudres et de boulets qui furent transportés à bord. Dans la précipitation de ce coup de main, des tonnes furent défoncées et de longues traînées de poudre s'étendaient des rochers de Saint-Martin jusqu'au port. Lorsque les troupes françaises, cantonnées à La Turbie, connurent le débarquement, elles s'empressèrent de descendre à Monaco. Les Anglais se rembarquèrent en toute hâte avant leur arrivée, et irrités du demi-succès de l'entreprise, ils mirent le feu aux traînées de poudre qui allaient rejoindre les tonnes abandonnées à Saint-Martin. Une effroyable explosion eut lieu qui fit plusieurs victimes, surtout parmi les femmes et les enfants accourus en curieux.

PROMENADE AUTOUR DES REMPARTS

Faisons une promenade à la base du rocher de Monaco, entre la mer qui entoure la presqu'île sur trois côtés et le rocher où s'appuient les remparts.

C'est près du Port qu'est le point du départ.

Avenue de la Quarantaine. — En face des gazomètres de la Condamine, derrière de petites maisons où sont les bureaux de la Marine, commence l'avenue de la Quarantaine qui, se tenant au-dessus du quai du Port, se dirige vers la pointe du rocher, à l'Est.

L'avenue prend fin devant la grille de l'Usine à Gaz, ayant à gauche un bâtiment dont les murs plongent sur les rochers du Port ; c'est là qu'était la Quarantaine.

Le Chemin des Pêcheurs. — A gauche de l'entrée de l'Usine, un chemin plus étroit descend vers la plage, passe devant un débarcadère spécial pour l'Usine à Gaz, puis se continue à la base du rocher. C'est le chemin des Pêcheurs, ainsi nommé parce qu'il est gagné sur les rochers à fleur d'eau, où fréquentent les amateurs de pêche à la ligne. Terminée en 1883, cette curieuse promenade contourne le cap de Monaco, en suivant hardiment les méandres capricieux formés par les rochers du bord de la mer.

Le Fort Antoine. — A la pointe extrême du rocher, le chemin passe devant le Fort Antoine, dont la masse robuste porte sur un écusson l'inscription : *Antonius Prim*, *Anno Salutis* MDCCIX, et le blason des Grimaldi. Une échauguette est au coin du premier étage du fort.

Le Fort Antoine marque l'emplacement où les premiers occupants de la presqu'île, les Phéniciens, élevèrent le premier temple à leur Dieu Melkhart, ou Hercule.

En cet endroit, la presqu'île s'abaissait en pentes moins abruptes vers la mer, où elle forme sa pointe extrême. En outre, autour de ce cap, des rochers, contreforts de la presqu'île, permettaient de débarquer plus facilement que sur tout autre point. C'est ainsi que dans le grand assaut final de leur long siège, en 1506, les Génois firent une fausse attaque de ce côté. Quatre cents hommes débarqués sur ces rochers, apposèrent des échelles aux murs et tentèrent l'escalade, pendant que la grande attaque se produisait à l'extrémité opposée de Monaco, à Serravale.

Aussi, dès les premiers temps, les Grimaldi avaient-ils protégé cette pointe en y construisant une tour fortifiée, qui était nommée l'Eperon.

Au commencement du XVIIIe siècle, les progrès de l'artil-

lerie rendant nécessaire la réfection des fortifications, le prince Antoine Ier fit exécuter de grands travaux, dont le complément fut la construction sur l'emplacement de l'Eperon de ce fort à deux étages de batteries, qui prit le nom de Fort Antoine. Ces travaux, qui durèrent de 1709 à 1713, furent l'œuvre de deux ingénieurs militaires, Guiraud, élève de Vauban, qui fortifia ensuite Toulon, et Lozières d'Astier. L'inscription du fort, rapportée ci-dessus, indique qu'il fut construit en 1709.

Au Sud-Est du Rocher. — Les services divers. — Le Chemin des Pêcheurs, après avoir contourné la pointe du rocher, continue sur le front Sud-Ouest de la presqu'île, passant sous des rochers à pic couronnés de vieux bastions tapissés de plantes grasses, où s'accrochent partout en nombre prodigieux les raquettes des figuiers de barbarie.

Le plateau s'élève à 50 mètres de hauteur en moyenne.

C'est sur ce front Sud-Ouest du rocher, qui ne peut être vu que de la pleine mer, séparé de la ville par la hauteur des escarpements, dans un endroit particulièrement propice, puisque les courants d'air marin enlèvent et épurent toute odeur, que sont dissimulés divers services. C'est d'abord l'Abattoir, bâti sur un replat du rocher nommé Ciappaira.

Qu'est la Ciappaira ? L'endroit où se vendait le poisson. Il en est question dans un acte de transaction de 1457, cité par M. Saige : « *Chapam ubi pisces venduntur* ».

Dans *Rolla*, Musset dit :

Ce qu'on voit aux abords d'une grande cité
Ce sont des abattoirs, des murs, des cimetières.

A Monaco, ces services sont dissimulés discrètement dans la partie la plus éloignée et la plus cachée du rocher, — sauf pour le cimetière, édifié respectueusement à part, sur les pentes de la Colle.

En face de l'Abattoir, se trouve la **Station électrique** de la Société Monégasque ; au-dessus, la prison cellulaire.

Le Chemin des Pêcheurs se termine après l'Abattoir, à l'Est d'une petite anse formée entre la pointe de la Ciappaira et la pointe Saint-Martin. Devant soi, sur les replats du rocher, s'appuient les puissantes assises du Musée Océanographique, qui s'élèvent jusqu'à la hauteur du plateau et soutiennent la vaste façade du Musée, en aplomb sur la mer.

La végétation du rocher. — Dans cette promenade autour du rocher de Monaco, on a remarqué que partout les escarpements sont recouverts de plantes grasses et surtout de cactus raquette connus sous le nom de figuiers de Barbarie. C'est en 1535 que ce cactus a été apporté à Monaco dans des conditions intéressantes à indiquer :

Lorsque le prince Honoré I[er], encore tout jeune, alla combattre contre les Turcs à Tunis, en 1535, il était suivi en qualité de chapelain par le père Baptiste, de Savone, du couvent de Carnolès (Menton), qui desservait la chapelle de Saint-Jean, au Palais. Celui-ci eut la bonne idée de rapporter d'Afrique six feuilles de figuier de barbarie et les planta sur les rochers de Monaco, au dessus des remparts du midi. Elles s'y acclimatèrent si bien qu'en quelques années elles formaient une ceinture verte et piquante à tout le rocher. Un soldat espagnol, le premier, en 1627, en fit une plantation pour clore son jardin. Plusieurs l'imitèrent et ce genre de cactus se propagea abondamment sur tout le sol de la Principauté. On sait que le figuier de barbarie est armé sur chacune de ses feuilles de petits bouquets d'aiguillons dont la piqûre est tenace et cuisante. Le fruit, très doux, est rafraîchissant.

LE PORT DE MONACO

HISTORIQUE

Le port de Monaco est abrité au Nord par le Mont-Agel; à l'Ouest par la presqu'île; à l'Est, par le plateau de Monte-Carlo et le môle gigantesque du Cap-Martin; il n'est ouvert qu'aux vents du Sud-Est.

Son étendue est d'environ 600 mètres de long et 500 de large. Sa profondeur à l'entrée est de 39 mètres; à la bouée de 22 mètres.

Son rivage sur le contour de la Condamine est à pente allongée, d'un sable fin et blanc, qui le rend propice aux bains.

Le nom de *Portus Herculis Monœci* est un des témoignages que les Phéniciens s'établirent ici. Toujours ils apportaient dans leurs colonies le culte de leur grand dieu Melkhart, dont les Grecs ont fait Hercule.

Un millier d'ans avant J.-C. une flotte phénicienne venant de l'Orient relâcha ici et y établit une colonie. Les navigateurs venus de Tyr et de Sidon retrouvaient dans ce pays l'image de la métropole: une étroite bande de terre fertile entre la même mer Méditerranée et de hautes montagnes, qui ressemblaient à leurs montagnes du Liban. Ils trouvaient une plage bien abritée, en pente douce, où leurs navires pouvaient être aisément tirés.

Le port s'enfonçait alors plus avant dans ce qui devait être la Condamine, jusqu'au point où commencent les pentes de la Tête-de-Chien, et il formait une courbe plus tendue entre le rocher de Monaco et celui des Spélugues. Les sédiments que le vallon de Sainte-Dévote apporte peu à peu des flancs de l'Agel ont créé une lisière de plaine au pied des côtes, où venait primitivement la mer.

A cette époque, ainsi que l'a fait remarquer M. Jolivot, la Condamine était riche en eau douce. Les pentes qui la dominent étant boisées, des ruisseaux et des sources permanentes y venaient surgir.

L'Agel fournissait pour leurs navires des bois aussi bons que ceux de l'Anti-Liban, et le rocher, qu'ils consacrèrent à

Hercule, était propice à un établissement inaccessible à l'ennemi.

Pour ces raisons, les Phéniciens fondèrent une colonie à Monaco qui devint le centre de leur activité commerciale dans la région des Alpes.

Lorsque leur puissance déclina, les Phocéens de Marseille utilisèrent ce port d'Hercule-Monaco, célèbre déjà dans l'antiquité, et qui marqua la limite vers l'orient de l'extension marseillaise. C'est alors que les Grecs de Marseille transformèrent le Melkhart phénicien en l'Hercule héllène, qui n'est qu'une pâle copie du puissant Dieu de Tyr.

Puis, apparurent les Romains qui commencèrent la conquête de la Gaule, dont plusieurs épisodes eurent pour théâtre le port de Monaco.

Là, César embarqua et débarqua des troupes. Lorsqu'il voulut disputer le pouvoir à Pompée, César amena par le col de la Turbie les garnisons de Provence et les fit embarquer à Monaco.

Dans la *Pharsale,* Lucain dit : « On quitte le golfe qui sous le nom et la tutelle d'Hercule resserre la mer dans une roche concave, à l'abri du Corus et du Zephirus. Le Circius peut seul en troubler les rivages, et défend l'entrée de la sûre station de Monaco. » (*Solus sua littora turbat Circius et tutâ prohibet statione Monœci*).

Et Virgile, dans l'*Eneïde,* dit : « Le beau-père (César) descend du sommet des Alpes et du rocher de Monaco ; le gendre (Pompée) appelle à lui les soldats de l'Orient. »

Valens, général de Vitellius, parti avec une petite flotte pour réduire la Gaule Narbonnaise révoltée, s'arrêta à Monaco où il eût une entrevue avec le procurateur de Cimiez, Maturus. Puis il mit à la voile, mais la tempête le jetta sur les îles d'Hyères, où le général de Verpasien l'attaqua et le défit. Cette bataille valut à Vespasien d'être proclamé empereur.

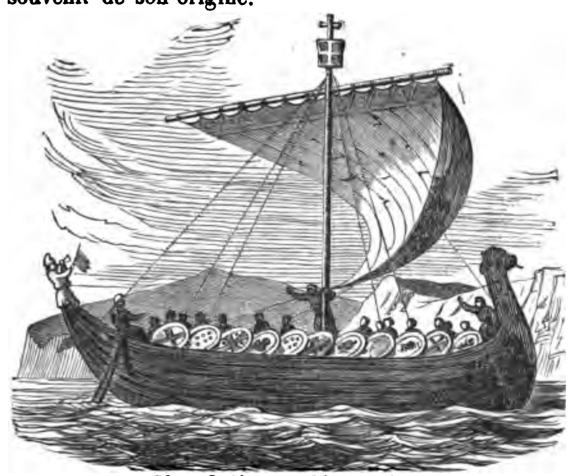
Les empereurs Maximien Hercule et Dioclétien, voyageant d'Italie en Gaule, débarquèrent aussi au port de Monaco.

Aucune trace de ce qui se passa ici pendant l'invasion des Barbares.

A la fin du IX[e] siècle, les Sarrazins, maîtres de cette partie de la Méditerranée, avaient Monaco pour port principal. Nul autre point ne pouvait mieux desservir les postes qu'ils avaient établi dans nos Alpes, et dont celui-ci marquait le centre. De Mont-Olive, l'antique Villefranche, et de leur

fraxinet (ou forteresse) de Saint-Hospice, ils s'étendaient à Eze, La Turbie, Gorbio, Sainte-Agnès, Castellar, au-dessus de Menton.

Lorsque, en 1215, les Génois vinrent fortifier le rocher, ils établirent leur forteresse — devenue le palais actuel des Princes — sur l'emplacement du château sarrazin, — et le style arabe des tours et d'une partie du palais est comme le souvenir de son origine.



Une Galère au Moyen-Age

Le droit de Monaco. — Les Grimaldi augmentèrent de siècle en siècle l'importance du port. Au XIVe siècle, tous les navires y relâchaient,et au XVe siècle, les galères monégasques, chargées de la police de la Méditerranée, escortaient les bâtiments de commerce et faisaient la chasse aux pirates.

En échange, un droit de port, fixé à deux pour cent sur la valeur de la cargaison, était payé par tout navire de commerce passant dans les eaux de Monaco. Ceux qui refusaient de payer étaient confisqués et gardés en séquestre jusqu'après règlement du droit.

C'était une sorte de péage maritime considéré comme une compensation pour le soin que les Grimaldi mettaient à faire la police de la mer : ils entretenaient des galères toujours armées pour courir sus aux Barbaresques, dont l'audace

était extrême. Ces corsaires fondaient sur un point de la côte pour piller les maisons et les villages ; les bâtiments de commerce étaient leur proie. Grâce aux galères monégasques, les eaux étaient sûres dans les environs de la principauté.

C'est dans une de leurs expéditions qu'elles reprirent aux Barbaresques, qui l'emmenaient vers les côtes d'Afrique, un des navires de Jacques Cœur, l'argentier du roi de France. Ce navire, nommé *Notre-Dame-Saint-Denis*, fut restitué au grand ministre français.

Ce droit du port de Monaco fut approuvé par les puissances maritimes. Charles-Quint et François Ier, notamment, en confirmèrent la légalité.

Un différend s'éleva cependant à ce sujet entre le Prince et la République de Florence. Pour le régler, la Seigneurie de Florence envoya en 1511, à Monaco, son secrétaire, l'illustre Nicolas Machiavel, qui séjourna plusieurs jours au Château et négocia avec le prince Lucien Grimaldi un traité de navigation entre la Principauté et la République Florentine.

L'article 13 du traité de Péronne négocié en 1642 avec le cardinal de Richelieu, porte que le roi fera demeurer quelques-unes de ses galères à Monaco, pour assurer la perception du droit du port. Louis XIII confirma ce traité l'année suivante, lorsque le prince Honoré lui rendit visite au camp devant Perpignan. Enfin, en 1646, Louis XIV envoya à Monaco une escadre de galères qui devaient stationner dans le port pour soutenir ce droit. Ces galères apportèrent des canons pour l'armement de la place.

Pour ne pas retarder les navires en les obligeant à s'arrêter à Monaco, le prince avait établi à Marseille un bureau où l'on pouvait payer le droit avant de partir, et comme signe que cette formalité avait été remplie, le navire, en passant devant Monaco, hissait la bannière des Grimaldi et tirait un coup de pierrier.

Ce droit a été perçu jusqu'à la fin du xviiie siècle.

Encore en 1814, le roi de France Louis XVIII, nouvellement restauré, avait fait don au Prince de Monaco de deux bâtiments de cent tonneaux chacun, armés d'une artillerie de petit calibre, pour la police des côtes.

Les saluts à Monaco. — Des règlements existaient fixant les saluts dus par les navires en entrant dans le port de Monaco.

Pour les navires du roi d'Espagne, tant que Monaco resta sous son protectorat (1524-1641) et pour ceux du roi de

France, depuis 1641, c'est la forteresse qui saluait la première et ils répondaient.

Pour les galères du Pape, des autres souverains et républiques, elles étaient tenues de saluer d'abord et la forteresse répondait.

Les navires des particuliers devaient saluer, mais la forteresse ne leur répondait pas.

Le Duc de Savoie veut combler le port. — Le port de Monaco l'échappa belle au commencement du XVIIe siècle. Les ducs de Savoie, gênés par cette place forte enclavée dans leur Comté de Nice, avaient tenté de la prendre par la guerre. N'ayant pas réussi, ils essayèrent de l'avoir par les mariages. On proposa au prince Hercule de Monaco d'épouser la sœur du duc de Savoie, avec la Turbie pour dot, à la condition que Monaco entrerait ensuite dans les domaines de cette maison. Cette proposition fut écartée.

Le duc de Savoie, qui était alors Victor-Amédée, voulut profiter de ce que la France allait entrer en guerre avec l'Espagne (1636). Monaco était encore sous le protectorat de cette puissance. Le duc proposa à Richelieu de l'aider en attaquant la place de Monaco, à la condition qu'une fois prise aux Espagnols, on l'autorisât à combler le port. Richelieu refusa.

La correspondance de Sourdis, archevêque de Bordeaux, qui commandait la flotte française, est formelle sur le projet de suppression du port de Monaco. A la date du 1er septembre 1636, il rapporte l'avis exprimé par le duc de Savoie que le comblement du port « est de facile exécution et sans péril ». En même temps, on aurait fortifié le plateau de Moneghetti, de sorte que, ne pouvant avoir Monaco, le duc voulait l'annihiler et reporter le point fortifié sur un plateau supérieur situé sur son territoire.

Ce projet fut cause d'une visite mystérieuse faite par Mazarin à Monaco, en octobre 1636. Le futur ministre venait négocier avec le prince Honoré II l'enlèvement de la place aux Espagnols.

M. de Sourdis, l'archevêque-amiral, se trouvait alors à Antibes d'où il surveillait la frontière et il écrivait à ce propos au cardinal de Richelieu :

« Antibes, 16 octobre 1636.

« M. Mazarin a passé ici et Montaigu avec luy. J'ay esté voir deux fois le dit sieur Mazarin à Nice et il est venu voir

nos vaisseaux, où on luy a rendu tous les honneurs imaginables... Il a témoigné devant moy au secrétaire de M. de Savoye grand mescontentement du refus de la Turbie. Il nous demanda des chaloupes pour escorter sa felouque pour se rendre à Mourgues (Monaco) et on lui en donna six armées. Maintenant on me vient dire qu'il estait allé coucher à Monaco au sortir de Nice. »

Anciens projets d'agrandissement du port. — Au moment où le duc de Savoie cherchait à supprimer le port de Monaco, le prince Honoré II projetait au contraire de l'agrandir.

Les vaisseaux, les galères y venaient en si grand nombre qu'ils trouvaient difficilement à se placer à l'abri. Honoré II fit étudier par un ingénieur la construction d'un môle « à la bouche du port, partant de la pointe de l'écueil que fait la forteresse ; ce môle aurait une longueur de 160 pieds génois et une profondeur moyenne de 60 pieds ; il mettrait à l'abri par tout temps 45 galères; outre plusieurs autres vaisseaux mineurs. » (Lettre du prince Honoré II du 8 janvier 1636).

La dépense était évaluée à cent mille pièces de huit réaux ou deux cent mille livres.

Ce grand projet ne put être exécuté, d'abord en raison des difficultés matérielles provenant des profondeurs du port, ensuite en raison des événements politiques.

La Principauté, délivrée du protectorat espagnol, se mit sous le protectorat français par le traité de Péronne du 14 septembre 1641, signé par le roi Louis XIII. L'article 13 de ce traité stipulait que les galères royales françaises stationneront dans le port de Monaco, sous le commandement du Prince.

Après ce traité, le prince Honoré II, qui tenait à accroître l'importance de son port, fit étudier un autre projet de darse. Ecartant l'idée de fermer le port par une jetée, à cause des grandes profondeurs de l'entrée, on aurait creusé la Condamine jusqu'au bas des pentes, c'est-à-dire dans toute son étendue, et afin de permettre l'accès facile dans ce bassin par tous les vents, on devait établir un large canal qui partait de l'anse du Canton et passait entre le dos de l'isthme et la Colle (entre l'emplacement actuel de la voie ferrée et du boulevard Charles III) isolant ainsi le rocher de Monaco.

Si les événements n'avaient pas empêché l'exécution de ce projet, quelle transformation dans l'aspect de Monaco devenu une île !

Le port aujourd'hui. — Enfin, aujourd'hui, c'est le port d'attache du yacht *Princesse-Alice*, à S. A. S. le Prince de Monaco qui, comme l'a dit M. Glaize, consul de France, inaugure la marine de la science, poursuit des Tropiques au



LE YACHT *PRINCESSE-ALICE*
Dans le port de Monaco
(Au fond, Monte-Carlo avec la pointe du Tir aux Pigeons)

Spitzberg les conquêtes scientifiques qui rapprochent les peuples, et M. Glaize ajoutait :

« Ce navire remplit aussi une mission diplomatique d'un nouveau genre. Il a préparé les bases d'une entente des grandes nations maritimes pour l'établissement aux Açores d'une nouvelle station météorologique dont on ne saurait exagérer l'importance, puisque seule elle peut donner une probabilité voisine de la certitude aux prévisions du temps si nécessaires à l'agriculture comme à la navigation. On a eu jusqu'à ce jour des conjectures. Elles peuvent devenir des prophéties !

« Ce vaisseau est au service du plus grand des Empires. Quelle est la nation dont le territoire peut être comparé à celui de l'Océan ? L'élévation des plus hautes Alpes de la terre reste inférieure à la mesure des abîmes de la mer. »

LES TRAVAUX ACTUELS DU PORT

L'amélioration du port de Monaco, rêvée au milieu du XVIIe siècle par Honoré II, sera réalisée au début du XXe siècle par le prince Albert Ier.

Le prince a ordonné des travaux dont le but est d'utiliser toute la superficie de la baie en la protégeant des vents qui arrivent du côté compris entre le Sud et l'Est-Nord-Est.

Le 20 mai 1901, une ordonnance princière déclara d'utilité publique la construction du port, d'après un projet dû à M. Batard-Razelière, ingénieur en chef des Ponts et-Chaussées, directeur du service maritime à Marseille.

Le 2 juillet de la même année, on mettait en adjudication le premier lot des travaux, comprenant les enrochements de la jetée Sud.

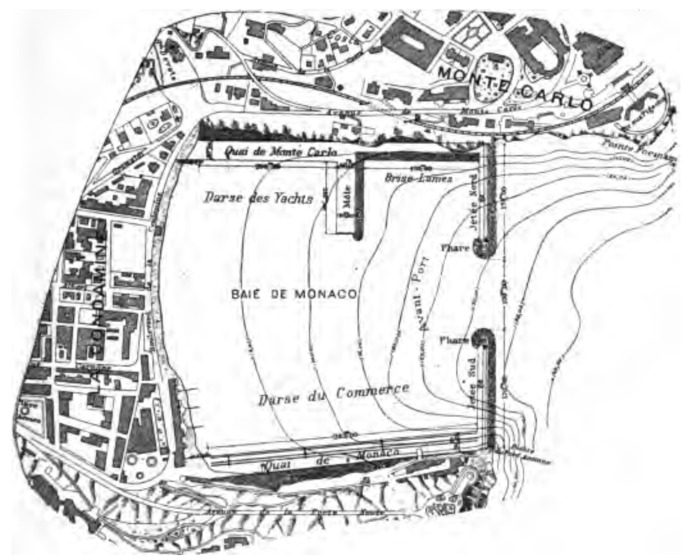
Depuis cette époque, les entrepreneurs extraient des pierres dans une carrière au Sud-Est de Cap-Ferrat, à l'anse des Fosses, et au moyen de chalands à clapets tirés par un remorqueur, viennent les jeter à l'entrée de la baie, par une profondeur qui atteint jusqu'à 38 mètres. Là ils doivent former une véritable colline ou pyramide, dont la base aura plus de 150 mètres de largeur, et c'est sur cette pyramide que sera disposée la jetée Sud.

M. Batard-Razelière, dans une intéressante communication qu'il a faite au sujet de ces travaux au IXe Congrès International de Navigation tenu à Dusseldorf en 1902, a dit qu'il n'existe aucun exemple de jetée descendant à une aussi grande profondeur.

L'ensemble des travaux projetés comprend :

1° Une première jetée de 170 mètres de longueur, dite *Jetée Sud*, partant de la pointe Antoine et se dirigeant vers le nord-quart-nord-ouest ;

2° Une deuxième jetée de même longueur, dite *Jetée Nord*, enracinée à la côte de Monte-Carlo et tracée dans le prolongement de la précédente. La passe comprise entre les musoirs des deux jetées a une largeur de 100 mètres au niveau de l'eau, et



PLAN DU PORT DE MONACO
tel qu'il sera après l'achèvement des travaux entrepris

(D'après un plan de M. A. Batard-Razelière, ingénieur en chef des Ponts-et-Chaussées).

80 mètres de profondeur ; un phare est prévu sur chacun des deux musoirs ;

3° Un quai de 395 mètres de longueur et de 30 mètres de largeur établi au pied du rocher de Monaco, et bordé d'un mur vertical fondé à 7 mètres de profondeur au-dessous du niveau de

l'eau, la direction de ce quai faisant avec celle de la jetée un angle d'environ 98°. C'est le *Quai de Monaco*.

4° Un quai de 200 mètres de longueur et de 30 mètres de largeur, établi dans l'angle Nord-Ouest de la baie suivant une direction perpendiculaire à celle des jetées et bordé d'un mur vertical fondé à 6 mètres de profondeur au-dessous du niveau de l'eau. C'est le *Quai de Monte-Carlo*.

5° Un môle de 110 mètres de longueur et de 30 mètres de largeur rattaché à la côte de Monte-Carlo et dont l'axe est parallèle à la direction des jetées, ce môle étant bordé le long de ses côtés Ouest et Sud d'un mur vertical fondé à la même profondeur que le mur du précédent quai ;

6° Un brise-lames constitué par un talus à pente douce formé par un enrochement naturel établi le long du côté Est du môle, et au pied du rocher de Monte-Carlo entre l'enracinement du môle et celui de la jetée Nord, sur 170 mètres de longueur.

Cet ensemble de travaux est évalué à huit millions.

La plage de la Condamine, qui forme le fond de la baie, sera maintenue dans l'état actuel.

Longueur totale du port entre la passe d'entrée des navires et la plage de la Condamine : 470 mètres. Largeur moyenne entre le quai de Monte-Carlo et le quai de Monaco : 410 mètres. Les bâtiments de plaisance s'amarreront de préférence vers le quai de Monte-Carlo ; les bâtiments de commerce, vers le quai de Monaco.

Tels sont les grands travaux entrepris depuis 1901, destinés à transformer le port de Monaco en un mouillage vaste et sûr et à réaliser entièrement ce que le poète Lucain disait il y a près de deux mille ans : que les vents ne pouvaient troubler le port d'Hercule.

DEUXIÈME PARTIE

LA CONDAMINE AUTREFOIS

DES ORIGINES A NOS JOURS

Ce quartier élégant de Monaco fut un vaste jardin jusqu'en 1868.

Cependant, aux temps antiques il était peuplé. S. Papon, qui vînt visiter la Condamine au commencement du XIX[e] siècle, dit, dans son « Voyage aux Alpes Maritimes », publié en 1804, que des restes d'anciens édifices prouvent que la vie commença là. Soixante-dix ans après, des trouvailles faites pendant les travaux de construction ont confirmé cette opinion.

Trouvailles antiques. — En 1879, lorsqu'on creusait les fondations des gazomètres, au dessus de l'établissement des Bains, vers l'angle sud-est du port, on mit à jour une série de sépultures antiques. Le savant Emile Rivière ayant visité les squelettes, constata que le type de quelques-uns appartenait aux celto-ligures, primitifs occupants de la contrée, mais que la plus grande partie se rapportait au type romain à orbites ronds. Des pièces de monnaie du Bas-Empire trouvées dans les tombes indiquent l'époque de leur construction.

On sait que les Romains établissaient leurs sépultures le long des routes. La position de ces tombes est une nouvelle preuve que les Romains avaient maintenu la voie phénicienne qui, partant du port, conduisait d'une part sur le rocher de Monaco, de l'autre à la Turbie.

Le Trésor de Monaco. — Déjà, en divers points de la Condamine, et notamment à l'établissement des Bains, les fouilles nécessitées par les constructions avaient fait découvrir des monnaies antiques : plusieurs puniques remontant à la domination des Phéniciens ; d'autres romaines, surtout d'Antonin, de Sévère, de Constantin II et d'autres empereurs.

Mais la trouvaille la plus importante est celle d'un groupe de pièces et de bijoux, qu'on a dénommé « Le Trésor de Monaco », trouvaille faite en 1880 près des gazomètres.

Presque à fleur de sol, une motte d'argile était pleine, farcie de pièces et d'ornements romains en or. Ce trésor avait dû être caché là vers le IIIe siècle de notre ère, ainsi qu'on peut l'inférer de la date de la monnaie la plus récente : 276. Il y avait neuf médailles d'or, notamment un magnifique médaillon de Gallien, pesant 13 grammes ; un petit buste en or repoussé de l'empereur Tacitus ; plusieurs lames en or repoussé, ayant formé des bracelets et un diadème et qui avaient été froissées dans la cachette. Le tout est admirablement conservé et se trouve au Palais de Monaco.

Sur la présentation faite par M. le comte Bertora, au nom de Mme François Blanc, la Société des Antiquaires de France s'est longuement occupée du trésor de Monaco.

A cette occasion, M. le commandant Mowat fit un rapport sur les monnaies appartenant aux règnes de Trajan, Caracalla, Sévère, Gallien et Florien, et M. Antoine Héron de Villefosse, pendant deux séances, entretint la savante compagnie des bijoux d'or et des autres objets antiques découverts à la Condamine. Il en est résulté d'intéressantes constatations sur l'art des bijoux chez les Romains.

La Condamine au Moyen-Age. — Nous ne trouvons plus de documents concernant la Condamine jusqu'en 1080.

A cette époque, une église dite de Sainte-Marie du Port fut fondée par les Turbiasques, et s'éleva du côté des gazomètres. Elle fut consacrée par Archimbaud, évêque de Nice. Le cartulaire de la Cathédrale de Nice dit à ce sujet : « Notum sit hominibus futuris et præsentibus, quod ecclesiam Sanctæ Mariæ de portu Monacho, probiviri de la Turbia quam ædificaverunt et sacrare facerunt, S. Mariæ sedi Nicensi dederunt. »

Cette église fut très fréquentée et enrichie de dons. Guillelmine, femme de Feraud, Seigneur d'Eze et de la Turbie, lui concéda en 1144 les terrains de la Condamine adjacents à l'église.

Dès le XVIe siècle, on ne trouve plus trace de cette église. Elle dut être détruite dans un des sièges qu'a subis Monaco, peut-être dans celui des Gênois, lesquels avaient établi à la Condamine de puissantes batteries d'où un feu violent était dirigé sur les remparts. Un jour, dans une sortie vigoureuse,



MONACO ET LA CONDAMINE EN 1840

Vue prise des Spélugues

(D'après une lithographie de M. F. Florence, éditée par l'Imprimerie de Monaco en 1840)

les assiégés réussirent à enclouer les canons qui restèrent hors service pendant un mois. Mais les batteries furent rétablies et battirent la place jusqu'à la défaite finale des Gênois. C'est dans ces combats acharnés que l'église Sainte-Marie a disparu.

La Condamine était appréciée comme une des plus belles propriétés des princes de Monaco. C'est ainsi qu'Isabelle, veuve du prince Rainier, par son testament de 1417, prescrit que les principaux domaines des Grimaldi, spécialement la Condamine, ne pourront être aliénés.

Cette terre avait été acquise des Spinola par Charles Grimaldi. Elle embrassait toute la plaine à l'Est de la forteresse, circonscrite par l'hémicycle des pentes de la Colle, Moneghetti et la Costa Sainte Dévote. Cependant, en dehors de ses limites avaient été laissés : le chemin descendant de Monaco au port dans l'angle Sud-Ouest et le long de la rive au pied du rocher.

La forme circulaire de ce petit territoire lui fait donner, dans les actes du XIIIe au XVe siècle, le nom de *Condamina Rotonda*.

Un vieux tableau reproduit l'aspect de la Condamine au XVIe siècle. C'est un vaste jardin fermé du côté de la mer par un grand mur, au pied duquel passe un chemin, qui, venant de Sainte-Dévote, tournait brusquement à l'angle Ouest du port et montait en suivant la base du rocher jusqu'à la rencontre de la rampe de la ville. En avant du port, une porte avait été construite sur ce chemin ; on l'appelait porte de la Condamine

Lorsque Aurélie Spinola, de l'illustre maison de Gênes, arriva à Monaco pour épouser Hercule Grimaldi, en 1641, on jeta un pont de cent pieds de long et de quatorze de large qui, du port, où abordèrent les galères, venait rejoindre la porte de la Condamine. Celle ci avait été transformée en arc de triomphe surmonté des statues de Neptune, Flore et Pomone, symbolisant la puissance maritime dans un lieu embelli en toute saison par les fleurs et les fruits.

Sous la Révolution, le jardin de la Condamine, propriété privée des princes, fut saisi, morcelé en lots, vendu comme bien national.

Après leur retour, en 1815, les Grimaldi n'ont plus voulu rien réclamer.

Les propriétaires de la Condamine. — La famille Rey acquit alors toute la Condamine.

Cette famille, issue d'un Espagnol qui s'était fixé à Monaco au XVIIe siècle, pendant que la Principauté était sous



VUE DE LA CONDAMINE EN 1861
(D'après une peinture à l'huile par Jules Defer, décembre 1861)
La villa Bellevue à gauche. — La villa Colombe à droite. — Le tombeau des Rey domine le ravin.

le protectorat de l'Espagne, possédait, outre la Condamine, de grands biens à Saint-Michel, à la Noix et à l'Annonciade, au dessus de Monte-Carlo. Plusieurs de ses membres s'élevèrent

à d'éminentes situations. Ils habitaient « le Palais de la Condamine », aujourd'hui villa Bellevue, et avaient édifié leur tombeau à l'extrémité Nord-Est de leur jardin, au dessus de Sainte-Dévote. Ce tombeau existe encore, mais dissimulé entre des villas (Voir la vue de Sainte-Dévote et la notice particulière au tombeau, pages 133 et 139).

Vers le milieu du XIXe siècle, la famille Rey vendit le domaine de la Condamine à un M. Arnoux, qui avait fait fortune en vendant des vins à Marseille.

Celui-ci voulut s'en défaire quelques années après. Il offrait pour 63.000 francs la villa et les 106.000 mètres de terrain du jardin de la Condamine. Il fut longtemps sans trouver acquéreur. Enfin, la Société Sabatier acquit le domaine, au moment où le chemin de fer allait apporter la fortune et augmenter considérablement la valeur de ce sol.

Avant le chemin de fer. — Les jardins de la Condamine. — Jusqu'en 1868, époque où la création du chemin de fer provoqua la fièvre de construction, la Condamine était constituée par trois jardins :

1° Le jardin Gastaldi, qui occupait l'espace compris actuellement entre l'établissement des Bains et la ruelle des Gazomètres.

2° Le jardin de Millo, entre la ruelle des Gazomètres et la place d'Armes.

3° Tout le reste, de la rue Caroline actuelle jusqu'à Sainte-Dévote et en haut des pentes jusqu'à Moneghetti, c'était le domaine de la Condamine.

Au Nord de la place d'Armes actuelle, était un carrefour de quatre chemins : 1° vers Cap-d'Ail, à l'Ouest ; 2° vers le port, au Sud ; 3° vers le quartier des Révoires, au Nord ; 4° vers La Turbie, au Nord-Est (sur l'emplacement conservé par la rue de la Turbie).

Le domaine de la Condamine était un vaste jardin où les allées d'orangers, de citronniers s'étendaient en des perspectives infinies ; où les fleurs, les violettes surtout, poussaient avec une telle abondance que tous les environs en étaient embaumés. Les violettes étaient affermées pour 25.000 francs par an à la parfumerie Rimmel qui en a tiré une fortune. Les femmes de Monaco et de La Turbie venaient s'employer à la cueillette, moyennant un salaire de quelques sous par jour.

Les poètes ont fait des descriptions enthousiastes de ce



LA CONDAMINE EN 1864 (Des bains à la villa Bellevue)
(D'après une photo communiquée par M. Robini)

jardin. C'était si beau que les archéologues se sont rencontrés avec les poètes à son sujet. La science de ceux-là arrivait au même résultat que l'imagination de ceux-ci. En effet, des archéologues très sérieux ont vu les colonnes d'Hercule dans le col de la Turbie, et le jardin des Hespérides dans la Condamine de Monaco.

Dans ce fouillis parfumé de verdure, la note blanche de deux seules maisons : la villa de Millo, vers l'extrémité Sud-Ouest ; le palais de la Condamine, vers l'extrémité Nord-Est.

La Villa Bellevue. — Ce palais de la Condamine existe encore aujourd'hui sous le nom de Villa Bellevue. Elle est située rue Grimaldi, côté Nord ; c'est la quatrième



LA VILLA BELLEVUE

après le vallon de Sainte-Dévote. Derrière elle passe le chemin de fer, encaissé dans le rocher.

On voit bien que la Villa Bellevue est la doyenne de la Condamine ; le jardin qui lui reste des 106.000 mètres qui l'entouraient est un vrai fragment de l'antique domaine.

C'est dans cette villa que le premier Casino fut établi en 1856 par deux journalistes parisiens, MM. Aubert et Langlois. Ils furent bientôt obligés de passer la main et cédèrent leur

privilège à M. Frossard de Lilbonne, lequel abandonna la Condamine et transporta le Casino à Monaco, dans le bâtiment qui sert aujourd'hui de caserne aux Gardes d'honneur, ainsi que nous l'avons raconté (page 40).

Les premiers hôtes de la Condamine. — *Villemessant*, qui était venu avec *Rochefort* à Monaco, en 1866, avait acheté un lot de la Condamine. Mais on raconte que s'étant trop vanté de l'huile qu'il en retirait, ses gendres et ses intimes n'acceptaient plus d'autre cadeau que de l'huile merveilleuse de la Condamine. Les quelques oliviers de son terrain ne suffisant pas à satisfaire tous ces désirs, Villemessant préféra revendre son terrain, à la veille de la plus-value qui faisait atteindre aux prix de ce sol des hauteurs vertigineuses.

Nous parlerons plus loin, à propos de Sainte-Dévote, du séjour de *Mery* à la villa Colombe.

Le Palais de la Condamine compta parmi ses hôtes : le savant orientaliste *Henri Mathieu*, qui était venu en 1874 demander au climat de Monaco le repos de grands travaux et de longs voyages. Il y fit des recherches sur l'origine keltique du pays. Voici ce qu'il écrit de l'étymologie de *Monaco* :

« Monaco ne vient pas de *Monach*, moine, mais de *mon*, habitation, en gallois *maon*, correspondant du grec *Monè*, et de *ac*, pointe, congénère du latin *acutus*, de l'italien *aco*, du breton *ek*, et du français *aigu*

« Monaco signifie donc *habitation de la pointe*.

« On y voyait un temple célèbre que les anciens appelaient *Templum Herculis Monœci* ; et par conséquent le nom de Monaco sous la forme de *Mon-ak* ou *Mon-ek* existait bien avant l'ère moderne. Mais on sait qu'à la place des sanctuaires les plus vénérés du paganisme, des monastères ou des églises s'élevèrent partout, et c'est ainsi que le prince de Monaco a des armes parlantes avec des moines qui accostent son blason. »

LÉGENDE DU PLAN DE LA CONDAMINE

(Suite du Plan de Monaco, voir page 23)

25. Marine. — 26. Etablissement de bains. — 27. Poste de pompiers. — 28. Services hygiéniques. — 29 Douanes. — 30. Théâtre des Variétés — 31. Marché. — 32. Poste des carabiniers. — 37 Gare. — 38. Bureau des téléphones. — 39. Caserne des carabiniers. — 40. Ecoles. — 41. Eglise Sainte-Dévote. — 42. Villa Colombe. — 43. — Villa Bellevue. — 44. Tombeau du général Rey. — 45. Terrain Radziwill et ancien aérodrome de Santos-Dumont (démoli).



PLAN DE LA CONDAMINE

(Voir légende, page précédente).

LA CONDAMINE AUJOURD'HUI

PROMENADES ET VISITES

La ville qui existe là s'est improvisée.

Ainsi que nous l'avons raconté dans la partie historique, ce n'est qu'à la suite de l'ouverture du chemin de fer, c'est-à-dire depuis 1868, qu'on a commencé à construire. Rapidement, les allées de jardin sont devenues des rues ; les maisons et les villas ont surgi à la place des champs de fleurs, d'oliviers, de citronniers et d'orangers.

La nouvelle ville présente un dessin presque régulier entre le chemin de fer et la courbe du Port.

Nous la diviserons en trois parties :

1° Entre le chemin de fer et la rue Grimaldi, à peu près parallèle ;

2° Entre la rue Grimaldi et le Port ;

3° Les quartiers au-dessus de la voie ferrée.

1° **Entre le chemin de fer et la rue Grimaldi.** — L'Avenue de la Gare, en face la gare de Monaco, sépare deux groupes de maisons :

Celui qui se trouve vers Nice est bâti sur un terrain gagné par des sapes dans le rocher qui joignait ici la Colle (où est l'Observatoire) à la presqu'île de Monaco. Les deux ruelles qui trouent cette agglomération sont appelées : 1° de la Colle ; 2° du Rocher, en souvenir du passé.

L'agglomération qui s'étend vers Monte-Carlo est coupée en deux parties, par une rue qui commence en courbe devant la place d'Armes : c'est la rue de la Turbie qui va passer sous un pont de la voie ferrée et continue à monter la pente. Autrefois, c'était le chemin de la Turbie qui bordait le mur du jardin de la Condamine.



LA CONDAMINE (2me période, 1865) (Photo Degand)

Avant le chemin de fer. Dans le port le vapeur *Charles III* faisant le service entre Nice et Monaco. Les premières villas sont construites. Au fond, Monte-Carlo en formation.



LA CONDAMINE (3me période, 1890) (Photo Giletta).

Il ne reste plus à l'Ouest que le jardin de Millo, que les constructions ont rempli en dernier lieu.

2° Entre la rue Grimaldi et le Port. — La topographie de ce grand quartier est fort régulière.

La rue Grimaldi le borde entièrement en haut. Cette rue commence à la pointe Nord de la Place d'Armes et se dirige vers le vallon de Sainte-Dévote où finit la Condamine.

Le boulevard de la Condamine le borde entièrement en bas, c'est-à-dire sur le Port. Ce boulevard. voie des tramways, qui vont vers Monte-Carlo, commence à l'extrémité de la Place d'Armes opposée à la rue Grimaldi, suit la base du rocher de Monaco, et par une grande courbe est porté sur le Port où il se développe en quai.

Ces deux voies extrêmes, la rue Grimaldi et le boulevard de la Condamine, sont mises en communication par une série de rues qui leur sont perpendiculaires : la rue Caroline ; la rue Sainte-Suzanne, continuée par la rue Imberty ; la rue Albert ; la rue Antoinette, celle-ci la plus rapprochée de Sainte-Dévote.

Principales rues transversales : la rue Florestine, la rue des Orangers ; la rue Louis.

Ces noms sont pris pour la plupart dans la famille princière ; sauf ceux de Sainte-Suzanne et d'Imberty.

Le baron Boyer de Sainte-Suzanne fut gouverneur général de la Principauté de 1874 à 1884, date de sa mort. Dans l'administration française, il avait été sous-préfet de Boulogne, puis de Sceaux, enfin préfet de l'Aude jusqu'en 1870. Il était le petit-fils d'un général des armées de la République et sa mère avait épousé en secondes noces M. Jean de Bry, fils du conventionnel. C'était un savant, numismate distingué, et un érudit. Il a écrit plusieurs volumes, notamment l'*Histoire des Intendants de province et des administrateurs français* et les *Notes d'un curieux*, qui sont un des bons ouvrages imprimés à Monaco. A sa mort, en 1884, il avait 57 ans.

Le baron Ed. Imberty, né à Menton, en 1806, a joué un rôle important dans la Principauté. Il était président

du Tribunal Supérieur de Monaco en 1848 lorsque éclata la révolte de Menton contre le gouvernement princier. Le 6 avril 1854, dans les rues de Menton, une bande d'hommes armés se porta à des violences sur le prince héritier (plus tard Charles III). Le baron Imberty fut menacé par les révoltés, qui connaissaient sa fidélité pour le prince. Il sut faire alors son devoir. Le prince Charles III le nomma, le 7 janvier 1859, président d'une commission législative chargée de réviser les lois de la Principauté. Le baron Imberty s'acquitta de cette mission avec une science consommée de jurisconsulte.

En 1863, le prince le nomma Gouverneur général de la Principauté, poste qu'il occupa jusqu'à sa mort, survenue en 1874. Son buste figure sur le tombeau monumental qui lui a été élevé au centre du cimetière de Monaco.

Le Boulevard de la Condamine commence à la place d'Armes et descend vers le Port. A gauche, après le Marché, on trouve :

Le Théâtre des Variétés, où des troupes de passage, le plus souvent italiennes, jouent le drame et la comédie ;

Le poste et la caserne des Douanes, dans une ruelle qui s'étend vers l'Est ;

Les gazomètres, établis en 1879 et dans les fondations desquels on trouva, comme nous l'avons dit, bien des vestiges, prouvant que ce quartier fut peuplé aux époques antiques.

A ce point, le boulevard se recourbe, laisse à droite l'amorce du quai du Port, et passe devant le long établissement des Bains.

Les Nouveaux Thermes. — Les *Nouveaux Thermes* occupent l'ancien Etablissement des Bains. Ils sont ainsi désignés parce que, en plus de beaucoup d'autres médications, — la plupart des traitements thermo-minéraux y trouvent place. Leur développement est considérable : ils couvrent une superficie de 2.800 mètres carrés.

Ils sont dirigés par leur fondateur : le docteur Guimbail.

Le but des Nouveaux Thermes est d'utiliser d'une manière scientifique et rationnelle, et sous toutes leurs formes, les agents physiques. A cet effet, ils renferment tous les appa-

eils et systèmes, à l'aide desquels le médecin les applique à la cure des maladies.

Les Bains chauds et froids, de toute nature, y sont donnés. Bains d'eau douce, d'eau de mer, alcalins, sulfureux, aromatiques, médicamentaux de toute espèce, de Bourbonne, de Plombières, de boues, de Biarritz, etc.

L'Hydrothérapie y occupe la place d'honneur. Il n'est aucune de ses applications, chaudes ou froides, qui ne puisse être réalisée. Une vaste salle, avec services complètement séparés, pour Messieurs et pour Dames, renferme, outre une piscine d'immersion à eau douce, les appareils servant à administrer les douches.

Les cabines sont très confortables et nombreuses. De chaque côté de la salle de douches fonctionne une salle de Bains de vapeur, l'une pour Messieurs, l'autre pour Dames. Une salle d'inhalations et pulvérisations permet d'utiliser la vapeur simple ou médicamenteuse sèche ou humide en applications directes sur les voies aériennes.

Une salle d'inhalations d'oxygène et une salle d'inhalations d'ozone, sont mises à la disposition des malades.

Salle d'Electrothérapie. L'électrothérapie, dont le rôle curatif dans une foule de maladies les plus diverses s'affirme chaque jour davantage, a fait l'objet de la plus vive attention de la part du fondateur des Nouveaux Thermes. Il a installé un massage électrique tout spécial, remplaçant la main par un vibrateur automatique.

La méthode hypodermique n'a pas été oubliée. Une salle de transfusions, d'un modèle entièrement nouveau et inédit, permet de pratiquer d'une manière indolore et suivant les lois de la physiologie, toutes les transfusions connues : de serum, de solutions anti-septiques, etc.

Une vaste piscine à eau de mer filtrée et courante permet aux amateurs de natation de se livrer à leur sport favori. Cette piscine est installée au milieu d'un jardin d'hiver. Sur ses côtés, le fond en est considérablement élevé, de manière à permettre aux personnes qui ne savent pas nager, de pouvoir se baigner. Le Traitement Marin peut ainsi être suivi à Monaco en toute saison : l'hiver, grâce à cette piscine largement chauffée et pourvue d'eau de mer ; l'été, grâce à une plage située au pied des Thermes, et où le fond, dégagé de galets, est formé par un sable fin, très doux à fouler.

Le *Boulevard de la Condamine* se continue en quai sur la courbe du fond du Port, jusqu'au vallon des Gaumates ou de Sainte-Dévote, limite de la Condamine. De là, l'Avenue de Monte-Carlo le continue vers l'Est.

(Cliché Giletta)



RAVIN DE SAINTE-DÉVOTE

A. Viaduc du chemin de fer. — B. Eglise Sainte-Dévote. — C. Aqueduc. — D. Pont de la route nationale. — E. Escalier montant à la route nationale. — F. Tombeau du général Rey (*voir page* 139). — G. Villa l'Echauguette. — H. Villa Achille.

Sainte-Dévote. — Entre ces deux boulevards, une gorge s'ouvre, large entaille entre deux montagnes pour laisser passer un torrent. D'audacieuses arches sont jetées très haut en travers du ravin : la plus rapprochée pour le chemin de fer, la plus éloignée et la plus haute pour la grande route, et, entre elles, d'autres arcs supportent des aqueducs.

Entre les parois perpendiculaires de ce profond ravin. dans l'encadrement des viaducs, une chapelle blanche s'abrite et l'effet produit est impressionnant.

C'est la chapelle de Sainte-Dévote, patronne de la Principauté. Cette chapelle, surmontée de son campanile, est blanche, coquette et fort simple. Elle a été restaurée sous Charles III en 1870. Sur la façade, trois médaillons représentent des scènes de la vie de la Sainte; celui du milieu, montre la colombe amenant la barque de la martyre vers Monaco, dont — curieux anachronisme — on voit les fortifications au fond. Dans l'intérieur de l'église, la nef, longue, étroite, avec quelques chapelles échelonnées, et, au fond, le maître-autel orné sur le devant du blason des Grimaldi en marbre.

A gauche de l'autel, est une inscription funéraire à la mémoire de M. le Curé de Pierrefeu, qui fut desservant de cet oratoire.

La chapelle sert en ce moment d'église provisoire à la paroisse érigée sous le vocable de Sainte-Dévote.

La légende de cette sainte martyre est rapportée par les Bollandistes. La chronologie de Lérins la raconte ainsi dans ses *Acta Sanctorum* :

Au temps de l'empereur Dioclétien, vivait à Marina, en Corse, une jeune vierge nommée Dévote, chrétienne. Un proconsul ayant été envoyé dans l'île pour persécuter les chrétiens, Dévote se mit sous la protection du sénateur Euticius, homme puissant, qui la cacha dans sa maison pour la soustraire aux persécuteurs. Pour atteindre la jeune vierge, le proconsul fit empoisonner Euticius et envoya des satellites dans sa maison avec ordre d'amener Dévote devant son tribunal. Lorsqu'elle fut en sa présence, il lui ordonna de sacrifier aux Dieux. Dévote repondit qu'elle n'adorait qu'un Dieu dont elle proclama la grandeur. Alors, le barbare magistrat, pour l'empêcher de continuer, ordonna qu'on lui broyât la bouche à coups de pierre. Il la fit traîner, les pieds et les mains liées, sur les pierres aiguës pour disloquer ses

membres. La foi de la martyre s'exaltant de son supplice, le proconsul ordonna de la suspendre au chevalet. Au moment de sa mort, on vit une colombe sortir de sa bouche ensanglantée et d'un vol rapide s'élancer ver le ciel.

Pour faire disparaître le corps meurtri, ordre fut donné de le livrer aux flammes, dès le lendemain.

Deux chrétiens que la frayeur de la persécution avait contraints de chercher un refuge dans les grottes et les cavernes, Benenatus, prêtre de Savoie, et le diacre Appollinaire furent avertis par une vision d'avoir à transporter hors de l'île le corps de la bienheureuse Vierge. Alors, s'étant concertés avec le nautonnier Gratien et accompagnés d'un grand nombre de vierges, ils enlevèrent le corps pendant la nuit, le déposèrent dans une barque, et l'y embaumèrent ; puis ils mirent à la voile et se dirigèrent vers l'Afrique. Mais un vent impétueux du Midi les poussa vers le Nord. La frêle barque, qui depuis longtemps était abandonnée à sec sur le rivage, laissait entrer beaucoup d'eau dans sa partie basse. Ils luttèrent toute le nuit, mais en vain. Au point du jour, le sommeil s'empara de Gratien qui dit au saint prêtre Benenatus : « Levez-vous, gouvernez quelques instants pendant que je me reposerai. » Durant son sommeil, Dévote lui apparut et l'ayant touché elle lui dit : « Lève-toi, nautonnier Gratien, car la tempête s'apaise et la mer se calme ; ta barque ne prendra plus l'eau et ne sera plus battue par les flots. Toi et le saint prêtre considérez avec atttention, et quand vous verrez une colombe sortir de ma bouche, suivez-la des yeux jusqu'à ce que vous arriviez à un lieu qui s'appelle en grec *Monaco* ; en latin *Singulare,* et ensevelissez-y mon corps. » Alors, regardant attentivement, ils virent une colombe qui sortait de sa bouche et les précédait. Ils la suivirent jusqu'au lieu que la sainte avait désigné. Arrivée près de Monaco, dans la vallée de Gaumates, la colombe s'arrêta non loin de l'église qui est élevée en l'honneur de saint Georges, et là, les pieux chrétiens déposèrent le corps de la bienheureuse Dévote, le sixième jour des calendes de février.

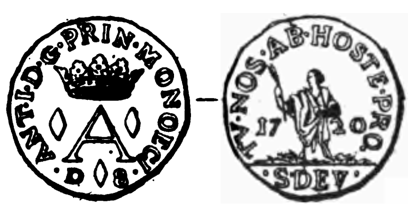
Le martyre de sainte Dévote aurait eu lieu vers l'an 304. L'oratoire de Monaco remonterait donc à une haute antiquité.

Des vestiges de l'ancien couvent ont été trouvés à droite du vallon, lorsqu'on construisit le viaduc

du chemin de fer. Ce monastère fut probablement détruit au passage exterminateur des Lombards (ve siècle). Ce qui est certain, c'est qu'il fut reconstruit et placé sous la dépendance de l'abbaye de Saint-Pons, de Nice. Des titres du xie siècle existent indiquant le rattachement du prieuré de Sainte-Dévote à la puissante abbaye où Charlemagne séjourna en l'an 800 lorsqu'il se rendit à Rome.

La tradition rapporte qu'en 1070, un pirate appelé Antinope, ayant forcé pendant la nuit les portes de la chapelle des Gaumates, déroba la châsse de la sainte. Le prince Hugues, informé de cet audacieux larcin, fit faire des recherches. On aperçut dans le port un bâtiment qui manœuvrait sans pouvoir en sortir, bien qu'il eût le vent favorable ; on présuma que sainte Dévote refusait de quitter sa bonne ville, et, en effet, on découvrit les reliques sur le vaisseau du corsaire. Antinope fut amené devant le prince qui lui fit couper le nez et les oreilles, après quoi il le renvoya à son bord.

Pour empêcher le retour d'un pareil sacrilège, les reliques de la sainte furent apportées dans la paroisse de Monaco.



MONNAIE DE SAINTE-DÉVOTE
frappée à Monaco en 1720

Elles sont aujourd'hui à la cathédrale, dans la chapelle funéraire des princes.

La fête de sainte Dévote se célèbre le 27 janvier. Jadis, la procession avec les reliques se déroulait de Monaco à la chapelle ; le prince y figurait avec sa cour. Arrivée devant la Condamine, la procession faisait halte et le célébrant, tourné vers la mer, bénissait les navires. Le soir, le capitaine du port

allumait un feu de joie dans le ravin ; un autre feu était allumé sur la place devant le palais.

La fête se célèbre encore tous les ans le 27 janvier, et la procession, comme jadis, part de la cathédrale de Monaco pour se rendre à la chapelle. Suivant l'antique usage, l'évêque bénit la mer avec les reliques.

Le culte de Sainte-Dévote ne persiste pas seulement à Monaco où son corps aborda, mais aussi en Corse, lieu de son martyre. Rappelons qu'en 1757, le dictateur Paoli, celui qui fut le premier modèle de Bonaparte, voulant stimuler le zèle de sa légion, créa un ordre de chevalerie sous la protection de Sainte-Dévote. Les chevaliers de Sainte-Dévote avaient leurs statuts, leurs privilèges et il n'a manqué à l'ordre, pour durer, que le succès de Paoli.

La villa Colombe. — La première villa à l'est du vallon de Sainte-Dévote, en dessous du chemin de fer, au pied de l'Avenue de Monte-Carlo, est la villa Colombe, nom inspiré par la légende de Sainte Dévote. Cette villa, l'une des plus anciennes de la Condamine, a une histoire.

Le terrain appartenait au baron Ed. Imberty, gouverneur général de la Principauté (Voir p. 130). M. Briguiboul, ex-fermier des jeux à Ems, un malin qui pressentait l'avenir de l'endroit, le lui acheta pour 1.200 francs. Le baron Imberty, d'une probité exemplaire, regrettait d'avoir accepté un prix trop élevé, le terrain jusqu'alors ne valant que quelques sous le mètre. Quelque temps après, la Compagnie du chemin de fer avait besoin d'une bande au nord de cette propriété pour y asseoir son viaduc ; elle la paya 70.000 francs.

Sur le reste de son terrain, le propriétaire put encore construire deux châlets, un hôtel, et la villa Colombe. Ce nom de Colombe est un hommage à Sainte-Dévote rendu par l'heureux acheteur.

Méry à Monaco. — La villa Colombe fut le séjour de Méry, qui y vint plusieurs hivers. Briguiboul, dont il avait été le commensal à Ems, l'avait

mise à la disposition du célèbre écrivain, qui payait royalement l'hospitalité au moyen de poésies à rimes millionnaires et d'articles spirituels envoyés



LA VILLA COLOMBE EN 1865
lorsque Méry l'habitait

aux principaux journaux de Paris. Une joyeuse bande se réunissait autour de Méry : Villemessant,

Rochefort, Offenbach, Emmanuel Gonzalès, parfois Alphonse Karr qui venait de Nice.

Dans cette résidence, Méry écrivit des poésies fort diverses : nous possédons un poème inspiré de Sapho qui est resté inédit — et pour cause ; — par compensation, il mit en vers la légende de Sainte-Dévote, qui, dans l'œuvre du poète, est datée de : La Villa Colombe, le 8 février 1865.

Cette légende était destinée à Léopold Amat — un artiste de talent — et Méry lui écrivait de Monaco :

« La maison où je suis, à la Condamine de Monaco, est abritée par un paravent naturel qui est un orteil des Alpes. Je brave la chaleur terrible de cet hiver et la main trempée d'une sueur torride, je vous fais ces lignes pour vous annoncer que vos photographies sont à l'œuvre, et que je commence la légende de la *Villa de la Colombe*. La première carte-portrait sera pour Alphonse Karr. J'ai trouvé la sienne superbe. Si nous avions les photographies des sept Sages de la Grèce, elles se cotiseraient toutes pour ressembler au portrait de l'illustre jardinier, le Cincinnatus des lettres et des fleurs.

« Je vous enverrai la *légende* demain, si la température se modère un peu. On étouffe dans cette succursale de Nice. — Heureux Parisiens ! ils patinent sur le lac glacé du Bois-de-Boulogne ! — On m'annonce un peu de fraîcheur pour demain. Le soleil de Monaco abuse de sa position ; il est toujours midi ! Il faut être palmier, oranger ou cactus pour s'accommoder de cette température. Si Réaumur continue ses ascensions, je prends un bain d'eau froide et je rentre à Paris, cette douce capitale des belles gelées et des patineurs ».

MÉRY.

Des peintres aussi étaient venus trouver Méry ; Léopold Flameng, notamment, qui dessina des vues de Monaco dont une, vive et colorée, parut en mars 1865 dans l'*Artiste*, dirigé par Arsène Houssaye.

Le tombeau du général Rey. — A l'Ouest de la place de Sainte-Dévote, un peu en avant du

viaduc du chemin de fer, commence un petit chemin montant qui devient bientôt escalier; il passe sous la dernière arche du viaduc, continue à monter, dépasse le niveau du chemin de fer et s'élève jusqu'à une quarantaine de mètres d'où l'on domine, de haut, le chemin de fer, l'église et son campanile. Des villas s'accrochent au rocher; l'on en contourne une qui s'appelle : l'*Echauguette*, et l'on aboutit à la rue des Moneghetti, à quelques pas du boulevard de l'Ouest (ou route nationale).

Sur un angle de la rue des Moneghetti, entre les villas de l'Echauguette et des Myrtes, en face de la villa Fleur-de-Lys, est une petite construction quadrangulaire surmontée d'un dôme en briques, orné aux quatre angles d'une petite pyramide : c'est le tombeau de la famille Rey, jadis propriétaire de la Condamine (dont nous avons parlé dans la partie historique).

Autrefois, lorsque la Condamine était un jardin et non une ville, ce tombeau isolé sur une pointe dominante de rocher, donnait un caractère romantique au paysage.

Les membres de cette famille inhumés là, sont :

Rey François, général de l'armée sarde, qui avait commandé la place de Monaco.

Rey Louis, chambellan de l'empereur d'Autriche, créé comte.

Rey Joseph, amiral au service de la Sardaigne.

Mlle Antoinette Rey, leur sœur.

Le fils du comte Rey, Joseph Rey, devint un brillant officier de la marine italienne et fut nommé commandant du port de Gênes. Sa fille a épousé M. Achille Rouderon, qui a continué si dignement les traditions de cette grande famille.

Quartiers au-dessus de la voie ferrée

PROMENADE PAR LE BOULEVARD DE L'OUEST

Dominant la Condamine, sur les premières pentes de la montagne, il est cinq quartiers, qui sont, en allant de l'Ouest à l'Est : Les Salines ; La Colle ; les Révoires ; Castelleretto et Moneghetti, celui-ci finissant au vallon de Sainte-Dévote.

A leur base court le boulevard de l'Ouest, grande artère au-dessus de la voie ferrée, qui commence à la limite Ouest de la Principauté, continuant la route nationale n° 7 du littoral, et s'étend jusqu'au pont de Sainte-Dévote, après quoi il est suivi du boulevard du Nord et va rejoindre la route nationale vers Roquebrune.

Sur tout le développement de ces quartiers, les constructions grimpent vers la montagne, haut étagées sur des murs, expulsant les oliviers et les rochers devant leur envahissement. Toutes ces maisons sont mises en perspective, l'une montant derrière l'autre sur les pentes comme sur des gradins. Cette disposition, qui élève l'agglomération de la Condamine à la hauteur des plateaux de Monaco à l'Ouest, et de Monte-Carlo à l'Est, donne à l'ensemble l'aspect d'un vaste amphithéâtre autour du port d'Hercule.

Suivons le boulevard de l'Ouest, de la limite Ouest de la Principauté jusqu'à son terme au vallon de Sainte-Dévote, et nous indiquerons ces quartiers.

C'est d'abord : les *Salines*, où se trouve l'Hôtel-Dieu. Nous en parlons dans le chapitre suivant, consacré aux quartiers de l'Ouest de la Principauté (page 149).

LA COLLE

Le nom de ce quartier lui est donné par le contrefort de la Tête de Chien dont les falaises de 60 mètres se dressent à pic sur le boulevard de l'Ouest, en avant de la gare. Le sommet de la Colle est couronné par l'Observatoire, fondé par M. Gueirard, où ce savant recueillit de précieuses observations météorologiques, dont une partie a été publiée dans les Annales de la Société des Lettres, Sciences et Arts des Alpes-Maritimes.

Autrefois, ce rocher de la Colle ne se terminait pas verticalement comme aujourd'hui ; il se reliait par des pentes au quartier de Serravalle, qui forme le dos du rocher de Monaco, où sont les jardins du Palais. Il était même aisé de passer de la Colle à Monaco par la courbe que formaient les deux pentes.

C'est ainsi qu'au long siège de 1506, les Gênois, voulant profiter de cette disposition du terrain, mirent des batteries sur la Colle et attaquèrent le château de Monaco par les pentes de Serravalle qui faisaient face à leurs batteries. La garnison, commandée par le prince Lucien, soutint un long combat pour empêcher les Gênois d'entrer par les brèches qu'avaient produites leurs canons.

Après le siège et surtout au XVIIIe siècle, des travaux de sape ont été exécutés pour défendre le rocher monégasque de ce côté. Plus récemment, les déblais nécessités pour les travaux du chemin de fer et des deux routes, parallèles, ont baissé profondément le niveau du sol et fait disparaître le seuil du quartier de la Colle.

A propos de Seravalle, signalons une jolie erreur d'un savant.

Bouche, dans son *Histoire de Provence ;* Bourquelot, dans ses *Inscriptions Antiques* ; Mommsen, dans son *Corpus*, signalent une pierre antique trouvée dans les terrains de Seravalle, à Monaco :

IVNIAE. M. F
TERTVLLAE
L. COELIVS
NICANDER
F C

Or, Lanciarez, qui a publié un docte ouvrage d'épigraphie, dit que cette inscription a été trouvée dans le village de Seravalle, prenant le quartier de Monaco pour un village de ce nom qui est en Toscane.

LES RÉVOIRES

Le boulevard de l'Ouest domine la Gare jusqu'à un petit square, devant lequel commence à gauche le chemin du quartier des Révoires, déjà peuplé de belles villas.

Ce quartier des Révoires était une des stations de l'humanité préhistorique. Dans les cavernes que formaient ses rochers, éventrées pour les constructions, on découvrit des restes de l'homme primitif, de même qu'aux grottes de Baoussé-Roussé. Des silex taillés en armes et en outils, des vestiges de troglodytes trouvés là ont été déposés au Musée de Monaco.

CASTELLERETTO

Après le petit square, le boulevard de l'Ouest s'écarte de la voie ferrée par une grande courbe. A droite sont des villas; signalons parmi elles, celle dont le fronton de la porte est décoré du blason princier. C'est l'Institut Ophtalmique Princesse Alice, fondé par le Dr Lavagna.

A gauche, les villas s'élèvent sur des murs de soutènement qui ont jusqu'à vingt mètres de hauteur.

Le nom de Castelleretto (petit château), vient à ce quartier du petit plateau rocheux qui le domine en arrière. Ce plateau est aujourd'hui réduit par l'exploitation de carrières. Jadis il était plus large et les Liguriens autochtones ou les Phéniciens y avaient établi une enceinte fortifiée, dont plus tard on avait fait un *castrum* ou château-fort.

Chemin de la Turbie. — A trente pas plus loin que l'Institut Ophtalmique, mais à gauche, au

flanc de villas conquises sur le roc, commence un chemin montant : c'est le chemin de la Turbie, le plus ancien de la région, puisque c'est celui-là même que construisit Hercule pour mettre en communication son port de Monaco avec le col de la Turbie. Ce chemin, reste de la colonisation phénicienne, date de près de trois mille ans !

Coupé en deux par le boulevard de l'Ouest, on voit l'autre tronçon à droite qui descend en courbes jusqu'à la place d'Armes, en face du chemin du port et du rocher de Monaco.

Montée de la Rayana. — Entre le boulevard de l'Ouest et le Chemin de fer, à côté du vieux chemin de la Turbie, est une ruelle qu'on appelle montée de la Rayana. Ce mot en patois a le même sens que *raïno* en provencal et *riana* en ligurien, et signifie ravin. Il rappelle que du temps où il n'y avait ici que des jardins, — avant 1868 — un petit ravin tombait en cet endroit vers la Condamine et c'est son bord que suivait le chemin de La Turbie.

MONEGHETTI

Le boulevard de l'Ouest s'avance en courbe extérieure sur le dos du plateau de Moneghetti que les villas envahissent malgré la raideur de ses talus, — ce qui produit des effets imposants par l'obligation de surhausser les jardins sur des voûtes énormes.

Au dessus de ces talus maintenant peuplés, le plateau de Moneghetti offre une surface plus vaste que tous les autres replats de terrain des environs. Aussi est-ce par là que la ville continuera à s'agrandir. Déjà, les maisons gagnent sur ses bords.

C'est à Moneghetti qu'on trouvait les plus beaux oliviers de la région. Ils ont dû être importés là soit par les Phéniciens, soit par les Phocéens de Marseille, dont Monaco fut longtemps une colonie.

Le plateau de Moneghetti est une admirable position entre le col de La Turbie et le port de Monaco qu'il domine de près. M. Saige pense que les Phéniciens, en établissant ici une colonie, fondèrent leur premier sanctuaire sur ce petit plateau, bien en vue du port, formant le premier échelon vers l'acropole, placée sur les hauteurs de La Turbie. Des monnaies puniques y ont été trouvées.

Les Romains utilisèrent cette position, qui fut fortifiée du temps de Septime Sévère.

Bien avant que le mouvement de construction commençât à Monaco, des cultivateurs, en labourant le sol de Moneghetti, avaient trouvé des sculptures, des lampes en terre, des monnaies et des bijoux, de provenance romaine.

Cette position a joué un rôle dans la plupart des sièges de Monaco. Les documents nous montrent qu'en 1329, Monaco ayant été pris par les Gibelins, le sénéchal de Provence vint l'assiéger au nom du roi Robert, protecteur des Guelfes. Il compléta l'investissement par un fort sur le plateau de Moneghetti et obligea la place à capituler. Le traité de capitulation fut signé dans l'église Sainte-Dévote, le 6 janvier 1330.

Au terrible siège des Gênois (1506-1507) le camp était au Carnier. L'ingénieur pisan Tarlatino, qui dirigeait les opérations du siège, avait fait établir des retranchements à Moneghetti, appuyant les ouvrages de la Condamine. Nous avons dit qu'après cent deux jours d'efforts, les Gênois, vaincus, durent se retirer.

Au XVII[e] siècle, lorsque Monaco était sous la domination espagnole, la France avait étudié la question d'établir à Moneghetti une place d'armes d'où l'on aurait pu rendre le port impraticable.

Ce projet fut repris par les Espagnols après 1641, date où ils perdirent Monaco. Eux aussi méditèrent un retour offensif par Moneghetti pour reprendre la place. Le prince Lucien était inquiet, mais le comte d'Alais, gouverneur de Provence, le rassura en lui écrivant d'Antibes : « Je ne vois pas qu'ils (les Espagnols) puissent fortifier Moneguet où il n'y a ni terre pour se couvrir et fortifier, ni eau pour y faire subsister les soldats. »

Quelques années avant l'expulsion des Espagnols, en 1636, le duc de Savoie avait proposé au cardinal de Richelieu d'annihiler la forteresse de Monaco en comblant le port et en établissant des fortifications à Moneghetti.

Richelieu refusa de laisser faire et sauva Monaco.

11

Le quartier de Moneghetti est limité à l'Est par le vallon de Sainte-Dévote où vient finir le boulevard de l'Ouest.

Le boulevard de l'Observatoire. — Par ordonnance souveraine du 4 août 1899, le prince Albert a prescrit la construction d'une voie carrossable de 8 mètres de largeur, dite *Boulevard de l'Observatoire* qui, partant de la propriété Marquet, au boulevard de l'Ouest, près le pont de Sainte-Dévote, traversera les quartiers de Moneghetti, Castelleretto, Révoires et la Colle, et aboutira à la porte de l'Observatoire, mettant en valeur, par un accès facile, les terrains de ces quartiers où les constructions se multiplient si rapidement.

Un détail : cette ordonnance souveraine du 4 août 1899, le prince Albert l'a donnée et signée à bord de son yacht *Princesse-Alice*, au Spitzberg.

C'est le seul acte de souverain qui vienne du pôle !

Quartiers à l'Ouest de la Condamine

CANTON, FONTAINE-VIEILLE LES SALINES

Tout à l'Ouest de la Principauté sont les quartiers de Canton, de Fontaine-Vieille et des Salines.

On s'y rend de la place d'Armes de la Condamine en prenant le boulevard Charles III, qui suit jusqu'à la place du Canton la base des escarpements de Serravalle sur lesquels s'élèvent les remparts de l'arrière du Palais, où sont les jardins.

C'est en 1875 que l'on élargit ce boulevard Charles III. En exécutant les travaux, les terrassiers mirent à jour une sépulture ancienne qui paraissait dater des premiers siècles de l'ère chrétienne et qui a donné lieu à une constatation curieuse :

Dans une cavité ayant à peu près 50 cent. sur tous les côtés, protégée par deux *tegulae* (tuiles galo-romaines) on a recueilli les ossements d'un squelette qui étaient superposés et paraissaient en partie seulement incinérés. On a pensé que pour concilier les coutumes païennes avec les exigences du nouveau culte, les Gallo-Romains enlevaient les corps des bûchers avant leur réduction complète en cendres, afin de pouvoir les inhumer. Divers objets antiques ont été recueillis en cet endroit.

Tout près, au coin de l'avenue de la Gare et de la place d'Armes, M. Gindre, en faisant bâtir sa maison, a trouvé de belles médailles romaines et des pièces de monnaie dont il a fait don au Musée de Monaco.

Place du Canton. — Au tournant du rocher, une belle place a été ménagée, dénommée place du Canton. Elle domine l'anse du Canton formée par l'angle du rocher de Monaco et de la plage (*canton* en patois signifie *coin*).

Sur les jardins en terrasses qui sont à la base des escarpements de Monaco, une poterne est cachée dans des anfractuosités et, par des escaliers creusés dans le roc, on monte à un point des jardins où s'élevait une tour aujourd'hui détruite. Cette issue secrète a été établie sous le règne de Lucien. Auparavant aucune communication n'existait de ce côté entre la mer et la place. C'est ainsi que lors du siège de 1506, les émissaires venus de Nice et abordant la nuit par l'anse du Canton pour échapper à la surveillance des troupes génoises du blocus, durent être hissés à Monaco au moyen de cordes.

Chemin du Cap-d'Aglio. — Partant de la place du Canton, le boulevard Charles III va rejoindre la route vers Nice.

Parallèlement au boulevard Charles III, le chemin du Cap d'Aglio descend vers la plage. Un petit établissement de bains se voit en bas. Autrefois, on avait projeté d'établir ici l'Etablissement des Bains de Mer, et le pavillon qui existe avait été construit dans ce dessein. Mais, mieux avisé, on choisit définitivement la belle, douce et sablonneuse plage de la Condamine.

Ce pavillon appartenait en 1860 au prince Guillaume de Wurtemberg, qui a épousé en 1863 la princesse Florestine de Monaco et qui est décédé en 1869.

Après une série de maisons, on arrive devant un vaste bâtiment dont la haute cheminée porte la date de sa construction, 1897 : c'est la station électrique de la Société Monégasque.

A son ombre est dissimulée l'usine pour l'incinération des balayures collectées dans la Principauté.

Ces bâtiments sont au quartier de Font-Vieille, ainsi nommé d'une source à laquelle on attribuait une vertu curative pour les yeux.

Le chemin devient plus étroit, fort pittoresque, monte au niveau de la voie ferrée, et vient aboutir au quartier Saint-Antoine, en avant du cap d'Aglio.

LE QUARTIER DES SALINES

C'est tout le quartier qui, de la mer aux escarpements de la Tête-de-Chien, forme la frontière de la Principauté à l'Ouest.

Les princes de Monaco avaient ici des salines actives, et ils vendaient du sel même aux ducs de Savoie, bien que ceux-ci eussent leurs salines assez près, à l'ouest du Cap d'Ail, dans l'anse de Saint-Laurent d'Eze.

Le quartier des Salines a conservé ce nom. Il comprend, au-dessus du chemin de fer et de la route nationale : 1° le cimetière ; 2° l'Hôtel-Dieu, auquel on arrive par une large voie en lacets gagnée dans le rocher ou soutenue sur des voûtes.

Le Cimetière. — Le cimetière est en bordure de la route nationale. Du chemin, le passant distrait ne voit qu'un épais rideau d'arbres toujours verts, mais celui qui sait, remarque, à travers les feuillages, des blancheurs de marbre et des croix aux bras étendus, comme l'homme en prière.

Cette nécropole est un jardin en plusieurs terrasses, où chaque tombe, même la plus modeste, a son petit coin verdoyant et fleuri. Au centre, dans l'axe qui de la grille d'entrée va à la chapelle supérieure, est la tombe monumentale du baron Edouard Imberty. Entre deux statues en marbre, sur la face Sud de la chapelle, un buste représente en uniforme l'éminent magistrat dont le rôle, si honorable dans l'histoire de la Principauté, a été résumé plus haut. (Voir : la Condamine, rue Imberty, p. 130.)

A un angle de la terrasse supérieure, deux tombes accolées, de style sobre et élegant, surmontées chacune d'un blason sculpté, sont celles de la

famille de Migieu et de la famille Gastaldi (maire de Monaco), où repose Mme Louise de Montfort, comtesse Gastaldi.

On remarque la tombe de M. J. Urbain Blanqui, où prie une figure voilée empreinte d'indicible tristesse ; celles où se lisent les noms connus et estimés de vieilles familles monégasques : Bellando, Crovetto, Noghès, Sigaldi, Laforêt, Otto, etc Puis, d'autres qui font rêver, celle-ci par exemple. Sous une inscription allemande est gravé, en français : « *L'amour est plus fort que la mort* ». L'ornement symbolique est fait de pensées et de lierre. Quel drame aboutit à ce monument?

Bustes et médaillons sont nombreux sur les marbres. Sur une pyramide, un médaillon en bronze représente une tête typique d'artiste : celle de Jean Notari. Voici les bustes de Mme Fanny Otto, née de Sigaldi, et de Mme Adèle Otto, née Fournari ; celui de M. Théodore Gastaud ; le médaillon de M. E. Magnan, sur une belle chapelle en marbre à ornements dorés.

Le cimetière protestant mérite aussi une visite : Dans la paix de la mort reposent, côte à côte, Wladimirowitch Werefkinn, capitaine de la garde impériale russe, et Renton George Poynter, capitaine au 87e Royal Irish fusiliers. Des tombes en marbre nous disent les noms et les titres de personnalités étrangères qui ont voulu rester là pour toujours : c'est M. A. de Frankestein, conseiller d'Etat russe, chevalier de la Légion d'honneur, de Saint-Wladimir, Sainte-Anne et Saint-Stanislas ; — William Phillips Clarke de Barbadoes, West Indies ; Ch. Marshall Fisher, de Melbourne, Australie ; — Arthur Waller, sollicitor de Londres ; Charles Lascelles, du 68e Durham Light Infanterie, et Alexandre Duncan, des Highlanders ; d'autres encore.

Ainsi nos cimetières reproduisent le cosmopolitisme de notre pays.

Pour ces étrangers morts ici, combien sont nombreux ceux qui ont dû la santé à l'influence de notre soleil. — et, qui sait ! peut-être même ceux-là qui ont mis leur tombe si loin de leur berceau, voulaient-ils témoigner leur reconnaissance au pays dont le climat a prolongé leur vie !

L'HOTEL-DIEU

Dominant le quartier des Salines, une file de bâtiments neufs sur une plate-forme : c'est l'Hôtel-Dieu inauguré en avril 1902. Demandons la description de ce grand établissement hospitalier à M. le Docteur L. Colignon, qui en est le savant médecin. — Il nous dit :

« Le nouvel Hôtel-Dieu, dont les plans sont dus à M. Delefortrie, Inspecteur général des travaux d'architecture de la Principauté, réunit dans ses divers bâtiments tous les services hospitaliers de la ville de Monaco.

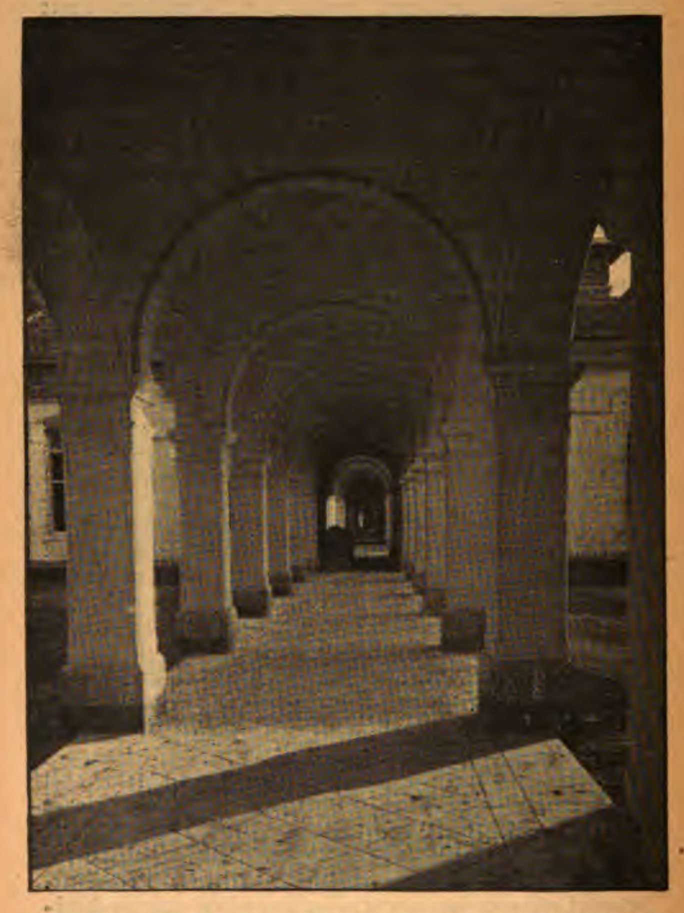
« Il comprend dans une seule enceinte des services qui sont ailleurs disséminés dans des locaux séparés et constitue de ce fait un établissement nosocomial complet :

« Le plan général de l'établissement est le suivant :

« 1° Le bâtiment de l'administration contenant les parloirs, l'économat, les cabinets des médecins, la pharmacie, la chapelle, les logements des sœurs et du personnel.

« Il est séparé des cuisines, qui sont placées au nord et en arrière du bâtiment par la grande galerie qui règne sur toute la longueur du groupe central.

« 2° De chaque côté de ce corps de logis principal, deux pavillons de malades, soit quatre en tout. Ils sont séparés les uns des autres ainsi que du bâtiment central par des jardins, mais réunis entre eux transversalement par la galerie.



LA GRANDE GALERIE DU NOUVEL HOTEL-DIEU

(Voir page 153).

« 3° Aux deux bouts, de ce long couloir, à droite, le pavillon de la chirurgie et de la maternité; à gauche, la villa des payants.

« 4° Enfin, disseminés dans les jardins, loin de l'hôpital proprement dit, les services : écuries, remises, buanderie, salle de désinfection, et à l'entrée même du parc, le bâtiment de la conciergerie, avec un local pour la consultation gratuite et un autre pour un fourneau économique.

« Il est facile, après cette simple énumération, de saisir l'économie générale du système adopté dans la construction de l'hôpital de Monaco.

« On a voulu : 1° éviter l'inconvénient de la dispersion trop grande des services en constituant un groupe principal de bâtiments ; 2° mais isoler le



MÉDAILLON, par SAMUEL
décorant la porte centrale de l'Hôtel-Dieu

plus possible de ce groupe tout ce qui peut être nuisible aux malades ordinaires et notamment la baraque des contagieux.

« Il est bien évident que dans le groupe central existe en réalité un isolement suffisant des divers pavillons; ils sont réunis toutefois par une galerie

qui devrait être vitrée dans un climat moins clément que le nôtre ; mais à Monaco elle peut rester ouverte sans danger,

« Bien qu'il en existe d'analogues ailleurs, cette galerie est certainement, par ses dispositions particulières, une des plus heureuses conceptions de l'établissement : elle est due au Prince qui en a été l'inspirateur. Sa longueur est de plus de cent mètres. Entre chaque pavillon elle est ouverte largement par des baies à plein cintre qui donnent accès de chaque côté, dans le jardin. Sa fonction est de mettre en communication les services principaux.

« Le terrain sur lequel on a dû disposer ce plan général présente de grosses difficultés à cause de sa déclivité très prononcée.

« Il comprend une surface de 2800 mètres de terrain planté d'arbres, formant diverses terrasses étagées les unes au-dessus des autres. Son altitude moyenne est de 81 mètres au-dessus du niveau de la mer. Il est franchement orienté vers le midi et est soumis à l'influence des deux vents régnants dans la Principauté : le vent est, le vent nord-ouest. Il est bien abrité du vent du nord ou vent froid. La constitution du sol est calcaire : — il est composé surtout d'éboulis anciens descendus des montagnes voisines. Ce terrain est particulièrement perméable : il laisse passer facilement les eaux pluviales et ne conserve aucune humidité, ce qui le rend parfaitement sain.

« Le groupe principal de bâtiments, dont la longueur est de plus de 200 mètres, n'a pu être placé au milieu de cet espace qu'en préparant d'abord, au moyen de remblais et de déblais coûteux, une plate forme de niveau à laquelle on accède par une route en lacets, mais à pente relativement douce. Les autres parties du terrain ont gardé leur aspect primitif.

« Les oliviers, caroubiers, eucalyptus ont été conservés autant que possible ; d'autres arbres ont été plantés en grand nombre et c'est dans cette espèce de parc qu'on a disséminé les services isolés. »

L'ASSAINISSEMENT DE LA PRINCIPAUTÉ

A propos de l'usine pour l'incinération des balayures, qui est au quartier Fontvieille, il est intéressant d'indiquer avec quel soin on assure l'assainissement de la Principauté.

Déjà nous avons vu, dans notre promenade autour des remparts, que les services tels que l'Abattoir, sont discrètement dissimulés à la base du rocher, sur son bord sud-ouest, caché à la terre et balayé par l'air marin du large.

Pour l'ensemble du service d'assainissement, voici quelques notes qui nous sont communiquées par un savant spécialiste :

La Principauté de Monaco, assise sur un roc calcaire, est abritée des vents de terre par une chaîne de montagnes qui l'enveloppe en fer à cheval. Ce bouclier protecteur lui accorde, par sa position et sa nature, un climat tempéré et très sain. La Méditerranée baigne la partie ouverte ; sa masse d'eau profonde (nous avons vu qu'à l'entrée du port la profondeur est de 38 mètres) la débarrasse de toutes les impuretés véhiculées par les égouts. Sur le rivage de la mer de nombreuses sources alimentent la ville d'une eau pure et limpide, leur débit est d'environ 10.000 m. c. par jour.

Grâce aux sacrifices de l'administration, son assainissement n'a rien à envier aux modernes cités anglaises. Tous les ans, des travaux d'amélioration complètent les rares lacunes découvertes par l'infatigable conseil d'hygiène.

La grande déclivité du sol de la Principauté assure l'écoulement rapide de ses eaux, chaque tête d'égout est dotée d'un bassin de chasse; ces appareils, au nombre de cinquante, envoient chacun en deux fois 40 m. c. d'eau par jour.

Les eaux pluviales et d'arrosage tombent dans les égouts en traversant des bouches inodores, système Kruger et Tschirret. Les émanations des eaux-vannes canalisés par les égouts même s'échappent dans les points hauts par des cheminées d'appel.

Les eaux usées qui se déversaient dans le port sont refoulées sur la plage de Fontvieille, à 1 kilomètre des chambres à sable ; de zéro elles montent à la cote 24 et sont noyées à la cote 6, à 120 mètres du rivage, où l'on a trouvé de grandes profondeurs. Cette installation, avec éjecteurs « Shone », assure l'assainissement du futur port actuellement en construction.

Le « tout à l'égout » fonctionne depuis 1894. Comme hygiéniste, nous nous louons des services qu'il rend : plus de fosses fixes, plus de foyers d'infection.

Les égouts de forme ovoïde ont environ 2 mètres de haut et 0. 90 de large à la naissance de la voûte, les nouveaux modèles possèdent une cuvette avec banquette. Une équipe d'égoutiers les visite toutes les semaines; leur entretien est facilité par les chasses bienfaisantes des bassins.

Les voies publiques sont arrosées deux fois par jour ; cinquante cantonniers assurent leur nettoiement sur une longueur de 20 kilomètres environ.

Les ordures menagères sont incinérées par des destructeurs Horsfall à Fontvieille.

L'usine d'incinération construite par la Cie Nationale d'Assainissement de Paris (siège, 17, rue de Châteaudun) comprend quatre cellules, pouvant incinérer 70 m. c. par jour.

Ajoutons que la Commission officielle d'hygiène fonctionne très sérieusement à Monaco et que c'est la Société des Bains de Mer qui, d'accord avec le Gouvernement, est chargée d'assurer les services de nettoyage dans toute l'étendue de la Principauté.

Ces diverses installations ont été visitées par de nombreuses personnalités qui s'occupent spécialement des questions hygiéniques, ainsi que par plusieurs délégués de villes importantes de France et de l'étranger. Tous ont constaté que la Principauté possède un système d'assainissement digne de servir de modèle.



Monnaie des Princes de Monaco
en leur qualité de ducs de Valentinois (1660).



MONACO, LA CONDAMINE ET LES SPÉLUGUES EN 1860
d'après une peinture à l'huile de Jules Defer

TROISIÈME PARTIE

MONTE-CARLO AUTREFOIS

DES ORIGINES A NOS JOURS

LES SPÉLUGUES

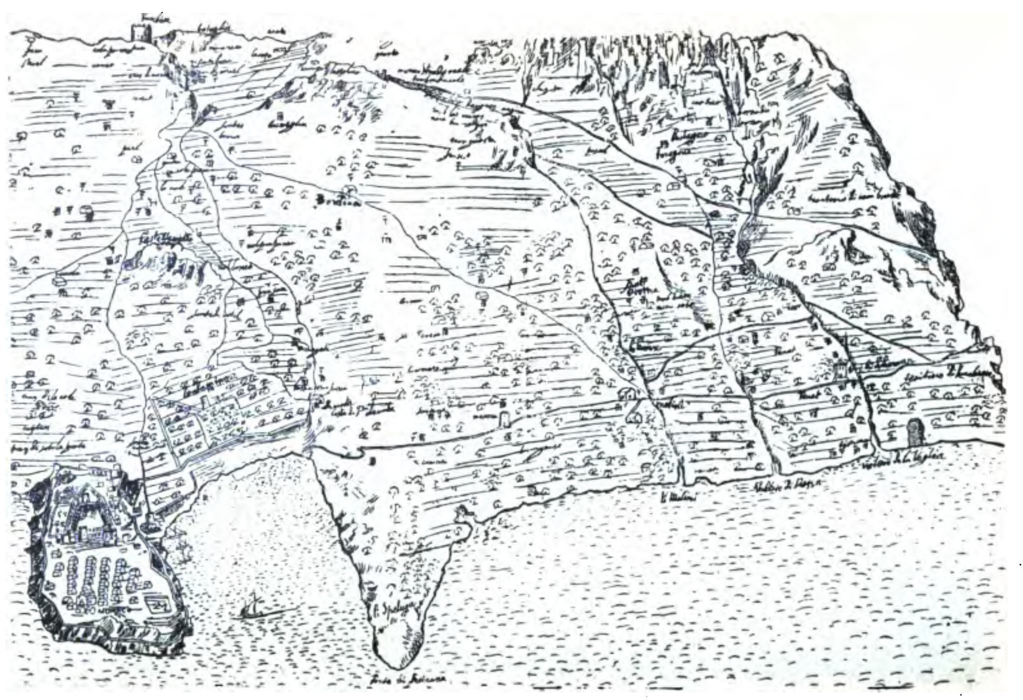
Monte-Carlo ! Ce nom est connu dans le monde entier. Son retentissement est égal à celui des villes les plus grandes, les plus illustres. Cette localité du littoral méditerranéen, longue d'un kilomètre, large de 700 mètres, créée depuis quarante ans à peine, est autant célèbre que des capitales qui ont plusieurs siècles d'histoire.

Avant de le décrire, traçons l'historique de ce petit coin de terre dont l'attraction est si puissante qne l'on y vient des pays les plus éloignés.

Temps antiques. — Le promontoire sur lequel s'élève Monte-Carlo s'est appelé les Spélugues jusqu'en 1866, date de l'ordonnance par laquelle le prince Charles III l'a baptisé : Monte-Carlo.

Spélugues vient du mot latin *Spelunca*, signifiant caverne. En effet, ce promontoire rocheux, aride, planté de maigres bouquets d'arbustes, était tout troué de grottes à fleur d'eau sur ses rebords, depuis le vallon de Sainte-Dévote jusqu'à la pointe Focinana, où se trouve aujourd'hui le tir aux pigeons.

C'est grâce aux abris naturels qu'il offrait que ce rocher devint une des stations de nos ancêtres de l'âge de pierre. Les Baoussé-Roussé de Menton, les Spélugues de Monaco, les rochers de Beaulieu,sont les trois stations des troglodytes dans notre région. (On sait que troglodyte vient du grec *troglè*, caverne, et *dumi*, habiter). En creusant des tranchées pour le chemin de fer, on remit à jour, particulièrement sous la villa Auguste, des grottes à moitié comblées où l'on trouva des vestiges de l'homme préhistorique.



PLAN FIGURÉ DE MONACO, DES SPÉLUGUES ET DES ENVIRONS, fait en 1602
d'après les *Documents Historiques* de M. G. SAIGE

On voit que Monte-Carlo peut prétendre à une belle antiquité comme station.

Plus tard, à l'aurore de la période historique, lorsque les Phéniciens établirent une de leurs plus importantes colonies à Monaco, ils prirent certainement des dispositions défensives des deux côtés de leur port d'Hercule. Qu'ils aient utilisé le plateau des Spélugues, on doit l'inférer des monnaies puniques, phéniciennes ou carthaginoises, trouvées en fouillant le sol, surtout lors de l'établissement des terrasses du Casino.

Les Romains aussi, qui avaient besoin de prémunir le port de l'*Alpis summae,* où s'embarquèrent Jules César et tant d'autres de leurs généraux, tinrent ce poste fortifié.

L'empereur Pertinax, né à la Turbie, s'étant amusé tout enfant dans les rochers des Spélugues, connaissait mieux que tout autre la valeur du port d'Hercule et les moyens de le défendre. Il fit construire une tour sur ce promontoire, à peu près à l'endroit où s'élève le Casino aujourd'hui. Cette tour surveillait le port et défendait la route qui de Monaco allait rejoindre la grande voie militaire à la pointe de la Veille. C'est en assez grand nombre que les antiquités romaines ont été trouvées sur ce plateau. Des monnaies de divers empereurs, mises à jour pendant les constructions du Casino et de plusieurs villas, ont été recueillies au Musée de Monaco. MM. Briguiboul, Zlotnicki, et bien d'autres, ont donné à ce Musée des pièces rares provenant des fondations de leurs immeubles.

Les Spélugues au XVIIe siècle. — Les documents du Moyen-Age nous montrent le promontoire des Spélugues aride et désert, tel qu'il resta jusqu'en 1860.

Dans une carte de 1602 on voit la côte rocheuse et pelée surtout à la pointe de Focinana, où sont aujourd'hui le Tir aux pigeons et les terrasses, et à l'occident sur le port de Monaco, à partir du vallon de Sainte-Dévote. Cette côte s'appelait la Costa Sainte-Dévote ; aujourd'hui ce nom est conservé par le quartier La Costa. *(Voir plan page 160).*

Sur le plateau, quelques rares bouquets d'arbres parmi les rochers.

A l'orient, depuis l'anse du Portier (sous le viaduc actuel du chemin de fer) qui se creusait plus avant dans les terres, jusqu'aux Moulins, s'étendaient des campagnes fertiles, étagées en gradins.

Un chemin, partant de la Condamine, gravissait la côte sur la rive gauche du vallon de Sainte-Dévote, un peu en

avant de la chapelle,et arrivait sur le plateau par deux lacets. Le chemin filait alors tout droit vers l'Est, passant d'abord dans les rochers, puis parmi les plantations d'orangers et d'oliviers Il reste encore une partie de ce vieux chemin qui était établi assez haut : c'est, après le boulevard Frontière ou du Midi, qui passe derrière l'église Saint-Charles, l'étroite rue, encaissée entre des murs de jardins, longeant le domaine de la Tour, qui va aboutir aux Moulins.

Une seule construction existait alors dans toute l'étendue des Spélugues. C'était une sorte de tour, au bord du chemin, vers les Moulins, et le domaine de la Tour lui doit assurément son nom. Rien autre. Il fallait aller jusqu'aux Moulins pour trouver un petit groupe de maisons.

Le chemin se poursuivait jusqu'à La Rousse et à Saint-Roman ; de là il montait à Varavilla, traversant toutes ces terres cultivées, où s'élevait une seule construction : la chapelle de Saint-Roman.

Tels nous sont indiqués le promontoire des Spélugues et ses environs dans le plan de 1602.

Conflits du XIVe au XVIe siècle. — Les vieux documents rapportent quelques épisodes dont ce promontoire fut le théâtre.

De même que Peille avait possédé sur Monaco des droits que les Grimaldi lui achetèrent, la Turbie affirmait avoir des droits sur les Spélugues.

En 1324, une violente querelle éclata entre Turbiasques et Monégasques, chacun voulant l'exclusivité de la pêche aux Spélugues. Un arbitre fut nommé : le vicaire de Nice, Audibert de Baraccio. Celui-ci se rendit sur les lieux et, dit Gioffredo, « il mit les deux partis en paix et concorde, prononçant une sentence d'après laquelle ceux de Monaco, puis ceux de la Turbie, pouvaient pêcher alternativement chacun deux jours ».

En 1429, des Turbiasques, poussés par le châtelain savoyard, se saisirent du promontoire des Spélugues, qu'ils voulaient garder. Le capitaine de Monaco, qui était Guideto de Cocconato, sortit de la forteresse avec quelques troupes et les expulsa. Le gouverneur de Nice s'en plaignit au duc de Savoie, Amédée VIII, qui menaça d'attaquer Monaco et de le détruire. Mais le duc de Milan, Philippe-Marie Visconti, sous le protectorat duquel s'était placé le prince de Monaco, chargea un jurisconsulte d'étudier le différend. A la suite de

cette consultation, le duc de Milan empêcha le duc de Savoie de mettre à exécution ses projets contre Monaco.

Dans les sièges que subit la forteresse, ce plateau des Spélugues fut utilisé comme une position excellente. C'est à la place même ou s'élève aujourd'hui le Casino que les Gênois établirent, pour leur siège de 1506, les plus fortes batteries ainsi que des remparts pour commander l'entrée du port.

Au XVIIIe siècle. — Pendant les guerres de Louis XIV contre le duc de Savoie, le grand roi chargea M. d'Asfeld d'inspecter la place de Monaco pour juger si les fortifications telles que venait de les améliorer le prince Antoine Ier pouvaient la mettre à l'abri d'un coup de main.

Dans son rapport au roi (1711) M. d'Asfeld dit :

« Vis-à-vis de la partie la plus faible de la place de Monaco, du côté du port où le rocher n'est fermé que d'une simple muraille, il existe un plateau dit des Spélugues, qui présente aux ennemis un emplacement favorable pour débarquer beaucoup de canons, et de là battre la muraille et l'ouvrir. »

Deux mois après, le maréchal de Berwick vint aussi visiter ce plateau des Spélugues et il dit que la forteresse pouvant être battue de ce côté serait bientôt ouverte ; mais il ajoutait que « dans un terrain de roc, la brêche ne pouvait être fort raide et que pour y arriver, les assaillants seraient obligés de débarquer avec des chaloupes sous le feu de la garnison, ce qui rendrait l'entreprise difficile. »

— Le dernier acte belliqueux ayant pour théâtre le rocher des Spélugues est plutôt comique.

En 1849, lorsque les Mentonnais firent leur révolution contre le Prince, une bande d'exaltés, vêtus et armés de façon hétéroclite, partit de Menton et se mit en marche vers Monaco jurant de proclamer la République Monégasque au palais même du Prince. L'ordre faisait défaut dans la colonne qui s'éparpilla et les premiers qui arrivèrent sur le plateau des Spélugues durent attendre les traînards. Là, des harangues furent prononcées et l'on se disposait à pousser plus avant, lorsque l'on vit les Monégasques couronner en foule les parapets des fortifications et mettre les canons en batterie. La bande jugea prudent de rebrousser chemin.

L'ORIGINE DU CASINO

Nous arrivons à l'époque où ce rocher va être transformé.

En 1856, le prince Charles III, frappé de l'importance toujours grandissante du mouvement des étrangers sur le littoral, jugeant que l'ouverture prochaine du chemin de fer allait encore l'augmenter, autorisa la création d'un Casino sur le modèle de ceux qui avaient fait la fortune de Hombourg, Spa et Baden-Baden.

La révolution de Menton et de Roquebrune, incitée par les agents sardes, venait de mutiler la Principauté.

Nous avons vu, dans la partie historique, que la famille de Grimaldi avait toujours eu des revenus personnels qui la dispensaient de recourir à des impôts sur les Monégasques : Dans la première période, c'était le droit de mer, compensant les charges de la police que les princes faisaient dans la Méditerranée, infestée de pirates musulmans ; dans la seconde période, les revenus de biens et apanages que leur avaient octroyé, d'abord, les souverains espagnols, ensuite, depuis Louis XIII et Richelieu, les souverains français, en échange du concours efficace que leur apportait la forteresse de Monaco.

La Révolution Française avait confisqué ces apanages et tari ces revenus.

Impossible d'y suppléer par la création d'industries dans le pays.

Désirant quand même assurer des ressources à ses sujets et, selon la tradition de sa famille, ne pas recourir aux impôts, Charles III accorda la concession du Casino à une Société ayant pour directeurs MM. Albert Aubert, ancien rédacteur du *Charivari*, et Langlois. Cette première Société, fondée au capital de 2.500.000 fr., s'installa à la villa Bellevue, la seule existant alors à la Condamine.



LES SPÉLUGUES EN 1864

(Photographie prise au moment où le Casino et l'Hôtel de Paris venaient d'être achevés).

M. Frossard de Lilbonne prit leur suite et fut bientôt remplacé par M. Daval. Les nouveaux concessionnaires portèrent en 1858 le Casino sur la place du Palais, dans la maison occupée aujourd'hui par les gardes d'honneur du Prince.

M. Daval s'étant ruiné, le privilège fut repris par la Société Lefebvre, Griois et Cie, formée de plusieurs capitalistes dont le duc de Valmy était le plus en vue. M. Léon Lefebvre en fut le directeur.

En cette époque de début, le Casino ne pouvait prospérer, l'accès de Monaco étant difficile. La route du littoral n'existait pas et on ne pouvait s'y rendre que par la route de la Corniche, pittoresque, mais longue, et par la voie de mer, au moyen de barques que l'on louait. Plus tard, seulement vers 1860 un service assez régulier fut organisé entre Nice et Monaco avec un vieux vapeur, la *Palmaria*, remplacé en 1866 par le vapeur *Charles III*, tenant mieux la mer.

La nouvelle Société Lefebvre, Griois et Cie changea encore de local. En 1860 elle installa le Casino à l'extrémité de la rue de Lorraine dans la villa Garbarini, que l'on appelait « la Maison du Général », parce que jusqu'au départ des troupes sardes composant la garnison, elle avait servi de résidence au général qui les commandait. Ce départ avait eu lieu en 1859 la garnison ayant été envoyée à l'armée opérant contre l'Autriche.

Le nouveau Casino organisait souvent des fêtes. Une gentille petite scène y était installée et l'on y donnait des concerts, voire des représentations que vante Théodore de Banville dans son livre : *La Mer de Nice* (1861).

Les fêtes du soir avaient un cachet particulier. Depuis la place de la Visitation, devant le Casino, jusqu'au port, sur toute l'étendue de l'Avenue des Pins et de l'Avenue de la Porte-Neuve, on disposait des poteaux à consoles sur lesquels des bois rési-



MONTE-CARLO ET LA CONDAMINE EN 1872

neux de pin étaient allumés. Après la fête, les voitures défilaient devant cette illumination, amenant au port les convives qui devaient s'embarquer pour retourner à Nice.

Parmi les habitués du Casino figuraient : avant 1860, le comte La Marmora, gouverneur de Nice, frère du général ; après 1860, M. Gavini de Campile, préfet des Alpes-Maritimes. Le record de l'assiduité était détenu par la princesse Souvaroff.

Le Casino aux Spélugues. — Dès 1856, en accordant le privilège aux premiers fermiers, le prince Charles III avait stipulé que, dans un temps déterminé, le Casino devait être définitivement édifié sur le promontoire des Spélugues.

Un tableau de Jules Defer, que nous reproduisons page 158, montre les Spélugues, la Condamine et Monaco à cette époque.

Le Prince, qui pressentait l'extension des villes du littoral, sachant que Monaco était limité par son plateau et sa ceinture de remparts, se préoccupait de régler l'agrandissement prévu en lui donnant une direction raisonnée. Il voyait dans les Spélugues transformées par le Casino, un pendant mondain à la ville historique de Monaco.

En 1860, pour exécuter les clauses du contrat, la Société Lefebvre fit commencer les travaux au plateau des Spélugues sur des terrains achetés à bas prix au comte Rey.

Nous reproduisons, d'après le journal l'*Eden*, de 1858, qui fut le premier titre du *Journal de Monaco*, une gravure assez rudimentaire représentant le premier projet de Casino aux Spélugues.

En vue de peupler rapidement le désert qui entourait les chantiers du nouveau Casino, on offrit les terrains gratuitement à tous ceux qui s'engageraient à construire une villa ou maison. Nul n'accepta.

On refusait de prendre pour rien des terrains qui, moins de trente ans après, devaient être vendus aussi cher que les terrains des Champs-Elysées à Paris ou de Picadilly à Londres !

En 1862, par une belle journée du mois de mai, eut lieu l'inauguration du nouveau Casino, qui



PREMIER PROJET DE CASINO AUX SPÉLUGUES
d'après le journal l'*Eden*, publié en 1858

n'était guère qu'une villa assez ordinaire. Le prince Albert, alors âgé de douze ans, posa solennellement la première pierre. Bon augure pour le nou-

vel établissement : En même temps avait lieu l'inauguration du chemin de fer de Marseille à Cagnes, qui allait être poursuivi sur Nice et Monaco.

M. François Blanc prend la concession. — La Société Lefebvre, Griois et Cie, qui n'avait pas une base financière solide, s'était à peu près ruinée avec ces constructions. Elle cherchait à céder son privilège.

M. François Blanc, qui avait fait réussir avec éclat le Casino de Hombourg, se trouvait à Paris vers la fin de 1862. M. Lefebvre chargea un de ses amis de le pressentir s'il voulait acquérir la concession. M. Blanc n'accepta pas tout de suite, refléchit, s'informa.

Le 31 mars 1863, ayant pris une résolution, il vint à Monaco, et se rendit dans le bureau du Directeur, M. Lefebvre, où se passa la scène que Marie de Saint-Germain a racontée et qu'on a tant de fois répétée après lui. Nous la répétons, à notre tour, mais en la modifiant un peu par souci de vérité :

« Vous cherchez à vendre votre concession, » dit M. Blanc, « je suis disposé à la prendre. Réfléchissez. Je reviendrai à 3 h. 1/2, car je dois repartir à 4 heures avec le vapeur et je tiens à avoir une solution avant de rentrer à Nice. »

On s'entendit sur le prix, d'autant plus facilement que l'ami de M. Lefevbre en avait déjà discuté avec M. Blanc à Paris. Ce prix, de 1.700.000 fr., fut remis en trois bons sur la Banque de France.

Tout de suite, il fallait obtenir l'approbation du Prince. M. de Payan, secrétaire général du Gouvernement, fut chargé de présenter le projet à Charles III, qui connaissant la valeur de M. François Blanc, et certain avec lui de l'avenir de l'entreprise, se hâta d'approuver le transfert de la concession.

Le 1er avril 1863, M. Blanc forma *la Société*

LES FONDATEURS DE MONTE-CARLO



LE PRINCE CHARLES III
d'après le dernier portrait fait avant son décès en 1889

(Cliché Franz Bucher, Monte-Carlo).

Anonyme des Bains de Mer et du Cercle des Etrangers à Monaco, avec durée de cinquante ans, au capital social de 15 millions, représentés par 30.000 actions de 500 francs.

Tout de suite la confiance revint, les actions furent très recherchées, et d'illustres personnages voulurent s'en procurer. Le pape Léon XIII, alors cardinal, fut un des premiers actionnaires de Monte-Carlo.

De ce moment date la fortune du promontoire des Spélugues, que d'actifs travaux transformèrent entièrement. Marie de Saint-Germain poète malade venu à Monaco en 1860 pour se soigner, et qui assista à la métamorphose, écrivait en 1875 : « L'aridité est devenue féconde, le désert s'est peuplé, le rocher aride est devenu un immense bouquet. La civilisation avec tout son luxe a embelli cette solitude. De larges avenues, bordées d'arbres verts et de maisons blanches, sillonnent en tout sens ce superbe plateau, joyau de verdure enserré dans un écrin de montagnes. »

Nous donnons, page 165, une des premières photographies faites de Monte-Carlo, qui s'appelait alors encore les Spélugues. Cette photographie date de 1864 et nous a été communiquée par M Robini, miroitier-encadreur à la Condamine de Monaco. Le Casino dans sa première forme et l'hôtel de Paris sont à droite. La maison du milieu est celle où se trouve actuellement le bureau des Postes.

Le nom de « Monte-Carlo ». — Le prince Charles III voulut effacer le nom de : *les Spélugues*, lequel ne pouvait être approprié à la nouvelle ville qui se développait rapidement.

Par ordonnance du 1er juin 1866, il décida que « la partie du territoire comprise entre la grande route de Monaco à Menton et la mer, depuis le vallon de Sainte-Dévote jusqu'au chemin dit de

LES FONDATEURS DE MONTE-CARLO



M. FRANÇOIS BLANC

(Cliché Franz Bucher, Monte-Carlo).

Franciosi, porterait désormais le nom de Monte-Carlo ».

Le prince voulait être le parrain de la ville dont il prévoyait le magnifique avenir.

L'idée de Charles III se réalisait rapidement : la Principauté avait trois villes comme autrefois, avant le détachement de Menton et Roquebrune : c'étaient Monaco, la Condamine et Monte-Carlo.

M. François Blanc. — Quelques notes sur le créateur de Monte-Carlo.

M. François Blanc avait fait une étude approfondie des sciences économiques. Sa compétence était reconnue dans tout le monde financier. En 1848, le *Constitutionnel*, qui était alors l'organe de la riche bourgeoisie, lui avait demandé de traiter les questions financières et il y avait signé des articles très remarqués. Il avait publié aussi un livre sur la question des capitaux en dépôt.

Appelé à la direction du Casino de Hombourg, que l'on appelait *Maison de Conversation*, il sut en faire le palais le plus somptueux du genre.

C'était un petit homme aux fines moustaches coupées en brosse, blanches déjà quand il vint à Monaco, en 1863, — il avait alors 57 ans.

Ce qui le séduisit à Monaco, ce fut d'y retrouver, dans un cadre plus beau, les mêmes virtualités de succès qui l'avaient tenté autrefois à Hombourg. Comme là-bas, l'attraction contemporaine s'entourait de sites riches d'histoire. A Hombourg, la Maison de Conversation avait pour environs la chaîne du Taunus, la Maison de Chasse, le Parc aux cerfs, la Roche Elisabeth, le chêne de Luther et le camp romain de Saalbourg, dont les vieux débris étaient un prétexte à visites. A Monaco, le Casino s'élevait sur un sol illustre, à la porte de l'Italie et des Gaules, au pied des trophées de La Turbie, sur la lisière de l'Agel, nœud de la chaîne des Alpes ; au bord du port d'Hercule et en face d'une ville



LE CASINO EN 1875 (façade Nord)

dont l'importance historique est proclamée tout d'abord par sa forme pittoresque.

M. François Blanc contribua de son argent et de sa personne au succès de l'entreprise. Infatigable travailleur, régulier comme un chef d'administration modèle, on le vit à Monaco s'occuper de tout, aussi bien des détails de l'administration intérieure que des constructions et des embellissements extérieurs.

Un juge des plus autorisés, lord Brougham, l'illustre auteur du grand ouvrage sur la *Constitution Britannique,* auquel la ville de Cannes a élevé une statue, aimait s'entretenir avec M. François Blanc, et voici ce qu'il a écrit à son sujet :

« J'ai trouvé à Monaco des spécimens de tous les genres de curiosités et d'intérêt que peut offrir la civilisation. En huit jours, j'y ai causé d'art avec les artistes les plus renommés ; de littérature avec les littérateurs les plus célèbres ; de galanterie avec les reines des premiers salons et des premiers théâtres de l'Europe ; de politique avec les hommes d'Etat les plus éminents ; d'économie politique et de finances avec M. Blanc que j'estime l'une des plus grandes capacités financières de France, la première peut-être, et qui m'a vivement étonné par la simplicité et à la fois la profondeur de ses vues et de ses calculs. »

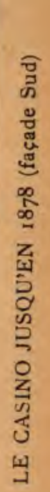
Dans son administration, M. François Blanc avait compris comme partie importante : la Charité. Son concours financier était assuré à toutes les œuvres utiles qui lui étaient signalées. A côté des dons de pure bienfaisance, des subsides étaient distribués aux sociétés ; des subventions pour les fêtes aux villes du littoral.

En 1874, lorsque le Gouvernement français avait besoin de cinq millions pour achever le Grand Opéra de Paris, M. François Blanc lui prêta cette somme.

Voici le décret paru à l'*Officiel* à ce propos :

« Le Président de la République Française,

« Sur le rapport du Ministre des Travaux Publics ;



LE CASINO JUSQU'EN 1878 (façade Sud)

« Vu la loi du 24 mars 1874, autorisant le Ministre des Travaux Publics à accepter les offres qui lui seraient faites, soit par des réunions de propriétaires, soit par des sociétés de crédit, d'avancer à l'Etat : en 1874, la somme de 3.900.000 francs ; en 1875, la somme de un million de francs, nécessaire à l'achèvement du nouvel Opéra et à l'acquisition du matériel et fixant les conditions principales de ces avances :

« Vu le procès-verbal de l'adjudication passée le 28 avril 1874, par le Ministre des Travaux publics, duquel il résulte qu'une seule soumission a été déposée au nom du sieur *Blanc François* et qu'elle remplit les conditions requises, ensemble ladite soumission ;

« Le Conseil d'Etat entendu ;

« Décrète :

« Article 1er. — Est et demeure approuvée l'adjudication passée le 28 avril 1874, par le Ministre des Travaux Publics, pour l'exécution de la loi du 24 mars 1874, relative à l'achèvement du nouvel Opéra ;

« En conséquence, est acceptée définitivement l'offre faite par le sieur *Blanc François* d'avancer à l'Etat la somme de 4.900.000 francs au taux de 6 pour o/o et aux conditions énoncées tant dans ladite loi que dans l'arrêté sus-visé ;

« Article 2. — Le Ministre des Travaux Publics est chargé de l'exécution du présent décret.

« Fait à Paris, le 10 mai 1874.

« Maréchal de MAC-MAHON,
« *Duc de Magenta.*

« Par le Président de la République ;

« *Le Ministre des Travaux Publics,*
« R. de Larcy ».

En 1878, lorsque Charles Garnier mit tant d'âme à faire un chef-d'œuvre pour Monte-Carlo, le grand architecte exprimait sa reconnaissance à la mémoire de M. François Blanc.

Le fondateur de Monte-Carlo est décédé le 27 juillet 1877 à Loueche (Valais) où il était allé pour se reposer. Il était âgé de 71 ans. Les obsèques eurent lieu à l'église Saint-Roch de Paris, où, un an auparavant, père heureux, il mariait sa fille au prince Constantin Radziwil.



M. CAMILLE BLANC
Président du Conseil d'administration de la Société des Bains de Mer de Monaco, fils aîné du fondateur

(Cliché Frans Bucher, Monte-Carlo).

M. Camille Blanc. — Aujourd'hui, le président de la Société du Monte-Carlo est M. Camille Blanc, fils aîné de fondateur, chef actuel de la famille.

C'est le digne successeur de son père dont il a le goût d'activité, la puissance de travail, la promptitude et la rectitude de jugement. De son esprit ouvert et cultivé, il résulte pour M. Camille Blanc cette force. qu'il peut démêler tout de suite l'alliage du vrai et du douteux dans ce que lui disent les milliers de personnes qui s'adressent à lui. Sa finesse naturelle s'est encore affinée à l'usage de ses fonctions. Mais, vrai gentilhomme, il sait toujours mener la conversation comme il convient, avec bonté ou avec esprit. Etendant le mot que Beaumarchais prête à Figaro, nous dirons que dans la direction de Monte-Carlo, il déploie une intelligence qui serait utile à plus d'un ministre de grand Etat.

J'écris ces lignes pour accompagner le portrait, sans plus de souci de flatterie que le photographe n'en avait en reproduisant ses traits. Si parfois des gens écrivent sur M. Camille Blanc sans le connaître, moi j'ai l'honneur de le connaître fort bien, et je tiens à m'en expliquer afin de montrer que tous les termes que j'emploie sont pesés pour ne dépasser d'une once la vérité.

Aux élections municipales de 1900 à la Turbie, — la commune qui enclave Monte-Carlo — M. Camille Blanc réunit le plus grand nombre de voix et fut élu en tête de liste, ce pourquoi il fut nommé maire. Celui qui écrit ces lignes fut élu immédiatement après lui. Les suffrages des électeurs nous avaient placés côte à côte. Cette désignation nous a fait collègues.

J'ai eu l'honneur, depuis, d'apprécier le caractère de M. Camille Blanc et, mieux que bien d'autres, je puis en témoigner.

Je l'ai vu présider, comme maire, nos assemblées municipales à la Turbie, calmant les passions,

apaisant les rivalités, tenant en cohésion des éléments disparates, avec un bon sens loyal qui, en peu de temps, l'a élevé, aux yeux des partis d'une commune très divisée, au rang d'un haut arbitre. La Turbie y a gagné une période de tranquillité, d'autant plus remarquable que dans les communes voisines où les mêmes causes de divisions existaient, les luttes de partis s'exagéraient jusqu'à l'assassinat. Faisant ici œuvre d'historien, je rappellerai le drame de Roquebrune en 1901.

Après avoir présidé le Conseil municipal de la Turbie, M. Camille Blanc s'en allait présider soit le Conseil d'administration, soit la réunion des actionnaires de Monte-Carlo. Là, — d'autres, ainsi que moi, peuvent l'attester — il apporte les mêmes qualités, rectitude d'esprit, impartialité, loyauté, qui lui assurent une influence indiscutée sur des financiers venus de tous les coins de l'Europe.

Pour les mêmes raisons, il est le président autorisé de la Société des Courses qui, outre son but sportif spécial, a pour tâche de faire prospérer nos villes de saison. C'est sous sa présidence que les prix ont été augmentés jusqu'à cent mille francs. Aussi les réunions hippiques du Var, en novembre, en janvier, en avril, ont-elles pour effet d'amener un nombre toujours plus considérable d'étrangers qui restent ensuite à Nice ou se répandent sur le littoral.

Si lord Brougham vivait encore, il aurait loué le fils autant qu'il a loué le père et, surtout, il aurait apprécié cet ensemble de qualités : un esprit qui voit juste et embrasse les divers aspects des situations, une instruction qui le tient de pair intellectuellement avec ses interlocuteurs, qu'ils soient industriels, financiers, artistes ou littérateurs.

Tel est le portrait moral de M. le Président de la Société des Bains de Mer de Monaco.

Pour nous résumer, il exerce ses fonctions par

droit de chef de famille et d'élection ; mais, préparé à cette tâche plus complexe qu'on ne croit généralement, il devrait l'exercer encore du droit qui revient au plus capable et au plus digne.

M. Edmond Blanc. — Nous publions aussi deux autres portraits de la famille du fondateur de Monte-Carlo.

M. Edmond Blanc, député, grand propriétaire



M. EDMOND BLANC
Fils cadet du fondateur de Monte-Carlo

de chevaux, dont les haras sont réputés et qui prend une part souvent heureuse dans la plupart des grandes réunions hippiques.

Le Prince Roland Bonaparte. — Le prince Roland Bonaparte, qui a épousé une des filles de M. François Blanc, est un savant géographe, qui fut élu en 1897 président de la Société de Géographie de Paris.

On lui doit de nombreuses publications, notamment les recherches sur les variations périodiques des glaciers ; une étude sur le lac glacé de Mœrjelen ;



LE PRINCE ROLAND BONAPARTE

un mémoire sur les derniers voyages des Néerlandais à la Nouvelle-Guinée ; puis, des travaux sur la Corse, etc.

Il a encouragé les études géographiques, pris à sa charge les frais de publications importantes : nous citerons au premier rang un grand recueil de tous les documents mongols connus jusqu'à ce jour. Il a concouru aux travaux scientifiques exécutés au Mont-Blanc et à l'établissement d'un laboratoire maritime de zoologie à Banyuls.

L'appui qu'il donne aux différentes Sociétés scientifiques font un protecteur de la science de ce prince qui est lui-même un savant distingué.



LA
DE
DEVENS
COMMUNE
CARLO
MONTE
Gare de Bordina
BORDINA
LES MULES
MONTE-CARLO SUPÉRIEUR
MONTE-CARLO
PORT DE MONACO
Pointe Focinana
TERRASSES

PLAN DE MONTE-CARLO

depuis le vallon de Sainte-Dévote, qui le sépare de la Condamine, jusqu'au vallon de Saint-Roman, frontière Est de la Principauté de Monaco. — La ligne croisillée marque la frontière. — Le port est tel qu'il sera une fois achevé.

(Dressé par M. Henriett, géomètre, Nice).

MONTE-CARLO AUJOURD'HUI

Depuis 1866, date où les Spélugues ont pris le nom de Monte-Carlo, ce promontoire a subi une transformation unique au monde. C'était un cap aride, ensoleillé, dont la pointe de rochers gris, orteil du Mont Agel, se bordait du bleu de la Méditerranée. On eut dit un promontoire de la Grèce.

Rapidement il a remplacé ses côtes rocheuses et ses champs d'oliviers par une ville de plaisance. Autour du Casino, se sont multipliés les hôtels, les villas, les palais, surgissant des encadrements verts de leurs jardins.

Nous réunissons ici quelques vues inédites montrant les états successifs de ce promontoire.

1e page 158. — L'aspect des Spélugues avant toute construction, d'après une peinture à l'huile très exacte faite sur place en 1860 par un artiste de talent, Jules Defer.

2e page 165. — La première photographie prise de Monte-Carlo en 1864, lorsque le Casino et l'Hôtel de Paris venaient à peine d'être achevés, un an après que M. François Blanc en avait pris la direction, communiquant sa fièvre d'activité à tous.

3o page 167. — Un photographie montrant les progrès déjà réalisés en 1872, avec les premières constructions édifiées autour du Casino primitif. La Condamine aussi commence à se bâtir et l'on voit encore près du port une partie du mur de l'ancien jardin.

4o page 175. — La façade nord du Casino, tel qu'il est resté jusqu'en 1878, époque où Charles Garnier le transforma en y joignant le théâtre et de nouvelles salles.

5o page 177. — La façade sud de ce même Casino primitif.

6o page 191. — Enfin, nous avons fait graver une photographie de M. Giletta reproduisant l'aspect de Monte-Carlo actuellement.



L'AVENUE DE MONTE-CARLO

La pente commence à Sainte-Dévote, après la Condamine, et s'arrête devant le bureau des Postes à Monte-Carlo. On voit, à la pointe du promontoire, le Tir aux Pigeons ; plus haut, la voie ferrée, puis les tours du Casino. Le vaste bâtiment sur le rocher à gauche, est l'Hôtel de l'Hermitage. Cette vue a été prise par M. Giletta, éditeur à Nice, au moment où Santos-Dumont commençait sa dernière ascension.

Cette série de vues placées dans un ordre chronologique, indique bien le chemin parcouru par cette station et il s'en dégage clairement les causes de la renommée universelle acquise par Monte-Carlo.

Les Américains eux mêmes, fiers de leurs villes champignons improvisées en quelques années, éprouvent une réelle admiration ici, car si la rapidité de croissance est égale, une différence essentielle existe: tandis que là bas on ajoute des maisons l'une à l'autre sans préoccupation esthétique, ici à Monte-Carlo le goût et l'art ont présidé toujours et partout aux conditions de construction des immeubles, d'arrangement des jardins, de propreté des voies, aux multiples détails d'hygiène, de perspective et d'ornementation.

PROMENADES ET VISITES

De la Condamine à Monte-Carlo. — De la Condamine on peut se rendre rapidement à Monte-Carlo. Un tramway y conduit partant de la place d'Armes, près de la gare de Monaco.

Le point de liaison est le boulevard de Monte-Carlo, dont la pente commence à Sainte-Dévote et qui s'élève en bordant l'Est du port de Monaco. C'est au commencement de ce boulevard, près du viaduc du chemin de fer, que se trouve la villa Colombe, que notre dessin (page 138) montre telle qu'elle était lorsque Méry y séjournait

Nous donnons (page 187) une vue du boulevard de Monte-Carlo, prise le jour où Santos-Dumont a effectué sa dernière ascension qui s'est terminée par la chute du ballon dans le port de Monaco.



L'escalier de la Gare au Casino, jusqu'en 1878

(Cliché Degand).



L'escalier de la Gare au Casino, aujourd'hui

(Cliché Giletta)

DE LA GARE AU CASINO

A la Gare de Monte-Carlo. — On peut prendre un ascenseur qui vous élève directement sur les terrasses du Casino (prix : 25 centimes ; aller et retour, 35 centimes).

En partant de la Gare, les voitures vous amènent sur la place du Casino par l'avenue des Spélugues qui, montant vers le Nord et se recourbant ensuite vers l'Ouest, contourne les jardins.

Les piétons montent par les escaliers en face de la Gare : une suite de larges degrés parmi les fleurs s'élevant aux jardins, d'où, par une pente douce, on arrive à la place du Casino.

La place du Casino. — Arrivés sur la place du Casino, on voit :

Au Sud, le Casino ;

A l'Ouest, l'hôtel de Paris et le palais des Beaux-Arts ;

A l'Est, les jardins et le café de Paris.

Vers le Nord, le boulingrin au centre bordé de grandes avenues, et les jardins sur les côtés, s'étendent jusqu'au boulevard des Moulins au delà duquel commence la région des villas ; le fond est formé par la montagne s'élevant jusqu'à La Turbie dont on voit la tour dépasser la ligne de crête et se profiler sur le ciel.

LE CASINO

La façade Nord. — Le Casino, en face de nous vers la mer, nous présente sa façade Nord, adossée au théâtre dont la façade est tournée vers le Sud.

Cette façade du Nord comprend quatre parties, nécessitées par les agrandissements successifs du Casino et qui, chronologiquement, ont été élevées de l'Ouest à l'Est.



VUE GÉNÉRALE DE MONTE-CARLO (Cliché Gilletta)

A la pointe du Cap, le Tir aux Pigeons. — Les élégantes tours du Casino dominent les villas qui se pressent autour. — Plus haut, à Monte-Carlo Supérieur, le vaste et long édifice de Riviera-Palace. — Le Mont Agel, dont on aperçoit le sommet, est à 1.100 mètres d'altitude du port où mouille le yacht du prince Albert Ier.

Le premier édifice, à l'Ouest, est le plus ancien et le plus important : c'est là que se trouve l'entrée principale, qui s'ouvre dans toute la largeur de la façade entre deux ailes dont la sépare une tour de chaque côté. Ces deux tours, très élégantes, sont surmontées de dômes en briques polychromes; sous l'entablement règne une frise en mosaïque et, tenant toute la hauteur du premier étage, une niche dans chaque tour : dans celle de droite est une statue représentant la Seine ; dans celle de gauche, une autre statue représentant la Méditerranée, avec un dauphin à ses pieds.

Le sculpteur en est M. Stecchi. Un fronton très élégant avec horloge couronne ce bâtiment.

Les trois autres façades qui se continuent vers l'Est, étaient autrefois disparates, marquant trop la variété de conception des artistes qui les avaient édifiées en des temps différents.

En 1898, M. Henri Schmit en a refondu l'architecture en les harmonisant de la plus heureuse façon. Le style adopté est celui du milieu du XVIIIe siècle. Leur disposition est actuellement la suivante :

Formant pavillon central en saillie, c'est la salle construite en 1881 par M. Charles Garnier, surmontée d'un dôme métallique. Un fronton circulaire, accoté de deux génies sculptés par M. Jean Hugues et orné au centre d'un cartouche où s'entrelacent les initiales M. C., monogramme de la Société, domine cette façade.

A droite est la salle Schmit, et à gauche la salle Touzet, deux façades de belle et sobre ornementation, aux grandes baies, qui complètent bien ce vaste ensemble architectural.

L'entrée du Casino. — Entrons au Casino par le monumental perron en marbre abrité sous une vaste verandah. Il s'achève en palier devant

trois portes tenant la largeur entière de la façade entre les deux tours en avancée.

Le péristyle où l'on entre, établi en avant-corps par M. Touzet en 1889, a, à droite, le vestiaire qui est obligatoire et gratuit ; à gauche, les bureaux du commissariat où l'on va demander la carte indispensable pour entrer dans les salons.

Après le péristyle, trois grandes portes cintrées, qui furent l'entrée du Casino depuis 1879 jusqu'en 1889, ouvrent sur le vestibule construit en 1879 par M. Dutrou.

De larges escaliers pénètrent dans le palais de chaque côté du vestibule : celui de droite, conduit aux bureaux de la direction ; celui de gauche, conduit aux salons de lecture, abondamment approvisionnés de journaux de tous les pays.

Vient ensuite une annexe au vestibule avec de grands pilastres, entre lesquels était l'entrée du Casino primitif, jusqu'en 1879. C'est ici que l'on affiche chaque jour les télégrammes politiques, financiers et sportifs.

L'Atrium. — On pénètre ensuite dans l'atrium, belle et vaste salle des pas-perdus, édifiée sur l'emplacement de l'ancien vestibule par M. Dutrou, en 1878, pendant que M. Garnier réalisait la salle de théâtre. Il est entouré de 28 grandes colonnes ioniques supportant au premier étage une belle galerie avec balustrade décorée de vases et de candélabres en bronze. Pendant le jour, la lumière arrive par un plafond vitré orné d'élégantes arabesques. Le dallage est en mosaïque de marbre.

M. Gustave Jundt a décoré l'atrium de deux grands panneaux qui remplissent chacun la surface d'un des côtés, au-dessus de la galerie.

Celui qui est à gauche, représente la *cueillette des olives au Cap-Martin.* Les oliviers des premiers plans, dont les racines se tordent sur le sol, et les



LA PLACE DU CASINO A MONTE-CARLO (Côtés Sud et Est)

A gauche, côté Est, c'est le Café de Paris, derrière lequel s'étendent les jardins. — Au fond, la façade Nord du Casino, avec la grande entrée s'ouvrant entre les deux tours. — Se poursuivant vers l'Est, les façades des autres salles (voir page 190). — A droite, commence l'Hôtel de Paris formant le côté Ouest de la place.

(Photographie de M. J.-Victor Isouard, Monte-Carlo).



LA PLACE DU CASINO A MONTE-CARLO (Côté Ouest)

Complétant la vue précédente, de manière à former les deux parties d'un panorama, voici le côté Ouest de la place : l'Hôtel de Paris continué jusqu'a la rue des Beaux-Arts, qui le borde au Nord et conduit au square Beaumarchais. — Le Palais des Beaux-Arts, avec sa voûte cintrée, forme l'autre côté de cette rue, et est établi au Sud des jardins. Le palmier qui est au bord extrême, à droite de la gravure, marque le commencement du boulingrin.

(Photographie de M. Victor Isouard, architecte).

gentilles paysannes, trempent dans une lumière idéale. Le fond du tableau montre tout le panorama du Cap-Martin, depuis le pittoresque découpage de Menton jusqu'à la pointe de Bordighera en fin d'horizon.

Le panneau qui est du côté droit, représente *la pêche à Monaco*. C'est une scène de crépuscule sur



L'ATRIUM

Au fond, l'entrée des salles de jeu. — Sur la galerie, on voit un des grands panneaux de Jundt : *La Cueillette des olives au Cap-Martin.*

(Cliché Giletta).

les rochers de la Grotte de la Veille, près de la frontière Est de la Principauté. La montagne se détache déjà sombre sur les clartés de la mer au soleil couchant. En avant, des pêcheurs allument un feu sur le rocher ; leurs barques sont tout près. Au loin, Monte-Carlo est troué de baies lumineuses et

le rocher de Monaco ferme le paysage. Le petit feu des pêcheurs et le soleil couchant se faisant opposition d'un côté à l'autre du tableau, ont été inspirés peut-être par les vers du poète :

> Et le doux feu du pâtre envoie à l'astre d'or
> Le frémissement du brin d'herbe.

Ces deux grands paysages ont des effets surprenants aux lumières du soir. Ce sont les chefs-d'œuvre d'un peintre-poète.

Le peintre Jundt, malade, découragé, était venu dans ce beau pays de Monaco où il retrouva la santé et l'inspiration. Il avait choisi la route de Monaco à Menton comme but habituel de ses promenades de convalescent, et il s'arrêtait souvent pour observer et rêver. Les deux panneaux de l'atrium sont le résultat de ses observations en même temps qu'un hymne de reconnaissance pour cette nature où il retrouva la vie.

L'atrium se prolonge au delà de l'aile droite par une rotonde vitrée où est établi un bar.

Sur le long côté du fond, les portes conduisent à la salle de théâtre.

Sur le petit côté de gauche, trois portes s'ouvrent sur les salles de jeux qui sont au nombre de cinq.

LES SALLES DE JEUX

1re Salle, dite *Salle Renaissance*. — C'est la plus ancienne. Ici point de tableaux ni de sculpture, mais un ensemble décoratif, panneaux, dessus de portes, voussures du plafond, constituant un modèle de style renaissance, d'où la salle a tiré son nom. Par une porte voûtée en anse de panier on passe à la

2me Salle, dite *Salle Schmit*. — C'était autrefois la salle Mauresque, remontant à la construction du Casino primitif. M. Henri Schmit la transforma en 1898, et de si brillante façon que son nom reste

ustement attaché à cette œuvre. Huit colonnes et seize pilastres en onyx supportent la décoration qui est de style Louis XV et où domine le ton gris violacé pâle. Dans les tympans, entre les grands arcs de colonnes, sont représentés en haut relief : d'un côté la *Terre et le Feu*, par Raoul Larche ; de l'autre, *l'Air et l Eau*, par Lucien Pallez. En outre, le dessus des fenêtres est orné de huit grands et huit petits panneaux.

Les huit grands panneaux sont : 1° *le Printemps*; 2° *l'Automne*, par M Ricard ; 3° *l'Eté* (promenade en mer) ; 4° *l'Hiver* (récolte des oranges), par M. P. Steck ; 5° *l'Ascension sur les Alpes* ; 6° *Promenade au bord de la mer*, par M. F.-H. Lucas ; 7° *Bataille de Fleurs* ; 8° *Sur les Terrasses*, par M. Ribera.

Cette superbe salle est éclairée, outre les fenêtres, par un œil circulaire vitré et décoré, de onze mètres de diamètre, au plafond.

3me Salle, dite *Salle Garnier*, parce qu'elle a été édifiée par l'illustre architecte en 1881. La décoration générale avec ses rehauts d'or rappelle celle du théâtre. Aux quatre angles, dans les entre-deux des pilastres, sont huit grands tableaux, deux par deux, où, par une convention entre les artistes, ont été seulement représentées des femmes. Ce sont : la *Pêche* et *l'Escrime*, par M Boulanger ; le *Jeu de Crocket* et *l'Equitation*, par M. Clairin ; la *Chasse* et *l'Alpinisme*, par M. Saintin ; *le Tir* et *le Sport Nautique*, par M. Lenepveu. Un vestibule de conversation suit.

Dernières Salles ou Salles Touzet. — Le dernier bâtiment à l'Est comprend deux salles élevées en 1899 par M. Touzet. Elles sont ornées de peintures décoratives par M. Tony Faivre et Monginot et de six belles toiles signées Hodebert.

Dans la salle de gauche, les trois tableaux représentent : 1° *La Folie*, 2° *La Fortune* ; ces deux, placés aux angles. Le troisième, un grand panneau, montre un groupe de trois jeunes femmes jouant avec des cygnes. Dans la salle de droite, sont placés symétriquement : 1° *Le Matin*, une jeune femme cueillant des fleurs ; 2° *Le Soir*, une autre jeune femme tenant à la main une rose qui s'effeuille ; 3° Un panneau au dessus de la porte d'entrée représentant des jeunes filles dansant.

Une grande baie s'ouvre au fond de chaque salle sur un balcon, vers les jardins.

LE THÉATRE

Sur le long côté de l'atrium, trois portes ouvrent sur le théâtre : celle de gauche, sur la scène ; celles du milieu et de droite, dans la salle.

Avant de le décrire, traçons un bref historique du théâtre.

Sa construction. — Jusqu'en 1878, le Casino de Monte-Carlo avait une salle de fêtes, dont plus d'un grand établissement se serait contenté ; elle avait 30 mètres de long, 12 de large, 8 de haut et sept grandes croisées cintrées.

A la fin d'avril de cette année 1878, on décida d'agrandir le Casino et de le doter d'une véritable salle de théâtre.

Charles Garnier, l'architecte rendu illustre par son œuvre de l'Opéra de Paris, fut chargé des travaux.

On marchait si rondement, travaillant la nuit à la lumière électrique, qu'un mois après la décision, l'ancienne salle était démolie, et cinq mois après, c'est-à-dire à la fin d'octobre de la même année, tout le gros œuvre était monté ; les décorateurs, sculpteurs, peintres, en commençaient l'ornementation.

Enfin, l'inauguration du théâtre eut lieu le 25 janvier 1879.

Ce fut une brillante soirée. Le prince Charles III y assistait et une élite de personnages : la vicomtesse Vigier, Mme Heilbronn et Mme Conneau ; le prince d'Essling ; M. de Villemessant et la critique parisienne.

Le programme était digne de la solennité. Tout d'abord un Prologue d'ouverture de Jean Aicard, dit par Mme Sarah-Bernhardt.

C'était une fiction poétique en beaux vers : une jeune nymphe endormie depuis la grande époque grecque, se réveille aux accords de la musique, et elle est charmée de voir les œuvres d'art qui l'entourent où le goût divin des Grecs semble ressuscité. En terminant, elle disait :

Artistes, jai cueilli ces palmes pour vos têtes ;
Soyez bénis, vous tous qui réveillez les dieux !

Une partie lyrique variée fit entendre Mesdames Miolhan Carvalho et Judic ; M. Diaz de Soria et M. Capoul. Mme Sarah-Bernhardt dit encore des vers de Musset (*Lucie*) et l'orchestre, dirigé par Romeo Accursi, interpréta de belles pages à la perfection.

Des ovations furent faites à Charles Garnier qui occupait avec sa famille une des loges du fond de la salle. Le prince Charles III lui remit la Croix de Commandeur de l'Ordre de Saint-Charles, dont le ruban fut noué au cou de l'illustre architecte par S. A. R. la duchesse Florestine d'Urach-Wurtemberg, ce soir-là même, dans la loge princière.

Décrivons le théâtre :

La salle. — La salle du théâtre représente un carré de 20 mètres ; elle est haute de 19 mètres.

La disposition de toutes les places est telle qu'elles sont partout mises en valeur. On se trouve



(Dessin de C. Bernard).

aussi bien aux premiers rangs des fauteuils qu'aux derniers rangs. Les seules places privilégiées sont celles de sept loges, dont trois sont réservées au Prince, au Gouverneur général et à l'Administration du Casino.

Des quatre faces de la salle, celle de l'Est est occupée par la scène, qui a douze mètres d'ouverture au rideau.

Celle du Sud donne le jour par trois arcades monumentales vitrées.

Ces arcades sont reproduites sur la face Nord, au centre de laquelle une porte monumentale, conduisant de la salle du théâtre dans l'atrium, est flanquée de deux cariatides en bronze florentin, dues à MM. Aizelin et Bayard de la Vingterie ; celle de droite, un livre sous le bras, représente la Littérature ; celle de gauche, tenant la lyre, représente la Musique. Au centre du fronton coupé s'élève un groupe où M. Mathieu-Meunier a imité la manière de Jean-Goujon en représentant deux petits génies ailés accostant l'écusson de Monaco.

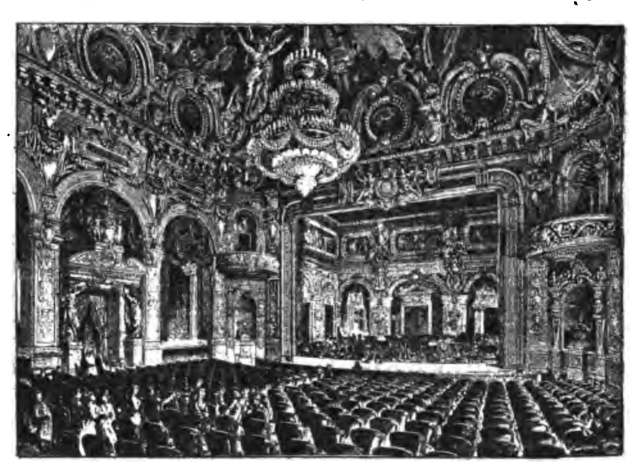
En face de la scène est, en saillie, la loge princière en forme de dais surmonté du blason des Grimaldi, et se raccordant par une loge de chaque côté aux loges elliptiques en encorbellement qui sont ménagées aux pans coupés des angles de la salle.

Dans les pilastres qui ornent le rez-de-chaussée de la salle, on remarque des bas reliefs qui représentent une Bacchante, Hébé, Pandore et la Vénus Anadyomède. L'auteur en est M. Chabaud, un sculpteur dont Charles Garnier appréciait beaucoup la collaboration.

La Scène. — Les deux grandes figures de Renommées qui forment le motif central de l'arcature de la scène sont de M. Gautherin, l'éminent statuaire.

Les baies constituées par le profilement des

frontons et des chambranles qui ornent les portes donnant accès sur la scène ont été aussi décorées : celle qui est au milieu du panneau du fond, par



LA SALLE DU THÉATRE

M.G.Clairin ; les panneaux latéraux, par MM. Blanchard et Lenepveu, ancien directeur de l'Ecole de Rome.

Le Plafond. — L'attention est surtout attirée par les vastes et magistrales voussures du plafond. Leur dimension est de 15 mètres sur 6. Chacune d'elles est l'œuvre d'un grand peintre.

Celle qui est au dessus de la scène et de G. Boulanger et représente la Musique Instrumentale.

Celle de droite, superbe composition de Lix, représente la Comédie.

Celle de gauche, où triomphe l'art charmant de Clairin, est la Danse.

Enfin, la voussure du fond, sur la loge princière, est de Feyen-Perrin, qui a représenté le Chant par le personnage d'Homère, chantant ses poèmes en s'accompagnant de la lyre.

Chacune de ces voussures est séparée par de grandes Renommées dorées, œuvres du statuaire J. Thomas.

Du centre du plafond descend un beau lustre en bronze doré pesant 18 tonnes. — (Celui du grand Opéra de Paris pèse 20 tonnes).

Enfin, des masques scéniques, des lyres, des cartouches, des guirlandes concourent à la décoration générale qui donne l'éblouissement de l'or. Cependant, cette éclatante impression est produite beaucoup plus par un art d'arrangement que par la profusion du métal précieux. Ch. Garnier l'a obtenue en employant une teinte faite avec un ocre spécial. Cette couleur, terne en elle-même, une fois rehaussée sur les saillies des moulures ou des décorations par des touches d'or véritable, produit l'effet merveilleux de l'or même.

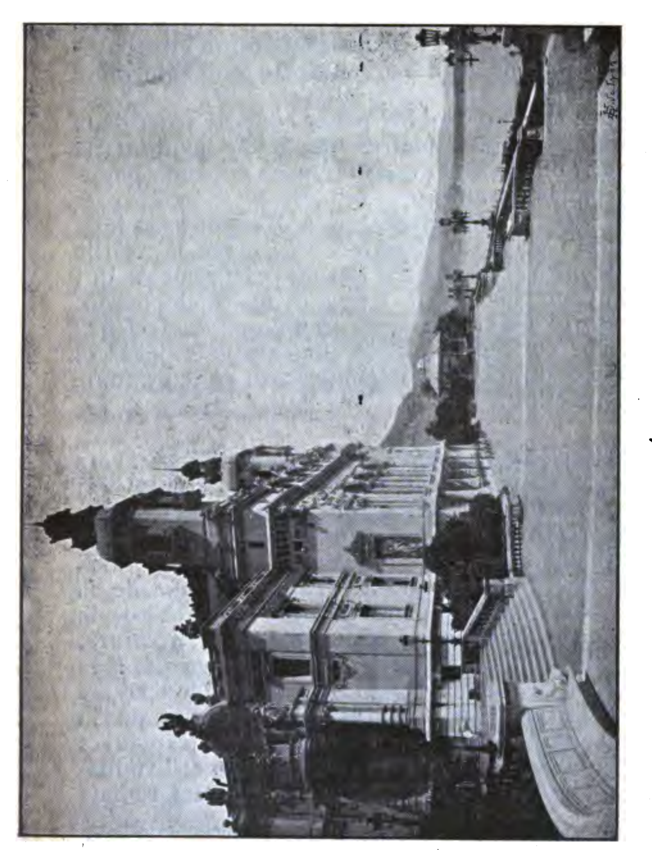
La façade Sud. — Nous avons décrit en arrivant la façade Nord.

La façade Sud a 60 mètres de long. Ce qui frappe tout d'abord l'attention, c'est le trio de majestueuses arcades par où le théâtre s'éclaire de larges nappes de lumière du midi.

Une des plus belles mosaïques s'étend au-dessus de ces arcades : C'est une grande frise, assemblage de rinceaux où les lyres alternent avec les masques, œuvre d'un maître mosaïste : M. Facchina, de Venise.

Les marbres précieux, de couleurs variées, soutiennent en colonnes les retombées des grandes arcades et ornent les murs d'une série de petites frises.

De chaque côté de la façade, dans deux niches



LA FAÇADE SUD DU THÉATRE ET LES TERRASSES

Au fond, le Cap-Martin, puis les montagnes frontières entre la France et l'Italie

(Cliché Giletta).

en retour, sont deux groupes sculptés : à droite est une chanteuse ailée, œuvre de Mme Sarah-Bernhardt; à gauche, une danseuse, œuvre de Gustave Doré. Un caprice de Ch. Garnier a transformé en sculpteurs de talent la grande tragédienne et l'admirable dessinateur.

L'ensemble est dominé par la coupole entre deux campaniles de 38 mètres de hauteur, dont la silhouette élégante est dans les yeux de tous, popularisée par la gravure.

Ces deux campaniles, qui jaillissent avec harmonie du Casino de Monte-Carlo, avec la saillie des balcons qui les ornent, les encorbellements qui avancent sur les quatre faces, le miroitement des faïences qui les couronnent, sont d'une audacieuse et superbe conception, s'élèvent avec une légèreté aérienne, et donnent réellement un air de fête à toute la construction.

Les façades latérales. — Celle de l'Ouest, vers Monaco, encadre l'escalier monumental conduisant à la loge du Prince. Elle a pour motif principal une grande arcature surbaissée, formant avant-corps, et sur laquelle s'étend une terrasse balustrée. Sous cette arcade, l'escalier monte droit dans l'axe de la salle vers la loge du Prince. Sur la corniche de la porte d'entrée, dans le tympan formé par l'arcature, est un bas-relief composé de deux figures : la Musique et la Danse, par M. Cordier. La terrasse qui sert de promenoir au salon particulier de la loge du Prince, est ornée de deux majestueuses statues : la Sculpture, par M. Godebski, et l'Industrie par M. Chatrousse (celle-ci surtout est remarquable).

La façade de l'Est, où se trouve l'entrée du personnel du Théâtre, est ornée de pendants aux statues ci-dessus : On y remarque la Peinture, par M. Bruyer, et l'Architecture, par M. Prouha.

Le théâtre de Monte-Carlo restera, avec l'Opéra de Paris, le principal titre de gloire de Charles Garnier.

Un éclatant hommage au grand artiste a été rendu par l'Académie des Beaux-Arts de Paris, dans la séance publique annuelle du 5 novembre 1899.

M. Gustave Larroumet a lu une notice historique sur la vie et l'œuvre de Charles Garnier, et voici ce qu'il dit de la salle qui nous occupe :

« Au Casino de Monte-Carlo, il construisait une salle de théâtre et il faisait, extérieur et intérieur, un bijou ciselé avec amour. La salle ruisselait d'or fauve, et il s'efforçait de métamorphoser en vision d'art le métal qui tinte dans les magnifiques salles voisines. La façade semblait sortir de la mer et de la verdure orientale comme le portique d'un paradis de Mahomet. »

Les Jardins de Monte-Carlo

Les jardins merveilleux qui entourent le Casino sont célèbres à juste titre. Ils ont été dessinés par un Le Nôtre contemporain : M. André, architecte du parc Monceau, à Paris.

Au-delà de la pelouse qui orne le centre de la place du Casino, dans l'axe du péristyle, le parterre du boulingrin forme un long rectangle allongé et s'étendant en pente douce jusqu'au boulevard des Moulins. Des fleurs variées disposées en dessins sur le gazon forment une ravissante ornementation, véritable mosaïque fleurie. L'encadrement du rectangle est fait par des palmiers *pritchardia filifera* alternant avec des peupliers du Japon.

Une large avenue borde de chaque côté le boulingrin et le sépare de deux magnifiques jardins anglais avec pelouses, corbeilles de fleurs, etc., où les végétaux rares sont étiquetés de leur nom scientifique, ce

qui transforme les flâneries dans ces jardins en leçons d'histoire naturelle.

Le jardin de gauche, dans lequel s'élève le Palais des Beaux-Arts, est bordé à l'ouest par l'avenue Princesse-Alice et la rue de la Scala.

Celui de droite, dont les pelouses centrales sont longées par un ruisselet, est bordé à l'est par l'avenue de la Madone.

Un jardin plus vaste, plus ombreux, véritable parc, couvre toute l'étendue en pente au nord-est, à l'est et jusqu'au sud du Casino, où ses bosquets rejoignent les terrasses. Le Café de Paris est en avant de la face nord de ce jardin, qui remplit entièrement l'espace entouré par l'avenue des Spélugues, depuis la place du Casino à la gare. Là, sont disposés des massifs touffus, des bosquets délicieux avec grottes, sources, kiosques, sillonnés d'allées tantôt droites, tantôt courbes d'où l'on découvre des perspectives miraculeuses vers la montagne et la mer. Ce jardin communique avec la gare par un escalier monumental. (Voir page 189).

Les végétaux les plus rares des pays chauds prospèrent dans ces jardins, grâce au climat de Monaco. Les feuilles persistantes maintiennent cette flore luxuriante dans un état de printemps perpétuel.

Les fleurs aussi y sont prodiguées, et surtout celles dont la floraison a lieu en hiver: de décembre à mars, on voit éclater sur les pelouses les vives couleurs des pâquerettes, primevères, œillets, roses, jacinthes, tulipes, pensées, rhododendrons, renoncules, cyclamens, anémones, etc., etc.

Répondant au cosmopolitisme des hôtes de ce pays, la flore est représentée ici par les spécimens les plus remarquables de toutes les contrées. Le directeur des jardins, M. Jules Van den Daele, a été surnommé le chef des odeurs suaves. Il a sous ses ordres une légion de jardiniers qui, eux-mêmes,

sont à la fois des artistes et des savants en botanique.

Les Terrasses

Les terrasses du Casino participent de la renommée légendaire des jardins. Les poètes ont chanté ces « terrasses superposées incurvant l'arc immense de leurs balustrades, faisant jaillir les palmiers et fleurir les aloès. » Notre office de guide nous interdit le lyrisme qui allonge, et nous astreint aux renseignements pratiques et brefs.

Les deux grandes terrasses du côté de la mer datent du Casino primitif, mais, en 1878, lorsque M. Garnier a construit la façade du théâtre, empiétant sur ces terrasses, on a dû les modifier sur quelques points.

Actuellement, la terrasse supérieure est longue de 150 mètres, et sa largeur, moindre devant le théâtre, est de 25 mètres à l'Est. La belle balustrade qui la borde est ornée de quadruples candélabres en bronze. A ses deux extrémités sont des massifs de plantes, et ceux de l'Est raccordent la terrasse aux jardins. Dans sa partie la plus large on a disposé un élégant kiosque à musique dont le pourtour est décoré de lyres en faïence polychrome, formant une élégante et originale balustrade.

Par un large escalier central, on descend à la terrasse inférieure, qui a les proportions d'une véritable promenade. Etablie à 20 mètres de hauteur sur la voie ferrée, elle a la forme d'un immense arc de cercle dont la longueur n'est pas moindre de 300 mètres et la largeur de 15 mètres. A l'Est, elle communique avec les jardins et l'ascenseur est établi sur son angle, de ce côté ; à l'Ouest, après des bosquets, un chemin s'en détache qui va rejoindre le boulevard.

Ces terrasses sont un endroit d'élite où s'associent la splendeur de l'art et de la nature. Devant

la façade polychrome, chef-d'œuvre de Charles Garnier, parmi les arbres des tropiques, les harmonieuses inflexions des balustrades vous tiennent à 40 mètres au-dessus de la mer, qui s'étend bleue jusqu'à l'horizon, dans un paysage varié et lumineux, où se détache à droite la presqu'île crénelée de Monaco ; à gauche, le promontoire boisé du Cap-Martin, s'élançant de la formidable masse du Mont-Agel, et, plus loin, à 40 kilomètres, le blanc promontoire de Bordighera.

Le Tir aux Pigeons

Au milieu de la grande terrasse, un escalier de marbre conduit à un pont établi sur la voie ferrée au bout duquel est une lanterne. De là, soit par un ascenseur, soit par l'escalier extérieur de droite, on descend au Tir aux Pigeons.

Le stand est établi à la pointe extrême du cap Focinana. C'est une vaste plate-forme en hémicycle, gazonnée, soutenue par des arcs s'appuyant sur les rochers que baigne la mer. A l'extrémité de cette plate-forme s'alignent cinq boîtes en fer destinées à recevoir les pigeons. A chaque boîte correspond un fil de fer invisible, lequel va rejoindre, en passant sous l'asphalte, un appareil placé à l'intérieur du pavillon. Ici, une bille lancée indique au hasard quelle boîte on doit ouvrir chaque fois. Lorsque le tireur, en position de faire feu, a prononcé le traditionnel : *Pull*, un fil de fer est tiré et la boîte désignée par le sort tombe en s'ouvrant avec fracas, de façon à effrayer le pigeon qui ne doit être tiré qu'après avoir pris son vol, et qui est déclaré mauvais si, même atteint, il va s'abattre en dehors du stand. Pour chaque pigeon on a droit à deux coups de fusil.

Les constructions du tir aux pigeons sont au fond du stand, adossées à la voie ferrée et face à la

mer. Elles se composent d'un bâtiment principal et de deux ailes. Au rez-de-chaussée, se trouvent la salle des tireurs, des tribunes pour le public et la presse. Au premier étage, le bâtiment central comporte un salon largement ouvert sur le stand. Dominant le fronton triangulaire de la façade, est une statue en bronze : *la Proie*, représentant un chasseur antique de belle allure.

Le Tir aux Pigeons de Monaco date de 1872. Dès les premières années il a conquis une réputation universelle ; il a été fréquenté par les meilleurs tireurs d'Europe et d'Amérique. En 1874 déjà, le prince Amédée de Savoie venait le visiter pour en faire installer un semblable à Turin ; en 1875, le prince de Galles assistait aux épreuves. Depuis, bien d'autres illustrations ont passé là. Les bâtiments actuels datent de 1896.

Des plaques de marbre, incrustées dans les murs, portent gravés en lettres d'or les noms des tireurs qui, depuis 1872, ont gagné le Grand Prix du Casino, consistant en 20.000 francs et un objet d'art. Les concours de la saison se divisent en trois séries de tir qui durent de décembre à mars. Les grands concours internationaux, comprenant le Grand Prix du Casino, ont lieu en janvier.

Le Palais des Beaux-Arts

Les étrangers qui forment la colonie de Monaco, appartenant à l'élite de toutes les nations, ont des goûts artistiques raffinés. Il fallait donc, à côté d'un théâtre et d'un orchestre exceptionnels, un Salon monégasque ou Exposition de peinture et de sculpture. C'est dans ce but que le Palais des Beaux-Arts a été édifié.

Ce palais, que domine le cintre de son vaste hall vitré, s'élève dans l'angle nord-ouest de la place du Casino, sur un côté des jardins, au nord de

l'hôtel de Paris, duquel le sépare l'Avenue des Beaux-Arts.

Il se compose du hall central, ayant 40 mètres de long sur 18 de large, recouvert d'une voûte mi-cylindrique avec vitrage d'où tombe une abondante clarté. En avant, est un plan en élévation formant avant-corps avec terrasse circulaire dont la balustrade supporte six statues; c'est ici que se trouve l'entrée principale à laquelle on accède par un perron en marbre. A l'opposé, une demi-coupole. Enfin, le hall est flanqué de deux bâtiments latéraux très élégants avec fronton triangulaire. Vers l'Avenue des Beaux Arts la façade s'orne de trois statues dans des niches.

Les Expositions de Beaux-Arts, peinture et sculpture, ont lieu chaque hiver, de janvier à avril. Le hall et la grande salle de l'aile droite sont affectés à ce « Salon » auquel tiennent à honneur de concourir des plus célèbres artistes de toutes les nations. La salle de l'aile gauche, où une scène a été ménagée, est réservée aux conférences, à des concerts, représentations de comédies, d'opérettes, etc.

La première Exposition des Beaux-Arts de Monaco eut lieu en 1892, sous la présidence d'honneur de MM. Gérome et Carolus Duran et sous la présidence effective de M. le baron Delort de Gléon. Dans le Comité de patronage figuraient: MM. Armand Dumaresq; Barrias; Bonnat; Bartholdi; Bogoluboff; Boldini; Dagnan-Bouveret; Madrazzo; Munkaczy; Stevens; J.-L. Stewart; Yon, etc. Ces grands artistes sont, depuis, restés fidèles à l'Exposition de Monte-Carlo, et d'autres aussi éminents se sont joints à eux.

Depuis, le Salon a progressé d'année en année, il est placé sous la présidence d'honneur de S. A. S. le Prince, qui assume en quelque sorte la tâche de son propre Ministre des Beaux-Arts. Les artistes du Comité de patronage font escorte au Prince au mo-

ment de l'inauguration. Ces artistes sont maintenant : Gérome, Detaille, Burne-Jones ; Flameng ; J.-P. Laurens ; Tony Robert-Fleury ; Roybet, outre ceux de la création que nous avons cités plus haut.

Rendons hommage à la mémoire de M. G. de Dramard, président du Comité de direction, décédé en 1900, qui a beaucoup fait pour le succès de ces Expositions.

Villa Beaumarchais. — Puisque nous sommes au Palais des Beaux-Arts, voyons tout près, vers sa façade arrière, la villa Beaumarchais, bâtie



La villa Beaumarchais

par M. de Villemessant, fondateur du *Figaro*. Le spirituel publiciste fut, dès les premiers temps, un des assidus de Monaco. Avant que le Casino fut ouvert à Monte-Carlo, il avait acheté un terrain à la Condamine, qu'il revendit bientôt, mais pour en

acheter un autre à Monte-Carlo. Il fit alors construire cette villa dont le fronton est surmonté du buste de Beaumarchais, patron du *Figaro.* Il n'y avait alors de ce côté, au dessus de l'hôtel de Paris, que deux constructions, cette villa et l'hôtel de Russie. C'est ici que M. de Villemessant est décédé en avril 1879.

La villa, simple mais confortable, jouit d'une très belle vue sur la mer. M. de Villemessant, pour conserver cet avantage, avait stipulé par un contrat spécial avec M. François Blanc, qu'aucune construction ne pourrait jamais être élevée entre sa villa et la mer.

Les deux contractants ont disparu, mais le contrat est tenu. Entre l'Hermitage à droite ; le Palais des Beaux-Arts et l'Hôtel de Paris à gauche, depuis la villa Beaumarchais jusqu'à la côte, s'étendent un square, un lawn-tennis et les jardins de l'Hôtel de Paris.

Rochefort à Monte-Carlo.— L'enchaînement des idées autant que le voisinage topographique



HENRI ROCHEFORT

constituant un ordre ou un classement, rappelons que, dès après 1860, Villemessant vint à Monaco

avec Henri Rochefort et qu'ensemble ils s'installèrent à la Condamine. Henri Rochefort est resté un des assidus de Monte-Carlo où il vient chaque hiver se reposer quelques jours. Il s'installe alors à la villa Grimsel, appartenant à une de ses parentes. Ce nom de Grimsel est le pseudonyme dont Rochefort signe ses chroniques littéraires lorsqu'il écrit dans d'autres journaux que l'*Intransigeant*. C'est de la villa Grimsel qu'il refusa en 1898 la candidature qu'on lui offrait à Belleville (Paris) en télégraphiant :

« Je crois pouvoir rendre plus de services à la « République sociale dans mon journal qu'à la « Chambre. Merci d'avoir pensé à moi, mais je suis « décidé à ne pas être candidat. - *Henri Rochefort*. »

L'Hôtel de Paris

La grande place du Casino est bordée à l'Ouest par l'Hôtel de Paris, un des plus somptueux et des plus confortables d'Europe.

Il a été élevé simultanément avec le Casino, car, dès les premiers jours, on s'est préoccupé d'assurer bon gîte aux visiteurs de Monte-Carlo. Construit en 1863 sur le modèle du Grand Hôtel du Boulevard des Capucines à Paris, l'Hôtel de Paris fut inauguré le 1er janvier 1864. D'année en année, il a fallu l'agrandir, le nombre de visiteurs augmentant toujours

En 1897, on a construit la belle rotonde qui donne un aspect monumental à la façade vers la mer.

En 1888, la Société des Bains de Mer confia la concession de l'Hôtel de Paris à M. Dureteste, qui en a fait un établissement sans rival et bien digne de la clientèle aristocratique qui le fréquente.

Le « Gotha » de l'Hôtel de Paris est riche des plus illustres noms contemporains. A ses tables ont pris place : l'empereur et l'impératrice d'Au-

triche ; l'impératrice douairière de Russie et ses fils ; le roi et la reine d'Angleterre ; la reine douairière Maria Pia du Portugal ; le roi Oscar de Suède ; le roi des Belges ; le roi et la reine de Saxe ; presque tous les grands ducs et les grandes duchesses de Russie ; les archiducs d'Autriche ; le roi Milan de Serbie ; le prince de Nassau ; le comte de Flandre ; le duc de Cambridge ; le duc de Bragance ; d'autres encore, nous pourrions citer grande partie du Gotha.

L'hôtel comprend une somptueuse salle de restaurant ; une table d'hôte de 400 couverts ; des appartements vastes et somptueusement meublés ; quatre ascenseurs.

Les banquets et les fêtes officielles trouvent un cadre magnifique dans ses salons. Rappelons que la Société des Bains de Mer y reçut avec éclat, le 9 décembre 1898, les trois cents membres composant la Conférence Internationale des chemins de fer, puis les congressistes de la Paix, de la Médecine, de la Marine, des Lettres, etc.

Le Café de Paris

Le Café de Paris, avec sa charmante architecture orientale et sa longue terrasse au soleil, orne la place du Casino, au Nord Est, en avant des jardins qui l'entourent sur deux côtés. De sa terrasse on jouit du très intéressant spectacle que constitue l'intense mouvement de la place du Casino, où tous les peuples sont représentés.

Jusqu'en 1865, le Café était une dépendance de l'Hôtel de Paris. A cette époque, on lui affecta un bâtiment spécial qui bornait la place à l'Est, vis-à-vis de l'hôtel

En 1897, on démolit ce premier bâtiment pour dégager la vue de ce côté sur les jardins et mettre en valeur les nouvelles façades du Casino harmo-

nisées par M. Schmit. C'est alors que le Café de Paris fut posé en largeur au Nord de la place, vis-à-vis du Casino.

Le Café de Paris comprend : une salle de billards, une salle de restaurant avec verandah vers les jardins, le bar anglo-americain et le grill-room tenus à l'instar des principales maisons similaires de Londres et de New-York. Le concessionnaire en est M. Dureteste.

Sûreté Publique. — Pour la protection de cet ensemble d'édifices et d'œuvres qui font de Monte-Carlo un Musée vivant, donnant un cadre d'art et de luxe à la population d'élite qui fréquente ce coin privilégié, des précautions très importantes ont dû être prises. Mentionnons les plus visibles :

Les sapeurs-pompiers. — Une compagnie de sapeurs-pompiers, bien instruits et outillés, existe sous le commandement d'un capitaine et d'un lieutenant. Le poste principal est au Casino même, au rez-de-chaussée de la salle Garnier. Un second poste est au Nord-Ouest des jardins, à l'Impasse de la Fontaine. Deux autres postes sont à Monaco et au Boulevard de la Condamine.

Carabiniers. — Le corps des carabiniers est placé sous les ordres d'un chef d'escadron assisté d'un lieutenant. Les casernes sont : pour Monte-Carlo, à Saint-Roman, près de la frontière ; pour Monaco, à la rue des Briques ; pour la Condamine, rue Grimaldi.

Police. — La police est sous les ordres de M. Delalonde, directeur, assisté d'un sous-directeur, d'un inspecteur principal, de deux secrétaires et de trois commissaires de police.

Le Commissariat de police de Monte-Carlo est à l'angle de l'Avenue des Spélugues et de la place du Casino, dans un bâtiment adossé au nord du Café de Paris.

Des gardes-jardins sont enfin chargés de la surveillance des vastes jardins du Casino. Divisés en deux brigades, ils assurent le service sans aucune interruption ni le jour ni la nuit.

Postes et télégraphes. **— A Monte-Carlo, le bureau des postes et télégraphes est situé à 150 mètres à l'Ouest du Casino, à gauche de l'Avenue de Monte-Carlo, vis-à-vis du commencement de l'Avenue Princesse-Alice. Le bureau est ouvert de 8 heures du matin à 9 heures du soir, sauf le dimanche où il est fermé à 4 heures du soir.**

Le bureau télégraphique, installé à l'ancien hôtel d'Angleterre, est ouvert de 8 heures du matin à minuit.

Mentionnons quelques édifices et établissements qui s'élèvent parmi les villas et les palais de cette ville de luxe qu'est Monte-Carlo.

La Paroisse Saint-Charles

Au boulevard des Moulins, à peu de distance vers l'Est après les jardins du Casino, sur une vaste plate forme à laquelle on accède par un perron, s'élève la belle église de Saint-Charles, paroisse de Monte-Carlo.

La pose de la première pierre eut lieu avec pompe au commencement de 1880. Les travaux furent activement poussés sous la direction de M. Lenormand, l'architecte à qui l'on doit aussi la Cathédrale de Monaco et l'église Notre-Dame de Nice ; l'inauguration se fit en 1883. Enfin, en 1887, l'église a été érigée en paroisse.

Elle s'élève sur l'emplacement d'une ancienne chapelle de Saint-Laurent, qui se trouvait sur ces terrains, autrefois propriété de la famille Gastaldi.

La paroisse Saint-Charles, en forme de croix latine, est une belle reconstitution du style de la Renaissance française, style qui a été choisi comme convenant le mieux à sa situation au centre du plus gracieux quartier de la Principauté. Sa façade est surmontée d'un clocher avec campanile s'érigeant à 30 mètres de hauteur. Parmi les ornements de la façade, on remarque les deux statues du porche

sculptées par Cordier et représentant Saint Charles Borromée et Saint Laurent.

L'intérieur est simple et imposant. Le jour entre par dix-neuf vitraux dont chacun est une œuvre d'art.

Les grandes orgues de l'église Saint-Charles méritent une mention. Elles sont l'œuvre de M. Merklin et ont été inaugurées en 1884; mais le buffet est un chef d'œuvre d'ancienne sculpture. Les boiseries en noyer sculpté qui le composent, avaient été commandées par le prince Honoré pour l'église paroissiale de Saint Nicolas de Monaco où elles furent placées en 1639, et bénies par l'évêque de Nice, Jacques Marenco. Le maître artiste qui fit ces sculptures, remarquable échantillon du style espagnol au XVIIe siècle, s'appelait Jean Oltrucchino. Après la démolition de l'église Saint-Nicolas, on décida d'utiliser une partie de ces curieuses sculptures pour constituer le buffet des grandes orgues de Saint Charles.

L'église de Saint-Charles est entourée de divers établissements. Derrière et à l'ouest, c'est le *presbytère*. Du même côté, en avant du presbytère, se trouve le *Marché Couvert* établi depuis 1894, et qui est ouvert, pendant la saison d'hiver, de 7 heures du matin à 6 heures du soir.

A l'Est de l'église, un vaste bâtiment est affecté à l'école primaire des garçons, sous la direction des Frères des Ecoles Chrétiennes.

PRINCIPALES VOIES de MONTE-CARLO

L'Avenue la Costa, du nom de l'ancien quartier qui s'appelait La Costa Santa Devota, parce qu'il comprenait la côte sur le vallon des Gaumates. L'Avenue La Costa commence à l'Avenue de Monte-Carlo, après l'hôtel Beau-Rivage, monte vers le Nord-Ouest parallèlement à la voie ferrée au delà de

laquelle s'élèvent les escarpements rocheux, base indestructible supportant les hôtels de l'Hermitage et Balmoral. L'Avenue traverse la voie ferrée d'assez haut, puis se replie vers l'Est et par une grande courbe va atteindre l'angle Nord-Ouest des jardins du Casino où elle se continue par le Boulevard des Moulins. La pente est assez forte sur toute son étendue, sauf à la fin.

Le Boulevard du Nord, ainsi appelé parce qu'il ceignait Monte-Carlo par le Nord, mais aujourd'hui la ville l'a enjambé et monte bien plus haut. Continuant la route nationale venant de Nice, il part du Boulevard de l'Ouest au pont Sainte-Dévote, qui est leur point de jonction, se développe entre de beaux hôtels et d'élégants magasins. Remarquons le Crédit Lyonnais, juste en face du Casino, qui s'élève dans l'angle même où la ligne frontière descendue jusque là se replie vers l'Est. Le Crédit Lyonnais est situé à la pointe de cet angle, du côté français. Après le Crédit Lyonnais, vers l'Est, se trouve la gare du chemin de fer à crémaillère conduisant à la Turbie et du railway électrique desservant Riviera-Palace.

Le boulevard du Nord, dessine ensuite une courbe prononcée et se termine au boulevard des Moulins, en face de l'avenue de la Madone.

L'Avenue de la Madone, du nom de l'ancien quartier, par une courbe descend vers le Sud et va border les jardins du Casino, à droite, et de superbes hôtels, à gauche. Au point où elle s'achève perpendiculairement à l'avenue des Spélugues, à gauche, s'ouvre la galerie Charles III, établie sur terrasses, qui est un des centres d'élégance et d'aristocratie de Monte-Carlo.

L'Avenue des Spélugues, partant de la place du Casino, contourne les jardins sur toute son étendue jusqu'à la gare.

Le Boulevard Peirera, du nom de l'ancien quartier, commence au boulevard du Nord, près du pont de Sainte-Dévote, et vient aboutir à l'avenue de la Costa, devant le Grand-Hôtel, où la rue de la Scala le continue en face jusqu'au square Beaumarchais, l'avenue des Beaux-Arts et la place du Casino. Le boulevard Peirera est une des voies les plus tranquilles et discrètes de Monte-Carlo. Il n'est bordé à droite et à gauche que par de belles et somptueuses villas au fond de jardins ravissants.

L'Avenue Saint-Michel, commence en face du boulingrin du Casino, se recourbe en montant vers l'Ouest, traverse le boulevard du Nord, et passant à l'Est des magasins de la Place Clichy et du Palais-Royal monte vers le Nord à travers l'ancien quartier de Saint-Michel, qui lui a donné son nom.

Boulevard des Bas-Moulins, ou promenade au bord de la mer. — En sortant de la gare de Monte-Carlo, on descend à droite par une avenue courbe qui contourne l'Hôtel-Terminus. On laisse à gauche la rue du Portier, où se trouvent des restaurants, on passe sous le viaduc du chemin de fer jeté sur l'Anse du Portier, et le boulevard des Bas-Moulins, gagné sur les rochers du rivage, se poursuit parallèlement à la voie ferrée. Il passe sur l'embouchure du torrent des Moulins qui, sous le nom de vallon de La Noix, vient du Mont des Justices ; plus loin le boulevard contourne l'anse de Larvotto où est une excellente source ; puis il traverse l'embouchure du torrent de la Rousse, venant de l'Agel ; atteint la pointe du Tenao et sera continué jusqu'à l'embouchure du torrent de Saint-Roman, frontière de la Principauté.

DE MONTE-CARLO A LA FRONTIÈRE EST

Le Boulevard des Moulins commence aux jardins du Casino, qu'il borde au Nord, se développe vers l'Est, devient le siège de la grande route venant de Nice à partir de sa jonction avec le boulevard du Nord, passe devant l'église Saint-Charles et conserve son nom jusqu'au vallon des Moulins, qu'il franchit et domine à une très grande hauteur. A partir de ce point il devient la route de Monaco à Menton.

La Route. — Cette route reproduit en plus large le tracé de l'ancienne et célèbre voie du Prince, qui fut une des meilleures routes carrossables de la région jusqu'à la construction de la Corniche par Napoléon Ier.

Elle avait été construite en 1720 par le prince Antoine Ier pour mettre en communication les trois villes de sa principauté : Monaco, Roquebrune et Menton. On la réputait au XVIIIe siècle pour une des sept merveilles des Alpes-Maritimes. Le docteur Sulzer, qui la parcourut, en parle avec admiration et Mme de Genlis, racontant son escapade sur notre littoral, en 1787, écrit « que de Monaco jusqu'à Menton, le chemin est très beau, l'on respire ; après Menton, il redevient effroyable, comme il l'était de Nice à Monaco ».

En 1835, elle a été refaite par le prince Honoré V, lorsqu'il fit construire l'avenue de la Porte Neuve.

Enfin, pour l'exécution de la route actuelle, nous en parlerons en détail dans « l'Histoire de la Corniche. »

Les quartiers qu'elle parcourt de Monte-Carlo à la frontière Est de la Principauté, sont : Les Moulins, La Rousse, Tenao et Saint-Roman. Donnons quelques notes sur chacun d'eux :

Les Moulins

C'est aujourd'hui une ville avec ses grands hôtels, ses maisons de commerce, ses villas. Jusqu'en 1862, c'était une campagne où s'élevaient, isolés, sur le bord du ruisseau descendant des pentes de la Corniche, les moulins qui ont donné le nom au quartier. Ces moulins à huile desservaient Monaco et la Turbie; c'est là qu'on apportait les olives de la région pour être broyées et transformées en huile, une des principales ressources du pays. Les cultivateurs de l'endroit appelaient ce quartier: les *Defissi*, parce qu'ils qualifiaient d'*édifices* les moulins qui étaient la construction la plus importante des environs.

On peut aller visiter l'emplacement où ces moulins ont fonctionné pendant des siècles. Au point où le Boulevard des Moulins se découvre largement vers la mer et surplombe un mur de très grande hauteur, on a, de l'autre côté, un petit chemin qui monte, passe encaissé entre les villas Voliver et Leydet, et va déboucher sur un coin qui conserve encore un peu du caractère d'autrefois. Un des bâtiments ayant servi de moulin reste avec sa grande roue en bois, et le système d'aqueducs amenant l'eau en cascade sur cette roue, ainsi mise en action. On voit aussi dans le vallon les vasques successives pour l'eau graillonneuse, et une meule en pierre, comme celles de l'antiquité, gît encore sur le sol. De l'époque des moulins date la vieille maison à escalier extérieur, qu'on nomme dans le pays un *balaou*. C'est dans cette maison que logeait le surveillant des moulins.

Emmanuel Gonzalès, le célèbre romancier, qui est un natif monégasque, possédait dans le quartier des Moulins une bande de terrain et une maisonnette qu'il avait bel et bien oubliées, raconte M. de Saint-Germain, lorsque le jury d'expropriation du chemin

de fer, pour le tiers de sa propriété, lui fit proposer une vingtaine de mille francs.

« J'accepte ! » s'écria l'écrivain plein d'enthousiasme, « et pour la moitié de la somme je vous cède le reste, si vous le voulez ».

Emmanuel Gonzalès habita longtemps Monaco. En 1855 il envoya au *Siècle* une série de lettres qui provoquèrent une divertissante polémique avec Alphonse Karr, alors établi à Nice. Les deux célèbres écrivains faisaient assaut d'esprit, et tous les lettrés de France lurent les journaux où chacun d'eux vantait la ville qu'il habitait. Dans une de ses lettres, Emmanuel Gonzalès disait que les phtisiques viennent mourir à Nice.

Nous reproduisons les parties essentielles de la réplique d'Alphonse Karr, qui est bien amusante :

« Quand j'ai appris que vous étiez à Monaco, mon cher Gonzalès, j'ai espéré que, sachant peut-être que j'étais à Nice, vous viendriez me serrer la main. Je ne savais pas alors l'horreur que cette ville vous inspire, et la terreur dont elle frappe votre cœur d'hidalgo, peu accessible à la crainte.

Décidément, c'est avec raison que l'Europe surveille Monaco et ses projets ambitieux. L'année dernière, le duc de Valentinois, l'héritier présomptif, a failli s'emparer seul de Menton, et il y serait parvenu sans aucun doute, si on ne l'eût pas mis au violon.

Cette année, de ce pittoresque et charmant nid de vautours usurpé par des tourterelles sauvages, vous pointez contre la pauvre ville de Nice des canons qui dorment depuis longtemps sur leurs affûts, et que l'on croyait mis là comme décor et pour l'agrément du paysage, et vous dérangez des monceaux de boulets soudés ensemble par la rouille.

Si vous connaissiez Nice et les Niçois, mon cher camarade, la générosité de votre caractère vous empêcherait de les attaquer. Ils ne se défendent pas. Ils ont horreur de l'agitation, de l'effort, de la lutte, ce sont des chasseurs d'alouettes rôties...

On vous a trompé sur le massacre des phtisiques, dont on vous a fait croire les cimetières encombrés. Il ne meurt pas de phtisiques à Monaco. C'est vrai, je le veux bien. Il en

meurt quelques-uns à Nice, je l'admets encore, mais vous en donnez une très bonne raison au commencement de votre chapitre : c'est qu'on envoie des phtisiques à Nice et qu'on n'en envoie pas à Monaco. Pour qu'il sorte de l'huile ou de la farine d'un moulin il faut y mettre du blé ou des olives...

Mais votre article est lancé, il n'est plus temps de le retenir ; les 400.000 lecteurs du *Siècle* en ont causé chacun avec dix personnes, dix millions de lecteurs savent aujourd'hui ce que vous avez dit de Nice et de Monaco. Tous les malades et tous les frileux qui voulaient passer à Nice l'hiver prochain ont changé d'idée et forment le projet d'aller à Monaco. Mais, où les mettrez-vous tous ces étrangers dans cette pittoresque bonbonnière de Monaco? Aurez-vous le temps et surtout le terrain nécessaire pour construire des maisons, des caravansérails, des hôtels ?

Quoique vous disiez par erreur, j'en atteste les beaux citronniers de vos jardins — ceux de Nice ont souffert depuis trois ans — quoique vous disiez qu'il fait plus chaud à Nice qu'à Monaco, je suis d'une opinion contraire et cependant on ne peut faire coucher des malades ni des *frileux* sous des orangers.

En somme, Alphonse Karr prétendait que Monaco ne pouvait s'agrandir, et qu'il resterait toujours enfermé dans sa forteresse. On a bien cependant trouvé le terrain nécessaire pour créer deux villes nouvelles à côté de l'ancienne et le quartier des Moulins, où Emmanuel Gonzalès se trouvait en pleine campagne, est aujourd'hui devenu une cité de plaisance.

La Rousse

Le boulevard des Moulins prend le nom de route de Monaco à Menton dans la traversée du quartier de la Rousse, ainsi dénommé du torrent qui le traverse et qui descend des hauteurs du mont Agel. Le pont établi sur ce torrent est courbe et mérite l'attention par l'ingéniosité de sa construction.

Ici, le terrain est si précieux qu'après avoir admiré des villas construites sur des murs de soutè-

nement d'une hauteur prodigieuse, on remarque des maisons construites dans le torrent même où elles forment digue. Du rez-de-chaussée, qui est au niveau de la route, on descend la profondeur de trois étages avant d'atteindre le fond des caves qu'on a dû ménager en dessous du pont.

Au dessus de la Rousse est le vaste domaine de M. Urbain Bosio, descendant du baron Bosio, le sculpteur qui est une illustration monégasque. Dans ce domaine, se trouve la chapelle de l'Annonciade.

Le Tenao

Après le pont de la Rousse, la route traverse le quartier du Tenao entre une double rangée de villas, aux noms expressifs. C'est d'abord la villa Léontine, qui fut la résidence d'un noble poète : le duc de Dino Talleyrand Périgord ; la villa Bel Tenao, du nom du quartier ; la villa Bella Stella, bien connue des artistes, car elle fut la demeure de Gunsbourg ; la villa Far Niente, qui donne son nom à une avenue ; les villas Fantaisie, le Rêve, etc.

A l'ouest de la villa Mont-Agel, appartenant à M. Marion, commence le chemin conduisant vers les riantes campagnes qui, derrière le rideau ininterrompu des villas, couvrent le délicieux côteau du Tenao.

On voit encore là une des anciennes bornes marquant la frontière.

Au Tenao, existait un oppidum (château-fort) romain, protégeant l'embranchement de la route qui se dirigeait vers le port d'Hercule. Ces vestiges disparaissent peu à peu devant l'invasion des constructions modernes. M. Urbain Bosio, qui a vu cet oppidum avant 1860, dit que les murs en étaient peu élevés au dessus du sol et servaient de bordure à un chemin rural. Ici, comme en tant d'endroits, la construction romaine a servi de carrière où l'on est venu longtemps puiser des matériaux.

Saint-Roman

La ligne de tramways électriques de Monaco poursuit son réseau jusqu'ici. (De la gare de Monaco à Saint-Roman: 1re classe, 0,30; 2me classe, 0,20).

On passe devant la caserne des carabiniers, un beau bâtiment orné du blason des Grimaldi sur la porte et on arrive bientôt au pont jeté sur le petit ravin formant la frontière.

Saint-Roman, sous le patronage de qui ce quartier est placé, est un martyr originaire de la contrée. Soldat romain, il s'était converti au christianisme.

Une chapelle lui avait été érigée près du torrent, dans la propriété Sigaldi.

Le colonel russe, Polowsoff, venu à Monaco malade, s'y rétablit et résolut de se fixer ici; il acheta le domaine des Sigaldi, fit bâtir une villa qui engloba la chapelle, dont l'emplacement est aujourd'hui occupé par les cuisines.

L'image du Saint, restaurée, a été transportée dans la cathédrale de Monaco. C'est le guerrier romain que l'on voit dans une chapelle à droite du chœur.

Le 9 août de chaque année, ce saint est fêté avec éclat à Monaco. Un Comité spécial existe à cet effet. De temps immémorial, des fêtes avaient lieu ici près de la chapelle. Mais en 1848, les habitants du quartier renoncèrent à les célébrer, peut-être en raison des troubles qui avaient éclaté à cette époque à Menton et à Roquebrune, et pour supprimer tout prétexte à désordre. Depuis 1848, c'est dans la ville même de Monaco que les fêtes traditionnelles de Saint-Roman se célèbrent chaque année.



QUATRIÈME PARTIE

ENVIRONS DE MONACO

I. — PROMENADES VERS L'EST

VARAVILLA — CHAPELLE BON-VOYAGE LA VEILLE

Tarif des voitures : De Monaco à la Chapelle Bon-Voyage et retour, 4 francs

Immédiatement après le pont de Saint-Roman, il existe deux routes :

La nouvelle, file tout droit vers l'Est. C'est la route nationale.

L'ancienne, monte à Varavilla, point culminant, après quoi elle redescend pour rejoindre plus bas la route nationale qui a toujours conservé son niveau.

Prenons cette route montante. Vers la première partie de sa pente existe le chemin conduisant aux grottes de Saint-Roman.

Nous continuerons à monter pour aller à Varavilla et à la Chapelle de Bon-Voyage.

C'est cette route accidentée qui est l'ancienne voie du prince, conservée longtemps comme grande ligne de communication entre Monaco et Menton.

La Voie du Prince, c'est-à-dire la route de Monaco à Menton, était une des meilleures autrefois, et au XVIIIe siècle il n'y a dans la région que deux chemins classés bons pour les voitures à roues : celui de Nice à Antibes et celui de Menton à Monaco.

Nous l'avons dit, cette voie, qui mettait en communication les deux principales villes de la Principauté, était tenue au XVIIIe siècle pour une des merveilles des Alpes-Maritimes. Sulzer, un voyageur allemand qui la parcourut en 1775, dit :

« On a creusé, à l'aide de la mine et du pic, la route dans le rocher qui surplombe la côte et qui souvent est entrecoupé par des abîmes. Il a fallu élever des murs au bord de ces précipices et construire des ponts pour les franchir. »

Sulzer veut parler surtout des difficultés vaincues pour percer ou consolider les rochers au point culminant de cette route, à Varavilla, où s'érige, dominant tout le paysage, la villa de M. Camille Blanc.

Il faut dire que l'éperon de rocher qui barrait la route à cet endroit, avait déjà été réduit par les Romains pour établir leur route, qui, précisément ici, passait d'Italie en Gaule.

Car nous sommes ici sur la ligne frontière qui, du sommet de l'Agel, aboutit à la pointe de la Veille ; ici finit la longue ligne de faîte ou de partage des eaux partant du mont Viso, passant par les monts Clapier, du Diable, Authion, Mangiabo, Aigasen, Ours, Baudon. Agel. Le petit cap de la Veille que nous voyons en bas est le terme de cette frontière naturelle des deux pays.

Jadis, avant que les percées des routes, l'exploitation des carrières de pierre, eussent modifié ce point, les rochers avaient partout des escarpements formidables rendant ce passage très difficile, et les premiers peuples alpins durent le défendre facilement contre des envahisseurs. Un camp préhistorique existait à Bistagno, sur la falaise qui domine Varavilla.

Lorsque les Romains eurent établi leur route militaire, ils la défendirent près de Varavilla par un mur épais, dont les vestiges se voyaient encore vers 1870. Une cohorte était de faction ici surveillant ce passage important qui, de ce fait, s'appela *Vigiliae* (*Veille*) — et c'est par corruption que le populaire a transformé ce nom en celui de *Vieille*.

La route romaine, confondue avec la voie du Prince en venant de Roquebrune, s'en détache devant le domaine de Varavilla, et, d'abord en corniche au pied des escarpements, puis par une pente assez égale à travers de belles campagnes, se dirige vers la Turbie.

A quelque distance de Varavilla, elle passe près de la source de Fondevina, célèbre depuis l'antiquité et dont le nom vient de *Font Divina* (fontaine divine). C'est une des nombreuses sources issues de l'Agel, qui après avoir servi aux Romains, fut utilisée pendant tout le moyen âge et jusqu'à notre époque pour mettre en mouvement les moulins de la Turbie et de Monaco.

Cette source a été réglementée en 1763, sur l'initiative du roi de France, par un traité entre le duc de Savoie, maître de la Turbie, et le prince de Monaco, et c'est encore ce traité, approuvé par Napoléon Ier en 1813, confirmé par Napoléon III et le prince Charles III en 1865, qui la régit aujourd'hui.

La Chapelle de Bon-Voyage.—Après que l'on a tourné le versant du mont, à quelque distance de Varavilla, on arrive devant la chapelle de Bon-Voyage, sur le bord de la route, donnant un caractère romantique à un admirable paysage.

Jadis, les voyages étaient périlleux et, avant de les entreprendre, on recommandait son âme aux chapelles érigées à la sortie des villes. A Nice, la chapelle de Bon-Voyage est sur la route de Turin. Celle-ci fut édifiée sur la route de Gênes, près des limites de la Seigneurie de Monaco, par le prince Honoré II en 1619. Elle a été restaurée récemment.

En continuant à descendre ce chemin, on arrive bientôt à la route nationale vers Roquebrune.

La grotte de la Veille. — Au promontoire de la Veille, qui pointe en bas, dans la mer, formant une petite anse, on voit vers son côté occidental, à fleur d'eau, une grotte mystérieuse.

Des légendes ont été inventées à son sujet par les paysans qui, d'en haut, voient son orifice béant, ou par les pêcheurs, qui ne passent là devant qu'en faisant le signe de la croix. Parmi ces légendes, combien sont destinées à être perdues, mais il en est une qui s'enroule à l'histoire.

Au siècle dernier, le duc d'York; frère du roi d'Angleterre, se dirigeait vers l'Italie, à bord d'un navire de guerre. Un malaise l'ayant pris en cours de route, il voulut s'arrêter à Monaco, dont il connaissait et affectionnait le souverain. Le navire entra dans le port et le royal malade fut transporté au château de Monaco, où le prince lui fit prodiguer les soins les plus dévoués. Malgré tout, le malheureux duc expira et l'on montre encore, au palais de Monaco, la chambre et le lit où il passa ses derniers moments (voir page 51).

La légende dit que, dès l'arrivée du duc d'York à Monaco, on aperçut dans cette grotte une femme vêtue de blanc qui suivait les évolutions du navire entrant au port ; tous les jours la forme blanche reparaissait, tournant ses yeux vers le château où agonisait le prince. Le jour où les canons annoncèrent les obsèques, cette mystérieuse apparition persista devant la grotte, et lorsque le navire tendu de noir, emportant l'auguste mort, disparut derrière le rocher de Monaco, elle s'enfonça dans la mer en poussant un cri déchirant. Depuis, on ne l'a plus revue.

ROQUEBRUNE

Tarif des voitures : de Monaco à la gare de Roquebrune et retour, 5 fr. — De Monaco à l'embranchement de la route de la Corniche et retour, 7 fr.

Course à Roquebrune, aller et retour avec station d'une heure. — 12 francs.

En chemin de fer : 1re classe, 0 fr. 65 ; 2e classe, 0 fr. 45 ; 3e classe, 0 fr. 30.

De Monaco à la gare de Cabbé-Roquebrune : 5 kilom. — Altitude du village : 110 m.

Le village de Roquebrune, que l'on voit accroché au flanc du mont, mérite d'être visité. La paresse naturelle à l'homme fait qu'on l'évite habituellement, parce que le chemin de fer et même la route de voitures ne le traversent pas. Il en est tout près, certes ; quelques centaines de mètres le séparent de l'une et de l'autre, mais cette courte distance est constituée par une pente assez raide. Un raccordement carrossable a cependant été construit qui amène dans la commune même.

Nous préférons y monter pédestrement.

Le plus court chemin pour se rendre au village, dont les maisons semblent escalader la montagne, est une pente rapide comme un escalier, s'appuyant à sa base sur la route de Monaco, près d'une auberge dont la terrasse à tonnelle s'avance en angle entre cette route et le chemin montant, empierré, barré de fréquents paliers, où s'assujettissent les pieds des mulets, et — sauf votre respect — le nôtre et le vôtre aussi.

Après en avoir gravi les lacets, qui se développent parmi des campagnes fertiles soutenues à grand renfort de murs, vous arrivez à une sorte de terrasse où, vous arrêtant pour souffler, vous vous attarderez pour admirer l'extraordinaire panorama qui s'ouvre devant vous, de la montagne à l'Ouest où serpente la Corniche, jusqu'au fond où Monte-Carlo et Monaco paraissent des pays invraisemblables, des cités de féérie, plongées dans un immense espace tout bleu. Et l'on se rappelle les vers des *Orientales* :

Oh ! qui fera surgir soudain, qui fera naître...
Quelque ville mauresque, éclatante, inouïe
Qui, comme la fusée en gerbe épanouie,
Déchire ce brouillard avec ses flèches d'or ;
Qu'elle vienne...
Avec les mille tours de ses palais de fées,
Brumeuse, denteler l'horizon violet.

Ici, c'est sur un azur infini que s'épanouit la ville enchantée.

Au seuil du village, en face de vous, un minuscule jardin suspendu, ou plutôt accroché à une roche qui, détachée du haut de la montagne, a roulé jusque là où elle s'est fixée en enfonçant sa pointe dans le sol. Elle a douze ou quinze mètres de hauteur et sur sa paroi presque verticale. des jardins ont été établis d'où s'élancent des plantes, des fleurs, même des arbres ; on dirait une corbeille fleurie suspendue au cou du rocher.

Le village, du reste, est entièrement construit sur la pente de blocs de rochers tourmentés, formés de cailloux roulés agglomérés ensemble par un ciment très dur, qui se sont détachés des flancs de la montagne, où la déchirure se voit toujours à une quarantaine de mètres au-dessus des dernières maisons, vers le nord.

Montez toujours, le chemin devient ruelle entre les hauts murs sur lesquels on a dû jucher les maisons. La pente est si rapide que telle maison de trois étages au midi en a un seul au nord, de sorte que le troisième étage devient rez-de-chaussée. La ruelle se contourne,se replie, serpente, tantôt accentuant, tantôt modérant un peu sa pente, vous montrant des horizons fermés à quatre ou cinq mètres, puis, brusquement, ouvrant sur un côté une trouée prodigieuse où l'œil s'enfonce infiniment dans la mer et le ciel confondus.

Vous arrivez bientôt devant l'église, intéressante bien qu'elle ressemble à peu près à toutes celles des villages de la *Riviera*. Des restaurations intelligentes y ont été faites récemment par le chanoine Grana, et aujourd'hui cet édifice religieux met une note blanche,même coquette,au milieu de ce village où la patine du temps noircit tout.

La façade réparée se dresse sur un parvis des plus exigus; l'espace ne pouvant être gaspillé sur ce rocher, on a dû se borner à faire une place qui peut bien avoir l'étendue d'une chambre. C'est là pourtant qu'aux jours de fête se réunissent les Roquebrunois et qu'en attendant l'heure des offices, ils discutent les questions intéressant leur commune.

Perpendiculaire à l'église, s'ouvre une rue qui, après deux ou trois replis, vous conduit à une place un peu plus grande, au dessin irrégulier, gagnée par des remblais sur la pente du roc, lequel s'élève brusquement à pic vers le nord, projetant de bonne

heure des masses d'ombre sur ce point. C'est sur cette place qu'ont lieu les fêtes du village.

En partant de l'église, montez par la rue ascendant vers le nord, d'une raideur constante; traversez les portiques aux ombres éternelles qui soudent les maisons l'une à l'autre, et de tout le village font comme un bloc d'un seul tenant; montez parmi les ruelles qui s'ouvrent sur les côtés, — ruelles si étroites qu'un aveugle s'y aventurant, pourrait en tâtonner les bords sans étendre les bras; montez toujours par la rue qui oblique vers le nord-ouest, entre la double haie continue de maisons rustiques, aux pierres noires sortant des murs en reliefs de mille formes, aux escaliers extérieurs sur lesquels de bonnes femmes, qu'on dirait contemporaines de Jules César, filent ou cousent, arrêtant leur travail pour vous regarder; — maisons faites comme par hasard suivant l'inclinaison du terrain, et quelquefois où l'œuvre humaine s'est bornée à compléter par deux parois maçonnées deux autres parois formées par le rocher, de sorte que c'est là un réel compromis entre la maison et la caverne, demeures de transition, bien surprenantes à quelques kilomètres des splendeurs de Monte-Carlo.

Que de tableaux vous découvrez dans ces rues montantes! La qualification de pittoresque dont on abuse, est surtout exacte ici. Voici descendre vers nous une belle fille, robuste, si sommairement vêtue que sa beauté de forme en ressort mieux, le corps tendu, la poitrine relevée par l'habitude de ces pentes, portant sur la tête, où s'enroulent d'épais cheveux noirs, une cruche que retient le bras nu relevé en anse; elle arrive en pleine clarté, au delà de la voûte dont la masse noire partage la rue en deux tronçons; puis elle plonge dans cette obscurité, mais sa grâce, plus intense au milieu de cette ambiance fruste, semble y apporter un rayonnement, et on la revoit émerger encore dans la clarté.

Les portes sont formées d'ais mal joints, et parfois leur système de fermeture se compose d'une corde passant dans un trou du bois et venant se lier à un clou planté au mur.

Les étables, au niveau du sol, sont souvent entr'ouvertes, et dans l'enfoncement de ces creux on devine des groupements de bêtes dont les croupes ou les muffles s'esquissent à peine dans la pénombre ; parfois c'est une clochette agitée qui vous fait pressentir de gros yeux ronds, fixés sur vous, lueurs éteintes dans ces profondeurs.

Puis, au-dessus de ces ombres prodiguées, les maisons s'élèvent ventrues, inégales, mais ces murs noirs sont troués parfois de petites fenêtres rendues pimpantes par un rebord fleuri d'œillets, entre lesquels apparaît souvent une belle figure de paysanne. Et. là-haut, par l'étroite échancrure des toits qu'un pas franchirait, se déploie la banderolle de ciel bleu et clair, tendue des réseaux d'or du soleil.

Antithèse violente : on parcourt ce village vétuste, serré sur son rocher, rapprochant les ombres de ses maisons, et lorsqu'on en sort par un boyau de ruelle, brusquement s'ouvre devant vous un vaste espace de clartés qui paraît infini.

Le Château.—Ainsi déambulant par ces ruelles si déclives, on arrive au château, partie essentielle des fortifications qui enceignaient le village, et dont il ne reste plus, à l'Est, que la porte sous laquelle commence la route de Menton.

Le château domine d'autant mieux les maisons environnantes, qu'il est construit sur un haut rocher éboulé, formé de larges assises de pierres superposées, comme une excroissance du mont ; c'est sur leur plate-forme que le château a été posé, inébranlable et puissant. On comprend son inexpugnabilité par les armes d'autrefois ! Quelques hommes résolus, placés là haut, pont-levis dressé, pouvaient défier des multitudes battant ces murs.

La toiture du château manque, et plusieurs autres parties également, mais le dessin général en est parfaitement reconnaissable. Des cloisons indiquent encore les divisions intérieures; les escaliers, entretenus avec soin, vous permettent de gravir jusqu'au donjon. C'est d'abord un grand escalier sous voûte aux marches formées de lourdes pierres et qui vous conduit droit à la grande salle. Ici, au centre du sol, s'ouvre un orifice béant, au fond duquel les pluies entretiennent une mare stagnante ; orifice sans rebord, creusé en plein roc, auquel doit prendre garde le visiteur. Est-il besoin de dire que ce trou noir est encore évocateur de légendes ? Il en est de deux sortes : celles des bonnes femmes où les fées et les *cous* (génies) jouent le principal rôle, naïves et invraisemblables, que les vieilles Roquebrunoises vous racontent aux veillées pendant que leurs doigts encore agiles font tourner *lou fus de la coulougna* (le fuseau de la quenouille) ; les autres vous sont racontées par les esprits forts qui les oignent d'un vernis d'histoire.

C'est, assurent-ils, dans ce trou que le castellan précipitait quiconque lui déplaisait : *oubliettes* du château, témoins de drames et de tragédies. Si Roquebrune et son château étaient plus à portée des écrivains spéciaux, à l'époque où florissait le roman de cape et d'épée, ce vide eût inspiré quelque copieux feuilleton sous ce titre : *Les Oubliettes de Roquebrune*.

Par les fenêtres et les embrasures pratiquées dans les murs épais, à l'épreuve du canon... d'autrefois, on découvre un spectacle impressionnant : vous êtes comme dans une haute tour que le vide environne de tous côtés ; en bas, vous voyez un moutonnement de toits agglomérés fuyant sur une pente dont l'extrémité se cache à vos yeux, et qui paraît descendre à pic dans la mer.

Des escaliers vous conduisent jusqu'au donjon et là, par dessus les murs devenus parapets, vous voyez au nord la grande déchirure de la montagne, sorte de falaise tranchée dans le roc en un jour de bouleversement du sol.

Les Origines. — L'histoire de ce village, accidentée autant que sa situation, s'enfonce dans les brumes de la légende ; les origines en ont paru vraisemblables même dans leurs parties merveilleuses, tant l'impression de ce milieu donne de l'élan à l'imagination.

Donc, on raconte qu'une nuit le village tout entier se détacha du sol et glissa vers la mer. Par bonheur, une tige de genêt se trouva à point pour arrêter la descente.

La complainte dit :

Rocabruna s'es avalaïa,
Un ginest l'a arrestaïa.

Sans dommage, sans accident aucun, Roquebrune se retrouva à quarante mètres plus bas, et ceux qui dormaient pendant ce déplacement furent tout stupéfaits, à leur réveil, de voir leur cadre d'horizon modifié. Les vieux du pays ne se font pas faute d'agrémenter cette légende de surnaturelles interventions de génies et de fées.

La vérité est qu'à une époque très reculée, une perturbation terrestre détacha une partie de la roche d'arrête du mont, et ses fragments, dévalant sur la pente, allèrent se jeter dans la mer, sous le Cabbé actuel ; c'est de cette avalanche que sont formés les contours de la côte en cet endroit, débris que le temps a soudés au rivage et égalisés. Des roches s'arrêtèrent sur le penchant, retenues en quelque enfoncement du sol ; et c'est sur une de celles-ci que le château fut plus tard édifié. Qui fut témoin de ce mouvement tellurique ? Peut-être nos ancêtres

les troglodytes dont c'était ici une contrée préférée ; c'est donc tout au plus leurs cavernes qui durent en souffrir.

Bien des siècles après, le sol, tout en conservant la trace de la brisure — cicatrice qui reste éternelle — avait fermé ses plaies, les avait recouvertes d'humus, sur lequel, en ce climat béni, poussait une végétation luxuriante. C'est alors que les premiers habitants du pays dans la période historique, les Ligures, s'arrêtèrent là, en cette position sûre, si aisée à défendre. De trois côtés, des pentes les mettaient à l'abri de toute surprise, et, vers le Nord, l'escarpement du mont constituait également une protection.

A la suite de cette partie hypothétique de l'histoire, nous savons que les Romains s'établirent sur ces rochers qui dominaient directement leur voie militaire ; des inscriptions romaines s'y trouvent; citons, entre autres, un petit monument déposé dans le château, et qui n'est autre qu'un ancien tombeau, sur lequel des patriciens ont fait graver le nom de leur fils bien aimé. Aujourd'hui ce pieux monument est transformé en auge.

Les Sarrasins firent souvent des incursions à Roquebrune, et la position leur appartint même, mais peu de temps. Dans le morcellement des fiefs, au moyen âge, ce village devint la propriété des Lascaris, et c'est à cette famille que paraît être due la construction du château. Les Gênois s'en emparèrent et le vendirent aux princes de Monaco pour une somme de 16.000 florins d'or. Les Grimaldi y établirent un castellan qui commandait en leur nom.

Depuis lors, Roquebrune n'a fait qu'office de satellite, gravitant autour de Monaco et de Menton, suivant la fortune de ces deux villes.

C'est ainsi qu'elle prit part à la révolution de 1848, initiée par Menton pour se détacher de la Prin-

cipauté de Monaco. La situation de Roquebrune resta incertaine jusqu'en 1860, où, par l'accord entre l'empereur Napoléon III et le prince Charles III, elle devint une commune du canton de Menton dans le département des Alpes-Maritimes.

La Passion. — Roquebrune a maintenu une tradition abolie partout ailleurs. Chaque année, au premier dimanche d'août, le mystère de la Passion est représenté par une procession qui en interprète les scènes en parcourant les rues du village. Ce drame ambulatoire a pour acteurs des citoyens de la commune, et la conviction qu'ils mettent à figurer les personnages bibliques intéresse des milliers de spectateurs venus de partout. Le point d'où part la procession, où les acteurs viennent revêtir les costumes juifs ou romains, est l'oratoire de Notre-Dame de la Pausa, à l'Est du village, sur une route fort agréable par laquelle les piétons peuvent se rendre à Menton.

Cet oratoire est posé sur le roc ; dans l'intérieur on remarque la voûte décorée de fresques du XV[e] siècle, représentant, sur les côtés, l'enfer, le purgatoire, et dans la partie cintrée, la Vierge entourée des élus.

En continuant à descendre la pente de la colline, on rejoint bientôt en bas, à droite, la route de la Corniche et Menton.

LE CAP-MARTIN

Tarif des voitures : De Monaco à l'embranchement de la Corniche, dans l'axe du Cap-Martin, aller et retour sans station, 7 francs. — De Monaco à la pointe du Cap-Martin, aller et retour, avec station d'une heure et demie : 10 francs.

Sous Roquebrune, près de l'angle formé par la rencontre des routes de Monaco et de la Corniche, commence le chemin conduisant au Cap-Martin.

Vous connaissez déjà, mais de loin, ce promon-

toire ravissant, représentant la grâce de la terre au milieu de la mer, et mettant une limite au paysage vu de Monte-Carlo : il est, pour vous, comme une personne qu'on voit tous les jours, dont la physionomie vous plaît, mais à qui vous n'avez jamais adressé la parole. Un jour vient où on vous la présente et vous liez relation avec elle. C'est le rôle de présentateur que nous voulons jouer ici entre le Cap-Martin et vous.

C'est vraiment un des sites les plus frais, les plus charmants de notre littoral, une sorte de Bois de Boulogne pour Menton et Monaco ; la nature y a prodigué tous les enchantements. Le poète s'y élève près de Dieu, et le bourgeois monte jusqu'au poète, tant l'impression est pure en cet endroit délicieux.

Le Cap-Martin, si beau aujourd'hui, l'était davantage encore autrefois, avant que la spéculation ne fit abattre les bois superbes, vénérables, majestueux. qui le recouvraient depuis les Romains. Tel qu'il est, cependant, il constitue encore une oasis de fraîcheur et de grâce, que nous recommandons aux promeneurs.

Oh ! les charmantes heures passées à l'ombre de ces arbres, dans ces chemins ou ces sentiers qui rayonnent partout à travers le plus admirable des parcs, partant des deux chemins principaux dont la bande grise met comme un ourlet sur le double bord du Cap, étendu sur la mer.

Ce n'est plus ici comme au voisinage des villes, où des murs élevés vous escortent partout de leur barrière, vous cachant des deux côtés les campagnes et les jardins ; permettant tout au plus au passant de voir les sommets des arbres débordant des clotures et lui mettant l'eau à la bouche des merveilles qui lui sont cachées et interdites.

Non, ici c'est en plein bois, en plein jardin que se déroule le chemin, ouvrant toutes ses richesses

à votre admiration. Un rebord facile à franchir, même pour un enfant, sépare la route de la forêt, qui paraît infinie, où se presse l'irrégulière armée des troncs d'arbres surchargés de frondaisons touffues sous lesquelles des reflets seuls vous éclairent.

La plus belle des promenades et la plus facile à faire est celle qui vous fait contourner le Cap, entre la forêt centrale et les roches du bord, sur lesquelles se dessinent des silhouettes immobiles de pêcheurs, tandis que, souvent, vers la forêt, s'esquissent des silhouettes plus fugitives d'amoureux. Vous arrivez ainsi jusqu'à la pointe du promontoire, qui s'achève dans la mer en un trait délié.

L'Histoire. — Le Cap-Martin a aussi son histoire qui remonte fort loin. A l'époque romaine existait là une petite ville qui a précédé Menton. Les Romains l'appelaient *Lumone*, nom expressif qui indique bien l'abondance de citrons ou *limons* que produisent ces campagnes. *Lumone* était évidemment un bourg créé autour d'un poste de relais, en bordure de la voie Aurélienne. Il y avait là des *mansiones* (demeures pour la nuit) et des *mutationes* (lieux où l'on changeait les chevaux) sur la grande route militaire mettant en communication l'Italie et les Gaules. La Table de Peutinger n'indique point cette station entre Vintimille et la Turbie, tandis que l'Itinéraire d'Antonin place *Lumone* à dix milles de Vintimille (*Albintimilia*) et à six milles de la Turbie (*Alpe Summa*).

M. le comte de Cessoles a découvert deux pierres milliaires qui confirment les indications de l'Itinéraire d'Antonin.

Lumone devait être placé à la soudure du Cap, là où des ruines romaines restent comme vestiges de la station disparue.

M. A. de Longpérier a minutieusement décrit ces débris qui proviennent d'un monument funéraire

du genre dit *opus reticulatum* (appareil réticulé dont les pierres sont disposées en damier).

Ce qui reste de la façade principale a 16 mètres de longueur ; on y remarque trois arcades en niche. M. de Longpérier y a reconnu des traces de fresques. C'était un tombeau rectangulaire, majestueux, et l'inscription perdue dominait les trois arcades.

Plus loin, au milieu du Cap, près d'un jardin voisin du sémaphore, sont des ruines moins antiques, vestiges informes d'un couvent fameux au moyen âge : le couvent de Saint-Martin, ayant appartenu aux Comtes de Vintimille jusqu'au XI[e] siècle, et attribué en 1061 par une donation pieuse du comte Reinardo au monastère de Lérins. Depuis cette époque, les archives de Lérins font souvent mention du couvent de Saint-Martin. Assez récemment on a trouvé des sépultures en cet endroit.

D'aucuns ont prétendu que c'était un monastère de femmes. En cette époque d'incursions sarrasines, l'endroit était trop exposé pour que cette assertion soit vraisemblable. La construction disparue devait être mi-couvent, mi-forteresse, peuplée de moines-soldats, prêts à soutenir un siège contre les infidèles.

Le souvenir de ces religieux a laissé trace dans les traditions locales ; leurs hauts faits, leurs vertus sont oubliés, mais il reste d'eux le souvenir d'une imprudence qui, transmis de génération en génération, a traversé le temps.

A une époque indéfinie, le monastère de Saint-Martin fut pourvu d'une belle cloche qui, mise en branle, s'entendait partout aux alentours, à Roquebune et à Menton. Les moines prévinrent les habitants de ces deux villes qu'en cas d'alarme, c'est-à-dire en cas d'arrivée subite des corsaires barbaresques, ils réclameraient leur secours en agitant cette cloche. On promit d'accourir au premier signal.

Mais les moines, méfiants, voulurent s'assurer si au jour du danger ils pouvaient compter sur l'aide

des deux villes voisines. Et par une belle nuit, faisant cette épreuve, ils agitèrent la cloche à toute volée. Aussitôt, vif émoi à Roquebrune et à Menton ; les habitants s'arment et accourent avec un tel empressement que les moines durent se déclarer satisfaits. On ne pouvait mieux tenir la promesse faite.

Roquebrunois et Mentonnais retournèrent chez eux fort dépités de cette expédition inutile, mécontents d'avoir été joués.

A quelque temps de là, les Sarrasins arrivèrent pour tout de bon, attaquant en force le couvent. Les moines eurent beau sonner, personne ne vint plus à leur secours. A Menton comme à Roquebrune on croyait à une nouvelle expérience et on haussait les épaules. Les corsaires purent ainsi pénétrer au couvent, emporter butin et prisonniers. Il se dégage de cette anecdote une moralité qui est, du reste, celle d'une fable connue.

Aucune notion n'a été conservée de la destruction de ce couvent, dont il reste à peine aujourd'hui d'informes vestiges, marquant le point où tant de moines vécurent la vie cénobite pendant des siècles. Et nous confirmant davantage encore la réalité de leur existence, restent les archives de Lérins qui mentionnent plusieurs fois le couvent de Saint-Martin comme un des principaux foyers de religion sur ce littoral de la Méditerranée.

Un Sémaphore existe au Cap-Martin. C'est le dernier sur côte de France. L'endroit est propice pour surveiller la mer. Au moyen-âge, déjà, le Cap servait à cet effet et on y improvisait parfois des sémaphores. Voici la traduction d'une lettre de Valdetarre, capitaine de Vintimille, adressée en 1604 au Sénat de Gênes.

« On m'avait avisé de faire bonne garde parce que le duc de Guise, avec plusieurs galères, était à Antibes. Mes galères surveillèrent du Mont-Saint-

Martin et une fumée faite à la partie supérieure du mont était le signal convenu pour donner ordre à tout mon monde de se préparer. »

Mais le duc de Guise n'attaqua pas cette fois.

Le Monte San Martino, comme l'appelle la lettre ci-dessus, était le nom du Cap au moyen-âge.

Le Cap-Martin moderne. — Jusqu'en 1860, le Cap-Martin était un site sauvage, tout couvert d'oliviers, de genêts, de lentisques, de thérébinthes, où restaient encore quelques uns des énormes caroubiers et des mélèzes, si nombreux autrefois.

L'admirable position du Cap-Martin le signala de bonne heure à l'attention des spéculateurs. Avant l'annexion à la France, une Société avait obtenu du gouvernement sarde la concession du Cap en vue d'y installer un établissement de bains et des villas pour les étrangers. Mais la Sardaigne ne pouvait valablement donner ce qui ne lui appartenait pas. La Société concessionnaire, malgré l'autorisation obtenue du ministère de Turin, n'osa pas commencer les travaux.

La situation du Cap, comme celle de Roquebrune dont il fait partie, ne fut régularisée qu'en 1860, par la cession que le prince de Monaco en fit à la France.

Depuis, d'autres Sociétés ont acquis des droits sur le Cap-Martin. M. White, représentant une Société anglaise, acheta un vaste lot de terrains qu'il recéda à de très avantageuses conditions.

En 1887, M. Blondin, qui fut si longtemps *manager* du Tir aux Pigeons de Monte-Carlo, établit des chasses dans les bois du Cap. Il y avait là des chasses à tir et au rabat, des chasses aux chiens courants. Dans un parc occupant trente-cinq hectares du plateau, avaient été lâchés lapins, lièvres, faisans, perdrix, chevreuils, etc. Et ce gibier eut l'honneur d'être tiré par les premiers fusils d'Europe, habitués du Tir aux Pigeons de Monte-Carlo.

Enfin, l'acquisition du Cap par une Société immobilière fut un deuil pour les virtuoses de la cynégétie. Les chasses n'eurent plus lieu. Mais, de cette fondation, reste le parc, une des plus belles promenades des environs.

LES HOTES DU CAP-MARTIN

L'Empereur et l'Impératrice d'Autriche. — Le Cap-Martin a compté d'illustres hôtes. Son grand hôtel, ses belles villas sont la demeure favorite des plus grands personnages de l'Europe.

Leurs Majestés l'empereur et l'impératrice d'Autriche doivent être cités au premier rang. C'est en 1894 que les souverains, frappés d'un deuil cruel, la mort de l'un de leurs fils, vinrent pour la première fois abriter leur douleur sous les ombrages du Cap. L'impératrice Elisabeth s'attacha à ce coin de notre littoral où elle revint en 1895, 1896, 1897, et où elle s'apprêtait à revenir encore lorsqu'elle tomba, en Suisse, victime d'un attentat monstrueux.

L'empereur François-Joseph est venu chaque année passer quelques semaines au Cap avec l'Impératrice, se reposant ici des soucis d'un vaste pouvoir.

Les souverains habitaient le grand hôtel situé à la pointe du Cap, si bien dirigé par M. Ulrich, qui fut décoré des principaux ordres autrichiens, en reconnaissance des soins qu'il avait eus pour ses illustres hôtes.

Au cours de leur résidence au Cap-Martin, l'empereur et l'impératrice d'Autriche ont été visités par de hautes personnalités. Le roi et la reine de Saxe, notamment, qui s'étaient fixés tout près, à Menton, étaient les hôtes habituels de Leurs Majestés autrichiennes.

Pour conserver la mémoire de la prédilection

LES HÔTES DU CAP-MARTIN



S. M. l'Empereur FRANÇOIS-JOSEPH d'Autriche

affirmée par l'impératrice d'Autriche pour le Cap, deux monuments ont été élevés.

Le premier, près de l'hôtel où elle résidait, dans le parc où elle aimait tant se promener. C'est une



S. M. l'Impératrice ELISABETH d'Autriche

colonne élégante en forme de pyramide surmontée de l'aigle à deux têtes et de la couronne impériale en bronze. Sur la pierre est gravée cette inscription :

EN SOUVENIR
DU SÉJOUR AU CAP-MARTIN
DE S. M. ELISABETH
IMPÉRATRICE D'AUTRICHE, REINE DE HONGRIE
1894-1895-1896-1897

Le second monument est placé sur un des ponts de Menton. Il consiste en une plaque commémorative surmontée d'une branche de palmier en bronze que domine une couronne impériale. L'inscription en lettres d'or, dit :

POUR PERPÉTUER LE SOUVENIR
DES SÉJOURS DE S. M ÉLISABETH
IMPÉRATRICE D'AUTRICHE, REINE DE HONGRIE

Quatre strophes d'une cantate de Mme Henry Gréville, chantée à la cérémonie d'inauguration, sont gravées sur le soubassement de ce monument, œuvre de M. Glena, un architecte bien connu de Menton.

Le Roi et la Reine d'Angleterre. — Le roi Edouard VII et la Reine d'Angleterre, alors prince et princesse de Galles, sont venus aussi en 1894 se réfugier au Cap-Martin, à la suite de la douleur éprouvée par la perte de leur fils le duc de Clarence.

Les princes anglais ont passé là dans la retraite de longues semaines après le coup terrible qui les avait frappés.

La Comtesse Lonyay, fille du roi des Belges et veuve de l'archiduc Rodolphe d'Autriche, a résidé aussi à l'hôtel du Cap-Martin.

La Villa Cyrnos. — C'est dans cette villa, une des plus belles du Cap Martin, que l'ex-impératrice des Français vient abriter son triple deuil d'un mari, d'un fils et de la plus haute souveraineté. Cette Niobé moderne, sur laquelle s'est si durement appesanti le destin, a voulu se fixer ici.

La villa Cyrnos qu'elle s'est fait construire est conçue dans le goût italien ; la façade principale, tournée vers la mer, comprend une terrasse ornée de fresques. Parmi les œuvres d'art qui la décorent, signalons trois toiles célèbres placées dans le vesti-

bule : l'*Arrivée de la Reine Victoria à Cherbourg* ; la ***Vue de la Rade de Brest*** et le *Débarquement de* ***Napoléon III*** *à Gênes, en 1859.*

Les souverains d'Autriche, la reine Victoria pendant ses séjours à Nice, tous les personnages royaux



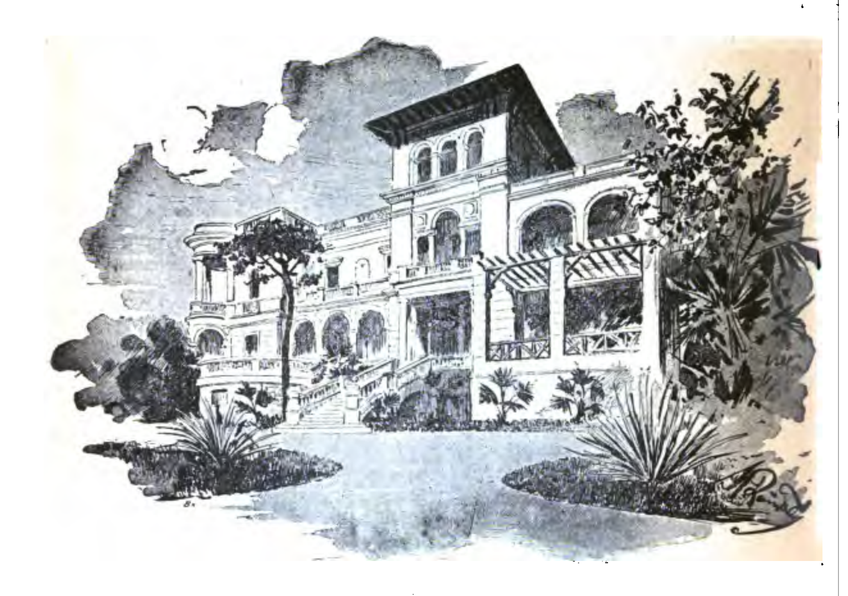
L'IMPÉRATRICE EUGÉNIE

et princiers passant sur la Côte dAzur, ont visité l'impératrice Eugénie à la villa Cyrnos.

D'autres villas sont disséminées parmi les ombrages du Cap-Martin : la villa Aréthuse, où le baron et la baronne de Montgommery ont tenu longtemps cour d'esprit ; les villas de M. Heriot ; les

villas Miramar, Dunure, Cynthia, Wintworth, Kahn, etc.

Mais, point essentiel, on a conservé au cap un caractère d'asile dans une forêt d'arbres. C'est un



La villa Cyrnos, au Cap Martin
appartenant à l'Impératrice Eugénie

coin discret qui s'avance loin en mer comme pour s'écarter de la voie ferrée qui le traverse en tunnel à son amorce avec la côte ; ses hôtes jouissent là de la plus large indépendance, presque aussi libres que dans un parc fermé.

Puisse la spéculation ne pas avoir prise sur ces terrains, ne pas construire une station banale à la place de cette pléthore de pins, d'oliviers et de fleurs !

Tel qu'il est, avec son parfum de mystère et de poésie, le Cap-Martin n'a que quelques hôtes, mais choisis parmi les plus illustres.

MENTON

Tarif des voitures. — De Monaco à Menton, aller et retour, avec station d'une heure et demie, 14 fr

Même prix en passant par la Corniche ou par le chemin du Cap-Martin.

Course à Menton jusqu'au pont Saint-Louis, aller et retour avec station d'une heure et demie, 15 fr.

Course à Menton, avec promenade ne dépassant pas 4 kilomètres sur les routes rayonnant dans la campagne mentonnaise, aller et retour, avec station d'une heure et demie, 20 fr.

En chemin de fer. — De Monaco à Menton en 1re classe, 1.10 ; 2me classe, 0.75 ; 3me classe, 0 50.

Menton est à 9 kilomètres de Monaco.

On a déjà beaucoup écrit sur Menton. Un grand nombre de livres lui sont consacrés ; mais, ce qui est à remarquer, c'est que la plupart ont pour auteurs des médecins, de sorte que les guides de cette ville, généralement sobres de détails sur la topographie et l'histoire, sont très étendus sur les questions de climatologie médicale, de météorologie, de nosographie, etc.

Précisément parce que la bibliographie de Menton est déjà abondante, nous serons bref ici. Notre but est surtout de réunir les renseignements utiles, les indications intéressantes sur les promenades qui rayonnent autour de Monaco.

Historique. — On a attribué la fondation de Menton aux Romains. Par une étymologie trop forcée pour être admise, on a prétendu que Menton a été fondé par les partisans d'Othon, à la suite d'une grande bataille livrée aux troupes de Vitellius, sur le sol de l'antique *Lumone* (70 ans après J.-C.). De : *in memoria Othonis*, on aurait, par contractions successives, fait *Menton*. On appuie cette étymologie d'une autre également fantaisiste. Le

nom de *Carnolès*, donné à un château de Menton qui fut la résidence des Princes de Monaco, viendrait de *Carnis lœsio*, *carnage*, indiquant que la grande bataille avait ensanglanté ce point. Mais tout ceci est loin d'être sérieux.

Dans une savante dissertation appuyée sur les textes, M. A.-L. Sardou, père de l'illustre académicien, a établi que la rencontre entre Vitelliens et Othoniens s'est produite dans les environs de Cagnes.

De Menton il n'existait rien à l'époque romaine. Les auteurs, les documents anciens n'en font nulle mention, tandis qu'ils citent *Lumone*, la station du Cap-Martin.

Les cartes romaines, telles que celle de Peutinger, marquent la rudesse du chemin à partir de Vintimille, chemin qui gravit les escarpements de la Mortola, et n'indiquent ensuite que les stations de la Turbie et de Cimiez. L'Itinéraire d'Antonin, nous l'avons dit, ne mentionne aucune agglomération entre Vintimille et Lumone. Nul vestige romain n'a été trouvé à Menton, tandis qu'ils abondent en d'autres communes voisines.

Il est plus exact de dire que la fondation de Menton est due à des Sarrasins. Au IXe siècle, des forbans, partis de l'île Lampedouse, située près de Malte, naviguèrent en quête d'une base d'opérations sur le littoral méditerranéen. Sembracie, Saint-Hospice, d'autres points encore étaient déjà occupés par diverses tribus sarrasines. Ils choisirent Menton et bâtirent une sorte de camp fortifié sur la colline qui domine toute la plage et constitue un point merveilleux d'observation et de défense. La tradition de cette origine persiste ; une des rues du vieux Menton conserve le nom de Lampedouse.

Les pirates ont dû posséder ce repaire jusqu'au début du XIe siècle ; ils ne l'ont abandonné que lorsque la prise de leurs fraxinets les priva de points d'appui sur la côte.

En ce XIe siècle, ce poste appartint aux comtes de Vintimille, et il est plus que probable que le nom de Menton vienne d'un seigneur de cette famille, Othon, qui construisit le premier château dont il ne reste plus que quelques vestiges au sommet de la colline où le cimetière existe aujourd'hui. En 1250, les Vento s'en emparèrent, et c'est à cette date que remontent les plus anciens documents concernant Menton.

Charles le Grand, Prince de Monaco, acheta d'Emmanuel Vento les droits de juridiction que cette famille possédait sur Menton, mais ce fief était si morcelé que des fractions en restaient encore aux Lascaris, aux ducs de Savoie et à une famille gênoise, les Del Caretto. Au XVIe siècle seulement, Le Prince Lambert de Monaco acquit la totalité des droits sur cette ville.

Ainsi fut constituée l'ancienne Principauté de Monaco, s'étendant des Salines au Pont Saint-Louis, qui, d'après Zucagni et le comte Serestosi, occupait une superficie de huit milles carrés et cinq sixièmes de mille.

La première église fut édifiée en 1351, et la nouvelle, en 1672. Le château, détruit dans les agitations continuelles qu'entretenaient ici les luttes des Guelfes et des Gibelins, fut rebâti en 1504, par le prince Jean de Monaco. Ce prince en couvrit les frais grâce à la part de butin qui lui avait été allouée par le roi de France Louis XII, après ses campagnes d'Italie : c'est ce que rappelait une inscription placée au-dessus de la chapelle du château.

La Révolution passa son niveau sur tous ces pays, supprimant tous les pouvoirs anciens, mais en 1814, au traité qui reconstitua l'Europe, la principauté de Monaco fut rétablie dans ses limites primitives par une annotation spéciale de Talleyrand.

En 1848, sous l'influence de la révolution qui se propagea dans toute l'Europe comme un vaste incendie, Menton et Roquebrune se soulevèrent contre le Prince de Monaco. Il y eut, ici, une réduction des événements des capitales : constitution d'un gouvernement provisoire, d'une commission exécutive, etc. Le gouvernement Sarde, par des émissaires secrets, entretint ce mouvement et fit occuper les deux villes.

Le *Journal des Débats* protesta contre ces agissements de la Sardaigne, et cette question fut posée aux conférences du traité de Paris en 1856. Le baron de Hubner, plénipotentiaire de l'Autriche, dénonça l'occupation irrégulière de Menton et de Roquebrune par la Sardaigne. Le comte de Cavour répondit évasivement, et les représentants des puissances, dans le protocole du 8 avril 1856, reconnurent implicitement les droits du Prince de Monaco sur Menton et sur Roquebrune. Cette reconnaissance solennelle fut une consolation pour le prince Florestan, qui mourut peu après, le 20 juin 1856.

En 1860, le comté de Nice ayant été annexé à la France, le Prince de Monaco céda à cette puissance les deux villes de Menton et de Roquebrune, qu'il n'aurait cédées à aucun prix à l'Italie.

Le 2 février 1861 fut signé à Paris, entre M. P. Faugère, plénipotentiaire français, et le comte d'Avigdor, plénipotentiaire du Prince de Monaco, un traité cédant à la France tous les droits sur Menton et Roquebrune, moyennant une somme de 4 millions ; les dispositions accessoires portaient entre autres points le droit d'option pour les habitants, l'engagement de la France à établir dans le plus bref délai une route carrossable de Nice à Monaco par le littoral, avec prolongation sur Menton, et à construire, sans subvention du Prince ni garantie d'intérêt, le chemin de fer traversant la Principauté.

Le Corps législatif, sur un rapport qui constituait un haut témoignage de sympathie pour le Prince de Monaco, vota, dans sa séance du 14 mai 1861, le crédit extraordinaire de 4 millions résultant de ce traité.

Depuis lors, Menton est un chef-lieu de canton du département des Alpes-Maritimes.

Le Climat. — Déjà, en pénétrant dans Menton, on se sent dans un climat privilégié qui est un des plus doux et des plus égaux de la Côte d'Azur. Il suffit au voyageur, pour se rendre compte des causes d'une météorologie exceptionnelle, d'examiner la disposition du pays : il est situé sur une bande littorale étroite qui s'est formée entre la mer et de hautes montagnes protégeant la ville, vers leNord, par une vaste imbrication de hauteurs. C'est ici un des points où les Alpes se nouent fortement pour accomplir l'immense courbe qui, après leur descente du Nord, les tend vers l'Est, où elles vont lentement se dégrader en Apennins. Autour de Menton, est un hémicycle de montagnes comprenant quelques unes des principales hauteurs des Alpes-Maritimes.

C'est,au Nord-Est,les deux premières cimes très rapprochées l'une de l'autre : le roc d'Ormea (1115 m.), et le mont Restaut (1140 m.), reliés par le col du Berceau. Plus haut, toujours vers le Nord-Est, ces monts vont aboutir au Grammond (1377 m.). L'hémicycle s'infléchit vers l'Ouest et, au Nord dans l'axe de Menton, sont le Mont Mulacier (1300 m.), le mont Razet (1293 m.). La ligne de faîte descend ensuite vers le Sud-Ouest, s'abaisse à la dépression du col de Castillon, puis se relève au mont Ours (1249 m.), au Baudon (1263 m), et aboutit enfin au mont Agel (1149 m.), qui termine sur le flanc Ouest de Menton ce long circuit protecteur.

A l'abri de ces cimes, Menton jouit d'une des

meilleures températures du littoral ; elle est aussi douce que celle de Naples en ses beaux jours, mais n'a pas l'inconvénient de sa fantasque variabilité. Aussi, le séjour de cette station a-t-il toujours été recherché par les malades et par les délicats.

Vue d'ensemble de Menton. — Autour de la vieille ville, qui s'étage en amphithéâtre sur les pentes adoucies de la colline dominée par le cimetière, une nouvelle et somptueuse station a été créée, s'allongeant de chaque côté sur la double courbe des deux golfes de Menton. A l'Ouest, en arrivant de Monaco, nous sommes dans le quartier des hôtels et des villas : c'est une ville de plaisance coquette et luxueuse, dont les blanches villas et les verts jardins s'essaiment sur les bords d'une baie que les Anciens appelaient *Sinus Pacis* (Golfe de la Paix), nom symbolique donné à ce golfe charmant qui s'arrondit de la pointe de la Mortola, en Italie, à la pointe du Cap Martin, en France.

De l'autre côté, vers l'Est, se trouve le port, récemment complété par une belle jetée ; une autre baie délicieuse, sous le quartier de Garavan, s'étend jusqu'à la pointe de la Mortola, qui s'avance dans les eaux italiennes.

A visiter. — Nous signalons ce qui mérite surtout d'être visité à Menton :

La vieille ville aux rues montantes, contournées, offre au promeneur mille aspects pittoresques, motifs d'enchantement pour les artistes.

Là, dominant, est la colline où s'élevait jadis le château, où l'on a établi aujourd'hui le cimetière, éminence qui permet à la vue d'embrasser un vaste et superbe panorama.

C'est dans le vieux Menton que se trouve la place haut juchée des deux églises.

La paroisse Saint-Michel mérite d'être visitée ; les siècles ont accumulé les ornements dans ses trois nefs supportées par une colonnade digne d'attention.

On conserve dans la sacristie une croix processionnelle faite de la hampe d'un drapeau pris par des Mentonnais aux Turcs, à la bataille de Lépante en 1571.

Le clocher de l'église, émergeant de la vieille ville, est à remarquer.

A la Mairie se trouvent la Bibliothèque Municipale et le Musée.

Le Musée (ouvert les lundi, mercredi et vendredi, de 9 h. à midi et de 2 à 5 h.) était, à l'origine, une collection scientifique réunie par un savant mentonnais, M. Bonfils, qui en a fait don à sa ville natale. M. Bonfils en fut nommé conservateur, et, depuis lors, les collections se sont enrichies, faisant du Musée de Menton un des plus intéressants de la région.

Le Musée comprend, en histoire naturelle : la faune et la flore tant maritime que terrestre de la région. Signalons surtout la belle collection provenant des cavernes de Baoussé-Roussé : les êtres de l'époque paléolithique, notre ancêtre le troglodyte, les animaux ses contemporains, les outils en silex qu'il savait fabriquer. (*Voir page 262*).

Le Musée possède encore des poteries gallo-romaines, des curiosités archéologiques diverses, des monnaies, etc.

La Bibliothèque Municipale (ouverte de 9 h. à midi et de 3 à 6 h. du soir) comprend une collection assez importante de livres.

Menton possède aussi un ***Musée des Beaux-Arts*** où figurent des œuvres intéressantes, provenant en grande partie de dons faits par M. le baron de

Rothschild par l'entremise de M. Paul Leroy, qui est en quelque sorte le surintendant des Beaux-Arts de ce grand seigneur de la finance.

La maison de Bréa. — Dans la rue de Bréa, la maison portant le n° 2 est ornée d'une plaque rappelant que là est né, en 1790, le général de Bréa, tué à Paris pendant la Révolution de 1848.

Quelques monuments ornent Menton : Dans l'avenue Félix-Faure, le beau groupe de M. Puech, *Menton se donnant à la France*, inauguré en 1897 par le président Félix Faure.

Le buste de Longfellow se dresse à l'angle de la rue Pietà et du nouveau boulevard.

Le buste du docteur Bennet, qui contribua beaucoup à faire connaître Menton, est dans la rue Partouneaux, près de l'Hôtel des Postes et Télégraphes.

Promenades et Excursions autour de Menton

Tarif des voitures de Menton — ***La course, de jour*** **: 2 chevaux, 4 places, 1 fr. 50 ; 1 cheval, 2 places, 1 fr. —** ***L'heure, de jour*** **: 2 chevaux, 4 places, 3 fr. 50 ; 1 cheval, 2 places, 2 fr. 50.**

De nombreuses promenades et excursions peuvent se faire dans les belles campagnes qui rayonnent autour de Menton jusqu'aux pentes des montagnes.

Les principales routes sont, outre la Corniche qui traverse la ville de l'Ouest à l'Est, celles qui côtoient les quatre cours d'eau venant se jeter dans la mer à la plage de Menton : le Fossan, le Carrei, le Borrigo et le Gorbio.

Route de Castellar ou du Fossan. — Le Fossan est le petit cours d'eau le plus à l'Est ; venant

de Castellar ; il débouche devant le marché, un peu en avant de l'amorce de la jetée du Port.

Sur sa rive droite est la route qui, en 7 kil., vous conduit à ***Castellar***, village en terrasse sur Menton, où l'ancien château des Lascaris a conservé les fresques de son immense salle qui sert de lieu de réunion aux jours de festin.

Route de Sospel ou du Carrei. — Le Carrei, le plus important cours d'eau de Menton, est celui qui passe à côté de la Gare et qui a été couvert de jardins sur sa partie inférieure.

Sur sa rive droite, une belle route ombragée conduit aux ***Moulins*** (2 kil) au hameau de ***Monti*** (5 kil.), au village de ***Castillon*** (16 kil.), ancienne forteresse sarrazine (et le village est tout neuf reconstruit à quelque distance des ruines du premier) ; enfin à ***Sospel*** (22 kil.), important chef-lieu de canton.

Cette route du Carrei, en partant de Menton, fut construite en 1818 par le prince de Monaco, Honoré V, et fut la conséquence d'une disette.

L'année 1816 avait été calamiteuse pour l'agriculture. Le Prince ne savait comment pourvoir au manque de blé. Un négociant de Marseille, M. Chappon, s'engagea à fournir, en qualité de munitionnaire général, le pain nécessaire à la principauté ; mais il réclama le monopole de ce commerce, et le Prince se vit forcé d'accepter ses conditions.

On établit de vastes moulins et l'on choisit le torrent du Carrei comme le seul endroit où un cours d'eau régulier pouvait les alimenter.

La route carrossable construite pour les desservir, s'embranchait à la grande voie de Nice à Gênes ; elle était faite en forme de digue pour protéger en même temps les campagnes riveraines souvent emportées par les crues du torrent.

Ce monopole des moulins fut un des principaux griefs invoqués contre le Prince par la révolution mentonnaise de 1848.

Ces moulins, qui ont joué un rôle historique,

sont à gauche de la route, près de l'octroi de Menton. Ce sont des bâtiments superposés qui offrent encore un aspect imposant.

Route de Sainte-Agnès ou du Borrigo. — Un peu plus à l'Ouest que le Carrei, un autre torrent, le Borrigo, se jette dans la mer. Sur sa rive gauche une route conduit vers le Nord ; elle est carrossable jusqu'au hameau de *Cabrolles*, soit sur 4 kilom. Il faut ensuite continuer à pied pour gagner le curieux village de *Sainte-Agnès* (8 kil.) sur un rocher à la pointe duquel sont les ruines du château où le chef sarrazin Harroun, conduisait ses esclaves.

Le génie militaire s'était toujours opposé à l'achèvement de cette route. On nous assure que les dispositions du Ministère de la Guerre sont maintenant tout autres, et que l'on pourra bientôt poursuivre la voie carrossable depuis Cabrolles, terminus actuel, jusqu'au village de Sainte Agnes.

Route de Gorbio. — Enfin, tout à fait à l'Ouest, près du point où le golfe de la Paix commence à se contourner vers le Cap-Martin, existe le petit torrent de Gorbio, ainsi nommé du village au-dessus duquel il prend naissance.

Le Gorbio se jette dans la mer au quartier de *Carnolès* où, parmi des jardins délicieux, se remarque l'ancienne résidence des princes de Monaco.

En cet endroit, dès les premiers temps du christianisme, une chapelle avait été dédiée à la Vierge. Plus tard, au xve siècle, le bruit se répandit que des miracles y avaient été opérés. En 1477, pressé par l'agitation populaire, le prince Lambert de Monaco réclama au pape Sixte IV une enquête à ce sujet. Un célèbre théologien, le père Martin, de Bologne, fut envoyé pour cet examen et il conclut à l'authenticité des miracles. Les pèlerins arrivaient en foule à Carnolès. Une église et un couvent y furent élevés, desservis par des moines des *Minori Osservanti*. C'était la *Madone de Carnolès*, célèbre au moyen-âge. Un des religieux de Carnolès, frère Thomas

Scavone, mort en 1612, donna lieu à une enquête de béatification par la Cour de Rome. Plus tard, le couvent devint une annexe du palais de plaisance des princes de Monaco.

La route, qui suit le torrent, à travers de belles campagnes et des pentes boisées, pénètre avec le val dans les montagnes. A 4 kilomètres on trouve le *Sanatorium*, desservi par une route spéciale, vaste établissement sanitaire exposé en plein midi sur un côteau très boisé. Le docteur Malibran, assisté d'autres savants, surveille les cures, efficaces dans ce sanatorium qui est un modèle du genre.

Le village de Gorbio est encore à 4 kilomètres du sanatorium. Il est assis sur un des plateaux accrochés au flanc oriental du Mont-Agel et dominé au Nord par le pic du Baudon.

Gorbio autrefois repaire de Sarrazins (son nom vient de *Gourbi*), conserve encore le caractère moyen-âgeux avec ses rues voûtées, ses maisons fortifiées, son vieux château seigneurial découronné par la foudre.

Ce village a été le théâtre de sanglants combats. Rappelons surtout celui que s'y livrèrent pendant la guerre de la Succession d'Autriche, en 1746, les armées franco-espagnoles et austro-sardes. — Le général Gorani, commandant les austro-sardes, venait de prendre Vintimille ; il attaqua les franco-espagnols à Gorbio ; il vainquit encore, mais il fut tué dans cette bataille acharnée.

Promenades vers Garavan. — Menton est traversé dans toute sa longueur par la route de la Corniche qui en forme la principale voie.

Elle conduit à **Garavan,** quartier élégant à l'Est de Menton, qui a sa gare particulière. Parmi les villas de Garavan, citons la villa Gena, occupée pendant l'hiver 1902-1903 par le président Kruger, à quelque distance d'une villa appartenant à la comtesse Miranda, Christine Nilsonn.



GROTTES DE BAOUSSÉ-ROUSSÉ

Pour se rendre aux célèbres grottes de Baoussé-Roussé (Rochers Rouges) de Garavan, on gagne la promenade du Midi. Arrivé près de la mer, on laisse à gauche la route qui conduit à la douane et on suit le chemin carrossable qui longe la plage. En un quart d'heure, on arrive aux grottes, qui, au nombre de cinq, s'ouvrent au bord de la mer.

Elles forment une série de longues et triangulaires alvéoles percées dans de hautes masses de rochers calcaires s'élevant presque à pic à plusieurs centaines de mètres de hauteur. Ces rochers sont striés en haut de longues taches ferrugineuses, d'où le nom de *rochers rouges*.

Les découvertes faites dans ces grottes ont une importance considérable pour la science ; en effet, elles ont permis de connaître ce qu'étaient nos ancêtres de l'âge de pierre. Les trouvailles capitales de M. Rivière en 1872 avaient été préparées par d'autres savants.

Déjà, à la fin du XVIIIe siècle, M. de Saussure signalait l'importance des grottes de Menton. En 1846, le prince Florestan de Monaco ordonnait des fouilles qui ne produisaient guère de résultats. M. Grand, de Lyon, puis MM. Elie de Beaumont, Lyel, Moggridge (de Londres), Broca, Costa de Beauregard, Niepce, ont visité cette station de Baoussé-Roussé de 1854 à 1869.

Enfin, en 1872, le savant Emile Rivière, chargé d'une mission par le gouvernement français, fit exécuter des fouilles profondes. Après avoir traversé toute l'épaisseur des principaux foyers, il trouva deux squelettes complets, dont le premier a été transporté au Museum du Jardin des Plantes, avec le sol sur lequel il reposait. Sa tête était entourée des restes d'un collier formé de coquilles marines (buccin) et de dents de cerf percées d'un trou central donnant évidemment passage à un tendon qui les unissait. Tout autour de la tête, on avait placé ses armes, des lames de silex, des grattoirs, poinçons,

fers de flèches, etc., et, en arrière du crâne, se trouvait une longue aiguille destinée à fixer les cheveux. Au niveau du poignet étaient les restes d'un bracelet de coquilles marines. L'autre squelette était moins bien conservé.

C'est dans la grotte dite du Cavillon que M. E. Rivière fit cette découverte dont le retentissement se propagea dans le monde entier.

Plus tard, d'autres squelettes furent mis à jour dans la cinquième de ces grottes, dite Barma Grande : le 7 janvier 1892 par MM. Bonfils et Julien qui en découvrirent trois en groupe ; et le 12 janvier 1894, par M. Abbo, maître carrier, qui en découvrit un autre. M. Mégret, statuaire, qui les a mesurés, a trouvé pour la taille des hommes : 1 m. 98 et 2 m. 14.

Les plus récentes découvertes, faites en 1901, mettaient à jour plusieurs hommes fossiles et même un nouveau type humain fossile.

Le prince Albert de Monaco avait chargé M. l'abbé de Villeneuve de diriger de nouvelles fouilles dans certaines parties de ces grottes non encore bien explorées.

Le résultat de ces recherches, demandons-le à un savant : M. Henri de Parville, qui l'expose ainsi :

« Au mois de janvier 1901, la pioche mettait à nu un squelette entier, qui gisait seulement à 1 m 90 de profondeur. M. l'abbé de Villeneuve fit déblayer jusqu'à 9 m. 80 avant de rencontrer la roche qui constituait le terrain primitif. A 7 m. 05, il recueillit un autre squelette, et à 0 m. 70 plus bas encore, il mettait au jour une dernière sépulture où reposaient, côte à côte, deux sujets bien conservés.

C'est M. Verneau, président de la Société anthropologique de Paris, qui a été, sur place, étudier ces fossiles humains, et c'est M. Albert Gaudry, de l'Institut, qui a transmis, à l'Académie des sciences, les résultats de l'examen de M. Verneau.

Le sol de la caverne n'a pas été remanié. Les couches de terre étaient parfaitement en place, séparées les unes des autres par de faibles lignes de cendres ou par des foyers intacts. Seul le foyer inférieur, reposant sur la roche, avait été plus ou moins remué par des fauves qui ont laissé des

traces indéniables de leur passage. Beaucoup d'animaux divers ont séjourné dans la caverne, puisqu'on a ramassé, au milieu des terres, des débris d'élans, de cerfs, dont l'un de grande taille (*cervus canendensis*), de bovidés, d'équidés, etc. L'animal le plus intéressant reconnu est la *hyæna spelæa*, dont les ossements et les coprolytes ont été rencontrés au-dessus des trois squelettes humains.

On a aussi trouvé des restes d'industrie contemporains des squelettes, puisqu'ils en étaient tous voisins ; des ustensiles en grès et en calcaire, rarement en silex ; les débris offrent le type « moustérien ». Au-dessus, depuis 9 mètres jusqu'à près de la surface, l'industrie est nettement celle de notre âge du renne. M. Gaudry admet que les squelettes inférieurs doivent être définitivement classés comme paléolithiques. Ces squelettes sont même probablement plus anciens que ceux trouvés auparavant. La découverte a donc une importance considérable.

Le squelette rencontré à 7^{m} 05 de profondeur était celui d'un homme de 1^{m}90 environ. Ce géant reproduit tous les traits essentiels de la race de Cro-Magnon.

Tout différents sont les deux squelettes qui avaient été inhumés dans le dernier foyer intérieur. Une petite fosse avait été creusée pour les recevoir et, au niveau des têtes, on avait élevé une sorte de trilithe composée de deux pierres verticales et d'une pierre horizontale pour les protéger.

L'un des sujets est une vieille femme ; le second est un jeune homme approchant de l'âge adulte.

Ces deux squelettes offrent le même caractère anthropologique et représentent un type ethnique qui n'avait pas encore été rencontré dans les couches du terrain quaternaire. Ils sont de petite taille ; la femme mesure 1^{m}57 et le jeune homme 1^{m}55. La tête est dysharmonique avec un crâne extrêmement allongé et une face très développée en largeur. Par ce caractère, les deux sujets rappellent le type de Cro-Magnon, mais le crâne est régulièrement elliptique, sans saillie notable des bosses pariétales. En fait, la forme générale est celle qui devait devenir commune à l'époque néolithique, et qui est encore fréquente chez beaucoup de nègres.

Le plus curieux, c'est que la face est franchement négroïde dans sa partie supérieure ; il existe aussi un prognathisme sous-nasal énorme, aussi accusé que chez beaucoup de nègres de la Sénégambie ou de la Guinée, et par suite, un retrait de menton. Enfin, les bras sont particulièrement longs.

Les deux sujets rencontrés dans la grotte à 7^m75 de profondeur prouvent, dit très bien M. A. Gaudry, que, parmi nos ancêtres, il faut désormais compter des individus à *type négroïde*. Et comme ce type n'était pas connu et qu'il a été découvert dans les fouilles ordonnées par le prince de Monaco, M. Gaudry propose de le désigner, désormais, sous le nom de « type de Grimaldi ».

Ajoutons que si Baoussé-Roussé est la station principale des troglodytes, des vestiges de la même race ont été trouvés sur d'autres points de notre littoral : à Cap-Roux. entre Beaulieu et Eze ; à Monaco, au quartier des Revoires ; à Monte-Carlo, pendant la construction du chemin de fer ; la grotte de la Veille a dû être aussi une station de l'âge de pierre.

En somme, de Nice à Menton, à la base des talus de la Corniche, on a trouvé des traces de l'homme contemporain de la période quaternaire. A cette époque, le séjour au bord de la mer était préférable à tout autre : la pêche procurait facilement une nourriture abondante et saine ; on se protégeait plus aisément des fauves qui peuplaient les forêts dont tout le pays était couvert, et la température était incomparablement plus douce que sur les hautes terres.

Alors déjà notre littoral était recherché comme station d'agrément.

De nombreuses publications ont été consacrées aux découvertes anthropologiques de Baoussé-Roussé. Parmi les plus importantes, citons :

Emile Rivière : *De l'antiquité de l'homme dans les Alpes-Maritimes*, avec de nombreuses planches coloriées. Paris 1877.

Docteur Henry Bennet. — *Winter and springs on the shores of the Mediteranean*. — London, 1870. — C'est le résultat des recherches de M. Moggridge.

M. Moggridge a, d'ailleurs, publié un travail sous ce titre : *Of the Prehistoric Interments*, of the Balzi Rossi Graves near Menton and theiz relations to the neolitic.

Découverte de cadavres préhistoriques à Menton, par le Dr Verneau.

MM. le docteur Brocca ; le comte Costa de Beauregard. MM. Bourguignat ; Adr. de Longpérier ; docteur Niepce ; professeur Issel, de Gênes ; G. de Mortillet ; E. Vacandard ; Arthur J. Evans ; Adolphe Mégret ont publié des travaux sur les squelettes préhistoriques de Menton.

Le musée de Menton conserve une collection d'armes en silex et des vestiges divers provenant des grottes du Baoussé-Roussé.

PROMENADES VERS L'ITALIE

Pont Saint-Louis. — Mortola. — Vintimille

Tarif des Voitures. — De Monaco au pont Saint-Louis, aller et retour avec station d'une heure et demie, 15 fr.

Pour le tarif des voitures de Menton, voir plus haut.

Après Garavan, la route commence à monter, se rapprochant des talus de la montagne. Il y a 700 mètres entre le point où la route se détache de la promenade jusqu'au pont Saint-Louis, marquant la frontière franco-italienne. Au pont, la route atteint l'altitude de 110 mètres.

Le torrent Saint-Louis, qui coule à 36 mètres de profondeur du pont, vient du mont Mabiria, à 3 kilom. à peine dans l'intérieur des terres. Il marquait, avant la Révolution Française, la frontière entre la Principauté de Monaco et la République de Gênes. La route alors passait en bas, sur le rivage, suivant le tracé de l'antique chemin romain.

Napoléon Ier qui ordonna la construction de la route de la Corniche, commencée en 1806 à Nice, ne régna pas assez de temps pour la voir achever jusqu'ici. En effet, le pont Saint-Louis ne fut construit qu'en 1814, lorsque l'Empereur abdiqua pour la première fois.

Le pont est formé d'une seule arche de 15 mètres d'ouverture, audacieusement jetée entre deux parois de montagne, au fond desquelles coule le ruisseau de Saint-Louis. La profondeur du ruisseau est de 36 mètres.

La route continue à monter jusqu'à la douane italienne, posée sur le bord extérieur, de manière à constituer un excellent poste d'observation.

En face de la douane, sur la gauche de la route, une belle villa a été élevée en 1865 par le docteur Bennet, dont nous avons vu le buste à Menton. Dans le jardin, remarquez la tour réparée qui, sous le nom de tour Grimaldi et de tour des Corses, existait déjà au moyen-âge et a été utilisée dans les guerres de la frontière.

Près de cette villa, un sentier monte au hameau de Grimaldi (qu'on dénomme parfois Figonia), dépendant de Vintimille : quelques maisons alignées sur un repli horizontal de la pente, parmi les campagnes.

On trouve sur la grande route quelques trattorie (auberges) où l'on s'attable pour jouir d'une vue très belle vers Menton, le Cap-Martin, sur la côte et la mer.

La Mortola

Un hameau dépendant de Vintimille est disséminé des deux côtés de la route : c'est la Mortola, où méritent d'être remarqués la villa et les jardins de M. Hambury, historiques à plusieurs titres.

C'est vers 1835 que M. Thomas Hambury acheta le palazzo Orengo, célèbre par le séjour qu'y avait fait Machiavel en 1511. Le nouveau propriétaire fit réparer le vieux palais, et l'entoura de jardins qui sont merveilleux. La reine Victoria d'Angleterre vint les visiter à diverses reprises et fut si satisfaite qu'elle voulut fixer en une aquarelle une des vues de ces jardins. La royale artiste fit elle-même d'un pinceau très adroit cette aquarelle qu'elle emporta à Balmoral.

Ces jardins, cette villa eurent d'autres illustres visiteurs, notamment le roi Edouard VII, alors prince de Galles ; l'empereur et l'impératrice d'Autriche ; l'impératrice Frédéric ; le roi Léopold, et bien d'autres encore.

Avant d'arriver à Vintimille, la route passe tantôt parmi les oliviers, tantôt entre des terrains formés d'une roche calcaire marneuse à peu près dénués de végétation ; c'est ce qui donne un caractère si différent aux deux vallons que l'on traverse : le vallon de Sorba, triste et pauvre, et un peu plus loin, le vallon de Latte (*vallon du lait*), ainsi dénommé parce qu'il est bordé de campagnes fertiles. Les plantations de roses de la Mortola sont à citer.

Sur l'arête de la montagne on aperçoit les ruines du Castel d'Appio. construit au XIII[e] siècle par les Gênois sur des assises romaines, et propriété aujourd'hui de M. Biancheri, qui a été si longtemps président de la Chambre des députés d'Italie. De ce point, la vue découvre les principaux passages des Alpes.

On raconte que Napoléon I[er], lorsqu'il n'était que général à Nice, vint au Castel d'Appio pour étudier le terrain en vue d'une campagne en Italie. Des soldats autrichiens en embuscade tirèrent sur lui et son fidèle nègre Domingo en fut grièvement blessé.

On arrive à Vintimille.

VINTIMILLE

Vintimille est à 23 kilomètres de Monaco et à 13 kilomètres de Menton.

En chemin de fer **: De Monaco à Vintimille (gare internationale) : 1re classe. 2 fr. 40   2e classe, 1 fr. 65 : 3e classe, 1 fr. 15. Aller et retour : 1re classe, 3 fr. 85 ; 2e classe, 2 fr. 80 ; 3e classe, 1 fr. 80.**

A partir de Vintimille, le service est réglé sur l'heure de l'Europe centrale, en avance de 47 minutes sur l'heure de Paris en usage sur tout le réseau français jusqu'à Menton.

Vintimille est la première ville italienne. Elle possède la gare internationale où se termine le réseau du P.-L.-M. et où commence le réseau *delle Ferrovie dell'Alta Italia*.

Cette gare est au faubourg Saint-Augustin, sur la rive gauche du fleuve Roya, qui descend du col de Tende. La ville est sur la rive droite ; on la voit de l'autre côté, sur la déclivité d'une colline qui descend jusqu'à la mer, entourée de murailles et dominée par le fort Saint-Paul, construit en 1222 par les Gênois.

Après avoir traversé la Roya, on doit grimper dans des rues montantes pour gagner la ville. Une seule rue est plane, et s'étend sur le port en belvédère, gagnée sur le rocher à grand renfort de maçonnerie.

Vintimille est une cité antique. Capitale des Ligures Intéméliens, elle fut réduite par les Romains ; prise ensuite par les Goths, puis par les Lombards. A partir du IXe siècle, elle eut des seigneurs, dont les Lascaris sont les plus illustres. La République de Gênes y domina longtemps et, en 1815, elle fut donnée au roi de Sardaigne.

A visiter : Deux églises remarquables. La cathédrale (Vintimille est le siège d'un évêché), dédiée à l'Assomption et bâtie sur l'emplacement d'un temple de Junon. L'église Saint-Michel, monument archéologique de premier ordre, qui fut un temple de Castor et Pollux.

Vintimille possède un théâtre et une bibliothèque avec des manuscrits rares.

Excursions. — Au N.-O., sur l'arête de la montagne, le Castel d'Appio, sur des ruines romaines. Au-delà s'ouvre un cirque d'érosion, véritable précipice, qui est une curiosité géologique. A l'Est, les ruines d'un théâtre romain.

En suivant la rive gauche de la Roya, une belle route carrossable passe à Bevera, Airole, San Michele, Olivetta et va à Breil (27 kil.) pour se joindre sur le territoire français à la route de Nice à Turin.

BORDIGHERA

A 5 kilomètres de Vintimille, et 27 kilomètres de Monaco.
En chemin de fer. — Prix de Vintimille : 1re classe, 0,55 ; 2e classe, 0,40 ; 3e classe, 0, 30.

Bordighera est à la pointe du cap qui ferme à l'orient le grand golfe ouvert depuis le cap d'Antibes à l'occident.

C'est une riante ville avec un haut clocher qui émerge au milieu et entourée d'une forêt de palmiers. La colline où elle s'adosse est toute verte d'oliviers, d'orangers, et une plaine s'étend devant elle jusqu'à la mer. Les palmiers sont la spécialité du pays. Bordighera a le privilège de fournir Rome de palmes pour la solennité des Rameaux. La ville est des plus pittoresques, ceinte de murailles flanquées de tours, souvenir de l'époque où il fallait se protéger des barbaresques. Bordighera avait fait, vers 1630, une ligue avec sept autres localités voisines, pour mieux résister aux incursions des bandes armées, et elle fut la capitale de la République des *Otto Luoghi* (huit lieux).

A visiter : L'église paroissiale à une seule nef, construite en 1615. Le groupe géant de l'autel. Le sanctuaire des Chevaliers de Malte qui y avaient un couvent. La chapelle de San Ampeglio, trempant dans l'eau à la pointe du Cap. Une belle fontaine en marbre. Les villas de MM. Bischoffsheim et de feu Charles Garnier.

Excursions. — On fera une intéressante excursion en montant par la belle vallée de la Nervia (bonne

route) longue de 25 kil. avec largeur variable de 1 à 4 kil. Presque toujours par plaine on arrive au village de Campo-Rosso, où sont deux églises ; puis on arrive à Dolceaqua, à cheval sur la Nervia, les deux parties reliées par un vieux pont remarquable. Un énorme rocher couronné par les ruines du château des Doria a fait jouer à Dolceaqua un rôle historique important.

OSPEDALETTI

A 11 kilomètres de Vintimille et 33 kilomètres de Monaco.
En chemin de fer. — Prix de Vintimille : 1re classe, 1,25 ; 2e classe, 0,85 ; 3e classe, 0,65.

Charmante station entre Bordighera et San-Remo. C'est en 1860 que le docteur Kerel, médecin particulier de l'imperatrice de Russie, signala l'excellence du climat d'Ospedaletti. Depuis, la Foncière Lyonnaise y a fait un magnique Casino et de belles avenues. La promenade de la Reine-Marguerite, surtout, est remarquable. Admirable panorama de la côte entre San-Remo et Bordighera. Beaux paysages où prospèrent les plantes exotiques.

Promenades : A 5 kil. à l'Est, San-Remo. — A 4 kil., sur le sommet de la montagne, la commune de Colle di Rodi, dont dépend Ospedaletti. A la Mairie on peut visiter une belle galerie de tableaux et une bibliothèque de 6.000 volumes, don de Paolo Rambaldi, un enfant du pays.

SAN-REMO

A 16 kilomètres de Vintimille et 38 kilomètres de Monaco.
En chemin de fer. — Prix de Vintimille : 1re classe, 1,80 ; 2e classe, 1,25 ; 3e classe, 0,90.

C'est la plus importante station du littoral italien. Elle s'appelait aux premiers temps de l'ère chrétienne, la *villa Malutiana*. Mais saint Romulus

mourut ici, et fut le parrain de la ville. Au IXe siècle, les Sarrazins la saccagèrent et les habitants dûrent aller s'établir sur les sommets. Ils ne retournèrent sur la côte pour rebâtir leurs maisons que vers la fin du Xe siècle, lorsque les Sarrazins furent chassés de la région.

Au moyen-âge, la ville dépendit de la République gênoise. Pendant les guerres de la Succession d'Autriche, en 1745, l'escadre anglaise bombarda San-Remo.

La ville est assise en amphithéâtre au milieu de l'hémicyle formé par le Cap-Vert au levant et le cap Pino au couchant. La vieille ville, ou ville haute, aux dédales de rues étroites et curieuses, est sur la pente du mont.

La nouvelle ville, peuplée d'hôtels et de villas, s'étend le long de la mer, en plaine. Elle possède un Casino international, un Jardin public, de belles promenades.

A visiter. — La cathédrale de San Siro, aux trois nefs de style gothique. Le célèbre sanctuaire de l'Assomption, dominant la ville, où l'on remarque de belles fresques de Boni, des statues et quatre colonnes d'albâtre.

Promenades. — Les principales sont : La bourgade de Borello, à 6 kil. La Madone de la Guardia, au Levant, d'où l'on a une vue admirable. Le monastère de Saint-Romulus, dans un site charmant, à 7 kil. au pied du mont Bignone. Le village de la Colle, à 3 kil. La vallée d'Ormea, au Levant.

MONTE-CARLO-SUPÉRIEUR
LA TURBIE

Monte-Carlo-Supérieur est le prolongement ou l'extension de Monte-Carlo sur territoire français. On verra par la carte où sont les limites de la Principauté.

Entre le vallon de Sainte-Dévote et le vallon de la Noix ou le mont des Mules, il n'y avait autrefois que des campagnes où l'olivier surtout prenait des proportions gigantesques. La fièvre de construction qui, depuis 1866, s'est manifestée dans la Principauté, a dû en enjamber les frontières et s'est portée ici.

Rapidement, ces terroirs agricoles se sont transformés en une ville où s'élèvent des hôtels, des villas dont le nombre s'accroît chaque année.

On appelait, jadis, cette campagne le Carnier, en raison d'une grande bataille qui eut lieu au commencement du premier siècle de notre ère, pendant les compétitions pour l'empire entre Othon et Vitellius. Les indigènes, réunis par Maturus, préfet de Cimiez, qui tenait pour Othon, descendirent les pentes de La Turbie en désordre. Les troupes de Vitellius, mieux aguerries, ayant débarqué d'une escadre réunie dans le port de Monaco, firent un grand carnage de ces bandes indisciplinées.

Plusieurs fois, d'ailleurs, le Carnier fut le théâtre de sanglants combats. Rappelons seulement que les généraux gênois, en 1506, après avoir incendié Roquebrune, vinrent y établir leur camp pour assiéger Monaco ; on sait qu'ils furent vaincus à Monaco et pendus à Gênes.

En raison de la transformation de ce territoire, le nom de *Carnier* ne convenait plus, et l'auteur de ce livre a fait, en septembre 1902, au Conseil Municipal de la Turbie, la proposition suivante qui a été adoptée :

« Les quartiers de la Turbie qui confinent à Monaco et à Monte-Carlo ont plusieurs noms. De l'Ouest à l'Est existent les quartiers de Castelleretto, Moneghetti, Saint-Michel, Bordina, Le Carnier, Les Mulés, La Noix, Les Moulins, Le Serre, La Rousse, Le Tenao. C'est la persistance de la dénomination de terroirs purement agricoles, comme étaient ces quartiers il y a moins de quarante ans. Aujourd'hui, leur population atteint cinq mille habitants et le mouvement de la construction s'y continue intense, augmentant chaque année le nombre des villas et habitations de plaisance autant que des maisons de rapport.

Il en est résulté qu'on donne parfois le nom d'un de ces quartiers, comme le Carnier, à leur ensemble.

C'est prendre improprement la partie pour le tout, et ce nom de Carnier, s'il reste à la partie spéciale à laquelle il appartient historiquement, doit être repoussé pour la désignation de la totalité des quartiers.

Le Conseil municipal,

Demande que l'ensemble des quartiers de La Turbie formant frontière avec Monaco et Monte-Carlo prenne le nom général de *Monte-Carlo-Supérieur*.

1° Parce que ce nom renferme une indication géographique précise utile au quartier.

2° Parce que l'usage s'est déjà établi de cette appellation.

3° Parce que ce nom a déjà été consacré par un jugement de tribunal concédant à la Banque Populaire de ce quartier le titre de : « Banque Populaire de Monte-Carlo-Supérieur ».

C'est donc, depuis lors, le quartier de **Monte-Carlo Supérieur,** en attendant que ce soit la commune de **Monte-Carlo Supérieur.**

Une demande d'érection de ce quartier en commune distincte fut adoptée par le Conseil Municipal de la Turbie en 1900 et renouvelée en 1902. Nous reproduisons ici, à titre de renseignement, les principaux passages d'un exposé des motifs que nous

avions écrit pour justifier la nouvelle demande de séparation que nous avons faite à la séance du Conseil Municipal du 13 novembre 1902 :

Mes chers Collègues,

Des difficultés surgissent périodiquement dans notre commune, difficultés qui ne proviennent pas de ses administrateurs, mais d'une situation anormale par laquelle leur bonne volonté est rendue impuissante.

Cette situation anormale résulte du fait que la commune de la Turbie est composée de deux éléments disparates : une commune agricole et une station d'hiver.

Malgré cette disparité, les représentants des deux parties — c'est une justice qu'on devra nous rendre — ont fait tous leurs efforts pour collaborer au bien général.

Tandis qu'ailleurs nous voyons des communes troublées par de simples oppositions de personnes ou par des difficultés transitoires, ici, en dépit des différences foncières des quartiers représentés, le Conseil municipal a travaillé avec calme, bon sens et dignité. Un *modus vivendi* s'est établi, grâce à la sagesse des représentants de toutes les parties de la commune, et aussi — et surtout — sous l'influence du chef de la municipalité, M. Camille Blanc. Par le respect qu'il inspire, par l'impartialité dont il a toujours fait preuve, M. le Maire apparaît à tous comme un haut arbitre qui ne laissera méconnaître aucun droit.

En votre nom à tous, je puis déclarer que nous serions heureux, tant d'un côté que de l'autre, de continuer à collaborer à une œuvre commune sous la même direction.

Mais les circonstances sont plus fortes que notre volonté.

La brillante station de Monte-Carlo-Supérieur, hameau de la Turbie, se développe dans un essor prodigieux. Elle a des besoins considérables, travaux d'hygiène, d'édilité, de luxe, etc. C'est une loi pour Monte-Carlo-Supérieur de marcher de l'avant. Il est évident que les revenus de ces quartiers augmenteront en raison de leur développement.

Par contre, la vieille commune de La Turbie, composée d'une population en majeure partie agricole, a peu de besoins; elle entend vivre traditionnellement avec calme et manifeste énergiquement son désir de ne subir ni emprunts, ni impôts.

Nous ne pouvons prendre la responsabilité d'inaugurer pour cette population l'ère de lourds centimes additionnels

qu'elle a toujours ignorés, ère que les municipalités précédentes n'ont pas voulu ouvrir.

Dans ces conditions, nous croyons sage de renouveler la demande déjà votée par le Conseil municipal en 1900, tendant à la séparation de la commune en deux parties distinctes.

Au point de vue topographique, la différence d'altitude qui met la vieille commune à 500 mètres au dessus de ses quartiers littoraux, les difficultés d'accès résultant de pentes rudes, constituent un obstacle de communication, argument prévu par la loi.

Au point de vue social, je me servirai d'une comparaison qui a une base légale. Ainsi que des époux à tempérament opposé, la Turbie haute représente le mari, brave homme, dépensant peu, bornant ses désirs à une vie calme et retirée ; Monte-Carlo-Supérieur représente la femme élégante, coquette, éprise de bijoux, de fêtes, d'éclat, ayant besoin du mouvement mondain et fastueux. La loi prévoyante a établi dans ces cas le divorce pour incompatibilité d'humeur.

C'est ce qu'il y a lieu de faire pour la commune de la Turbie et son hameau de Monte-Carlo-Supérieur.

Lorsque entre ces deux localités on aura supprimé cette irritante question de la mutualité des charges, incompatible avec la différence de besoins, soyez certain que chacune agissant selon son tempérament, l'une continuant son rôle traditionnel de ville calme, l'autre, au contraire, s'agençant, se parant de mieux en mieux pour recevoir ses hôtes étrangers qui lui arrivent de toutes les nations, elles se prendront à augmenter leur estime mutuelle et à élever des relations de bon voisinage en relations d'excellente amitié.

Le Riviera-Palace

Majestueuse, la longue façade blanche du Riviera-Palace s'aligne sur une vaste terrasse au penchant du Mont des Mules, dominant Monte-Carlo-Supérieur et s'impose à l'attention de tous les côtés. Elle devient un élément essentiel du paysage entre Monaco et le Cap-Martin, ce morceau de la Côte-d'Azur si riche cependant en édifices remarquables.

Une notice spéciale est due à cet établissement.

La Compagnie Internationale des Grands Hôtels

et des Wagons-Lits, qui possédait déjà une série de beaux hôtels sur le parcours de ses trains, estima qu'il lui en fallait un à Monte-Carlo. Elle confia la direction des travaux à M. Chedanne, architecte de talent, qui a créé ici un véritable modèle du genre.

La façade, conçue dans le style de la Renaissance italienne, est coquette malgré ses vastes proportions. Elle s'érige sur une immense terrasse, d'où l'on découvre un panorama admirable, de Monaco à Bordighera, et parmi les jardins, délicieusement dessinés par M. Martinet.

A l'intérieur, citons le hall avec sa belle enfilade de colonnes ; la vaste rotonde éclairée par une coupole vitrée, avec sa végétation de jardin d'hiver, ses jets d'eau, ses rochers si pittoresquement disposés qu'on dirait la réalisation d'un décor de féerie ; les salons de style Empire, où l'art de l'époque est représenté par des œuvres charmantes ; la salle à manger bleu et or, de style vénitien, ornée de panneaux provenant du palais Grimari de Venise ; et bien d'autres merveilles d'architecture et de décoration.

Le mobilier qui décore les salons et les chambres de l'hôtel sort des ateliers de Maple, Kriéger, Jansen et Poteau, les grands fabricants de meubles de style.

En résumé, le Riviera Palace constitue un des plus complets spécimens du grand hôtel moderne, en ce qu'il allie les règles de l'esthétique à celles du luxe et du confort.

Le nouveau Chemin de Fer Électrique

Le Riviera-Palace est desservi :

1° Par la gare de Monte-Carlo-Supérieur du chemin de fer à crémaillère (voir page 278).

2° Par le nouveau chemin de fer électrique établi spécialement entre Monte-Carlo et le Riviera-Palace.

Cette voie électrique a 650 mètres de longueur. Son point de départ est sur territoire monégasque, dans l'axe du bou-

lingrin et juste en face du perron du Casino. Elle traverse le boulevard du Nord, pénètre en tranchée dans la gare du chemin de fer à crémaillère, où elle se trouve en territoire français trente mètres après son point de départ. Elle emprunte alors la voie de la crémaillère sur cinquante mètres, la traverse sur un pont roulant pour se porter à sa droite, la longe parallèlement sur deux cent vingt-cinq mètres, puis s'infléchit vers le Nord-Est, formant avec l'ancienne voie la double branche d'un y grec, et va aboutir au Riviera devant l'entrée de voitures.

Les déclivités varient entre 0,05 et 0,27 par mètre. La traction est à simple adhérence au commencement et à la fin, où sont les moindres pentes ; elle est à crémaillère dans les autres parties. Les voitures sont élégantes et font le parcours, montée ou descente, en six minutes.

Tarif : 0.50 cent le billet simple ; 0.75 cent., aller et retour ; abonnement pour 25 billets, 10 francs.

LA TURBIE

(500 mètres d'altitude)

VOIES D'ACCÈS

En voiture : De Monaco en passant par Roquebrune et gagnant la Turbie par la Grande Corniche (soit 13 kilomètres) aller et retour, avec station d'une heure et demie, — 18 fr.

Une route carrossable, quoique à fortes pentes, passe devant Riviera-Palace, zigzague en corniche sur le versant Sud du mont des Mules, puis du mont des Justices et rejoint la route nationale près de la Turbie. — 7 kilomètres.

Le chemin de fer à crémaillère

La voie d'accès la plus rapide, la plus agréable et la plus commode est le chemin de fer à crémaillère qui, en 20 minutes, vous fait accomplir le trajet de 2 kil. 1/2 entre Monte-Carlo et la Turbie, vous élevant à l'altitude de 480 mètres.

Prix de Monte-Carlo à la Turbie : 1re classe, 3.10 ; 2e classe. 2.30. — Descente de la Turbie à Monte-Carlo : 1re classe, 1,55 ; 2e classe, 1,15.

Le chemin de fer fait plusieurs voyages par jour (consulter l'horaire).

Sur son parcours sont les stations suivantes :

1° De Monte-Carlo-Supérieur, desservant Riviera-Palace.
2° De Bordina, à 220 mètres d'altitude
3° De la Corniche, à l'entrée de la Turbie.
4° Station terminus.

La ligne, qui constitue une des curiosités de la région, fut inaugurée le 10 février 1894 par une grande fête à laquelle assistaient les principales autorités du département.

Le général Verrier, commandant la 29e division, souhaita la prospérité du chemin de fer et de la Turbie.

Il nous sera permis de rappeler que l'auteur de ce livre y assistait comme représentant du *Petit Niçois* et que son article, le plus complet qui fut écrit alors au sujet de la nouvelle ligne, figure en tête du numéro de ce journal à la date du 11 février 1894, le lendemain de l'inauguration.

La crémaillère est du système Riggenbach, formant une sorte d'échelle dans l'axe de la voie, système très solide pour les fortes rampes (elles sont au maximum de 25 0/0 sur cette ligne).

La voie s'élève droit vers la montagne et, après la station de la Bordina, elle domine de haut le vallon de Sainte-Dévote, passant sur le flanc Ouest du Mont des Justices, vous montrant sous un aspect toujours varié Monaco trempant dans la Méditerranée. En face se dressent les pentes de la Tête-de-Chien, boisées en bas, rocheuses en haut.

Après un détour qui amène la ligne vers l'Ouest, on arrive au plateau de la Turbie, près du Righi d'Hiver, restaurant établi par MM. Noël et Pattard, presque au bord du grand rocher qui tombe à pic sur Moneghetti, constituant un belvédère sans pareil.

LE VILLAGE DE LA TURBIE

La topographie du village peut se résumer ainsi :

La route de la Corniche le borde au Nord. Une promenade, qu'on appelle le cours Saint-Bernard, perpendiculaire à la route, le borde à l'Est ; au Sud, il est coupé net par des falaises et des à-pics qui dominent Monaco ; à l'Ouest, il s'arrête aux pentes du contrefort de la Tête-de-Chien.

Les maisons sont groupées sur un court plateau dont la tour occupe le point saillant.

On arrive à la Turbie par la route de la Corniche,

ou par le chemin de fer à crémaillère dont la gare terminus vous amène au cours Saint-Bernard, formant, comme nous l'avons dit, la bordure Est de la commune.

LES CURIOSITÉS

Indiquons ce qui mérite surtout d'être visité dans le village.

1° **Le panorama du Rondò.** — Le cours Saint-Bernard, où débouche le chemin de fer, s'achève en terrasse mi circulaire au bord d'un abîme. C'est le Rondò, d'où l'on découvre, disait la *Ninetheent Century*, le plus beau panorama de la Riviera.

Sous l'abîme que vous dominez règne un verdoiement intense de campagnes que leur pente fait voir en raccourci, et sur leur bord éclate la splendeur de Monaco et de Monte Carlo. On les distingue si près, si nets dans l'air transparent qu'aucun détail ne vous échappe, ni les quadrillés des rues, ni même les figures géométriques que dessinent les allées des jardins. Cela ressemble au plan en relief d'une double cité merveilleuse de Lilliput, ou plutôt à un joujou très compliqué. Il paraît vraiment possible de prendre à la main ces maisons alignées, ces palais disséminés dans la verdure et de les déplacer à sa guise. Il y a là un effet d'optique très curieux : la mise en valeur par l'air léger et transparent, d'un paysage que l'éloignement rapetisse.

Outre cette vue sur Monaco, indiquons le panorama qui se déploie aux yeux de l'observateur.

Vers le Nord, dans l'axe du cours et du village, commence le Mont des Batailles qui s'étend vers l'Est comme un mur gigantesque, jusqu'à une dépression assez faible, où passe un chemin : c'est le Col de Guerre.

Ces noms belliqueux restent d'un grand fait historique : c'est sur ce Mont des Batailles jusqu'au Col de Guerre que

les Romains, sous l'empereur Octave Auguste, vainquirent définitivement les peuples alpins, qui avaient résisté plusieurs siècles, mettant souvent en échec les meilleurs généraux de Rome. C'est là qu'eut lieu la suprême bataille, racontée par les historiens romains, où les Alpins, plutôt que de devenir esclaves, massacrèrent leurs femmes et leurs enfants, incendièrent leur camp et se firent tous tuer.

Vers l'Est, se dresse majestueusement le Mont-Agel couronné de son fort. La cime en est à 1.149 mètres d'altitude, mais elle paraît assez près, selon un effet d'optique fréquent dans les Alpes et qu'avait déjà noté M. de Saussure.

En face de nous, à l'Est, au premier plan, deux collines s'étagent : la première, presque au niveau de la Turbie, est le mont des Justices (420 mètres) où se remarque encore une des colonnes d'un pilori fort actif pendant le moyen âge ; plus bas, étendant ses pentes jusqu'à Monte-Carlo, est le mont des Mules (283 mètres) dont la plate-forme conserve les traces d'une enceinte construite mille ans au moins avant notre ère, par les primitifs occupants de nos contrées.

Au second plan, à l'Est, le Cap-Martin allonge sa pointe dans la mer ; il ferme, à l'opposé de la pointe de la Mortola que l'on voit ensuite, le golfe de la Paix, devant Menton, où se divisent les eaux françaises et italiennes.

Plus loin encore, à l'Est, on voit Vintimille au commencement de la côte qui aligne de blanches maisons jusqu'à la pointe du cap où blanchit Bordighera. Au delà, on voit chevaucher sur cette pointe les hauteurs du Cap Verde, clôturant à l'Orient le golfe où s'abrite San Remo.

La longue montagne qui clot l'horizon à l'Orient et va aboutir à Bordighera et à San Remo s'appelle dans sa plus haute cime le mont Bignone.

Par les jours sereins, le matin surtout, on voit vers le Sud les montagnes de la Corse sur la ligne d'horizon.

Les Portes du Village. — En remontant le cours vers le Nord, on trouve bientôt, à gauche, un pittoresque vieux portail par lequel on pénètre dans le village. Le mur d'enceinte, jadis, se soudait à ce portail où reste la trace d'énormes gonds.

Aujourd'hui encore on ne peut entrer à La Turbie que par quatre de ces antiques portes situées aux points cardinaux. Les maisons sont d'un seul tenant sur l'emplacement de l'ancien mur d'enceinte.

Les Rues. — Sous ce premier portail commence une rue irrégulière, montante, entre des maisons à angles brisés, aux escaliers tantôt extérieurs, tantôt trouant des profondeurs en ligne droite, où la disposition fantaisiste des pierres. les formes variées des murs, le jeu des ombres et de la lumière, ravissent les amateurs de pittoresque et font fonctionner tout seuls les kodaks.

En s'avançant dans les rues on fait à chaque pas des découvertes intéressantes, non seulement pour l'archéologue, mais pour tous ceux qui aiment l'évocation des choses d'autrefois : portes cintrées, fenêtres en ogive, passages voûtés, énormes pierres équarries par les Romains soutenant des pans de maisons, puis des fragments de sculptures ou de colonnes perdus au milieu de murs non récrépis ; partout s'accusent les traces d'une très active histoire.

Les vieilles portes qui ferment la commune sont toutes dignes d'attention ; nous signalerons surtout celle qui se trouve à la place Mito, au sommet du village, et qui faisait partie de l'enceinte spéciale de la Tour.

La Place — La Fontaine. — En redescendant vers la Corniche, on trouve la place du Détras, au dessin irrégulier, où se célèbrent les fêtes du village. La Mairie, à son bord Ouest, a en face d'elle une

haute fontaine en pierre de taille dont la sculpture reproduit le style du XVIIIe siècle.

Cette fontaine fut édifiée en 1826, sous le règne de Charles-Félix de Savoie, par M. le comte Crotti, intendant général du Comté de Nice, ainsi que le rappelle une inscription gravée sur la pierre. C'est le complément d'un travail gigantesque : la conduite dans le village des eaux captées sur la cime de l'Agel, à mille mètres d'altitude. Le nouvel acqueduc empruntait sur plusieurs points les restes d'un acqueduc des Romains, lesquels avaient, les premiers, amené à La Turbie les eaux de l'Agel pour alimenter les édificateurs de la tour et la garnison de ce poste militaire.

Autre Panorama. — De la fontaine, descendez vers le Sud Ouest entre la mairie et l'alignement des maisons du village, vous arrivez à la place Neuve, où vous admirerez un panorama presque aussi remarquable que celui du Rondò. C'est une profondeur de lumière, me disait un jour Mars, le célèbre dessinateur, que j'avais amené là où il resta longtemps béant d'admiration.

Deux montagnes s'évasent largement pour porter, au fond où elles se rejoignent, le petit vallon de St-Laurent qui naît à vos pieds : c'est à gauche, la Tête de-Chien ; à droite, le mont Campi de l'Allé. Entre leur évasement, on voit une immense profondeur bleue, mer et ciel. La côte est cachée, et ne se révèle que par des caps dont la pointe troue l'azur tendant vers le Sud. C'est d'abord la double pointe du Cap Ferrat et de St-Hospice ; puis le Cap d'Antibes, puis les îles des Lérins, devant Cannes, et tout au fond, barrant l'horizon, les montagnes de l'Estérel et des Maures.

L'Eglise. — A l'angle de cette place Neuve, commence la rue Pertinax, courte, montant vers l'église, qui mérite d'être visitée.

Sa construction remonte à 1777. Ce millésime est indiqué sur la façade et sur la voûte. La vaste

nef intérieure est un peu vide. On y doit remarquer le grand tableau du chœur, représentant Saint Michel, le patron de la Turbie. Sur la paroi gauche, une copie du Saint Michel de Raphaël, qui est au Louvre, fut donné à la commune en échange des inscriptions romaines et d'un fragment de statue de la tour qui ont été apportés au Musée de St Germain-en-Laye.

Le fort de la Tête-de-Chien. — Sur la place Neuve où nous redescendons, commence, vers le Sud-Ouest une route qui, près des dernières maisons du village, se dédouble : celle qui descend conduit à Cap d'Ail ; celle qui tend à monter conduit au fort de la Tête-de-Chien, à un kilomètre à peine.

Ce fort fut construit en 1872, lorsque le génie militaire conçut le vaste système du camp retranché de Nice, dont la Corniche est la partie essentielle. Le fort de la Tête de-Chien commande la mer, la voie ferrée et la route, complétant l'action du fort de l'Agel, lequel est trop souvent dans les brouillards.

Avant 1872, la cime de la Tête-de-Chien formait un dos de mont caillouteux, où les bergers menaient leurs troupeaux paître l'herbe courte, la lavande et le romarin croissant entre les roches. Dans ce paysage idyllique on a placé aujourd'hui des tourelles blindées, des réserves de mélinite et des canons portant à 18 kilomètres.

La Tour ou les Trophées

C'est le clou de la Turbie, qu'il faut surtout visiter.

La Tour s'érige au sommet du village. Toutes les rues y tendent. C'est une ruine imposante encore, debout sur une colline faite de ses débris Un indigène est chargé d'ouvrir la porte aux visiteurs. Donnez un pourboire à ce gardien d'un monument vénérable. On peut gravir seulement, et encore sur des

pierres branlantes, jusqu'à la plate forme ruinée formant le premier étage de la Tour.

L'histoire du monument, c'est l'histoire de la Turbie et même de la région. Nous en tracerons ici les grandes lignes.

Il faut évoquer ce col à l'époque primitive, seul passage d'Italie en Gaule. Les falaises tombant à pic dans la mer, Pissarelles, mer d'Eze, Baus-Rous (entre Monaco et Beaulieu) fermaient l'accès par le littoral. Force était, après Cap-Martin et la Veille, de monter au col où est la Turbie, pour pénétrer d'Orient en Occident. Ce point a donc toujours eu une importance capitale, et c'est ici que se sont produits les plus grands faits historiques.

La première expédition dont le souvenir soit conservé est celle des Phéniciens, conduits par un héros que l'admiration désigna sous le nom divinisé de Melkhart, dont les Grecs ont fait Hercule. Peuple colonisateur, les Phéniciens, après avoir semé de colonies les rivages de la Grèce et de l'Italie, la Corse et la Sardaigne, résolurent d'en établir une ici, au débouché des Alpes, dont ils voulaient exploiter les mines. L'expédition débarqua au petit port qui a conservé le nom de « Portus Herculis Monæci.» Le choc avec les peuplades alpines qui défendaient leur sol eut lieu ici, au col de la Turbie. Hercule fut vainqueur Il traça la première route pour rendre accessible ce col si important; c'est ce que les auteurs anciens, notamment Denys d'Halicarnasse et Ammien-Marcellin, expriment en disant « qu'après avoir abaissé par sa victoire ces monts formidables, Hercule consacra en son honneur la montagne et le port de Monaco ».

Plus tard les Romains apparaissent, continuant sur ce point leur progression lente, mais obstinée vers l'Ouest. Les peuplades alpines leur font subir une série d'échecs ; ces montagnards vigoureux comme les rochers parmi lesquels ils vivaient, résistants de toute la sève aspirée sur leurs sommets, débouchaient à l'improviste de montagnes qu'on eût dit impraticables et, fondant sur les légions surprises, leur faisaient beaucoup de mal. Rien, cependant, ne décourageait la forte ténacité romaine qui envoya contre ces peuples ses meilleures troupes et ses plus habiles généraux. Les consuls Fulvius Bœbius et Posthumius recommencèrent la lutte à plusieurs reprises ; elle dura quatre-vingts ans, ardente, acharnée. Après cet immense effort, Rome avait à peine

obtenu la faculté de se mouvoir sur un espace de douze stades, en bordure du littoral, sous motif d'y construire une route. Mais les incursions continuelles de ces peuples indomptés empêchèrent l'exécution de ce projet. Nous voyons que Jules César, venant de Marseille au temps de la guerre civile, dut s'embarquer à Monaco pour joindre plus vite Gênes et Rome ; plus tard, Brutus écrit à Ciceron que, passant à Vado (port à 3 milles en deçà de Savone) dans sa poursuite d'Antoine, il trouva de très mauvais chemins ; il dit de ce lieu : *locus ad iter faciendum impeditissimus*. La route régulière n'avait donc pas encore été construite.

Edification du monument. — Auguste, poursuivant l'œuvre de César, poussa avec vigueur l'action contre les peuples des Alpes-Maritimes, et c'est au Mont des Batailles, sur la Turbie, qu'il put enfin les vaincre.

Rome est alors maîtresse des portes de la Gaule. C'est une des victoires les plus chèrement achetées par les Romains et les plus sensibles à leur immense orgueil. Dès ce jour, se fixe la certitude qu'ils domineront ces nations galliques qui ont poussé plusieurs fois Rome au bord de sa ruine. Grande joie dans l'empire, et quasi adoration pour l'empereur victorieux. On lui confère le triomphe qu'Auguste refuse.

Alors, le Sénat décide solennellement qu'à l'occasion de sa dix-huitième année de puissance tribunitienne, un trophée sera élevé à la gloire d'Octave Auguste, et l'endroit choisi est ici, à *l'Alpis summa*, premier nom de la Turbie.

Immédiatement, le monument est commencé. Nous sommes en l'an de Rome 758, huitième année de l'ère chrétienne.

Les légionnaires travaillaient à l'édification des trophées, ordonnés par le Sénat. Les soldats, poussant devant eux les indigènes asservis, leur font trouer les montagnes voisines où se retrouve la trace de ces travaux. Les premières carrières de pierre sont etablies, et c'est encore aujourd'hui une des industries de la Turbie. Le Mont des Justices est découronné de son sommet.

On fait équarrir les pierres par ces esclaves frémissants et on les leur fait charrier jusqu'à l'arête du plateau où s'érige le monument. Alors commence le martyrologe des autochtones ; les malheureux, jusqu'ici indépendants, épris de libres combats et de grandes chasses, deviennent des portefaix, des

manœuvres des tailleurs de pierres, attachés au sol où se circonscrit leur travail. Ils font les grosses, les pénibles tâches et les Romains se réservent les plus délicates. Ceux-ci réquisitionnent tous les vaincus d'alentour, et la plus grande partie des peuples inscrits sur le monument ont dû avoir des représentants parmi ces hâves manouvriers.

Monuments d'autrefois dont la grandeur nous étonne, qui nous dira jamais le nombre de vies que vous avez coûté ! Les peuples dominateurs auraient-ils été capables de les dresser et de s'en faire une parure devant l'avenir, sans le sacrifice de peuples entiers d'esclaves ! Plus ces monuments sont gigantesques, plus impressionnante est la profondeur tragique qu'ils ouvrent sur les souffrances de nos misérables ancêtres !

L'œuvre, évidemment activée, car Rome avait intérêt à la dresser rapidement, touche vite à son terme. Elle s'exhausse imposante et formidable sur le plateau, dans le col des trois montagnes, dont elle semble vouloir atteindre le sommet, élevant si haut la statue de l'empereur déifié qu'on la voit, majestueuse et dominatrice, de la mer et de la terre, indiquant la prise de possession par les Romains, à ceux qui auraient envie de s'approcher de ce littoral si beau, si attrayant... Désormais, les aventuriers, d'où qu'ils vinsent, distinguaient la redoutable empreinte romaine, et cela suffisait pour les écarter.

Les peuplades voisines se pliaient d'admiration devant tout représentant d'un peuple capable d'œuvres plus merveilleuses que celles qu'ils attribuaient aux dieux de leurs légendes.

Décrivons le monument, tel qu'il a pu être reconstitué.

Sur une base carrée, faite d'énormes pierres de taille, s'élevait, en retrait de dix pieds, un autre corps carré d'un travail plus fini, orné de bas reliefs sur trois faces et portant sur la quatrième face la grande inscription reproduite par Pline, où se trouvaient énumérés, dans un ordre géographique précis, tous les noms des peuples vaincus de l'Adriatique à la Méditerranée. — Au dessus, un corps circulaire à deux étages s'élevait entouré d'une double ceinture de colonnes superposées. Dans l'entrecolonnement, aux deux étages, des niches se creusaient contenant des statues, apparemment celles de tous les généraux qui avaient, précédemment à Auguste, préparé la grande conquête dont l'empereur régnant avait la gloire.

Et la statue colossale de celui-ci dominait l'édifice entier,

s'appuyant sur un groupe représentant les peuples vaincus. Les œuvres d'art, les ornements étaient prodigués sur le monument, dont le style général était d'ordre dorique.

Le nom de la Turbie provient du mot grec *Tropaia* (trophée) par corruption *Tropaea*, *Torbea*, *Torbia*.

Au moyen-âge. — L'histoire du monument pendant le moyen-âge serait des plus intéressantes, tant les flots de l'histoire en ont tumultueusement battu les murs gigantesques. La place dont nous disposons ici, qui nous oblige à tout abréger, nous permet seulement de montrer les reliefs de cette histoire.

Les trophées tombèrent en même temps que la puissance romaine, et c'est ainsi qu'une valeur symbolique dût leur être attribuée. Les barbares dispersèrent en débris le superbe monument. Les Goths y mirent le feu, et ce dut être un amusement pour ces sauvages que de faire crouler colonnes et statues. La tradition conserve encore le souvenir de la chute de la statue monumentale d'Auguste. L'Empereur était passé dieu du paganisme et les premiers chrétiens, dans leur exagération de foi, en vinrent à se réjouir de sa ruine. On l'attribuait même à un mi acle de Saint Honoré, ainsi que l'indique une inscription de Lérins.

Un des plus célèbres poèmes du moyen-âge, *la Vida de San Honorat*, par Raymond Feraud (XIIIe siècle), dit :

La torre de gran bastiment,
Am peyras de gran caraydura,
E obras d'antigua figura,
Colonas de marme pesant...

Le monument désemparé fut, au XIIIe siècle, accommodé au goût de l'époque. On le convertit en fort féodal ; la partie de la tour qui subsiste actuellement porte l'indice des retouches subies alors. Avec les débris qui jonchaient le sol, on entoura ce fort d'un mur d'enceinte et de retranchements, avec machicoulis et créneaux

Cette enceinte était nommée la *Retraite*, parce qu'aux époques de guerre la population s'y réfugiait.

On trouve dans le *Theatrum Pedemontanum*, grand in-folio imprimé à La Haye en 1725, rédigé par l'abbé Gioffredo, une grande planche reconstituant la Tour et la Retraite.

Cependant, la forme primitive des trophées pouvait encore se discerner, puisque Paciotto d'Urbin, célèbre ingénieur ita-

lien, s'étant rendu à la Turbie, fut enthousiasmé par leur beauté et déclara que l'empereur Auguste avait dû en commander le dessin à Vitruve.

Au xve siècle, nouvel incendie. Le monument était en somme fort maltraité, lorsqu'en 1575, le père Antoine Boyer, niçois, de l'ordre de Saint-François, écrivit en latin une relation qui nous a été conservée par Gioffredo.

Pour indiquer l'autorité du père Boyer, il suffit de dire qu'il était un des plus habiles mathématiciens de son temps : avec Ferrand Vitelli il avait fait le dessin de la citadelle du château de Nice, sous le règne d'Emmanuel-Philibert.

Ce savant moine rapporte qu'il existait de son temps une tête colossale, qui était celle d'Auguste, et deux morceaux de la statue, creusés en forme de sarcophage, où se reconnaissaient les plis d'une tunique romaine, une ceinture et les draperies d'un manteau. Les proportions de ces trois fragments lui avaient permis d'évaluer à dix-huit pieds la hauteur de la statue.

C'est un de ces fragments qui a été apporté, en 1867, au Musée de Saint-Germain-en-Laye, où, en raison de ses proportions et de son poids, il a été encastré dans les murs du fossé, vers le parc, près de la reconstitution de la colonne Trajanne.

Selon la tradition populaire, l'autre sarcophage dont parle Boyer, aurait été employé à la construction de l'église de la Turbie, composée presque entièrement de pierres prises à la Tour.

1706 marque la date de la destruction du monument. Louis XIV, vainqueur du duc de Savoie, imposa la ruine de toutes les places fortes du duc dans le Comté de Nice. A grand renfort de mines, les soldats du duc de Berwick firent sauter le château de Nice, ainsi que les autres fortifications du comté. La tour de la Turbie fut malheureusement classée comme ouvrage fortifié, et cinq grosses mines, chargées de poudre jusqu'à la gueule, y furent pratiquées. Quatre mines éclatèrent, jetant à bas des pans de murailles. Une seule, par une sorte de miracle, — d'aucuns disent par un artifice du mineur — manqua son effet, et c'est pourquoi une partie de l'édifice reste encore debout. On distingue dans le massif de la tour, du côté Nord, presque en face de la porte du mur d'enceinte, la cavité où cette mine fit défaut.

Il faut maintenant arriver à l'époque moderne pour trou-

ver des faits remarquables concernant la tour. Deux ans avant l'annexion du Comté de Nice, en 1858, les deux fils du roi d'Italie, le prince Humbert et son frère le duc d'Aoste, passèrent à la Turbie, et sur les sollicitations du maire de la commune, le chevalier Rossetti, promirent des fonds pour la construction d'un mur protégeant le monument contre les déprédations de tous ceux qui venaient s'y approvisionner de marbres et de pierres tout taillées. Le mur d'enceinte actuel fut construit alors, et des réparations consolidant la partie supérieure de la tour furent entreprises. Ce morceau de mur neuf ressort plus blanc sur le fond vétuste du monument.

Enfin, en 1866, M. Carlone adressa au ministère de la maison de l'Empereur une étude sur les premiers temps historiques des Alpes-Maritimes, avec une pétition à Napoléon III pour obtenir le classement du monument de la Turbie, parmi les monuments historiques de France.

En cette même année 1866, un décret fut rendu, accordant le classement demandé pour le monument de la Turbie et pour les arènes de Cimiez.

La Dispersion des Ruines. — Intéressant serait l'historique de la dispersion du monument.

Tout d'abord, les barbares ont laissé gisantes sur place les ruines qu'ils avaient faites ; point ils ne se curaient de beaux marbres ni d'œuvres d'art. Les parties utilisées par eux dans leurs ouvrages de défense n'avaient été choisies que pour leur valeur pratique.

L'époque des luttes guelfes et gibelines a été surtout fatale au monument, et la dispersion s'est faite alors sur une grande échelle ; les Génois surtout étaient trop fins connaisseurs en art pour ne pas apprécier les belles sculptures romaines. Ils organisèrent un pillage méthodique, emportant tout ce qui leur convenait ; et la plupart des édifices construits du XIIe au XIIIe siècle à Gênes, sont faits de marbres provenant de la Turbie.

Du reste partout, à la ronde, lorsqu'on bâtissait une église ou un palais, on recourait à la Turbie. C'est ainsi que les Turbiasques eux-mêmes édifièrent en 1080 une église à Monaco (voir page 118) en se servant de pierres descendues de leur monument. C'est ainsi encore que l'ancienne cathédrale de Nice, qui existait dans l'enceinte du Château, eût de même provenance les marbres qui l'ornaient ; le maître autel, principalement, n'était composé que de sculptures romaines, choi-

sies exprès à la Turbie. Bien d'autres exemples seraient à citer. Le pillage se faisait sans que personne songeât à s'y opposer.

Le village est lui-même presque entièrement fait de débris de la tour : les chaumières bâties économiquement par leurs propriétaires, avec des pierres que soude un peu de chaux, recèlent en leurs murs des fragments d'inscriptions ou de statues, et tel marbre gravé au nom de l'Empereur, du maître du monde, ou représentant ses traits augustes, sert d'appui à la bicoque d'un paysan.

Parmi les découvertes dont on a gardé la mémoire, citons un morceau de marbre où se reconnaissait un genou serré par deux mains, indiquant une attitude suppliante, et ce devait être un fragment de bas-relief représentant les peuples vaincus. Un buste de Drusus fut emporté par le prince royal de Danemark.

LE LAURIER DE LA TURBIE

La Turbie est célèbre dans la littérature par son laurier, que Théodore de Banville chanta. On se souvient des vers ; Jules Lemaître me les redisait en 1902, en se promenant dans l'espace que l'arbre illustre ombrait jadis :

Toi qui jusques au ciel montes, colosse droit,
Et qui poses tes pieds dans le roc dur et froid,
O symbole ! geant, bel arbre aux feuilles lisses !
Laurier, ma lâche envie et mes saintes délices !
Fantôme que Pindare ému reconnaîtrait !
Compagnon de la lyre idéale ! Portrait
De tout ce que j'adore et de tout ce qui m'aime !
Arbre mélodieux, grand comme Phœbus même !
Sombre feuillage, hélas ! mon immortel affront !
Jamais ton noir rameau ne couvrira mon front...
Et pourtant, laurier vert, gloire de la campagne...
Tu le sais bien, je n'ai voulu que toi, laurier !

C'est en 1860 que Théodore de Banville écrivit ces vers. Il célébra aussi en prose le laurier qu'il avait tant admiré à La Turbie, et qui lui inspirait des hyperboles puissantes : « C'est la plus belle parure de La Turbie ! s'écrie-t-il ; ce laurier gigantesque, né cent ans avant Molière, haut comme un

chêne de Sully, est capable d'abriter sous ses rameaux énormes tous les immortels de l'Académie Française. Oh ! que de rameaux à détacher de ce tronc inouï, et qu'il me rassure pour les poètes !... Sans doute, le laurier effrayant perce de ses racines la montagne entière et les étend jusqu'aux abîmes de cristal et d'azur. » (Théodore de Banville : *La Mer de Nice*).

Ce laurier colosse s'élevait près du mur d'un petit jardin oblong appartenant à M. Arduini, qui reste ménagé entre la place et les maisons du village. Son vaste feuillage couvrait une partie de la place, et c'est à son ombre que l'on célébrait les festins. Sur la joie, sur les danses de nos pères s'étendait un abri préférable aux tentes de Robaudy, auxquelles ont recours pour leurs fêtes nos concitoyens contemporains.

Hélas ! il n'est plus, l'illustre végétal ! Un coup de vent l'a découronné et la hache a coupé son tronc énorme. La vision de Banville lui montrant les racines du laurier pénétrant sans fin dans le sol, était exacte. Aucune plante, aucun arbre ne pouvait vivre à ses côtés, et le jardin oblong, assez étroit, où il dominait, était inhabitable pour tout autre végétal. Ce grand solitaire pompait tous les sucs de la terre par les innombrables réseaux de ses racines. C'est ce qui l'a fait abattre.

A cette mort du laurier, se rattache un souvenir personnel qu'on nous permettra de raconter.

Le soir du 15 mars 1891, nous nous trouvions seul avec Catulle Mendès. Une dépêche arriva au nom du poète, qui, très calme et très gai auparavant, devint triste, ému, agité, après l'avoir lue.

Il nous passa la feuille bleue. Elle était signée : Georges Rochegrosse et Elisabeth de Banville, et annonçait la mort de Théodore de Banville.

Mendès éclata en sanglots et nous fit le plus vibrant et le plus magnifique éloge du poète mort.

Le laurier de la Turbie fut rappelé et, sur le champ, Mendès conçut une poésie où l'illustre défunt était associé au laurier qu'il avait si superbement chanté. Par les yeux de son imagination, Catulle Mendès voyait ce laurier idéal auquel il adressa une enthousiaste invocation.

— Prenez garde, mon cher maître, lui dis-je, le laurier n'existe plus.

Indignation du poète. On avait osé porter la hache sur le laurier de Banville. Et quand bien même il lui aurait fallu tout le jardin, et tout le village et toutes les terres du village à cet aristocrate végétal, n'avait-il pas le droit d'être exigeant!

Cependant, il fallait bien admettre l'attentat: l'arbre poétique n'existait plus.

Tout de suite, l'esprit de Mendès dévie sur notre indication, modifie le plan de l'oraison funèbre poétique à consacrer au poète mort, et voici les vers qu'il composa dans la matinée du lendemain en se rendant à la Turbie :

« *Sous ta verte splendeur par le soleil fourbie,*
Eternellement verte en l'éternel été,
Je chanterai, laurier géant de la Turbie,
Le poète qui t'a chanté !

Arbre auguste, triomphe épanoui, trophée !
Tu le frôlais d'un lent rameau musicien,
Et tu voyais rêver le front sacré d'Orphée
Quand, songeur, il levait le sien.

Il fut l'ardente joie en nos heures moroses,
L'amour d'être, l'amour d'aimer et de prier ;
Ses vers étaient charmants comme vous, jeunes roses,
Et hautains comme toi, laurier !

La pourpre des midis brûlant la brocatelle
Où flambent dans les ors les rubis par milliers
Frangeait la traîne en feu de sa strophe, Immortelle
Montant les divins escaliers !

Et les femmes, la vierge aux pâleurs de camée,
Qui s'étonne, la franche épouse aux calmes yeux,
L'amante dont le cœur est une fleur pamée,
L'aimaient, tendre et mélodieux !

Et puisque, sœur du luth qui fit s'élever Thèbes,
Pierre à pierre, sa lyre aux sept cordes de feu
Evoqua du néant l'Olympe et les Erèbes,
Les dieux l'adoraient comme un dieu.

C'est pourquoi, haut laurier d'un jardin de délices,
Je chanterai son nom sous ta splendeur d'or vert ;
Et je te volerai tes belles feuilles lisses.
Pour sacrer son sépulcre ouvert ! »

Or, quand je fus entré dans le jardin de joie,
Je m'étonnai. Le bel arbre n'était plus là.
Fut-il rompu d'un vent qui saccage et qui broie ?
Ou bien quel éclair le brûla ?

Sous la beauté des cieux diaphanes et calmes,
Mi-closes, des rougeurs fleurissent les rosiers,
Et l'on voit se mêler les ronces et les palmes
En des baisers extasiés.

Lui, n'est plus ! La couronne est tombée, et la tête.
Plus tendre qu'un enfant et plus fier qu'un guerrier,
Laurier de la Turbie ! il est mort, ton poète,
Poète ! il est mort, ton laurier !

Et j'ai pleuré devant votre commun désastre.
Mais, pensif, j'ai conçu, le mystère éclairci
Comme par le lever en mon âme d'un astre,
Qu'il fallait qu'il en fût ainsi.

Puisqu'il n'existait plus sur la terre mortelle,
Le seul des fronts humains qui fût digne de lui,
Le grand arbre qu'un ange arracha d'un coup d'aile
A travers les cieux s'est enfui.

Transplanté maintenant dans l'infini sans voiles,
Il se dresse, plus grand, plus beau, parmi l'essor
Des séraphins volant d'étoiles en étoiles
Et les hymnes des harpes d'or,

Et dans l'immense jour sans fin qui l'environne,
Diadème qu'un geste ineffable a posé,
Le Laurier, d'une gloire immortelle, couronne,
Maître! ton front divinisé.

Catulle Mendès.

La Turbie, 15 mars 1891.

Catulle Mendès se rendit ensuite à Paris pour les obsèques de Théodore de Banville. Il tenait un des cordons du poële, à côté de Sully-Prudhomme, Leconte de Lisle, Richepin, Armand Silvestre.

Aussitôt la dernière pelletée de terre jetée sur le corps de celui qui fut le chantre du laurier, il reprit le train pour Nice, et, le soir même de son retour, Catulle Mendès, avec simplicité, s'attabla dans une buvette avec l'auteur de ces lignes, et c'est là, sur une table fort exigüe, qu'il écrivit dans quelques feuilles de mauvais papier que nous fournit le limonadier, les vers qu'on a lus. Aucun brouillon ; le maître écrivit toutes les strophes de mémoire, sans recherche ni hésitation, d'un trait sûr, et cette feuille de papier, destinée vraisemblablement à recevoir une lettre bourrée de fautes d'orthographe, eut la chance inexprimable d'être élue pour servir à un grand poète louant un autre grand poète, — et c'est là un des plus précieux parmi nos autographes.

Promenades autour de La Turbie. — Outre la route de la Corniche, qui conduit, à l'Est, vers Roquebrune et Menton, à l'Ouest, vers Eze et Nice ; outre la route de Laghet, signalons la promenade du Col de Guerre et de l'Agel.

La route stratégique commence à l'Est du village, forme un angle avec la route nationale, et va jusqu'au fort qui couronne l'Agel à 1.149 mètres d'altitude. La zone voisine du fort est interdite aux promeneurs.

A cinq cents mètres du village, se détache de

la route stratégique un chemin muletier qui s'élève au Col de Guerre, d'où l'on a une très belle vue sur une vaste partie des Alpes. Ce chemin se poursuit sur le flanc occidental de l'Agel et conduit à Peille en deux heures et demie.



LE SANCTUAIRE DE LAGHET

De Monaco à Laghet, 6 kilomètres.

Tarif des Voitures. — Course de Monaco à Laghet, aller et retour, avec station de trois heures : 25 francs.

On peut prendre le chemin de fer à crémaillère pour la Turbie. De cette commune à Laghet, 2 kilom. (On trouve des voitures à La Turbie).

Laghet est à 17 kilomètres de Nice. On peut s'y rendre par la route de la Corniche et par la route de Turin en passant par la Trinité.

La Route. — Notre point de départ est La Turbie. On sort de ce village vers l'Occident, par la route de la Corniche. 300 mètres après l'alignement des maisons, à droite commence, s'amorçant à la Corniche, la route descendant à Laghet.

Au point d'intersection s'élève, une colonne commémorative, portant sur son soubassement en pierre de taille une inscription latine disant qu'en 1826, le roi Charles Félix fit tracer cette route sur le parcours de la via Julia.

A droite de cette colonne, sur un poteau des Ponts-et-Chaussées, on lit cette double inscription. Vers Laghet : « Chemin de grande communication n° 18, Laghet, 2 kilomètres. » Vers la Turbie : « Route nationale n° 7 ; Menton, place Saint-Roch, 13 kilomètres 3 ; Nice, place Masséna, 17 kilomètres 6. »

De l'autre côté sont les ruines d'une petite chapelle éventrée pour le passage de la route nationale. On voit encore, bordant la route, le mur Est de cette chapelle consacrée à Sainte Catherine, et ce vestige révèle, bien que dégradées, des images de saints en style gothique sur fond rouge.

Descendons vers Laghet : le chemin, d'une pente assez douce, après une grande courbe, vient cotoyer le fond d'un vallon minuscule. On a, à sa gauche, la forêt de Sembola, qui grimpe sur un mont dont la

longue crête, flanquée de la Corniche au Sud, dominant tout le cours du vallon de Laghet au Nord, s'étend vers l'Ouest jusqu'au Col d'Eze et sur la vallée du Paillon. Ce côté est tout verdi de bouquets de pins s'étendant à perte de vue.

Le côté droit de la route est d'une impression bien différente ; c'est le commencement du mont des Batailles, une colline dénudée, où un peu d'herbe courte pointe parmi les roches. L'exploitation des carrières de pierre met parfois comme un trou rouge, une blessure saignante dans la tonalité gris sombre du mont.

La route descend doucement en ligne droite ; puis, quittant les bords du vallon, elle dessine un lacet, que les piétons évitent par un double raccourci, facile à reconnaître, ses deux parties se faisant face, tranchées parmi des campagnes maigres conquises sur les rocs.

En bas du raccourci, un rond-point. Le sanctuaire s'aperçoit en face, à travers les arbres. Ici, les processions débandées pendant la marche se reforment pour arriver régulières, en pompe, à leur but.

Le chemin dessine encore une courbe sur le vallon de Laghet (ou vallon de Perdiguerra) dont le lit caillouteux où croissent des saules se voit en bas du mur de soutien fort élevé. La route est exhaussée au niveau du couvent, dressé en face sur un haut rocher.

Sur la place. — Enfin, on traverse un pont d'une seule arche hardiment jeté sur le ravin et on débouche sur la place.

On a alors devant soi, au Sud, le sanctuaire ; au Nord, sur le penchant de la montagne, un pâté de maisons où se remarque le restaurant.

Les deux autres côtés de la place, qui occupe toute la largeur du plateau, sont bornés par un mur peu élevé masquant les pentes brusques du rocher.

Cette place assez exiguë ne s'appuie fortement que vers le Nord, sur le mont, dont on voit, par dessus le restaurant, s'élever le versant égayé de terrains cultivés.

Cet étroit plateau est maintenant tout occupé. Le sanctuaire, la place et le restaurant suffisent à le remplir. On aurait certes construit au-delà du ravin, sur le bord de la route faisant face au monastère ; mais, sagement, les moines ont acquis ce petit bois, dont ils ont fait leur parc dans les allées duquel on les voit se promener lents et méditatifs.

La topographie de Laghet est mélancolique et sévère. Il n'est point sur un sommet comme d'autres sanctuaires : Fourvières ou Notre-Dame de la Garde. Laghet est dans un creux des Alpes, et vers ce centre bas convergent les pentes de tous les monts d'alentour.

Le calme et l'âpreté du site agissent sur les plus insensibles, d'autant plus frappants que nulle part dans les environs on n'en trouve l'équivalent. C'est comme une vive antithèse des splendeurs du littoral voisin et surtout de Monte-Carlo qui est tout près.

La place n'offre rien de remarquable, sinon la fontaine qui se trouve à l'angle Nord avec une inscription latine, et la citerne qui lui fait face, creusée en 1706 aux frais d'une princesse de Monaco.

C'est sur cette place qu'aux jours de fête les forains établissent leurs étalages sous des tentes. La vente d'objets religieux y alterne avec celle des nougats, des caramels, des échaudés et des consommations économiques : anisette ou orgeat, tarifées un sou ou deux sous le verre, à l'usage du populaire des environs, qui ne s'étonne pas de cette promiscuité de marchandises.

Le Monastère. — Traversons la place et visitons le monastère. Par un perron de quelques marches on accède aux portiques d'une galerie qui

entoure l'édifice. C'est le cadre du monastère, lequel encadre l'église, et celle-ci encadre à son tour l'autel sacré, centre suprême de ce tout.

Cette galerie est sans cesse parcourue par les pèlerins. Ah! si ces murs simples et blancs pouvaient redire les pieuses manifestations dont ils ont été les témoins, les ardents enthousiasmes d'adoration à la Vierge dont les cris et les pleurs ont battu leur paroi!

On a beau être sceptique et incroyant; une profonde impression vous saisit à voir s'écouler sous ces portiques des multitudes de gens simples, hommes et femmes, pleurant, suppliant, étendant les bras, levant la face, en délire sous la poussée de l'œstre mystique, et répétant éperdûment ces mots: *Grazzia, Maria*!... Confiance ingénue au miracle qui parfois le détermine!

Des traces naïves et touchantes restent de cette exaltation de la foi populaire: les murs des galeries et de l'église sont couverts d'innombrables tableaux donnés en ex-voto.

Tous ceux qui se sont recommandés à la Vierge dans une circonstance critique, tous, par tradition, ont fait peindre cet épisode de leur vie — quelquefois, ils l'ont simplement peint eux-mêmes — et la Vierge n'a pas sauvé beaucoup de peintres, encore moins de peintres de talent.

La foi domine tout. Ce n'est pas ici un Salon des Beaux-Arts, bien que les tableaux y soient aussi nombreux. La légende qui accompagne la plupart de ces peintures, seule, peut bien les faire comprendre tant elles sont rudimentaires. Néanmoins, si l'art n'a rien à voir ici ni la critique, cette galerie n'en est pas moins intéressante, émouvante même, comme tout ce qui jaillit des entrailles humaines tordues par l'émotion. Tous les genres d'accidents qui menacent notre vie, en mer et sur terre, y sont représentés, et toujours, dans un coin du tableau,

rayonne la divine protectrice. C'est comme une vaste collection de faits divers heureusement résolus par une miraculeuse intercession.

Entre les séries de tableaux, d'autres emblèmes des grâces de la Madone frappent le regard : trophées de béquilles, panoplies d'appareils orthopédiques qui seraient sinistres ailleurs, qui sont consolants ici, car chacun d'eux marque la délivrance d'une créature humaine.

L'Eglise. — L'église forme le centre de tout. Elle a été édifiée sur l'emplacement de la chapelle primitive.

Construite dans le goût des églises italiennes, en un style mêlé, où domine pourtant celui de la Renaissance, cette église accumule les ornements autour de ses trois autels : l'autel de Notre-Dame du Carmel, ou maître autel, et ceux de Sainte-Thérèse à droite, et de Saint-Joseph, à gauche.

Le maître autel est dominé par la statue de la Madone, placée dans une niche, resplendissante de riches draperies aux franges d'or, tenant son fils sur son bras droit, ceints, tous les deux, de couronnes impériales en or massif surchargé de pierreries.

Mentionnons la table de communion, en marbre blanc, avec balustres noirs, provenant du palais de Monaco.

Dans les sous-sols sont les excavations servant de tombe aux moines qui desservent le sanctuaire. Les noms religieux impersonnels de ces isolés du monde se lisent sur les pierres, dans la pénombre qui remplit ces caveaux. Leur nom de famille n'y est point inscrit pour qu'il soit oublié à jamais. On éprouve ici comme une sensation de recul dans le temps. La règle du Carmel veut, en effet, que l'oratoire soit *in medio cellularum*, et le caveau funèbre sous l'oratoire. La vie, la courte vie s'écoule dans la partie haute de la maison conventuelle ; quand la

vie cesse, on descend dans la partie basse de cette même maison à laquelle on appartient ainsi toujours.

Dans la galerie du Sud s'ouvrent trois portes : l'une conduit aux cellules ; une autre aux jardins gagnés sur le rocher ; la troisième à un magasin où se débitent des objets que les fidèles emportent comme souvenir : médailles, scapulaires, chapelets, images, voire photographies.

Historique. — Les annales de Laghet sont fécondes et pourraient remplir un volume. Nous en indiquerons les points principaux.

La plus ancienne mention de Laghet se trouve dans un acte de donation fait au xi[e] siècle à la grande abbaye de Saint-Victor de Marseille.

En 1040, Rambaud II, de la maison d'Orange, comte de Vence et de Cagnes, comte effectif de Nice, bien qu'il n'en prît pas le titre, fit donation à cette grande abbaye du château-fort du nom de Lac, dans le comté de Nice : *Castrum quod vocant Lac, in comitatu Nicense.* Le château existe encore sur le penchant du mont, plus haut que la place et vers l'ouest ; on y a établi une série d'appartements habités par quelques familles de cultivateurs.

Pour l'origine du sanctuaire, nous devons recourir à la légende : elle rapporte que vers le commencement du xvii[e] siècle, un jeune homme de la famille Fenogli, de Vintimille, chassait près du château-fort du Lac, et qu'un jour son fusil, visant un oiseau, frappa dans une niche une madone dont le cœur se mit à saigner. Le jeune homme fléchit les genoux, en adoration devant ce miracle C'est la légende, et nous n'examinerons pas si à cette époque l'on chassait avec des fusils.

Arrivons aux faits plus certains qui nous montrent les humbles origines du sanctuaire.

En 1652, un habitant de Monaco, Hyacinthe Casanova, qui souffrait d'une affreuse maladie, vint se recommander à la Vierge, représentée alors par une statue rudimentaire placée dans un désert. Il fut guéri, et proclama partout la grâce dont il avait été l'objet.

D'autres Monégasques organisèrent des pèlerinages vers cette Madone miraculeuse. On a conservé les noms de ces initiateurs d'une dévotion qui devait tant se propager. Camille Porta et Anne Giongona furent les plus zélées.

La statue n'était alors qu'un morceau de bois sculpté à gros coups, noirci et brisé ; une fissure s'ouvrait béante du front à l'œil droit ; elle était placée dans une chapelle délabrée, envahie par les ronces, ouverte aux intempéries.

Un autre Monégasque se dévoua au culte de la Madone : Christophe de l'Are consacra tout son temps à nettoyer, à orner la chapelle, puis à l'entretenir. Ce n'était qu'un homme du peuple, ne pouvant faire d'autre offrande que son temps et son travail ; mais pour l'idéal qui l'absorba son nom mérite d'être rappelé.

D'autres miracles encore eurent un retentissement profond dans les âmes croyantes d'alors, et des processions de fidèles venaient déjà vers Laghet.

En 1653, Antoine Fighiera, jurisconsulte d'une famille d'Eze, dont le descendant occupe encore la fonction d'avoué à Nice, offrit une statue plus belle. Portée en pompe à Laghet, elle prit la place de la première.

La renommée de ce lieu était déjà proclamée dans la région tout entière : en Provence, jusqu'à Marseille ; dans la Ligurie, jusqu'à Gênes, et s'étendait au Nord jusqu'en Piémont.

Dans cette année (1653) on a relevé, pour le mois de novembre seulement, l'arrivée de plus de trente six processions, comprenant chacune quinze cents et même deux mille personnes. Les Génois en ont fait cinquante-deux du 8 septembre au 11 décembre 1653.

Mais cette piété, qui avait poussé une si rapide floraison dans l'âme du peuple, n'avait pas encore reçu la consécration officielle.

L'autorité ecclésiastique du diocèse de Nice, dont l'évêque était Mgr Palletis, essaya d'arrêter ce mouvement populaire. L'image de la Madone fut voilée. Rien n'y fit. Les pèlerins arrivaient sans cesse plus nombreux, plus dévots. L'évêque de Nice se rendit lui-même sur les lieux et, dès cette visite, son opposition cessa. Par ses ordres une sorte de petit concile de théologiens se réunit à Nice, et le culte à la Vierge de Laghet fut ainsi approuvé. Des réparations furent commencées au Sanctuaire.

En 1656, « l'an troisième des miracles », comme dit une

inscription, la nouvelle église était inaugurée et un chapelain s'y établissait à demeure.

Le 13 octobre 1674, le chapelain fut remplacé par une douzaine de religieux carmes de la Réforme de Sainte-Thérèse installés par Mgr Provana, alors évêque de Nice, appartenant, lui aussi, à l'ordre des Carmes Déchaux.

Enfin, le 20 juillet 1675, un rescrit était rendu par la Sacrée Congrégation de Rome, officialisant le culte à la Madone de Laghet.

Entre temps, la renommée du Sanctuaire y avait attiré d'illustres pèlerins, des princes de Savoie, notamment.

La chronique nous dit que Charles-Emmanuel II, régnant en 1652, avait mis son fils, malade, sous la protection de N.-D. de Laghet. La guérison ayant suivi, il fit suspendre à l'autel un bambin en or massif du poids de son fils. Le roi Victor-Amédée et sa femme Anne d'Orléans visitèrent deux fois le Sanctuaire en 1689. Le roi Charles Emmanuel III y vint avec ses généraux pour remercier la Vierge de ses victoires.

Le 20 janvier 1689, Louis Ier, prince de Monaco, nommé chevalier du Cordon Bleu par Louis XIV, vint, accompagné d'une cour brillante, lire à Laghet la profession de foi requise par les statuts de l'Ordre.

De 1691 à 1697, les guerres dont le comté de Nice est le théâtre marquent un arrêt dans ce mouvement. Le fréquent passage de troupes à Laghet avait décidé les Pères à envoyer les trésors du Sanctuaire dans leurs couvents du Piémont. Les pèlerinages sont suspendus.

Le maréchal de Catinat avait occupé le comté de Nice jusqu'à la paix de Ryswick, en 1697, mais les agitations de l'Europe ne prirent fin qu'au traité d'Utrecht, et leur contre-coup s'était fait fortement sentir à Laghet.

A partir de cette date, d'intestines divisions troublent le monastère où l'on veut remplacer les Carmes par des Barnabites.

Le calme ne revint qu'en 1730 et dura jusqu'en 1792.

C'est l'année où les troupes françaises envahirent le comté de Nice. Le couvent de Laghet fut fermé.

Lorsque le général Hammel, qui commandait les troupes, visita le monastère pour décider à quelles fins militaires on aurait pu l'utiliser, le curé de la Turbie, Don Rossetti, se présenta à lui pour demander l'autorisation de transférer la célèbre Madone dans cette commune. Le général y consentit, et de

1792 à 1802 la statue fut conservée à la Turbie, qui devint le centre des pèlerinages.

A propos du général Hammel, disons qu'il s'était attaché à notre région où il se fixa après la période des guerres auxquelles il prit une part brillante. Son petit-fils est M. Urbain Bosio, ingénieur, propriétaire de l'Annonciade, à Monaco, auteur d'un livre très nourri de faits : *La Province des Alpes-Maritimes*.

En 1802 eut lieu la réouverture du couvent de Laghet, où la Madone fut rapportée avec solennité. Les Carmes ne furent rappelés qu'en 1815.

En 1826, le roi Charles-Félix, accompagné de Marie-Christine, sa femme, visita le monastère ; à cette occasion, les communes de Nice, Eze, la Turbie et Trinité se cotisèrent pour faire construire la route carrossable qui met le sanctuaire en communication avec la route de la Corniche ; le pont actuel fut jeté sur le ravin. M. le comte Crotti, intendant de Nice, présida à ces travaux. (Cette route ne fut classée qu'en 1866).

Une autre visite royale eut lieu dans des circonstances tragiques en 1849.

Après la défaite de Novare, le 23 mars de cette année, le roi Charles-Albert abdiqua, remettant le pouvoir à son fils Victor-Emmanuel. Triste, découragé, le roi vaincu traversa, trois jours après, le matin du 26 mars, le village de la Turbie, accompagné d'un seul ami, et se dirigea vers Laghet, où il resta plusieurs heures dans l'église, prosterné, priant pour l'Italie dont la fortune paraissait alors bien compromise.

Si c'est pour exaucer la prière du roi que, dix ans après, la Madone suscitait l'action de Victor-Emmanuel, de Cavour et de Garibaldi, le royaume d'Italie devrait venir ajouter un magnifique ex-voto à tous ceux qui décorent le sanctuaire !

Après les heures passées à Laghet, le roi Charles-Albert gagna Nice, puis traversa la France, l'Espagne pour rejoindre la ville d'Oporto, en Portugal, qu'il avait choisie pour son exil volontaire et où il mourut de chagrin quatre mois après, le 28 juillet 1849.

A l'entrée du cloître, sur une arcade, une inscription en italien rappelle en ces termes le passage du roi malheureux :

« Ici, le matin du 26 mars 1849, Charles-Albert ayant quitté les champs funestes de Novare, passait inconnu s'exilant, se prosterna à la table de Jésus, réconforta son âme affligée, offrit le sacrifice de sa douleur, pardonna les offenses,

pleura les malheurs de son pays, et en s'éloignant de l'Italie recommandait ses destinées à la Vierge Marie. »

Ce culte des rois d'Italie pour la Madone de Laghet était peut-être un acte de contrition pour le sans-gêne avec lequel certains princes de Savoie en avaient usé avec son sanctuaire. En 1704, la Cour de Turin ne sachant où trouver des fonds pour continuer la guerre contre Louis XIV, avait fait main-basse sur les ex-voto accumulés depuis soixante ans dans l'église de Laghet, qui était une des plus riches du monde par les offrandes des fidèles. On les fit fondre et transformer en monnaie. On voit que ce n'est pas toujours la Révolution qui fait disparaître les trésors des églises.

C'est pour la fête de la Trinité qu'a lieu le plus important pèlerinage de Laghet.

Avant l'annexion de 1860, les autorités italiennes laissaient passer librement, sans passeport, la frontière du Var à tous les Provençaux pendant la semaine précédant cette fête, et par réciprocité, l'administration française, après 1860, accorda la même faveur, à la frontière de Menton, aux pèlerins d'Italie venant à Laghet.

Le plus récent grand acte est le couronnement de la Madone en avril 1900 : Mgr Lecot, cardinal de Bordeaux, assisté de dix évêques, posa sur le front de la Vierge une couronne d'or envoyée par le Pape. Ce fut l'occasion d'une grande fête, qui anima de milliers de spectateurs tout le cirque de collines entourant le monastère.

La Trinité-Victor. — De Laghet, la route descend dans le vallon qu'elle cotoie pendant 6 kilomètres jusqu'à son confluent avec le Paillon. C'est dans l'angle formé par ce confluent que se trouve la commune de la Trinité-Victor, ainsi nommée parce qu'elle fut créée par le roi Victor-Emmanuel Ier, en 1818.

Bordant la rive gauche du Paillon, devant la Trinité-Victor passe la route nationale n° 204, qui conduit vers le Sud à Nice en 7 kilom. — et vers le Nord, à Drap, à 2 kilom. de la Trinité ; l'Escarène, 14 kilom. ; à la frontière, à Coni et à Turin, d'où le nom qui lui est donné de route de Turin.



CAP-D'AIL (LA TURBIE-SUR-MER)

En chemin de fer. — De Monaco à la gare de Cap-d'Ail-Turbie, 3 kilom. Prix : 1re classe, 0,65 ; 2e classe, 0,45 ; 3e classe, 0,30. Aller et retour : 1re classe, 1 fr. ; 2e classe, 0,75 ; 3e classe, 0,45

Tarif des voitures. — De Monaco à Cap-d'Ail-Turbie (jusqu'à l'Eden-Hôtel et la Gare) : de 7 h. du matin à minuit et demi : la course 2 fr. ; l'heure, 3 fr. De minuit et demi, à 7 h. du matin : la course, 3 fr. ; l'heure, 5 fr.

Nous avons fait connaître (page 147 et suivantes) les quartiers à l'Ouest de Monaco : Canton, Fontvieille, Les Salines, par lesquels on sort de la Principauté. La frontière est marquée par une pierre gravée, à droite de la route, après le cimetière. Là commence le territoire de la Turbie (commune française).

La Route du Littoral, que nous suivons, est classée comme branche inférieure de la route de la Corniche, à laquelle elle se relie, à l'Est, au dessus du Cap-Martin, à l'Ouest, à Nice. Jusqu'au Cap-d'Ail, elle suit la base des pentes de la Tête-de-Chien.

Cette route est une œuvre assez récente, faite par tronçons, et dont l'achèvement n'a pas pris moins de vingt années.

La conception en remonte plus loin. Vers 1830, déjà, des projets étaient soumis au gouvernement sarde pour établir au bord de la mer une route reliant Nice à Monaco. Il y eut de nombreuses tentatives qui avortèrent par la pénurie des budgets. En 1857, Nice étant encore italienne, une Société française se présenta pour exécuter le projet de M. Vernier, architecte de la Ville, projet qui ne comportait que le tronçon de Nice à Villefranche. On commença les travaux ; l'Impératrice de Russie, qui séjournait à Nice, prit l'œuvre sous sa protection, et dans une cérémonie solennelle, la main de la souveraine coupa avec des ciseaux d'or le ruban emblématique. Cependant, des difficultés surgirent bientôt, amenant l'arrêt des travaux.

Enfin, en 1860, immédiatement après l'annexion du Comté de Nice à la France, l'œuvre fut sérieusement reprise, et en 1863 la route atteignait Villefranche.

On entreprit successivement les autres tronçons de la route, qu'on avançait toujours vers Monaco, mais trop souvent intervinrent des interruptions.

1875 marque la date d'une plus grande impulsion donnée aux travaux. La route n'arrivait alors qu'à Beaulieu. Le Conseil Général des Alpes-Maritimes s'occupa tout spécialement de l'achèvement de cette voie, et le 22 octobre de cette année, dans un banquet qui réunissait tous les conseillers généraux, M. Darcy, préfet du département, s'écria : « Cette route sera la plus attrayante, la plus merveilleuse du monde lorsqu'elle atteindra la Principauté. »

Quelques jours après, les travaux étaient repris avec ardeur, et en 1878 on commençait le tronçon final entre Eze et Monaco, qui était rapidement accompli.

Aujourd'hui elle forme un immense ruban ininterrompu, accroché par un bout à la Corniche, sous Roquebrune ; par l'autre bout à la ville de Nice, c'est-à-dire à l'autre extrémité de la Corniche.

Le château Mallet. — A peu de distance de Monaco, au premier tournant de la route, on passe devant un portail de grand style orné de statues avec grille en fer forgé. C'est l'entrée du château de Sir Edward Mallet, ancien ambassadeur d'Angleterre à Berlin.

C'est en 1894 que Sir Edward Mallet fit construire par M. Tersling, l'architecte bien connu de Menton, ce superbe château qui s'élève sur une plate-forme à laquelle on accède par un grand perron. Les œuvres d'art y sont nombreuses ; les motifs décoratifs, les pilastres, les colonnes reproduisent les plus remarquables modèles des châteaux royaux d'Allemagne ; les statues dans les niches et sur la balustrade de la terrasse proviennent du palais Canossa à Vérone. Une tour avec lanterne domine le château.

Dans l'intérieur sont réunies des merveilles artistiques, et les dons faits par les souverains à Sir

Edward Mallet au cours de sa brillante carrière diplomatique.

En 1897, la reine Victoria, accompagnée de la princesse Béatrice, visita le château et inscrivit son nom sur le visiting-book, où se trouvent également les signatures de l'impératrice douairière de Russie, des rois Edouard VII, Léopold de Belgique, de Saxe, de l'impératrice Eugénie.

L'impératrice Frédéric avait accepté l'hospitalité dans ce château que lui avait offerte Sir Edward Mallet, et comptait venir y passer l'hiver 1900. Mais le mal, qui devait avoir une funeste issue, empêcha l'impératrice de quitter l'Allemagne.

La villa Sanitas. — En continuant à nous avancer vers l'Occident, un peu plus loin que le château Mallet, on voit, à droite de la route, une grande villa avec fronton central, assise sur une vaste terrasse dont les murs sont tapissés de géraniums. C'est la villa Sanitas.

Ce nom lui a été donné par son fondateur, le docteur Onimus, qui avait institué là un établissement sanitaire : l'*Hôtel Sanitas*. Des personnalités éminentes y séjournèrent, notamment l'empereur Don Pedro, du Brésil, et M. Tirard, président du Conseil des Ministres de France. La comtesse Vanden-Osten acquit ensuite cet immeuble dont elle fit une villa de plaisance.

Le Cap-d'Ail. — Le tir aux pigeons. — En face de la villa Sanitas, commence un chemin qui, parmi les arbres et les fleurs, descend vers la mer, au Cap-d'Ail.

A l'amorce du cap, après la voie du chemin de fer, un stand de tir aux pigeons a été établi. Le czarewitch Georges, lorsqu'il habitait la Turbie, y venait presque tous les jours passer quelques heures en compagnie de son intime ami, le prince Pierre d'Oldenbourg.

Au delà, la pointe basse du Cap-d'Ail s'avance dans la mer. On distinguait encore, il y a quelque temps, la trace des batteries jadis établies sur cette pointe.

Les dernières batteries placées sur ce Cap d'Ail le furent par ordre du général Bonaparte. Après la prise de Toulon, lorsqu'il fut nommé commandant de l'artillerie de l'armée d'Italie, il visita la côte et prit des dispositions pour la défendre. Dans la répartition des canons, il attribua une batterie au Cap d'Ail. Il partit de Nice pour venir diriger ici même le placement des canons.

La Tour d'Abeille. — A l'Ouest de la villa Sanitas commence un étroit chemin, se dirigeant vers le Nord. C'est l'ancien chemin du Cap-d'Ail à la Turbie. Sur son bord occidental, à trente mètres à peine au dessus de la villa, on remarque des ruines vénérables fortement assises sur un énorme rocher: ce sont les restes de la Tour d'Abeille qui a joué un rôle dans l'histoire de la région.

Ces ruines dominent encore le paysage; on les voit fort bien de la route nationale qui passe à une vingtaine de mètres en dessous.

La tour s'élevait sur une pointe de la ligne d'arrête qui de la Tête-de-Chien descend vers la mer où elle forme le Cap-d'Ail. C'était un poste fortifié, mais surtout un poste d'observation, car de ce point on surveillait les deux côtés, vers Monaco et vers Eze.

Aussi fut-elle vivement disputée pendant tout le moyen-âge. Elle appartint tantôt aux Guelfes, tantôt aux Gibelins, et les Comtes de Provence s'en saisirent plusieurs fois.

Nous voyons par le traité de 1300 que Charles II, souverain de Provence et de Naples, s'engageait à remettre la tour d'Abeille aux Gibelins, maîtres du pouvoir à Gênes, pour payer leur concours dans sa guerre contre la dynastie d'Aragon. Mais les Guelfes tinrent bon et il fallut un siège en règle pour leur enlever la tour d'Abeille.

La route nationale se poursuit vers l'Ouest et l'on arrive au groupe de villas dans des jardins

formant avec l'Eden-Hôtel le noyau de la station du Cap-d'Ail. En face de la villa Seguy, commence, perpendiculairement à la route nationale, la route conduisant à la gare, située 400 mètres plus bas, près du rivage.

Trente mètres plus loin, commence, vers le Sud, la route particulière de l'Eden-Hôtel.

La Villa Les Terrasses. — En face de cette route se trouve l'entrée de la villa Les Terrasses,



Les Hôtes du Cap d'Ail: S. A. I. le Czarewitch GEORGES

illustrée par le séjour du Czarewitch Georges pendant l'hiver 1895-1896.

Le Czarewitch s'installa le 16 décembre 1895 dans cette villa, où il resta jusqu'au 13 mai 1896.

partant alors pour sa résidence d'Abbas-Touman, dans le Caucase.

Sa mère, l'impératrice douairière Marie-Féodorowna, accompagnée du grand duc-Michel et de la grande-duchesse Olga, vint passer avec lui une partie du printemps. Le Président de la République Française, M. Félix Faure, venant de visiter l'empereur d'Autriche au Cap-Martin, et le prince Albert de Monaco, s'arrêta à la villa Les Terrasses pour visiter le Czarewitch.

Le jeune prince se rendit quelques jours après à Nice pour rendre sa visite au Président de la République, à la préfecture.

La suite du Czarewitch occupait une villa voisine, la villa des Fleurs, appartenant à M. Marquet, de Monaco.

L'Eden-Hôtel. — Ce vaste et superbe établissement, inauguré en 1897, a réellement provoqué l'épanouissement de la station.

Bien des propriétaires du Cap-d'Ail ont commencé par être de simples hôtes de l'Eden.

L'hôtel est situé entre la gare et la route nationale, où nous avons vu sa route particulière commencer devant la villa Les Terrasses.

C'est un véritable palais, bien orienté, sur une vaste terrasse qui a les proportions d'une promenade, à 90 mètres d'altitude sur le niveau de la mer. Il domine tout le paysage et ouvre aux regards un panorama admirable sur la Méditerranée.

Dans l'intérieur, on remarquera le majestueux atrium aux puissantes colonnes ; les salons, où tout est disposé, meublé, orné avec une entente parfaite du goût et du confortable. Les précautions hygiéniques ont été prises sous la direction de spécialistes qui n'ont négligé aucun travail, ni aucune dépense pour réaliser l'idéal.

Aussi, la colonie qui fréquente cet hôtel com-

prend-elle des personnalités éminentes de toutes les nations.

La Société des propriétaires du Cap d'Ail a fait sillonner cette station de routes et d'avenues entretenues avec soin. Une charmante promenade a été établie en bordure du rivage, au Sud de la ligne du chemin de fer. Bientôt, un passage sera ouvert sous la voie mettant cette promenade en communication directe avec la gare.

De belles villas y ont été construites par des personnalités de la finance, de l'industrie, de la littérature qui ont pressenti la valeur de cette station.

Sur la route qui conduit à la gare, mentionnons la villa Masse, où la princesse de Galles, aujourd'hui reine d'Angleterre, passa une partie de l'hiver 1895.

Signalons, à l'angle Est de la villa Les Terrasses, le commencement de la route qui doit conduire à la Turbie du haut en passant sous les escarpements de la Tête-de-Chien. Cette route n'est encore achevée que sur une partie du parcours.

Historique du Cap-d'Ail. — Dans nos recherches pour établir l'historique, non encore fait, du Cap d'Ail, nous avons trouvé un acte de 1407, qui donne à cette localité une dénomination dont on pourrait déduire une hypothèse étymologique.

Les Richieri possédaient des droits sur Levens, qu'ils cédèrent à cette époque aux Grimaldi de Beuil, en échange du fief d'Eze et du rivage maritime entre Eze et Monaco. L'acte, sanctionné par lettres patentes du seigneur suzerain, qui était le comte de Savoie, désigne ce rivage sous le nom de *Caput dalphini*, dont le patois aurait fait d'abord *Cap dalphin*, puis *cap dal*.

Une autre hypothèse étymologique peut être tirée du nom de la tour d'Abeille, qui s'appelait en italien *torre d'Abeglio*, ce qui aurait été le nom du quartier ; de *cap d'Abeglio*, on aurait fait, par contraction, *cap d'Aglio*.

Une puissante famille gênoise, qui domina quelque temps à Monaco, les Spinola, avait acquis une importante partie des terrains du Cap d'Ail. Les Spinola cédèrent leurs droits

aux Grimaldi vers le commencement du XVe siècle. M. Gustave Saige, dans son important Recueil de Documents historiques, comprend un acte d'inféodation des terres du Cap d'Ail, fait par les Grimaldi, en leur château de Monaco, en faveur des frères Gastaud de la Turbie.

Un membre de cette famille, Michel Gastaud, nommé syndic de Monaco au XVe siècle, avait reçu le surnom de *Cavo d'Ayle*. Dans les actes de cette époque, le quartier est tantôt désigné sous ce nom de *Cavo d'Ayle,* tantôt sous celui de *Cabo d'Ello*, ce qui prouve que déjà, au XVe siècle, le fil étymologique était rompu.

— Parmi les épisodes historiques dont le Cap-d'Ail fut le théâtre, nous relèverons les suivants.

André Doria, le célèbre condottiere de marine gênois, rêvait de s'emparer de Monaco. Il organisa un complot avec son parent Barthélemy Doria, seigneur de Dolceacqua, lequel était neveu de Lucien Grimaldi, seigneur de Monaco.

Barthélemy Doria vint au château de son oncle, qui l'admit dans son intimité.

Le 22 août 1523, une flotte de galères commandée par André Doria arriva dans l'anse de Mala, derrière le Cap-d'Ail où elle resta cachée attendant le signal que les conjurés lui devaient faire de Monaco pour aller surprendre cette place forte.

C'est alors que Barthélemy Doria demanda à rester seul avec son oncle pour l'entretenir d'une affaire importante et qu'il l'assassina à coups de poignard.

L'assassin et ses complices voulaient monter sur une tour du château pour faire le signal convenu à André Doria, qui était resté en observation au Cap-d'Ail. Mais le personnel du château les empêcha de monter. La lutte qui s'engagea permit aux Monégasques d'accourir. L'assassin s'enfuit vers la Turbie où il fut arrêté. Les galères attendirent en vain le signal et c'est ainsi que André Doria ne put agir contre Monaco.

Une relation de l'époque dit que l'assassin paya un homme à la Turbie pour l'envoyer au Cap d'Ail reprocher au chef de la flotte de n'être pas intervenu suivant les conventions.

L'assassin fut pendu en son château de Dolceacqua.

— Une autre tentative sur Monaco en 1596 eut pour point de départ le Cap-d'Ail.

Le duc de Guise, nommé gouverneur de Provence par Henri IV, avait parmi ses officiers un Monégasque, le capi-

taine César Arnaud. Il lui confia la direction d'une expédition pour se saisir de la forteresse.

La flotille, portant sept cents soldats, arriva dans la nuit du 27 octobre 1596 à l'anse de Mala. César Arnaud fit débarquer aussitôt tous ses hommes, munis d'échelles, de crocs, de cordes. On se dirigea en hâte vers Monaco, et l'on tenta l'escalade des murs du côté de terre. Déjà des Provençaux avaient gravi les pentes de Serravale, et plaçaient des échelles aux bastions du château où sont aujourd'hui les jardins, lorsque l'alarme fut donnée, la garnison accourut, les échelles furent renversées et les assaillants mis en fuite.

L'entreprise ayant échoué, César Arnaud et ses hommes regagnèrent en hâte le Cap-d'Ail où ils se rembarquèrent.

Le père du chef de cette expédition, Honoré Arnaud, qui habitait Monaco, convaincu d'avoir coopéré au complot en établissant des intelligences dans la place, fut pendu et son corps attaché par les pieds aux bastions.

— En 1645, Richelieu voulait enlever Monaco aux Espagnols qui y tenaient une forte garnison.

Le plan de campagne qui fut dressé consistait à débarquer les troupes dans l'anse de Mala, hors de la vue et de la portée de la forteresse. Mais le duc de Savoie, maître alors de la Turbie et du Cap-d'Ail, ne donnait son consentement que sous des conditions que Richelieu refusa d'accepter. Rien ne fut fait.

Nous avons raconté (pages 9 et 31) comment Monaco fut délivré de la domination espagnole et passa sous le protectorat français

— Les limites entre la Principauté de Monaco et le Comté de Nice n'avaient jamais été bien définies. Les Grimaldi avaient fait souvent acte de propriétaires au Cap-d'Ail.

Le traité de 1760 régla ces limites. Le territoire de la Principauté fut borné à une portée de fusil de la forteresse. Tout le Cap-d'Ail resta au roi de Sardaigne.

Cette ligne-frontière s'est maintenue, malgré les efforts des princes de Monaco pour l'étendre à l'Ouest vers le Cap-d'Ail.

— La fortune du Cap-d'Ail fut inaugurée en 1879 par le baron de Pauville, une figure étrange de boursier qui tantôt avait des millions et tantôt était forcé d'emprunter un louis.

Quand je le connus à Nice, en 1879, il était dans une de ses phases prospères. Grand, blond, flegmatique, vrai tempé-

rament de bohème, il cherchait à dépenser les capitaux qui lui étaient revenus. Il entreprit presque simultanément deux opérations heureuses... pour les autres, car elles ne devaient profiter qu'à ses successeurs. Il lança les terrains du Cap-d'Ail et fonda le *Petit Niçois*.

J'ai suivi l'origine de ces deux opérations de près, car elles m'intéressaient particulièrement : l'une, parce qu'elle devait mettre en valeur des territoires de ma commune natale ; l'autre, parce que j'entrai dès lors comme rédacteur au *Petit Niçois*.

Le baron de Pauville était réellement enthousiaste de sa découverte du Cap-d'Ail. Il communiqua sa foi à diverses personnalités puissantes, notamment à M. Léon Say, ministre des finances, qui fut un des premiers propriétaires ici et grâce auquel la Compagnie P.-L.-M. consentit tout de suite à pourvoir d'une gare la nouvelle station.

Dès lors, l'avenir du Cap-d'Ail était assuré.

Quelques années après, le baron de Pauville, ruiné par une perte de bourse, dut vendre son journal et ses terrains ; la fortune ne lui revint plus ; découragé, malade, il s'en vint mourir à l'hôpital de Monaco, près de sa création du Cap-d'Ail, qui prospérait entre les mains d'autrui.



SAINT-LAURENT-D'EZE

Saint-Laurent est à mi-chemin entre les gares de la Turbie et d'Eze.
Tarif des Voitures. — De Monaco à Saint-Laurent, aller et retour, avec station d'une demi-heure : 5 francs.

Reprenons la route nationale devant la villa Les Terrasses, passons les deux tunnels qu'on a dû creuser dans la barre des Pissarelles qui va tomber à pic dans la mer ; après cette barre ou falaise, la route remonte vers le nord pour aller dessiner une grande courbe dans l'intérieur des terres. C'est l'anse de Saint-Laurent.

Observons le paysage, il en vaut la peine :

En bas, la mer, d'un bleu éclatant ; au Nord, un versant fertile, ombreux, piqué çà et là de maisons

blanches dans la large verdure, s'exhausse de face et reste dominé par une haute montagne posée comme un grand mur droit. C'est le mont Campi de l'Allé, sur le fond gris duquel on voit se dessiner les murs d'appui de la route stratégique desservant le fort de la Revère. La route de la Corniche, qu'on ne peut voir d'ici, passe là-haut, au point où s'arrête la partie boisée et où commence le faîte rocheux.

Au Nord-Est de la courbe que fait la route à Saint-Laurent, commence un chemin carrossable qui, en plusieurs lacets, monte au village d'Eze et va rejoindre la route de la Corniche au Col d'Eze, à 500 mètres d'altitude.

L'ancien Couvent de Saint-Laurent. — Remarquez au fond de la courbe, sur les premières pentes du mont, dans la verdure, une grande construction avec une chapelle : c'est un ancien couvent de Bénédictins. Après l'entrée des Italiens à Rome, une congrégation chassée d'Italie y vint, apportant des reliques et des œuvres d'art. Puis, l'exécution des décrets pris contre les congrégations sous le ministère Ferry, en France, obligea les moines à se dissoudre. Il ne resta, à titre d'expectative, qu'un gardien, frère Ildebrando de Lauro.

En dernier lieu, Sir Edward Mallet, ancien ambassadeur d'Angleterre à Paris, a acheté le couvent et la propriété qui l'entoure.

Le port d'Avisio. — Ce coin du littoral, presque désert aujourd'hui, cette anse où l'on ne voit que deux ou trois maisons, dont la solitude n'est troublée que par les passants de la route, a son histoire.

C'était ici un port fréquenté autrefois, un vrai port, car dans l'itinéraire d'Antonin, Nice et Vintimille ne sont qualifiées que *plage* ; les ports étaient, entre ces deux points : *Herculi-Monœci* (Monaco), *Avisio* (Eze), *Anao* (Beaulieu ou Saint-Jean), et *Olivula* (Villefranche).

L'anse de Saint-Laurent était le port d'Avisio, abrité à souhait, à l'Est, par la pointe de Mala, qui forme une sorte

de môle naturel ; à l'Ouest, par le Cap d'Estel, et constituait un mouillage recherché pour les petites barques des navigateurs primitifs. Les Phéniciens, puis les Romains, après eux les Phocéens, de Marseille, et enfin les Gênois relâchaient souvent ici. Au moyen-âge, l'ancien *Avisione Portus*, alors dénommé *Port de Mala*, figure dans les chartes comme spécialement fréquenté par les Marseillais et les Gênois, ces maîtres du commerce à cette époque.

On a conservé le souvenir d'un sinistre maritime qui s'y produisit en 1211. Quatre galères, commandées par le Gênois Indolongo, faisaient voile vers Marseille. Le mauvais temps les obligea à relâcher au port de Mala, où l'un des navires sombra par le fait de ses avaries.

C'est en ce lieu que les ducs de Savoie établirent, au xve siècle, l'entrepôt des sels pour les Etats du Piémont et de la Lombardie La grotte appelée les Salines existe encore, assez bien conservée, dans une propriété de M. Arduini. Les communes environnantes étaient obligées d'entretenir le chemin desservant cette grotte et qui est aujourd'hui classé sous la dénomination d'intérêt commun de Saint-Laurent à la Turbie.

L'anse antique s'est peu à peu comblée ; elle fut close définitivement à la mer lorsque le chemin de fer lui fut jeté en remblai à son ouverture sur l'anse de Mala.



EZE

ÈZE-SUR-MER

Comme les autres communes du littoral, Eze est divisée en deux parties : le village en haut, et la station du bord de mer, créée autour de la gare.

Pour aller de Monaco à Eze-sur Mer (6 kilomètres) :

En chemin de fer. — Prix : 1re classe, 0.80 ; 2e classe, 0.55 ; 3e classe, 0.35. — Aller et retour, 1re classe, 1.20 ; 2e classe, 0,85 ; 3e classe, 0,55.

Tarif des voitures : De Monaco à la gare d'Eze, aller et retour, avec station d'une heure : 8 francs.

Eze-sur-Mer est constitué par une étroite bande de terre entre le cap Estel, à l'Est, et le cap Roux, à l'Ouest. C'est un vaste demi-cercle où se développent parallèlement le rivage, la voie ferrée et la route nationale, après quoi commencent les pentes, sur certains points très raides. On remarque d'abord, à l'Est, au débouché du tunnel de l'Estel, sous de hautes falaises, l'Isoletta, une petite presqu'île où l'on voyait, pendant l'hiver 1902, Rochefort, le terrible pamphlétaire, goûter l'innocente douceur de la pêche à la ligne. Puis, la gare.

Près de la gare commence un sentier, véritable raidillon, qui vous élève au village d'Eze, dont on voit les maisons surplomber le rocher, à 370 mètres d'altitude.

ÈZE-DU-HAUT

On peut s'y rendre en voiture : 1° Par la grande Corniche, Eze est à 6 kilom. de la Turbie.

2° Par la route du littoral, de laquelle se détache à St-Laurent (voir page 316) une route carrossable, qui s'élève par plusieurs lacets jusqu'à Eze et va rejoindre la Corniche à 500 mètres d'altitude au Col d'Eze. De Monaco à Eze par cette route 10 kilom.

Les deux routes ci-dessus font une belle promenade circulaire.

A pied : par le sentier qui commence près de la gare d'Eze et gravit jusqu'au village.

En venant de la Turbie par la grande Corniche on a suivi le versant Sud des monts Campi de

l'Allé. Au col d'Eze, où ces monts se terminent, quelques maisons s'éparpillent sur le bord de la route, et près de l'une d'elles on remarquera une croix modeste, rappelant que le pape Pie VII s'arrêta en cet endroit, le 13 février 1813, lorsque, délivré de sa captivité à Fontainebleau, il put retourner à Rome. Devant la Croix de Marbre à Nice est, on le sait, un autre souvenir de ce passage du Pape.

Peu après cette croix est un carrefour : La Corniche se poursuit à l'Est vers Nice qui est encore à 12 kilom. Vers le Nord, le restaurant Claude Massa est bordé par la route du fort de la Drette, qui se trouve à 300 mètres à peine dominant la vallée du Paillon. Au Sud, commence le chemin carrossable conduisant à Eze et allant rejoindre la route du Littoral à Saint-Laurent. Il faut vingt minutes pour arriver à Eze.

Formation d'Eze.— Bâti au sommet d'un roc, comme un nid de vautours, ce village se profile sur le ciel, de quelque côté qu'on le regarde, de la mer ou de la terre.

C'est comme un promontoire qu'on aurait relevé la pointe en l'air. Le faîte en est formé par un vieux château démantelé, dont les pans de murs crevés le font ressembler à ces antiques burgs en ruine qu'on aimait tant à peindre à l'époque romantique. Mais un pareil paysage, qui serait sinistre sur un fond de ciel gris ou sombre, devient d'un charme robuste et puissant dans l'air limpide et bleu où il se dresse si haut.

On voit, sur le flanc oriental du rocher, les maisons en grappe, comme rivées sur cette pente, où elles se retiennent par miracle. Même on pourrait les prendre pour de simples excroissances carrées du rocher, si l'église et deux ou trois maisons badigeonnées de frais n'accusaient l'œuvre humaine.

L'église est sur le devant, la première construc-

tion qu'aperçoit le regard du voyageur, en venant de la Corniche, comme on voit tout d'abord le chef sur le front de ses troupes et détaché d'elles.

Plus haut est le château qui domine tout et surplombe le rocher à l'Ouest, au Nord et au Sud.

L'intuition nous permet de reconstituer le mode de formation de ce rocher, qui fut comme une dérogation à la loi naturelle de construction des massifs montagneux. Partout le sol se gonfla, soulevant en chaînes allongées les masses calcaires et laissant retomber en contreforts plus ou moins élevés les parties rocheuses placées sur les bords du grand courant de soulèvement. C'est là le système naturel de formation : aux points où l'effort direct se produisit sont les crêtes dominantes, et cet effort rayonnant, mais amorti, créait sur les côtes de moindres aspérités.

Mais ici, par un effet rare, il a dû se produire une poussée formidable, une explosion telle qu'un amas gigantesque de calcaires, au lieu d'être simplement soulevé au dessus du sol, en fut détaché radicalement, projeté dans le vide et, faisant une effroyable culbute, retomba sur une de ses pointes, qui s'enfonça dans la terre, tandis que l'autre pointe resta tendue vers le ciel. Cette roche plantée debout, parut constituer comme une borne immense, enfoncée en cet endroit pour marquer la limite du continent et des eaux, ou pour empêcher, en ces époques de refonte du globe, la chute des monts vers la mer.

Elle était évidemment détachée de tous côtés, hormis par sa pointe basse, et c'était un exemplaire considérablement agrandi du *boucin de Samson* (boule de Samson), ce bloc détaché du château de Nice, tombé dans le port où il est resté isolé, enfoncé avec une allure de menhir. Mais, lentement, les opérations naturelles qui modifient sans cesse l'aspect du monde, ont apporté des atômes, des terres,

des pierres entre ce rocher et le contrefort voisin, soudant peu à peu celui-ci à celui-là, comblant l'abîme qui les séparait et modifiant à sa base la forme primitive du bloc disjoint. Aujourd'hui, le voilà adouci, relié au sol dont il s'était détaché : ce formidable et farouche solitaire de jadis, le temps l'a fait revenir vers le groupe des monts, ses frères, ses jumeaux, nés comme lui du même enfantement de la terre. Mais, de même que sous la déformation d'une face de vieillard on peut reconstituer les traits d'autrefois, ainsi on peut, malgré les adjonctions du temps, discerner le premier aspect de ce rocher.

Sa cîme, du moins, émerge encore avec une apparence de tour dégradée. La route de la Corniche est presque au même niveau que le sommet d'Eze ; cependant le chemin qui la relie au village s'enfonce, d'abord, dans une dépression assez prononcée, pour remonter ensuite les pentes du rocher, et les ruisseaux qui s'improvisent dans les Alpes aux jours d'orage, tombent vers lui et l'entourent d'une ceinture liquide avant de descendre vers la mer C'est ce qui l'a fait appeler le Caucase miniature ; c'est aussi ce qui a fait dire à Théodore de Banville qu'il fallait arriver du ciel pour aborder ce pays.

Visite du Village. — A la base du village on a créé, en 1844, une place, la place de la Colette, où coule l'unique fontaine d'Eze. Les malheureux habitants sont obligés de faire ce dur trajet pour s'approvisionner d'eau. Le manque d'eau, c'est le vice capital des sites haut juchés de nos Alpes, de ceux qui sont les plus pittoresques.

Grimpons par le chemin flanqué au rocher pour aborder le village.

Une seule entrée existe : c'est la *Porte du Maure*, une ouverture à plein cintre, d'une profondeur qui y maintient la pénombre éternelle. Les portes n'y sont plus, mais elles paraissent enlevées d'hier ;

la place des gonds se distingue fort bien. Sans grand effort d'imagination on revit une légende du moyen-âge. Vous entrez dans un de ces postes féodaux d'autrefois, perchés dans les nues, où l'on se tenait si sûrement à l'abri de l'ennemi : voyez ces tourelles, ces portes étroites et massives, et surtout, en vous approchant du bord, par les ouvertures des murs, ces abîmes de vide qui vous donnent la sensation d'être dans une tour. C'est un rêve d'archaïsme que l'on fait.

Avançons vers les maisons. Sur cette pointe du rocher, on a audacieusement accroché un mur d'enceinte, mur protecteur qui borde et retient le village. De la pente du nord, que vous avez grimpée en arrivant, jusqu'à la pente opposée, il peut y avoir une cinquantaine de mètres. C'est la grande rue du village ; elle a tantôt un mètre, tantôt un mètre et demi de largeur, mais combien capricieux ses niveaux et ses courbes ! Elle monte, descend, s'infléchit brusquement, suivant les reliefs ou les dépressions du roc sur lequel elle est établie à même. Avancez encore. Ne vous découragez pas si des roches devant vous s'ouvrent béantes pour vous faire descendre de quelques mètres que vous aurez à remonter plus loin ; votre pied trouvera toujours un trou ou une aspérité pour monter ou pour descendre. Et vous pourrez ainsi contourner le village tout entier dans un exercice comparable à des montagnes russes qu'on aurait à parcourir pédestrement, avec cette différence qu'ici, au lieu de courbes parfaitement arrondies, on n'a qu'angles brisés, lignes descendantes ou montantes extrêmement variées, dont le soin d'exécution a été entièrement laissé à la nature et qu'a modifiés à peine le passage humain.

Dans ce parcours, vous êtes serrés entre une double file de maisons basses, bâties sommairement par les paysans eux-mêmes, ne se tenant droites

que grâce à l'appui réciproque qu'elles se prêtent non seulement par leurs côtés, mais souvent par leurs façades, où des arcs les relient. Beaucoup de ces maisons sont en ruines, et leur aspect lamentable fait songer à un lendemain de guerre. Les murs croulants silhouettent sur le ciel leur crête brisée, et sur le sol des amas de pierres forment des dos parmi les herbes sauvages qui poussent dru. Approchez-vous des lucarnes de ces maisons, et le vertige vous saisit à la vue de l'abîme de 340 mètres que ce mur branlant surplombe.

Peu à peu toutes les maisons encore debout tomberont elles aussi et nul n'en relèvera les débris. Les paysans de l'endroit s'éloignent du village : au lieu de les réparer ils en bâtissent de nouvelles dans leurs propriétés répandues sur les versants d'alentour. Èze a flori au moyen-âge, alors que par sa situation exceptionnelle on s'y mettait sûrement à l'abri des ennemis. Aujourd'hui, ces raisons n'existent plus ; c'est une localité incommode, dépourvue d'eau, vouée à un abandon certain. Les limites du rocher ayant été atteintes, empêchant désormais tout développement du village, n'est-ce pas qu'il a vécu son temps ? Ce sera bientôt une ville morte, recherchée seulement par les curieux de sites étranges, et elle s'ajoutera à la liste des villes abandonnées des Alpes-Maritimes, telles que Châteauneuf, Aspremont, Revel, etc.

Le Château. — Montons au château. Dès le commencement de la rue, près de l'école, prend naissance un chemin coupé dans les strates même du roc et qui nous amène à la plate-forme du château. Quelques pans de murs restent à peine, se découpant sur le ciel et vous masquant la tombée verticale du roc jusqu'à 300 mètres de profondeur. On distingue encore une partie de voûte peinturlurée à la fresque de gros rouge.

Qui racontera jamais les drames et les comédies, les tragédies et les idylles dont ces pans de mur ont été les témoins! Nul cadre plus propice pour un roman historique, si la mode n'en était passée.

La plate-forme du château est au niveau de la cîme du clocher, distant de dix mètres à peine. La pente descend de trente mètres sur une étendue de dix mètres.

L'Eglise d'Eze mérite une visite. Elle fut agrandie et restaurée en 1765. Les habitants, ayant à leur tête le desservant dom Fighiera, qui portait la croix, allaient processionnellement faire provision de tuf au quartier de Saint-Laurent et l'apportaient aux ouvriers maçons.

Elle fut consacrée le 17 mai 1772.

En 1840, on badigeonna la façade et le fronton, et c'est alors que disparurent les armes de Sardaigne et l'image de Notre-Dame de l'Assomption que l'on y avait peintes 80 ans auparavant.

Les plus récentes réparations ont été faites, il y a une vingtaine d'années, aux frais de M. Hubert, l'ingénieur qui a construit le sémaphore du Cap-Ferrat.

Un tableau de David. — On a beaucoup parlé, quoique inexactement, d'un tableau de David donné à l'église d'Eze. Voici la vérité :

Alors qu'il était tout jeune et point encore célèbre, David fit le voyage de Rome qui s'imposait à tout artiste.

Dans ce temps (1770) la route de la Corniche n'existait pas et le chemin passait près d'Eze. David arriva le soir dans ce village et s'arrêta pour y passer la nuit. Le curé, dom Fighiera, l'hébergea. L'artiste intéressa le prêtre, qui lui donna une recommandation pour un de ses parents, le prieur Fighiera d'Eze (de la famille dont nous avons parlé page 303) qui était à la tête d'un couvent de Rome.

Celui-ci facilita grandement l'installation de David dans la Ville Eternelle, lui fit ouvrir bien des portes, et c'est en reconnaissance de ce service rendu que, peu de temps après, David envoya au curé d'Eze, pour son église, un de ses premiers tableaux qui représentait saint Jean.

C'est vers 1880 que ce tableau disparut de l'église d'Eze. L'administration des Beaux-Arts de Paris fit faire une enquête au sujet de cette disparition. On trouva finalement que le tableau était dans un musée de Londres. L'acquéreur l'avait payé 500 fr. Il est estimé 100.000 fr.

L'église d'Eze renferme encore deux curieux tableaux : l'un, sur bois, du XV[e] siècle, représente le Christ en croix entre la Vierge et saint Jean ; l'autre, un Sacré-Cœur, du XVII[e] siècle, montre dans un coin Eze avec son château encore intact.

Ce tableau avait été aussi vendu à M. le comte de D..., mais lorsque l'enquête fut faite pour le David, il fut restitué.

Dans l'église on remarque encore une croix processionnelle du XIII[e] siècle et des fonts baptismaux du XVI[e] siècle aux armes de l'abbaye de Saint-Pons, de laquelle dépendait le prieuré de Saint-Laurent-d'Eze, d'où proviennent ces fonds.

A gauche de la porte d'entrée un banc est formé d'une pierre avec inscription romaine, provenant d'un monument funéraire.

Rétablissons l'inscription complète :

Lucius Ulattius Macrinus et Æmilia, Publius filia, Posilla, sibi et Lucius Ulattio Macro filio, Burciæ Manii filiae Secundæ, Aemilia, Muci filiae, Marcellae, vivi fecerunt.

Ce qui signifie :

Lucius Ullatius, Macrinius et Æmiliæ Posilla, fille de Publius, pour eux et pour Lucius Ulattius Macrus, leur fils, pour Burcia Secunda, fille de Manius, et pour Æmilia Marcella, fille de Mucius, de leur vivant ont fait ce monument.

Près de la place de l'Eglise, sur le flanc du rocher, est le petit cimetière où fut enterrée, en 1902, la malheureuse jeune fille de Suisse, dont l'assassinat fit arrêter Vidal, le sinistre tueur de femmes, condamné à mort.

Historique d'Eze. — Un site tel que celui d'Eze ne pouvait éviter une histoire accidentée.

La tradition rapporte que les Phéniciens y érigèrent un temple à leur déesse Isis ; après avoir établi le port de leur colonie à Monaco, ils durent fortifier cette excellente situation. *Eze* viendrait donc d'*Isis, Ysia.*

Les Romains s'établirent ici : l'itinéraire d'Antonin indique entre le port d'Hercule (Monaco) et les ports d'*Anao* (Beaulieu) et d'*Olivula* (Villefranche) un port dénommé *Avisionem Portus,* lequel était constitué par l'anse de Mala et la cale de Saint-Laurent, ouverte alors à la mer, comme nous l'avons dit plus haut.

En outre, au col d'Eze, sur le mont Bastide, restent les traces d'une antique enceinte qui était le *Castrum d'Avisio.*

Le British Muséum de Londres possède deux patères en argent trouvées en 1865 à Eze par M. Fighiera. Elles révèlent l'art de l'époque d'Auguste, et cette trouvaille prouve que des patriciens romains habitaient Eze.

Ruinée par les Barbares, puis rebâtie parce qu'on avait besoin d'occuper cette hauteur, Eze fut plus tard conquise par les Sarrazins qui, en 740, y établirent un lieu de refuge. A la sortie du chaos du moyen-âge, les comtes de Provence récompensèrent leurs officiers en leur distribuant des terres conquises et c'est ainsi qu'Eze fut donnée en fief. La lutte interminable des Guelfes et des Gibelins eût son contre-coup ici et ensanglanta ce rocher. Le fief appartint tour à tour à plusieurs familles : les Richieri, les Maglioni, les Valperga, les Cortina, la Costa, et parmi les maîtres de ce nid d'aigles on trouve, au XIII[e] siècle, deux poètes, les troubadours Blacas et son fils Blacasset.

Blacas est l'auteur d'œuvres célèbres en son temps, mais il ne reste de lui que quelques pièces, notamment la célèbre plainte à sa dame :

Lo belh dous temps m'platz	Le beau doux temps me plaît
E la gaya sazos,	Et la gaie saison,
El chans dels auzellos ;	Et le chant des oiselets ;
E s'ieu fos tan amatz	Et si je fusse autant aimé
Com sui enamouratz,	Que je suis enamouré,
Fera gran cortezia	Ce serait grande courtoisie,
Ma bella douss'amia,	Ma belle douce amie.
Tan attendrai amar	Tant j'attendrai aimant
Tro morrai merceyar,	Jusqu'à ma mort implorant merci
Pus ilh vol qu'aissi sia.	Puisqu'elle veut qu'ainsi soit.

Le troubadour Blacas, seigneur d'Eze, passait pour le plus vaillant de son époque, et il faisait alors dans le monde la même figure de maître d'esprit et de courage que fit Cyrano de Bergerac plus tard au XVII[e] siècle.

Sordello, le troubadour dont parle Dante, composa pour la mort de Blacas un sirvente significatif. Nous en traduisons quelques strophes :

« Je veux, en ce rapide chant, d'un cœur triste et marri, plaindre le seigneur Blaças ; en lui j'ai perdu un seigneur et un bon ami ; et les plus nobles vertus sont éteintes du même coup. Le dommage est si grand, que je n'ai pas soupçon qu'il se répare jamais, à moins qu'on ne lui retire le cœur, et qu'on ne le fasse manger à ces barons qui vivent sans cœur ; et alors ils en auront assez.

« Que d'abord l'empereur de Rome mange de ce cœur ; il en a grand besoin, s'il veut conquérir par la force les Milanais, qui maintenant le tiennent conquis lui-même.

« Je veux que le roi anglais mange aussi beaucoup de ce cœur, et il deviendra vaillant et bon ; et il recouvrera la terre que le roi de France lui a ravie, parce qu'il le sait faible et lâche.

« Et le roi de Castille, il convient qu'il en mange pour deux ; car il tient deux royaumes, et n'est pas assez preux pour un seul.

« Je veux aussi que l'on donne du cœur au roi navarrois, qui valait mieux comte que roi.

« Au comte de Toulouse, il importe d'en manger aussi, s'il se souvient de ce qu'il avait et de ce qui lui reste, car s'il ne recouvre sa perte à l'aide d'un autre cœur, il me semble bien qu'il ne la réparera jamais avec celui qu'il porte maintenant ».

Dans son *Histoire littéraire des Troubadours*, Millot dit de Blacas : « C'était un noble baron riche, généreux, bien fait ; qui se plaisait à faire l'amour et la guerre, à dépenser, à tenir des cours plénières ; qui aimait la magnificence, la

gloire, le chant, le plaisir et tout ce qui donne la considération dans le monde. »

Blacasset, fils de Blacas, fut aussi excellent poète, digne d'un tel père. L'historien Nostradamus rapporte qu'il suivit en 1266 le comte de Provence, Charles d'Anjou, à la conquête du royaume de Naples.

Le château d'Eze était fort ancien ; mais il avait été plusieurs fois réparé. C'est là que se plaisait Guillelmine, femme du seigneur Feraud, laquelle fit tant de dons à l'église de la Condamine (XIIe siècle ; voir page 118 ;) c'est là que les Riquiers firent hommage à la Reine Jeanne (1331) et qu'un peu plus tard, en 1391, ils firent hommage au comte de Savoie. C'est là que se tinrent des cours d'amour, des fêtes littéraires et galantes sous les Blacas.

La guerre de 1543 devait marquer la fin du château. Hariadan Barberousse, qui commandait la flotte du Sultan allié de François Ier, avant d'assiéger Nice voulut se saisir de la position d'Eze pour s'en faire une base d'opérations. Ses galères bombardèrent le château qui opposa une vive résistance. Ses hommes, débarqués sur la plage d'Eze, gravirent le rocher par les vallons, et après une lutte acharnée entrèrent dans la place par la porte fortifiée qui s'appelle encore la Porte du Maure. Pendant que durèrent les opérations du siège de Nice, le château d'Eze fut occupé par des généraux turcs et l'on peut évoquer les fêtes qui s'y donnèrent alors.

Après le siège de Nice, Gaspard Caïs et le Bâtard de Gorbio, leurs alliés, l'occupèrent quelque temps. Il fallut reprendre la position de vive force. Dans ces sièges, le château fut si maltraité par les boulets qu'on jugea inutile de le réparer. C'est depuis lors qu'il reste à l'état de ruine couronnant la cime du rocher.



BEAULIEU

A 9 kilomètres de Monaco.
A 7 kilomètres de Nice.

En chemin de fer. — De Monaco à Beaulieu : 1re classe, 1 fr. ; 2e classe, 0.70 ; 3e classe, 0.45. — Aller et retour : 1re classe, 1.50 ; 2e classe, 1.10, 3e classe, 0.70.

Tarif des voitures — De Monaco à Beaulieu, aller et retour, avec station d'une heure et demie, 13 fr.

Tramway. — Un service de tramways électriques existe entre Nice et Beaulieu. On travaille pour continuer la ligne de Beaulieu à Monaco.

Dès l'arrivée, on se trouve devant un site si remarquable que l'on s'explique ce nom de Beaulieu surgi de l'admiration populaire.

C'est une vaste terrasse en pente douce qui se développe en un arc de cercle de 3 kilomètres à la base de la colline de Saint-Michel, haute falaise dressée vers le Nord comme un mur protecteur, la ceignant de l'Est à l'Ouest, la laissant ouverte seulement vers la mer au Midi.

Ce contraste est frappant :

Au Nord, le grand mur gris de la colline, où s'adossent les campagnes de Beaulieu, vertes et roses, piquées des notes claires des villas, s'échelonnant jusqu'à la plage où commence le bleu de la mer qui paraît infini parce qu'il est continué par le bleu du ciel.

Cet heureux coin de terre se termine en pointe à l'Est, à la base du cap Roux, escarpement de 80 mètres tombant à pic sur la mer ; et à l'Ouest par le riant coteau du Cap Ferrat, se prolongeant en presqu'île, d'où se détache au loin une autre presqu'île, celle de Saint Hospice, qui se recourbe comme pour former un môle naturel devant Beaulieu.

Formation de Beaulieu. — Beaulieu est constitué par une plage soulevée à l'époque néolithique

qui suivit la grande période diluvienne. La mer venait d'abord battre le bas des falaises de la colline Saint-Michel, comme aujourd'hui encore au Baous-Roux. A l'époque néolithique, qui marque l'aurore de l'humanité, des plages se soulevèrent au pied de nos Alpes, entre autres celle de Beaulieu.

La certitude que la plage de Beaulieu se forma à cette époque résulte du banc sur lequel elle repose : banc tout pétri de coquilles identiques à celles qui vivent encore dans la mer, et qui s'étend horizontalement sur les strates verticales du calcaire à nummulithes. On a constaté que ce banc augmente d'épaisseur de l'Est à l'Ouest ; il se relève insensiblement le long de la baie des Fourmis et atteint jusqu'à 15 mètres à la pointe de Rompe-Talon, sur la route de Saint-Jean.

Grâce à une exposition exceptionnelle, les siècles ont recouvert cette plage de terres qui la rendent excessivement fertile.

Visite à Beaulieu. — Ses hôtes. — Station créée depuis peu d'années, Beaulieu offre au promeneur des attraits d'un autre genre que ceux des vieilles localités. C'est comme un vaste jardin où des verdures émergent les villas et les hôtels, et partout s'évoquent des noms éminents.

C'est, dominant le côteau, sur la rive droite du vallon de la Murtha, la Bastide de Lord Salisbury, dont les jardins confinent, à l'Ouest, avec la propriété du roi Léopold de Belgique.

Entre la voie ferrée et la route nationale, c'est le château de M. Marinoni, où s'arrêta, en 1897, le Président de la République, M. Félix Faure.

Un autre président de la République, M. Casimir-Périer, vint, après sa démission, se reposer à Beaulieu.

La presse est représentée à Beaulieu par quelques unes de ses plus hautes personnalités ; outre

M. Marinoni, un autre directeur de grand journal, M. Gordon Bennett, y possède "Namouna Cottage"; M. Prévet, sénateur, directeur politique du *Petit Journal*, y est propriétaire, ainsi que M. Gounouilhou, directeur de la *Petite Gironde* ; Adrien Marx, du *Figaro* ; Poidatz, du *Matin*.

Parmi les propriétaires de Beaulieu figurent de célèbres savants : M. Dujardin-Beaumetz, l'illustre et regretté professeur à la Faculté de Médecine, fut un des premiers hôtes, avec MM. Budin, Henocque, Johnston-Lavis, Gilchrist, tous médecins éminents, auxquels est venu s'ajouter M. Huchard.

La liste des propriétaires ou des hôtes assidus de Beaulieu comprend des notabilités comme la princesse Duleep-Sing, la comtesse Wedzicki ; sir Blundell-Maple ; le comte Tolstoï ; MM. Ancel-Seitz ; Gustave Eiffel ; Salles ; Joly, inspecteur des finances ; comtesse Chabert-Fonville ; comtesse de Foresta ; M. Goubareff ; M. et Mme Worms-Baretta, de la Comédie-Française ; prince de Furztemberg, prince Galitzine, commandant Hériot, et bien d'autres encore.

Au nombre des personnalités qui ont séjourné à Beaulieu nous rappellerons la reine Isabelle d'Espagne et l'infante Eulalie, la grande-duchesse Nicolas, le grand-duc Pierre de Russie, le prince et la princesse de Bulgarie, la grande-duchesse d'Oldenbourg, la princesse de Saxe-Cobourg-Gotha, la princesse Dolgorouky, la princesse Hohenlohe.

Ces quelques noms, auxquels s'en ajoute chaque année d'autres éminents, montrent que Beaulieu est surtout recherché par une colonie riche et aristocratique. C'est pourquoi cette station est formée de villas élégantes, d'hôtels magnifiques s'essaimant dans la verdure.

Les campagnes de Beaulieu. — Les oliviers. — Beaulieu a pour luxe principal ses jardins, ses campagnes. Ses oliviers ont été célèbres de tout

temps, et c'est par eux que Villefranche, dont ce quartier faisait partie, s'appelait jadis *Olivula.*

Il est certain que l'olivier est indigène, mais les Phocéens apportèrent de Grèce des espèces nouvelles qu'ils plantèrent dans tout leur domaine, lequel s'étendait de Marseille à Monaco. Les espèces introduites ici se reconnaissent à leur ressemblance avec celles d'Athènes, de Metelin, de Candie. Or, il se trouva que le point du territoire dépendant de Marseille où l'olivier prospéra le mieux et atteignit des proportions gigantesques, fut ce pays-ci, et c'est pourquoi les Phocéens, les premiers, lui donnèrent le nom d'*Olivula.*

Le baron Durante dans son *Histoire de Nice*, publiée en 1824, dit :

«La fertile colline qui couronne le golfe de Saint-Hospice obtint la préférence des plantations à cause des avantages du site, où l'hiver exerce rarement son empire. On désigné sous le nom de *Bel Luec* la petite portion de territoire située autour de ce riche bassin».

Un ancien manuscrit : *Delle Cose di Nizza*, rapporte qu'en 1300, la culture de l'olivier se faisait sur tout le littoral, mais notamment à Mont-Olive (c'est-à-dire Beaulieu et Saint-Michel, car Villefranche était appelé Port Olive).

Honoré de Valbelle, auteur d'une ancienne histoire de Provence, dit qu'en 1306, les consuls de Nice accordèrent des encouragements aux cultivateurs de Mont-Olive.

Les nobles et les riches du temps tenaient à avoir de l'huile produite par les oliviers de Beaulieu. Nous voyons que, par une charte de 1307, Richard de Gambateza, sénéchal de Provence, ordonne aux autorités niçoises d'accorder protection et main forte aux producteurs d'huile pour la sûreté des convois dirigés vers la Provence.

C'est donc à Olivula (Villefranche et Beaulieu) qu'il faut chercher l'origine du commerce des huiles de Nice, qui agit sur le monde entier.

Le gros olivier. — Les grands oliviers de Beaulieu étaient des curiosités végétales qu'on venait visiter de fort loin.

L'un d'eux, qui se dressait dans la propriété Quincenet, au-dessus de la gare, est resté légendaire. Il mesurait à sa base 12 mètres 42 de circonférence, et ses rameaux couvraient un circuit de plus de 30 mètres.

L'olivier de Pescio, que les Italiens vantaient comme le plus gros du monde, ne mesurait au pourtour que 7 mètres 75, et on lui attribuait 770 ans d'existence.

L'olivier de Beaulieu devait donc être le doyen de l'espèce et remonter à l'époque des Phocéens, probablement seul exemplaire original restant de ceux qu'ils avaient apporté de Grèce.

Un accident hâta sa fin. Il y a une trentaine d'années, un groupe de Bohémiens s'était logé dans la véritable grotte ouverte en son tronc, et leur cuisine mit le feu à l'olivier vénérable. On arrêta l'incendie, mais l'arbre resta fort endommagé.

C'était l'époque où les terrains de Beaulieu commençaient à être recherchés ; le lot dit du gros olivier fut acheté et des ouvriers coupèrent le végétal dont ils ignoraient l'illustration.

Sur la place où l'olivier vécut plus de mille années, il y a eu, en moins de trente ans, un lawn-tennis, puis la villa Auguste Blaise, enfin l'hôtel Empress, auquel nous souhaitons la durée de son prédécesseur.

Autres Curiosités végétales. — Ce n'était pas la seule curiosité végétale de Beaulieu.

On citait aussi : la *Madone du Caroubier*, figure modelée par la nature dans la racine d'un énorme

caroubier qui se dressait dans la propriété Félix Tiranty.

Dans la même propriété, le *Grand Boa*, autre racine de caroubier, imitant à s'y méprendre les ondulations d'un gigantesque serpent.

Le *Myrthe sans pareil*, dans la propriété Quincenet.

Le *Cyprès prodigieux* haut de 50 mètres, s'érigeant entre les villas Orengo et Rappelo, sur le plateau supérieur de la Murtha.

Les *Oasis de Caroubiers*, à la Petite-Afrique.

Les *lianes de l'abreuvoir-aux-pinsons*, au sommet du ravin de la Murtha.

Fertilité du sol. — Nous rappellerons une circonstance mémorable où a été démontrée la fertilité extraordinaire du territoire de Beaulieu.

Deux des créateurs de la station, MM. V.-Eugène Gauthier père et Antoine de Soyre se procurèrent, en 1878, une magnifique collection de plantes du Brésil, spécialement des variétés de palmiers. Ils les confièrent à l'établissement Keller, que MM. Hickel dirigent aujourd'hui, et toutes ces espèces prospérèrent rapidement à Beaulieu au point de devenir une nouvelle source de richesse pour la station.

PROMENADES

Beaulieu est traversé par la voie du chemin de fer et par la route de la Corniche, branche du littoral.

La route, en venant de l'Est (de Monaco), contourne le roc de Baous-Roux, d'abord en terrasse à la hauteur de 22 mètres sur le niveau de la mer, perce le cap par un court tunnel, revient en terrasse, se déploie parallèlement au rivage, divergeant de la voie ferrée qui, elle, file plus haut dans la plaine de Beaulieu. Lorsque la route est arrivée dans l'axe de la gare, brusquement, elle forme un

angle aigu, monte vers le Nord, coupe la voie ferrée et ne se recourbe qu'assez avant dans les terres pour gagner l'Ouest, Villefranche et Nice, en se tenant haut sur le chemin de fer. C'est pour des raisons stratégiques que, lors de la construction de la route, on a empêché son développement à peu près parallèle au chemin de fer. Le tracé a dû être porté par un angle brusque vers le rivage pour desservir la batterie, qui se trouve au-dessus du petit port.

Une série de boulevards et de promenades sillonnent Beaulieu.

De la gare, descendons par la route Nationale vers l'hôtel Bristol et la mer.

Au point où la grande route se replie vers l'Est, (ou à gauche) un chemin s'ouvre vers le côté opposé, qui va border le sud de l'hôtel Bristol. En moins de 150 mètres, ce chemin vous conduit sur la courbe de l'anse de Pierre-Fourmi.

L'anse de Pierre-Fourmi s'arrondit à l'ouest extrême de Beaulieu, entre un ravissant petit promontoire (Pointe de Pierre Fourmi) et le commencement de la grande presqu'île de Saint-Jean. C'est un coin délicieux, que la gravure a plusieurs fois reproduit comme modèle de site pittoresque.

Un peintre de talent, M. Yourassoff, qui exerce la fonction de vice-consul de Russie à Nice, en fit une peinture à l'huile que le grand duc Pierre emporta à Saint-Pétersbourg. Les membres de la famille impériale et les principaux personnages de la cour du Czar, charmés de ce joli paysage, en commandèrent plusieurs reproductions à M. Yourassoff, et c'est ainsi que la vue de la Pointe de Pierre-Fourmi orne le salon des plus hautes personnalités russes.

C'était ici le port d'Anao, indiqué dans l'Itinéraire maritime d'Antonin, relevé officiel des ports de relâche pour les navigateurs romains.

La baie pénétrait alors plus avant dans les terres. Elle était suffisante pour les barques et les galères primitives. On verra dans la partie historique de cette étude pourquoi il faut fixer ici l'emplacement autrefois contesté du port d'Anao, que l'Itinéraire d'Antonin indique entre le port d'Olivula (Villefranche) et le port d'Avisio (Eze) qui se trouvait dans l'anse de Mala et de Saint-Laurent, ainsi que nous l'avons dit (page 317).

Ici, cotoyant l'anse, commence le délicieux chemin qui conduit à St-Jean et à St-Hospice, chemin décrit dans tant d'ouvrages et notamment dans *Charme dangereux*, le beau roman d'André Theuriet. (Voir : Saint-Jean).

Revenons vers Beaulieu. La route nationale se poursuit vers l'Est, passe devant l'hôtel Métropole, après lequel on rencontre, à gauche, l'église.

L'Eglise de Beaulieu, agrandie en 1903, chapelle modeste jusqu'alors, est très ancienne. Ce fut un temple païen, édifié sur le bord de la route romaine, dont le tracé a été reproduit sur ce point par la route nationale moderne. Les patriciens qui, déjà alors, recherchaient le séjour de Beaulieu, y allaient offrir des sacrifices aux Dieux.

Vers le VIe siècle de notre ère, les chrétiens transformèrent le temple en église, et l'encadrèrent d'un vaste monastère selon la règle de Saint Benoît, rendant hommage à ce premier instituteur de la vie monastique en Occident. Saint Hospice en fut abbé ; mais lorsqu'il voulait s'isoler dans la prière et la méditation, il se retirait dans un hermitage à la pointe de la presqu'île qui a conservé son nom. (Voir la partie historique).

Les passages des Barbares ruinèrent le couvent. L'église fut relevée plus tard et dédiée à la Vierge Marie. Pendant tout le moyen âge *Sancta-Maria de Belloloco* fut connue.

En 1202, elle fut donnée à l'abbaye de *Saint-Pons*. Le pape Innocent IV comprend Sancta Maria de *Pulcro locco*, dans sa bulle de 1247, parmi les églises dépendant de cette grande abbaye. Elle eût toujours un prieur.

Par un décret du 18 février 1823, l'évêque de Nice a érigé en succursale l'église, dite de *Bel-Luogo* dans le texte latin. En 1865 on la répara et on y ajouta deux autels latéraux.

M. l'abbé Spinetta, qui était curé de Beaulieu à l'époque de ces travaux, a lu en 1885 à la Société des Sciences Historiques, réunie à Nice, un mémoire où il disait :

« L'église de Beaulieu a remplacé un temple romain ; la maçonnerie en est de tous points conforme à celle des arènes de Cimiez ; les murailles présentent encore les mêmes pierres carrées de couleur rougeâtre, reliées entr'elles par cet indestructible ciment, qui donna tant de mal à démolir lorsque furent construits les deux autels latéraux. »

En 1903, l'église a été agrandie sur les plans de M. Bovis, architecte à Beaulieu. Le zèle de M. l'abbé Giletta, curé de la paroisse, a obtenu pour cette œuvre d'importantes offrandes des principales personnalités étrangères formant la colonie de la station.

Les donateurs appartiennent à tous les cultes, et leur nom devant être gravé sur des plaques en marbre dans l'église, on y conservera la mémoire de Lady Salisbury, de la princesse de Saxe-Cobourg-Gotha, du prince de Furztemberg, du prince Galitzine, du comte Tolstoï, de la princesse Wassiltchioff, à côté de la princesse de Bulgarie, de Dom Miguel de Bragance, du commandant Hériot, de M. Marinoni, du comte de Sabran-Pontevès, de Mme Eiffel-Sales, de MM. Wolfram, Ch. Bayle, Auguste Gal, Gentil, Ancel-Seitz, etc., etc.

La nouvelle église est formée d'une seule nef de

42 mètres de long sur 10 de large, avec deux petites chapelles sur le devant et deux grandes chapelles précédant le maître-autel et le chœur. Le style est du pur roman. Lorsqu'elle sera achevée, elle sera digne à la fois de la station de Beaulieu et d'un passé illustre, puisque cette église est fondée sur des murs vénérables qui précédèrent le christianisme et le virent fleurir à l'époque où les premiers Bénédictins se réunirent sous la direction de Saint Hospice.

La Réserve. — En face de l'église, s'ouvre un établissement profane, dont nous devons parler ici : la Réserve de Beaulieu est un restaurant, mais un restaurant célèbre, où presque tout le Gotha a passé. Le roi d'Angleterre et les princes anglais ; les membres des familles impériales de Russie et d'Autriche ; le roi Léopold, les plus hauts personnages de toutes les nations se sont assis à ces tables, et si l'aimable propriétaire, M. Lautier, dresse la liste de ses hôtes, on y trouverait les plus grands noms d'Europe.

L'académicien André Theuriet a raconté les impressions ressenties un jour qu'il y déjeuna.

Laissons-lui la parole :

« Si Beaulieu, le bien nommé, est un site d'enchantement, la Réserve est un restaurant aimable où l'on déjeune sous une claire galerie vitrée, entre des jardinets épanouis et une terrasse dominant la mer. On y mange d'exquise bouillabaisse et l'on y fait de curieuses et inattendues rencontres.

« Le hasard m'y amena au moment où Casimir-Périer s'y attablait avec sa famille, à quelques pas du couvert dressé pour l'empereur et l'impératrice d'Autriche. Il y avait encore, dans la salle, un ex-président de la République Argentine et un ancien ministre ; de sorte que la Réserve ressemblait assez, ce matin là, à cette auberge de Venise où Candide soupa avec une demie douzaine de souverains en retrait d'emploi. »

Ces rencontres sont fréquentes à la Réserve, qui,

mieux que l'auberge de Venise, a souvent pour convives des souverains en exercice.

La batterie. — Le petit cap qui commence sur l'anse de Pierre-Fourmi s'achève près de la Réserve et de l'église par une pointe tournée vers l'Est. Là est établie une batterie qui ne remplit aujourd'hui qu'un rôle décoratif.

En 1860, lorsque la France prit possession du Comté de Nice, on prévit la construction d'une série de fortifications devant protéger la côte.

Pour Beaulieu, le premier projet consistait à construire un fort aux Moulins, à cheval sur le col, fort qui pouvait agir des deux côtés ; un autre fort sur la hauteur du Cap Ferrat avec vigie pour les signaux ; enfin un fort à la pointe de Saint-Hospice, avec glacis et fossés, qui devait occuper l'emplacement de l'ancien fort des ducs de Savoie.

Mais on dut renoncer à l'exécution de ce programme trop coûteux, et en 1862, le génie militaire décida de construire une simple redoute à Beaulieu.

L'endroit choisi fut celui-là même où, en 1794, le général Bonaparte, nommé commandant de l'artillerie de l'armée d'Italie en formation à Nice, avait fait placer une batterie pour défendre la côte contre les tentatives des navires anglais.

En 1862, pour former la redoute et ses talus, on dut abattre une forêt d'oliviers séculaires qui couronnaient cette pointe.

C'est pour desservir cet ouvrage que l'autorité militaire empêcha de poursuivre la route dans la partie supérieure de la plaine de Beaulieu et obligea les ingénieurs à la porter vers la mer par un grand coude près de la gare.

Mme Ratazzi, née Bonaparte-Wyse, qui passa à Beaulieu vers 1865, s'imagina que la nouvelle batterie était toujours celle de Napoléon 1er et elle a écrit dans son livre *Nizza la bella :*

« Nous saluons en passant Beaulieu et la batterie construite par mon grand-oncle. »

Le Port. — Le Château Marinoni. — Sur la courbe que fait la plage à la pointe de la batterie, on a ménagé un petit port, de construction récente ; il offre aux barques des pêcheurs de Beaulieu un abri sûr.

C'est un des dons de M. Marinoni à la station. En 1891, il versa 12.000 francs ; ensuite 90.000 francs pour parfaire la somme de 22.000 francs donnée par l'Etat en vue de l'amélioration du port de Beaulieu.

Puisque la promenade vers l'Est va nous amener au château de M. Marinoni, disons que l'éminent directeur du *Petit Journal* est justement qualifié le bienfaiteur de Beaulieu, puisque, outre ces dons pour le port, il en a fait toute une série d'autres parmi lesquels nous rappellerons les suivants :

100.000 francs pour la construction de l'école de filles et de l'asile.

9.000 francs pour construire les trottoirs et placer des arbres sur le grand boulevard.

100.000 francs pour prolonger le grand boulevard et pour construire des égouts.

La Petite-Afrique. — En suivant toujours la route vers l'Est, on arrive à un groupe de villas au style oriental, surgissant de jardins plus couleur orientale encore par les plantes des tropiques qui s'y épanouissent. Ces *Villas Mauresques* sont une intelligente adaptation au site qui s'appelle : *La Petite-Afrique*. « Encore un nom qui, comme celui de Beaulieu, porte en lui-même sa signification, » disait le docteur Lubanski.

Ce coin de Beaulieu est célèbre depuis longtemps.

Ce qu'il était avant les percées du chemin de fer et de la route nationale, avant les constructions des

villas, demandons-le à un auteur anonyme qui écrivait en 1855 :

« Au fond de la rade de Beaulieu, entre la mer et les hautes montagnes qui bordent la côte, on trouve un joli petit bois, où les oliviers, les caroubiers, les pins, les chênes et les lentisques forment une agréable verdure et un abri charmant en toute saison. L'extrémité du bois, au point où il se rapproche du rocher nommé le Baus-Roux, est appelé par les gens de l'endroit, la Petite-Afrique ; ce nom lui est venu de la haute température qu'on y éprouve, et qui provient de la chaleur que renvoie l'immense rocher uni, taillé à pic, constamment chauffé par les rayons du soleil. »

Nous avons cité plus haut les oasis de caroubiers de la Petite-Afrique comme une des curiosités végétales du Beaulieu de jadis.

Élisée Reclus, qui visita Beaulieu à peu près à la même époque, écrivait :

« Au Nord du gracieux hameau de Beaulieu, composé d'un petit groupe de maisons, se développe une anse assez mollement arrondie, que l'on suit pour atteindre la base des rochers escarpés de la Petite-Afrique, ainsi nommée à cause de la température tropicale produite en cet endroit par la réverbération des rayons solaires sur les parois rougeâtres de la montagne. Les talus d'éboulement qui s'appuient sur la partie inférieure des escarpements sont encore verts d'oliviers ; mais plus haut on voit seulement des caroubiers aux troncs déformés et des touffes de plantes sauvages. »

Contemporainement, Emile Négrin constatait qu'à la Petite-Afrique le thermomètre centigrade monte quelquefois, en hiver, jusqu'à 40 degrés. Et toujours poëte, il ajoutait :

« Quel rêve pour les touristes frileux ! »

Beaulieu n'était alors qu'une humble bourgade de pêcheurs, sans autre communication avec le reste du monde qu'un sentier de piétons surplom-

bant les pentes de Malariba, au fond du golfe de Villefranche.

A l'Est, le Baous-Roux le fermait hermétiquement.

Aujourd'hui, la Petite-Afrique s'est ornée de jolies villas, de jardins, et le formidable rocher est percé par le chemin de fer et par la route nationale qui conduisent vers Monaco.

Vallon de la Murtha. — Ce nom est la corruption de celui bien plus gracieux que lui avaient donné nos pères : *Vallon des Myrthes*, parce que cet arbrisseau toujours vert, que les anciens avaient consacré à Vénus, y poussait à profusion.

Très court, ce vallon naît aux Quatre-Chemins, ouvre une profonde échancrure entre le mont Soleya et la Crête des Serres à sa droite et la colline Saint-Michel à sa gauche.

En remontant le vallon on peut gagner, vers l'Est, l'avenue Léopold II, route carrossable qui, partant de Villefranche, dessert les propriétés du roi des Belges et de Lord Salisbury et va rejoindre la Grande Corniche aux Quatre-Chemins.

La Colline Saint-Michel est cette haute et longue muraille de rochers droits, dentelés, comme déchiquetés, qui entoure du Nord à l'Est la plaine de Beaulieu et dont l'aspect romantique est complété par les ruines de la chapelle de Saint-Michel qui se profilent à son sommet.

Les piétons peuvent y monter par le chemin qu'a fait tracer le Syndicat d'intérêt local : il commence à la Petite-Afrique, et, par des pentes assez raides, s'élève en diagonale sur toute la longueur du mont. Il aboutit au plateau de Colombo, vrai belvedère, d'où l'on découvre un panorama admirable.

On peut se rendre en voiture au plateau par

LES HOTES DE BEAULIEU



Le Roi Léopold II de Belgique



Lord Salisbury

LES HOTES DE BEAULIEU



M. Hippolyte Marinoni
Premier Directeur du *Petit Journal*



M. Frédéric Prévet
Sénateur, actuel Directeur politique du *Petit Journal*

l'avenue Léopold II, les Quatre-Chemins et la Corniche.

Plateau de Colombo, c'est le nom ancien de cette sorte de terrasse que forme à son extrémité Ouest la colline de Saint-Michel. Il se trouve à 300 mètres, au niveau de la route de la Corniche, qui passe tout près. Dans la carte des opérations militaires pendant la guerre de la Succession d'Autriche (1744) publiée par M. Henri Moris, archiviste des Alpes-Maritimes, le plateau de Colombo est indiqué comme ayant été occupé pendant les opérations autour de Villefranche.

La crête de la colline Saint-Michel se développe vers l'Est sur une longueur de près de 2 kilomètres. Son sommet dentelé, comme un immense mur en ruines, a une altitude variant de 300 à 376 mètres, et ne s'abaisse qu'au Cap Roux, qui forme son extrémité orientale.

Un chemin descend sur le versant Nord de la colline Saint-Michel, traverse les campagnes où l'ancienne Olivula s'était bâtie, lorsque les Sarrazins rendaient les plages inhabitables, passe devant la nouvelle chapelle de Saint-Michel, près des ruines de l'ancienne chapelle, et va aboutir par une forte pente à la baie d'Eze, près de la sortie du tunnel du Cap Roux.

Du nom de Beaulieu. — Quelques Guides ont répété sur cette station des fables qui ne méritaient pas d'être reproduites. Ainsi, l'on a raconté que le nom de Beaulieu provient d'une exclamation de Napoléon Ier. Lorsqu'il était général commandant l'armée d'Italie, dit-on, il arriva un jour sur la colline Saint-Michel et, voyant ces belles campagnes, il s'exclama en italien : « O che bel luogo ! » Et le nom de *Belluogo* (*Beaulieu*) serait resté.

Ce nom est de beaucoup antérieur à Napoléon Ier. Il est surprenant que, tant de gens ayant écrit sur Beaulieu, personne avant nous n'ait trouvé les titres anciens de ce nom, véritables parchemins pour cette

station, car ils prouvent que ce nom expressif, issu de l'admiration générale pour ce délicieux coin de terre, a été répété d'âge en âge.

La *Vida de Sant Honorat*, une des plus célèbres légendes du Moyen-Age, remontant au IXe siècle, parle de Beaulieu à propos d'un miracle du saint.

Au XIIIe siècle, Raymond Feraud, illustre troubadour niçois, mit cette légende en vers provençaux. Le 95e chapitre du poème raconte ainsi ce miracle.

A BELJUEC	A BEAULIEU
Gesta vera vos retrayray	Les vrais gestes je vous retracerai
Dels grans miracles que Dieu fay.	Des grands miracles que Dieu fait.
Le pros Raybauz de Beljuec,	Le preux Raybaud de Beaulieu,
Seynors que era d'aquell luec,	Qui était seigneur de ce lieu,
Era devotz et amix uns	Etait dévot et ami parfait
Del sant monestier de Lérins,	Du saint monastère de Lérins,
E l'donna sa moyllers na Saura.	Et sa femme Saure
Que fasia gran ben a gent paoura,	Qui faisait moult bien aux pauvres,
Doze ans estet a a son seynor	Douze ans resta avec son seigneur
Qu'enfant non ac: per que un jor	Sans avoir d'enfant : pourquoi un jour,
Vodet al glorios cors sant	Fit vœu au glorieux cœur saint
Que se Dieu li donessa enfant,	Que si Dieu lui donnait un enfant
Que cascun an visitaria,	Chaque année il visiterait
Al jorn que l'enfan nayseria	A l'anniversaire de la naissance
L'islla de Lerins...	L'île de Lerins...
A Vilafranqua dinz el port	A Villefranche dans le port
Montan en mar...	Ils s'embarquent...

Et la suite du chapitre raconte, après le voyage en mer, où « na Saura de Beljuec » souffre, l'arrivée à Lérins, le vœu au saint et le résultat vite obtenu : un enfant né, un héritier de Raybaud, seigneur de Beaulieu.

D'autres documents prouvent que le nom de Beaulieu est fort ancien.

Le cartulaire de la Cathédrale de Nice nous apprend qu'en 1042, Laugier Rostaing, seigneur puissant duquel dépendait une grande partie du littoral à l'Orient de Nice, donna à l'évêque deux églises sises sur le territoire d'*Olivula* : *Sancta-Maria de Bello loco*, et *Saint-Jean*, près de Saint-Hospice.

En 1247, un Concile Général se réunit à Lyon et, à cette occasion, le pape Innocent IV, qui présidait le Concile, publia la bulle : *Religiosam Vitam*, où il confirme à l'abbaye de Saint Pons, à Nice, les donations d'églises et de terres qui lui avaient été faites jusqu'à cette époque, où sont désignées (nous copions le texte latin de la bulle) :

Sancta-Maria, de Belloloco
S. Laurenti de Ysia (Saint-Laurent d'Eze).
S. Deivotae (Sainte Dévote de Monaco).
S. Martini de Castro Monaco (Saint Martin, du Château de Monaco, c'est l'église du Château Neuf, où est aujourd'hui l'Institut International de la Paix, église aujourd'hui détruite, dont nous avons parlé (Pages 84 et 102).

Le texte de cette bulle est reproduit par Gioffredo dans sa *Nicœa Civitas*, page 215.

Un rôle des bénéfices et chapellenies du diocèse de Nice, dressé en 1690, renferme cette indication : On donnait le titre de *prévôt* au curé de la cathédrale de Nice et le titre de *prieur* aux curés de diverses églises dans l'énumération desquelles nous relevons celles qui se rapportent à la région de la Corniche dont s'occupe ce livre :

Sainte-Marie, de Beaulieu.
Saint-Michel, de Villefranche.
Saint-Nicolas, de Monaco.

HISTORIQUE DE BEAULIEU

Avant l'histoire. — Les savants ont démontré l'antiquité de la station de Beaulieu.

Notre région est un des points du globe où l'homme se fixa tout d'abord. Les montagnes couvertes de forêts, infestées de bêtes féroces; les plaines transformées en marais, étaient difficilement habitables ; l'homme primitif choisissait dans ce pays au climat plus doux le séjour au bord de la mer, où la chasse et la pêche assuraient sa nourriture. La station de Baoussé-Roussé, près de Menton, est la plus célèbre, mais

Beaulieu était également recherché par nos lointains ancêtres de l'époque paléolithique et de l'âge du bronze.

Nous avons cité la bibliographie déjà abondante des grottes de Menton (page 265). Celles de Beaulieu ont aussi occupé les savants. Le premier qui les a mentionnées est M. T. de la Bèche, géologue estimé, dans son ouvrage paru à Londres en 1828, intitulé : «*De la géologie de la côte et des environs de Nice à Vintimille.* »

Une découverte capitale fut faite en 1872 pendant que s'exécutaient les travaux de la route du littoral. Au Cap Roux, sous les rochers de la Petite-Afrique, à 28 mètres d'altitude, les ouvriers mirent à jour une caverne où restaient des vestiges de l'époque quaternaire.

M. André, employé des Ponts-et-Chaussées, comprit l'importance de cette découverte et, par une lettre imprimée, la signala à l'attention des archéologues.

Cette lettre ne resta pas sans effet. M. Emile Rivière vint visiter cette caverne Il y avait eu là un foyer humain accusé par des vestiges caractéristiques : cendres, coquillages, outils en silex, notamment grattoirs, lames, pointes, disques ; outils en os tels que poignards ; en outre, des restes d'animaux de l'époque quaternaire; un crâne humain coloré en rouge, c'est à-dire enterré selon les usages employés par nos ancêtres troglodytes, ainsi qu'on en avait déjà trouvé des exemples dans les grottes de Menton.

A la suite de cette découverte. M. Emile Rivière publia en 1873 dans les « Archives des Missions Scientifiques », un important rapport sur la Paléontologie des Alpes-Maritimes, où il traite spécialement des traces laissées par nos ancêtres de l'âge de pierre à Nice et à Beaulieu.

Plus tard, Emile Rivière a publié un travail d'ensemble sous le titre : *De l'antiquité de l'homme dans les Alpes-Maritimes*.

Au Congrès Scientifique de France (44e section) tenu à Nice en 1878, des instruments en silex trouvés à Beaulieu furent présentés, qui attirèrent l'attention des savants. On en conclut qu'à cette époque reculée, Beaulieu était un centre important et qu'il y existait un atelier de taille de silex.

On peut évoquer la vie de cette époque : les groupes humains vivaient dans les grottes du bord de la mer, aujourd'hui comblées ; la chasse et la pêche fournissaient leur nourriture ; leur atelier taillait le silex et l'os pour les armes de bataille ou de chasse. Déjà la coquetterie était née, puisque

l'on a trouvé des parures formées de coquilles brillantes fournies par la mer.

Beaulieu sous les Romains. — Une voie romaine desservait Beaulieu. La grande route de pénétration en Gaule, qui fut le principal instrument pour la conquête, montait du Cap-Martin à la Turbie, descendait sur le vallon de Laghet, traversait le Paillon entre la Trinité et Drap et atteignait Cimiez, préfecture des Alpes-Maritimes.

De Cimiez, des voies secondaires rayonnaient, dont l'une passait sur Villefranche et arrivait à Beaulieu, qui déjà était une station de plaisance pour les riches patriciens de la métropole.

La preuve en a été fournie par les découvertes faites dans le sous-sol de Beaulieu : documents irréfutables qui suppléent à la lacune des archives écrites, brûlées par les barbares pendant leurs passages dans notre région.

En 1862, lorsque fut construite la batterie, dans le remuement considérable de terres qu'exigea la formation des talus, on mit à jour une véritable nécropole, qui prouvait l'existence sur ce point d'une population importante.

M. l'abbé Spinetta, alors curé de Beaulieu, tira de ces fouilles une collection de fioles lacrymatoires, de lampes funéraires, de vases, de monnaies romaines, surtout aux effigies de César-Auguste, Néron, Constantin, Commode, Gordien, Agrippa.

Plusieurs des objets trouvés révélaient des habitudes de luxe : M. F. Brun signala des vases romains en poterie rouge lustrée où étaient figurés en relief des ornements moulés : types d'Hercule, d'Amours, sangliers, joueurs de flûte, galères, etc. ; des pièces de cristal d'une extrême finesse d'exécution.

Plus tard, en 1898, les fouilles faites pour l'agrandissement de l'église et aussi pour la construction du grand égout, amenèrent d'autres découvertes intéressantes que le docteur Johnston-Lavis recueillit et présenta à la Société des Lettres, Sciences et Arts des Alpes-Maritimes : tombeaux en tuiles, amphores, poteries décorées, objets en verre bleu et violet avec ornements, boîtes à parfums, sifflets, épingles, dés à jouer en os ou en ivoire, clous en bronze, poinçons pour écrire, etc.

Des inscriptions aussi ont été trouvées. Gioffredo et

Mommsen citent la suivante qui se trouvait près de l'église de Beaulieu :

O. ALICONI TRIB
ALBINTIMILLIENS
RAE. FILIO. M. AEMILIO
EMILIO. PROCLO. F
RBARO . ANIENSI
IMA. CONIVGIBVS
BI. VIVA. FECIT

Cette inscription complétée signifie :

« A Aliconi, tribun militaire, né à Vintimille, et à ses fils, sa femme a de son vivant élevé ce monument. »

Mommsen en reproduit une autre qui était aussi près de l'église :

BVRCIO - VI PP
DOM - SAL.
BVRCIO - L *iberto*
BVRCIA - MAR - SVO

Ce qui a été ainsi expliqué :

« A Burcius, fils de Vippus, et à Burcius, son affranchi, Burcia a élevé ce monument à son mari. »

Carlone, dans ses *Vestiges Epigraphiques*, cite une autre inscription à la mémoire de soldats de la septième légion.

Le Port d'Anao. — L'importance de ces vestiges de la vie romaine, dont on ne trouve pas l'équivalent aux environs, nous paraît résoudre en faveur de Beaulieu le problème historique qui a divisé le monde savant : l'emplacement du port d'Anao.

Rétablissons la partie de l'Itinéraire Maritime d'Antonin qui s'applique aux ports situés entre la Roya et le Var :

Albintimilium plagia		(Vintimille)
Herculem Monœci portus.....	XVI	(Monaco)
Avisionem portus	IIII	(Eze)
Anaonem portus	IIII	(Beaulieu)
Olivulam portus..............	VII	(Villefranche)
Niceam plagia...............	V	(Nice)

L'Itinéraire indique donc 16 milles de Vintimille à Monaco, ce qui est exact, Vintimille se trouvant alors à plus d'un kilomètre au delà de son emplacement actuel. De Monaco au port d'Avisio, l'Itinéraire marque XXII milles, ce qui est une erreur évidente de copiste, ainsi qu'on l'a démontré ; il faut mettre IIII au lieu de XXII et cela nous conduit à l'anse de Mala, à l'Ouest du Cap-d'Ail (voir page 317).

Le port d'Anao est indiqué à 4 milles du port d'Avisio, et la baie de Pierre-Fourmi se trouve précisément à la même distance de Mala que Mala l'est de Monaco.

En adoptant la distance de VII milles entre Anao et Olivula, nous arrivons dans la rade de Villefranche, à un port qui se trouvait entre Passable et Grasseuil, sur le bord Ouest du Cap-Ferrat. De là, 5 milles nous amènent à Nice qui,n'ayant pas de port à cette époque,était qualifiée de plage.

Ainsi que nous l'avons indiqué, les navigateurs primitifs qui côtoyaient le rivage avec leurs petites embarcations, n'avaient pas besoin de ports vastes. D'ailleurs, le rivage a été modifié depuis cette époque par les sédiments apportés des montagnes : la cale de St-Laurent est aujourd'hui close (voir page 317) ; la baie de Pierre-Fourmi a diminué d'ampleur par l'augmentation de la plaine de Beaulieu sur le bord de l'arête rocheuse qui s'allonge vers le Cap Ferrat.

Carlone, François Brun, d'autres savants avaient donc raison de placer le port d'Anao à Beaulieu : les trouvailles archéologiques ont confirmé que Beaulieu était, sous les Romains, un centre important, fort peuplé, dont l'activité était entretenue par le mouvement du port, en même temps que par la route qui le reliait à Cimiez, chef-lieu des Alpes-Maritimes.

Les premiers siècles de notre ère.— Les barbares se ruant à la curée de l'Empire Romain affaibli, suivaient les grandes artères tracées par les légions. Beaulieu les attire ; ils ruinent les villas de plaisance que les riches patriciens s'étaient fait construire, et c'est alors que finit la première station de Beaulieu, dont l'existence ne nous a été révélée que par les fouilles.

Au milieu de ces ruines, les premiers chrétiens relèvent le temple dont ils font une église, édifient un monastère et les premiers bénédictins de la Gaule se réunirent là, sous la direction de saint Hospice, leur abbé.

Le passage des Lombards au VIe siècle ouvre une période

sombre pour notre région. Ils détruisent Cimiez, Nice, Olivula, c'est-à-dire Beaulieu ; Saint-Hospice est témoin de ces dévastations. Pendant deux siècles, les ténèbres couvrent le pays.

En 730, pour la première fois, arrivent les Sarrazins. Ils s'éprennent de nos rivages qu'ils mettent en coupe réglée. Leurs barques arrivent à l'improviste ; il en sort des bandes féroces qui fondent sur les groupes d'habitations, enlèvent hommes, femmes, enfants et repartent emportant des cargaisons d'esclaves.

La vie n'était plus possible sur les côtes.

C'est alors que la population d'Olivula se refugia sur la colline Saint-Michel. Un village s'improvisa aux pentes Nord du mont, et sur la crête, bien en vue de la mer, on construisit l'église Saint-Michel, flanquée d'un fort, qui défendait le seul endroit accessible du rocher (le sentier de la Calanca). C'était le fort de l'Olivier ou du mont Olive.

Elucidons un point d'histoire resté obscur jusqu'ici, et qui intéresse non seulement Beaulieu, mais la contrée entière. Les historiens de Nice et de la région ont négligé des documents qui nous ont éclairé cette époque mystérieuse.

La terreur des Sarrazins avait fait abandonner les rivages à Beaulieu, à Nice comme partout. Les populations se réfugiaient sur les hauteurs, dans les forêts et y menaient la plus misérable des vies. Cela dura un siècle et demi, depuis 730, date où commencèrent les incursions des Sarrazins, jusqu'en 880.

A cette époque, Boson, beau-frère de l'empereur Charles-le-Chauve, descendant de Charlemagne, se fit proclamer roi de Provence dans un concile. Il justifia cette élection par sa vaillance, et se préoccupa surtout de protéger les populations maritimes contre les pirates sarrazins.

Par ses soins, des tours-vigies furent édifiées sur plusieurs points du rivage ou sur des hauteurs dominant la mer. Une de ces tours s'éleva au Montboron pour signaler aux Niçois l'approche des barbaresques, et c'est ainsi qu'est resté le nom de Mont-de-Boson, dont on a fait Mont-Boron.

Une autre tour fut édifiée à Beaulieu, qui s'appela tour de Boson, puis tour de Bosio. Alors, à l'abri de cette tour, l'ancienne église Sainte-Marie de Beaulieu fut relevée ; la culture des campagnes fut reprise. En cas de danger, signalé par la vigie, les personnes qui se trouvaient dans l'église ou aux champs se réfugiaient dans la tour.

Au XIe siècle seulement, le pays fut définitivement délivré

des Sarrazins. La vie normale reprit. Les campagnes de Beaulieu se repeuplèrent de cultivateurs et de pêcheurs descendus de la colline Saint-Michel. C'est alors qu'eurent lieu les donations dont nous avons parlé à l'occasion du nom de Beaulieu.

Beaulieu au XVIIe siècle. — Deux gravures imprimées pour la première fois à la fin du XVIIe siècle et reproduites dans le *Nouveau Théâtre du Piémont*, grand ouvrage in-folio publié à la Haye en 1725, nous montrent Beaulieu jusqu'au XVIIe siècle.

A l'Est, la *Rupis Rubea* (Baous Roux) tombe à pic dans la mer. Sur la crête du mont, s'érige l'église de St-Michel en trois corps de bâtisse. Au bas des pentes rocheuses, les campagnes fertiles, couvertes d'oliviers. *L'Ecclesia B. Mariae de Pulcroloco* est située entre les deux pointes du cap ; elle se compose du corps de l'église, d'un haut clocher sur la face Ouest et du presbytère vers l'Est. Au fond de la baie, près de l'emplacement occupé aujourd'hui par le château Marinoni, s'élève la tour Bosio (*turris Bosii*, dit le texte latin) haute de cinq étages, couverte en poivrière, avec une ouverture à chaque étage sur la façade Sud que reproduit la gravure.

Des bateaux sont mouillés des deux côtés du cap : tant dans la baie où est le port actuel que dans l'anse indiquée sur la gravure par le nom de : *Petra Formica*.

La tour Bosio, très haute, est indiquée comme communiquant par des signaux avec deux autres tours : l'une au sommet du Cap-Ferrat, l'autre à Mont-Boron. C'étaient des vigies se transmettant des signaux en cas d'approche des flotilles barbaresques.

Nous avons insisté sur la partie ancienne de l'histoire de Beaulieu, parce que cette histoire n'a jamais été faite avant nous. Pour la partie moderne, elle est connue.

Le chemin de fer et la route nationale ont fait de l'ancien village une station très élégante et très recherchée. Beaulieu, détaché de Villefranche, a été érigé en commune distincte en 1892 et, depuis lors, sa prospérité n'a cessé d'augmenter.

CAP FERRAT — SAINT-JEAN SAINT-HOSPICE

Tarif des Voitures. — De Monaco au Cap Ferrat, aller et retour avec station d'une heure : 18 fr.

De Monaco à Saint-Jean, aller et retour avec station d'une heure : 16 fr.

On trouve à la gare de Beaulieu des voitures dont le tarif de l'heure est de 2 fr. 50 avec un cheval et de 3 fr. 50 avec deux chevaux.

La côte entre Nice et Menton — c'est-à-dire la région de la Corniche — offre un caractère particulier. Un géant s'est élevé là : le mont Agel, géant qui semble avoir étendu les bras pour arrêter la mer et défendre le continent contre ses empiètements. A sa gauche, il forme le Cap-Martin ; à droite, son bras, par un geste plus ample, s'étend vers l'Ouest jusqu'au dessus du Paillon ; il plie le coude au mont Pacanaglia pour étendre sur la mer une main ouverte dont le pouce forme le cap de Montboron, l'index, le cap Ferrat, et le petit doigt, le cap de Saint-Hospice

Ce vaste corps a pour ceinture liquide : à droite, le Paillon continué par le vallon de Laghet et le torrent de Peillon ; à gauche, le torrent de Gorbio ; devant, la mer.

Le Cap Ferrat est une partie remarquable de cet organisme alpin : celle qui est poussée le plus avant en mer, colline érigée au milieu de l'eau et reliée à la terre par une soudure si ténue qu'il s'en est fallu de peu que la presqu'île ne fut une île.

Cette disposition avait fait songer à la création ici d'une villégiature pour souverains L'édifice s'élevant au Cap Ferrat, rien n'eût été plus facile que de surveiller l'étroite entrée du Cap, par où seulement pourrait venir le danger.

Se rattachant par l'Est à Beaulieu, par l'Ouest à Villefranche, cette péninsule porte en elle une

variété curieuse d'aspects : rochers arides battus par les flots à sa pointe et sur son bord Ouest ; forêt sur sa partie centrale ; champs fertiles et jardins un peu partout, mais principalement sur sa côte Est.

Les trois grandes divisions sont :

Le Cap Ferrat, nom par lequel on désigne plus particulièrement la partie qui s'étend du plateau à la pointe de la presqu'île.

Saint-Jean, sur son versant Est.

Saint-Hospice, presqu'île secondaire qui se détache à angle droit de la grande.

Nous allons faire connaître le passé et le présent de cette région.

Les routes. — A l'amorce de la péninsule, entre Beaulieu et Villefranche, se détache, perpendiculairement à la route nationale, un pont jeté sur la voie ferrée. Après le pont, trois voies divergent :

1° Celle du milieu, non carrossable, dans l'axe du pont, monte sur l'arête du côteau, dont elle suit le point saillant pour aller descendre vers la route des voitures à la première dépression. C'est l'ancien chemin de Saint-Jean. Après la villa La Désirade (appartenant à M. Norbert, de la grande maison d'éditions Berger-Levrault) et la villa Miramar, on atteint le sommet, où se voient encore les ruines de deux édifices ronds qui étaient les moulins dessinés dans la grande planche du théâtre du Piémont, imprimée à la Haye en 1715.

2° La voie de gauche, non carrossable, descend parallèle au chemin de fer, aboutit à l'anse de Pierre-Fourmi où elle se rattache au chemin de Beaulieu à Saint-Jean par le bord de la mer.

3° La route principale, celle des voitures, se recourbe à la droite du pont, passe devant la villa Espalmador, côtoie de haut la petite anse de Grasseuil, au bord Ouest de la presqu'île, puis file en

diagonale à travers les oliviers pour atteindre Saint-Jean, sur le bord Est.

La villa Espalmador, fut édifiée par M. Harry Mac-Calmont, colonel de l'armée anglaise, yachtman dont le yacht «Giralda», remporta plusieurs victoires; décédé à Londres en 1903, âgé à peine de 42 ans, après une vie qui constitue un véritable roman : il était simple sous-officier lorsque l'héritage d'un oncle le fit tout à coup plusieurs fois millionnaire. Il épousa Mrs Fanning, fille de Sir Henry Bathe, fut élu au Parlement par une circonscription de Cambridge, avait des chevaux, des yachts, partit pour le Transvaal où il fit campagne, et cherchait de nouveaux aliments à sa prodigieuse activité, lorsque la mort le surprit.

Cette villa commence un alignement de villas vers Villefranche, où se remarquent les villas Tijuca, Amicitia, la villa de M. Auguste Gal, le grand négociant en huiles de Nice, dont nous aurons à parler à propos de Saint-Hospice.

Passable. — Le port du roi Léopold. — Cinq cents mètres après le pont, de la route principale s'en détache une autre annoncée par un écriteau avec cette inscription : « *Chemin de Passable desservant le port et les propriétés.* » Descendant vers le Sud-Ouest, cette route, en cent mètres atteint le petit port, autrefois plus avancé dans les terres. Du côté Nord, est une des propriétés du roi Léopold, 15.000 mètres environ, avec allées de palmiers, plantes rares, quelques oliviers, soutenue sur les bords par de hauts murs d'où s'avancent deux pointes de rochers.

Ce petit port de Passable fut longtemps le seul point de relâche dans la vaste rade, jusqu'à ce que la construction de la darse et du môle en rendissent utilisable le bord Ouest. Le port d'Olivula, indiqué par les itinéraires romains, était ici.

Les navigateurs le fréquentèrent jusqu'à la fin du XVII[e] siècle. Le duc de Savoie, Charles-Emmanuel II, régnant de 1638 à 1675, fit construire une série de petites tours servant de phare sur toutes les pointes qui précédaient les ports. Dans un vieux plan gravé par De Fer à la fin du XVII[e] siècle, quatre de ces tours sont désignées : une au cap Malalenga, où se

trouve le phare actuel ; une autre à la pointe de Montboron ; la troisième au môle de Villefranche ; enfin, la quatrième sur la pointe la plus avancée que les navigateurs doivent tourner pour entrer au port de Passable.

Les vestiges de cette tour, dessinés sur le vieux plan, existent encore ; ils nous ont été signalés par M. Savoye, un de nos hôtes distingués habitant Beaulieu. Après avoir suivi sur quatre cents mètres un étroit sentier qui, partant de Passable, méandre sur la côte Ouest du Cap Ferrat, on arrive sur une pointe d'où la vue découvre une large partie du versant Ouest du cap. Là, dix mètres au-dessus de la mer, près d'un pin maritime, gît renversé un fragment de la tourelle, touchant encore la base d'où il a été tronqué. Au milieu de la partie abattue une pierre est fixée portant l'inscription suivante bien conservée :

TERRAE MARISQ SECVRITATI
CAROLO EMANUELE II
REGNANTE
CAROLO AB ALLIACO MARC°
A S° DAMIANO
GUBERNANTE
ERECTA ANNO D^i MDCLIII

C'est la première fois que ce monument est signalé.

Nous demandons à S. M. Léopold, sur les propriétés duquel il se trouve, de prendre des mesures pour sa conservation.

Vastes propriétés du roi Léopold. — Le roi Léopold de Belgique est sans contredit le plus grand propriétaire du Cap Ferrat. Sa propriété de Passable comprend 15.000 mètres ; celle du Col de Caire s'est accrue dernièrement par de nouveaux achats. Actuellement, le roi possède tout le versant de la colline qui fait le fond de la rade de Ville-

franche. depuis la route nationale jusqu'au sommet, soit 25 hectares. Il confine, à l'Est, avec la propriété de lord Salisbury.

C'est en son nom personnel que le roi a acquis les propriétés de Passable et du Col de Caire.

En dernier lieu (1903), il vient d'acquérir, au titre du domaine du Congo, tout le versant Ouest du Cap Ferrat, depuis son port de Passable jusqu'à la pointe du phare, soit une étendue de 41 hectares, provenant, pour 25 hectares, de la Société des terrains du Cap-Ferrat, et pour 16 hectares, de la commune de Villefranche.

Le roi Léopold possède donc plus de 67 hectares de terrain.

Il est ainsi, pour deux raisons, le premier propriétaire de la commune. Lorsqu'il voudra faire bâtir, son architecte de Nice, M. Messiah, pourra tailler dans une ample étoffe.

LE CAP FERRAT

Cent mètres après la route de Passable, c'est-à-dire 600 mètres après le pont de Saint-Jean, point de départ de la presqu'île, la route carrossable se divise en deux branches : celle qui suit au Sud-Est en pente descendante conduit à Saint-Jean ; celle qui va vers le Sud par une pente un peu montante, conduit au domaine du Cap Ferrat.

Prenons d'abord cette route.

On passe devant le portail de la villa Pollonnais, ayant en face une petite chapelle de Saint-François, fort ancienne, et restaurée en 1872.

La villa Pollonnais est célèbre dans la région parce qu'elle fut longtemps un centre où fréquentaient les hommes politiques, les artistes et les littérateurs.

Elle fut élevée par M. Désiré Pollonnais qui, après avoir fondé le journal *La France*, vint se fixer ici.

M. Désiré Pollonnais fut nommé conseiller général de Villefranche aux premières élections qui suivirent l'annexion de 1860, et conserva ce mandat jusqu'en 1902, date de son décès. Il fut aussi longtemps maire de Villefranche.

Sa femme, Mme Amélie Pollonnais, avait beaucoup de talent et autant de bonté.

Elle faisait du bien aux pauvres et tâchait d'inspirer à tous son amour du prochain. Dans ce but elle a écrit des livres comme : *A travers les Mansardes et les Ecoles; Rêveries Maternelles ; Philosophie Enfantine.*

D'eux restent trois fils :

Mme Cécile Sée, mariée à un ancien préfet, passé trésorier-payeur général ;

M. Gaston Pollonnais, devenu un des premiers journalistes parisiens, un des leaders du parti nationaliste, qui abjura en 1902 la religion judaïque ;

M. André Pollonnais, un compositeur de talent ; il a écrit diverses partitions intéressantes et notamment le ballet-pantomime *Mirka l'Enchanteresse*, sur un libretto de Georges Boyer, qui eut la gloire d'avoir pour principale interprète Adelina Patti. L'illustre diva finit sa carrière publique en France en interprétant le rôle de Mirka.

Après la villa Pollonnais, la route a atteint le plateau et l'horizon s'élargit. On arrive à l'entrée du domaine du Cap Ferrat, sillonné dans tous les sens de routes et d'avenues carrossables.

Devant soi s'élève, à 110 mètres d'altitude, le point culminant du Cap, où l'on a établi sur une plate-forme le sémaphore et une batterie de côte.

Trois grandes voies partent de l'entrée du domaine ; l'une monte vers le sémaphore ; les deux autres le contournent à droite et à gauche et vont se joindre vers la pointe du Cap. de façon à constituer une belle promenade circulaire autour du plateau.

A gauche, le Boulevard de l'Est file droit vers le Sud.

A droite, l'Avenue du Parc conduit vers l'Ouest où un vaste parc a été tracé autour d'un lac. Des agaves, des pins, des arbres du Midi et de hauts euca-

lyptus font de ce coin du Cap comme un Bois de Boulogne en réduction.

Le lac a une superficie de 6.800 mètres, il est profond de 3 mètres et contient 20.400 mètres cubes d'eau.

Il est alimenté par les eaux de la Vésubie prises à 50 kilomètres dans la montagne.

La Vésubie commence à l'extrémité Nord du département des Alpes-Maritimes, sous le village de St-Martin, où elle se forme par la réunion de deux torrents, le Borréon et la Madone, qui naissent dans les Alpes italiennes. La Vésubie se jette dans le Var. La prise de l'eau amenée au Cap Ferrat se trouve près du village de St-Jean-la-Rivière, à 40 kilomètres de Nice, par la route départementale n° 1 ou par la route des bords du Var.

C'est grâce à cette eau que le Cap Ferrat s'est orné sur plusieurs points d'une végétation superbe.

Après le parc, le boulevard de l'Ouest passe devant une batterie, entre un restaurant et des villas ; à sa droite, après le restaurant, se détache un sentier rapide comme un escalier, descendant au bas de la côte, où l'on peut visiter une grotte assez intéressante. Le boulevard continue vers le Sud, percé dans une belle forêt de pins, passe sous le Sémaphore et, se développant sur tout le bord Ouest du Cap, va le contourner au Sud pour se joindre aux autres voies qui reviennent vers le carrefour où a été le point du départ.

C'est tout le versant parcouru par le boulevard de l'Ouest, qui a été acquis par le roi Léopold de Belgique, ainsi que nous le disons plus haut (page 358).

Au Sud du promontoire on a ouvert trois grandes promenades concentriques : l'Avenue des Myrthes ; le Boulevard du Midi et l'Avenue de la Corniche, la plus rapprochée des bords du cap. Elles sont coupées à angle droit par l'Avenue de la Mer qui les met en communication mutuelle.

Par l'Avenue de la Corniche on se rend au phare.

Le Phare de Villefranche. — A la pointe la plus avancée du Cap Ferrat, nommée la pointe Malalenga, est une tour octogonale avec balcons superposés élevant un phare à 68 mètres sur le niveau de la mer.

Cette pointe, au nom sinistre de Malalenga, causa bien des naufrages. Au XVII[e] siècle on y éleva une lanterne, transformée plus tard en phare. En 1835 seulement on munit ce phare d'un feu efficace : c'était un appareil à éclipse, éclairé à l'huile minérale, dont la portée était de 5 lieues marines.

Ce feu a été remplacé en 1902 par un autre plus puissant, à éclats blancs réguliers de cinq en cinq secondes avec incandescence par la vapeur de pétrole comprimé ; sa puissance représente 30.000 becs Carcel et la portée lumineuse est, en milles, de 45.000 par temps moyen et de 28.000 par temps pluvieux.

L'appareil est lenticulaire de 0,70 de distance focale.

Indiquons la position de ce phare : latitude 43°, 40', 30" ; longitude Est 4°, 59', 56".

Au pied du phare on voit la maison des gardes, et l'on a trouvé heureusement sur cette pointe, pour ces braves gens, une excellente eau de citerne.

La tombe d'un Anglais et le premier cimetière anglican. — Dans l'enceinte de la maison des gardes, à 10 mètres à l'Est du phare, se trouve, pieusement entretenue, la pierre tombale d'un Anglais décédé à Tende en 1817.

Voici cette inscription :

« *To the memory of Charles Best esq. m. d. who died at Tenda in the county of Nice, on the 30 th day of july 1817, aged 38.* »

Ce malheureux jeune homme avait succombé à Tende, pendant une excursion qu'il avait entreprise par la route de Turin ; on l'avait embaumé, transporté à Nice, chef-lieu de la province. Mais sous le régime sarde du temps, aucun cimetière n'admettait les dépouilles des protestants. Les amis du défunt lui firent une sépulture à la pointe du Cap Ferrat.

Dès la fin des guerres du premier Empire, une colonie anglaise assez nombreuse venait passer l'hiver à Nice, occupant surtout le quartier de la Croix-de-Marbre. Cette colonie s'émut de ce que le corps de Charles Best avait été repoussé des cimetières. L'affaire fut transmise au gouvernement de Londres qui fit agir auprès de la cour de Turin. Il ne fallut pas moins de quatre ans pour obtenir satisfaction.

Enfin, en 1821, le gouvernement sarde autorisa l'édification d'un cimetière et d'un temple protestants à Nice, chef-lieu de la province, mais de combien de restrictions cette autorisation était accompagnée ! Le temple et le cimetière devaient être établis dans un lieu écarté, n'avoir ni cloche ni clocher, se dissimuler derrière des arbres, et on ne pouvait y admettre que des Anglais pour lesquels cette concession était faite. C'est alors que fut créé le cimetière anglican de la rue de France, près de la Croix de Marbre. Le jeune homme qui repose ici au Cap Ferrat avait, après sa mort, déterminé cette fondation, dont la colonie anglaise fut si satisfaite qu'elle se multiplia rapidement à Nice et que trois ans après, en 1824, elle commença à ses frais la Promenade des Anglais.

Le Cap-Ferrat était, aux premiers siècles, recouvert d'une vaste forêt. Aux IXe et Xe siècles, les Sarrazins tendaient de ce point leurs embuscades, si bien qu'au commencement du XIe siècle, lorsqu'on voulut en délivrer le pays, la première précaution fut de mettre le feu à la forêt. L'incendie fit si bien son œuvre que le plateau resta dénudé. Nous parlons plus loin, à l'occasion de Saint-Hospice, de la grande bataille qui fut livrée ici pour chasser les Sarrazins.

Au XIVe siècle, selon une tradition conservée dans le pays, la reine Jeanne de Naples, comtesse de Provence, fit don de tout le plateau à la commune de Villefranche avec stipulation que les revenus en seraient affectés aux pauvres de la

commune. Les guerres qui suivirent sa mort (1382), et la cession du comté de Nice à la Savoie, firent qu'on ne tint nul compte de sa volonté.

Après l'annexion de 1860, la France commença sa grande œuvre de reboisement de nos Alpes, et les premières plantations furent faites à Montboron et au Cap-Ferrat

Une Société s'est constituée pour mettre en valeur cet admirable plateau qu'elle a fait sillonner de routes. Des villas s'élèvent et parmi les premiers acquéreurs de terrains figurent de hautes personnalités, notamment le roi Léopold, ainsi que nous l'avons dit page 358.

SAINT-JEAN

Moyens d'accès. — En chemin de fer, descendre aux gares de Beaulieu ou de Villefranche et prendre les routes que nous indiquons ci-après.

En tramway, partant de Nice ou de Beaulieu, descendre au pont de Saint-Jean.

Pont de Saint-Jean. — Ce pont est jeté sur la voie ferrée, à l'amorce de la presqu'île, au point où la route nationale se rapproche le plus de la voie ferrée.

A l'angle Ouest du court chemin dérivé de la route nationale vers ce pont un poteau des Ponts-et-Chaussées porte l'inscription suivante :

Nice est à 8 kil. 4
Monaco à 10 kil. 3
Saint-Jean à 2 kil. 3

La route qui conduit à Saint-Jean, après le pont, se recourbe vers l'Ouest, puis file vers le Sud-Est coupant en diagonale toute la largeur de la péninsule.

De Beaulieu à Saint-Jean. — De Beaulieu on peut se rendre à Saint-Jean par le chemin qui

contourne l'anse de Pierre-Fourmi(au Sud de l'hôtel Bristol) et qui côtoie le bord Est de la presqu'île.

Par ce chemin, on passe devant la propriété Samama, la villa Mathilde, habitée récemment par le prince de Sagan, la villa Marie-Yette, après laquelle on trouve la grande villa Vial qui fut, pendant plusieurs années, la résidence du grand-duc Pierre de Russie, les villas Sazia, Gentil, Tiranty, Rouget, Rouderon ; le chemin quitte ensuite un moment le bord de la côte pour passer à l'amorce de la pointe Rompe-Talon, en avant de laquelle est la propriété Alfred Bounin, — heureux propriétaire qui n'a aucun voisin, puisqu'il confine sur trois côtés avec la mer et sur le quatrième côté avec le chemin.

Cette route est délicieuse ; elle suit les contours du rivage où chaque anse est un petit port miniature, mis en état par les propriétaires du bord ; on peut dire qu'à chacune des villas un petit port est annexé.

Après le contour de Rompe-Talon, on passe devant le Cottage P. Chauvain où le vent d'Est, venant par l'ouverture vers l'Italie, a donné une forme particulière aux arbres, tous penchés vers le couchant.

On trouve ensuite la grande villa Sicard, bâtie par un des fondateurs de la Caisse de Crédit de Nice, après quoi ce chemin se confond avec la route des voitures au point où celle-ci atteint le bord Est de la presqu'île et le village de Saint-Jean.

LE VILLAGE DE SAINT-JEAN

Saint-Jean, hameau dépendant de Villefranche jusqu'en 1903, érigé cette année en commune, est un des plus jolis sites de la Côte d'Azur. Quand par l'une ou l'autre des routes décrites ci-dessus on arrive entre le restaurant Namouna et les villas de

M. Denis Semeria (un grand propriétaire de la localité qui fut l'ami particulier du père Gambetta), on domine la côte, le petit port et sur tout le versant du cap on voit de jolies villas émergeant des verdures. Sur un mamelon, vers le Nord, la Vigie, villa de M. le sénateur Crozet Fourneyron, a l'apparence d'une tour. Lisez la description de Saint-Jean que fait André Theuriet dans *Charme dangereux* (pages 141 et 305).

Quand on est arrivé sur une plate-forme dominant le petit port, la route un peu large s'achève. Sur un angle de maison on lit, d'un côté : *Chemin de Saint-Hospice* ; de l'autre, *Avenue Claude-Vignon*.

Prenons d'abord le chemin de Saint-Hospice, qui descend vers le port.

Au commencement de la jetée, sur un piédestal, est érigée une belle sculpture en bronze, représentant un *Pêcheur*, œuvre de Claude Vignon (Mme Maurice Rouvier) dont nous parlons page 369.

En face de cette scuplture, une large rampe accède à la plate-forme sur laquelle est érigée l'église.

L'église de Saint-Jean était une chapelle modeste jusqu'au milieu du XIXe siècle. Mgr Galvano, évêque de Nice (1840), la fit agrandir, et l'on édifia, à la même époque, les bâtiments de la douane tout à côté. C'est alors que l'on découvrit de profondes excavations, sorte de grottes exécutées à grand renfort de travaux, qui étaient les silos où les Sarrazins déposaient leur butin pendant leur domination aux IXe et Xe siècles.

Gioffredo constatait, au XVIIe siècle, l'existence des ruines d'un ancien couvent sur ce même terrain où s'élève l'église aujourd'hui. En effet, pendant les travaux de 1840, M. Louis Raveu, qui était alors curé de Saint-Jean, rapporte avoir découvert des pierres sépulcrales, des inscriptions qui confirment l'observation de Gioffredo.

Le port de Saint-Jean. — C'est également

vers le milieu du XIXe siècle que l'on entreprit de creuser le petit port de Saint Jean.

M. Aubé, ancien ingénieur en chef des Ponts-et-Chaussées à Nice, nous donne les renseignements ci-après :

Le port de Saint-Jean est de création récente. Le môle Ouest a été terminé en 1840 ; celui de l'Est, en 1876. Lors de l'annexion, en 1860, la profondeur du port ne dépassait pas 2 m. 50 ; elle est aujourd'hui de 4 m. 50. Ce n'est plus guère qu'un port de pêche. Autrefois, il était fréquenté par des caboteurs en relâche ; mais il a perdu de son importance depuis que le transport par voie ferrée a remplacé le transport par cabotage.

Ce port est parfaitement abrité contre tous les vents et en particulier contre ceux de S.-O. qui sont le plus à redouter sur ce littoral.

Un feu fixe rouge installé en 1866, à l'extrémité du môle Est, indique l'entrée du port.

La Madrague de Saint Jean. — Autrefois Saint-Jean était célèbre par la madrague ou pêcherie du thon. Ce poisson passait jadis par bandes considérables, côtoyant le littoral ; deux grands passages avaient lieu chaque année : au printemps, du couchant au levant ; en automne, du levant au couchant. La madrague, immense filet tendu en avant de Saint-Jean, interceptait des quantités énormes de thon. Au XVIIe siècle, l'adjudication se faisait à raison de 2100 livres par an ; le concessionnaire était obligé d'en distribuer un rup à la garnison de Saint-Hospice et deux rups à la garnison de Villefranche. Depuis la création du port de Saint-Jean en 1840, ces passages ont graduellement diminué ; cependant M. Roux, dans sa statistique de 1862, dit qu'en 1852, du 21 au 24 avril, on avait encore pris 4000 thons du poids de 10 à 30 kilog. Les années suivantes ont eu des rendements inférieurs et la madrague a été supprimée en 1861, parce que le produit n'en couvrait plus les frais.

Vers Saint-Hospice. — Le chemin de Saint-Hospice côtoie le port et passe entre deux rangées

de maisons et de villas alternant avec des jardins ; il est voiturable jusqu'à la base du côteau de Saint-Hospice.

L'Avenue Claude Vignon, autre voie qui se présente à vous à l'extrémité de la route avant d'arriver au port, dessine une courbe vers l'Ouest, puis, détachant à sa droite un chemin sentier qui monte au Cap-Ferrat, s'allonge vers le Sud, entre des jardins, des champs d'oliviers, d'où surgissent quelques maisons et aboutit au petit port dit : l'Anse des Fosses, formé par l'attache de la presqu'île de Saint-Hospice à la côte Est du Cap Ferrat.

Cette anse, bien arrondie, aurait fait un excellent port si elle avait eu plus de fond. A son bord Ouest, de larges quais sont établis par les entrepreneurs des travaux du port de Monaco, qui ont, à grand renfort de mines, enlevé une partie des hautes falaises du Cap-Ferrat ; un wharf a été construit où roulent les wagonnets allant jeter les pierres et les blocs dans des bateaux à clapets qui les transportent à Monaco pour former les fonds des jetées du port à édifier.

L'Avenue Claude Vignon continue vers l'Est en bordure de l'anse des Fosses, remonte entre des maisons au point où s'allonge vers le Sud la pointe qui ferme cette anse vers l'Est.

Sur cette pointe, dans un fouillis de verdure, c'est d'abord le pavillon Bottazzini et, au dessus, c'est la villa Claude Vignon, maison modeste à un étage, touchant la route au Nord et entourée d'un petit jardin touffu, arrêté brusquement au Sud par la coupure d'un rocher surplombant une autre petite anse dite des Fossettes, — et celle-ci forme si bien pendant à l'anse des Fosses, que le dessin du rivage rappelle ici le double contour également arrondi d'un sein de femme.

C'est dans cette modeste maison que Madame

Maurice Rouvier, célèbre en art et en littérature sous le nom de Claude Vignon, venait se reposer et où elle est morte le 12 avril 1888.

Mme Claude Vignon, élève de Pradier, est l'auteur d'œuvres de sculpture remarquables : notamment *Bacchus enfant,* le *Pêcheur à l'épervier* (et le *Pêcheur* que nous avons vu à l'entrée du port de Saint-Jean) ; des bustes, parmi lesquels les plus connus sont ceux de Canova, de Gavarni, de Rouvier, l'homme d'Etat qu'elle épousa.



M. Maurice Rouvier

Mme Claude Vignon, ou Mme Rouvier, fut aussi un écrivain de talent ; ses critiques artistiques dans plusieurs journaux, ses correspondances sur le mouvement parlementaire à l'*Indépen-*

dance Belge, faisaient autorité. Elle a écrit plusieurs romans : *Revoltée, Une Parisienne, Château-Gaillard, Une Etrangère,* et *Vertige et Soldat,* publié un an après sa mort par son fils Louis Vignon, qui s'est fait lui-même une notoriété par ses études sur les questions coloniales.

M. Maurice Rouvier, ami et élève de Gambetta, plusieurs fois ministre des finances, président du Conseil des Ministres, et, comme tel, ayant eu la responsabilité du sort de la France dans des circonstances mémorables, surtout pendant la transmission des pouvoirs du président Grévy au président Carnot et pendant la crise boulangiste, est venu à plusieurs reprises se reposer dans cette modeste villa, qui devient ainsi un des points historiques de Saint-Jean.

Après cette villa, l'avenue Claude Vignon, descendant par les bords de l'anse des Fossettes, rejoint en quelques mètres la route de St-Hospice.

SAINT-HOSPICE

La route, venant de Saint-Jean, va vers le Sud-Est, établie haut sur la côte à gauche, bordée d'une petite forêt à droite. Au point où elle achève d'être carrossable, la pointe de Saint-Hospice, tendue vers l'Est, rejoint pour l'œil le panorama des montagnes du fond et la boucle paraît ainsi fermée, de sorte qu'on se croirait au bord d'un vaste lac intérieur.

Il faut monter à pied le côteau de Saint-Hospice que domine la tour aperçue entre des bouquets de pins. Ce sentier n'a pas plus de 200 mètres de longueur.

Sur ce mamelon s'élèvent la tour et une chapelle, près du petit cimetière de Saint-Jean.

La Chapelle de Saint-Hospice est à côté de la tour vers l'Est. Elle est simple et vétuste. Dans l'intérieur, est représenté un miracle de Saint Hospice : un Lombard qui veut le frapper, reste le bras levé, subitement roidi. Seulement, par

un anachronisme qui confond deux époques, l'artiste a donné au Lombard l'apparence d'un Turc.

Il y eut toujours ici, depuis l'expulsion des Sarrazins, un oratoire. Le duc Charles-Emmanuel II de Savoie ordonna en 1655 au gouverneur de Nice, Balthazar Siméon, d'élever une église, qui se trouva près du bastion Est de la citadelle. Sur les murs on plaça l'inscription suivante :

SACRVM D. HOSPITIO TEMPLVM
VETVSTATE LABENS
CAROLO-EMANUELE II REGNANTE
BALTAZAR - SIMEOMVS - GVBERNATOR
MDCLV

Pendant la démolition du fort, en 1706, les soldats de Berwick prirent soin de respecter l'église. Des pèlerinages s'y faisaient, et parmi les pèlerins figuraient souvent d'illustres personnages. Le roi Victor-Emmanuel Ier y vint en 1821, lorsqu'il abdiqua, ce que rappelle cette inscription :

VICTORIVS EMANVEL
SARDINIÆ REX
HOC TEMPLVM ADIVIT
DIE DECIMA OCTAVA MAI
ANNO DOMINI MDCCCXXI

Son successeur, le roi Charles-Félix (celui dont la statue est au port de Nice), visita Saint-Hospice en 1826. A cette occasion, il fit édifier le portique précédant l'église afin d'abriter les fidèles de la pluie et du soleil.

Sa femme, la reine Marie-Christine, vint en 1835, d'où cette inscription :

M. C. R.
VISIT. DIE 17 FEB.
1835

L'évêque de Nice, Mgr Colonna d'Istria, par décret du 1er mars 1831, rendit « le Sanctuaire de Saint-Hospice », indépendant de l'église succursale de St-Jean-de-Villefranche.

La Tour de Saint-Hospice. — Actuellement, cette tour massive, reste de la citadelle détruite, a treize mètres de hauteur, treize mètres de diamètre, et des murs épais de trois mètres. Elle marque un point fertile en histoire.

Aux temps antiques, une tour à signaux existait sur ce mamelon. Les Romains l'utilisaient pour communiquer, par des fusées le jour, par des feux la nuit, les indications à leurs positions de la côte.

C'est près de cette tour solitaire que Hospice, supérieur du monastère de Beaulieu, se retirait pour prier. Ses gémissements étaient entendus par tous les bateliers qui côtoyaient le rivage et c'est alors que l'on commença à appeler cette pointe San Souspir. L'évêque Grégoire de Tours, dans son *Historia Francorum* (livre 6, chap. 6) relate que Saint-Hospice prédit l'arrivée des Barbares et la destruction de sept cités de Provence : Embrun, Gap, Avignon, Arles, Marseille, Cimiez et Glandèves.

En effet, peu après (568) le torrent dévastateur des Lombards détruisit les sept villes, et fit irruption sur notre littoral. Cette tour lointaine les attira, parce qu'ils croyaient y découvrir des trésors cachés. Ils y trouvèrent un homme couvert de cendres, en prières, invoquant Dieu pour la région dévastée. C'est alors que se serait produite la scène racontée par Grégoire de Tours : Un groupe de Lombards entourait Saint Hospice le menaçant ; l'un d'eux leva son glaive pour le frapper ; mais son bras resta desséché « plus lourd que l'airain et plus froid que le marbre ».

Il paraît certain que le mépris de la mort témoigné par Hospice en imposa aux Lombards, puisqu'il survécut à leur passage. Il mourut après quinze ans d'austérité, en 580, et son corps fut enterré sur la pointe de la presqu'île, où s'éleva un oratoire plusieurs fois réparé, remplacé aujourd'hui par la chapelle voisine de la tour.

Le Fraxinet des Sarrazins. — Les Sarrazins parurent ici avant de fonder le centre de leur puissance dans le golfe de Grimaud. En 739 ils détruisent Lérins ; en 773 ils détruisent Nice. Ce n'est qu'à la fin du IXe siècle qu'ils s'établissent fortement dans les montagnes des Maures.

Ici, ils prennent l'isthme de St-Hospice pour base de leurs opérations. Sur l'emplacement de l'ancienne tour romaine et de l'oratoire du saint, ils construisent un fort, ou « fraxinet » On appelait celui-ci le petit Fraxinet, leur grand Fraxinet étant dans les montagnes des Maures, à l'endroit où un village a conservé le nom de la *Garde-Frainet*.

Quelques historiens ont avancé que le petit Fraxinet des Sarrazins n'était pas à Saint-Hospice. Il suffit de rapporter la

désignation précise qu'en donne l'historien Luitprand, évêque de Crémone, qui écrivait au xe siècle ; « Oppidum vocabulo Fraxinetum, quod italicorum et provincialium confino stare manifestum est. » Le château situé aux confins de l'Italie et de la Provence est celui de Saint-Hospice.

Leur domination dura jusqu'au commencement du xie siècle. Hugues Ier, roi d'Arles, les avait rejetés vers nos Alpes. Ce fut le comte Guillaume Ier, gouvernant le royaume d'Arles pour l'Empire, qui nous en délivra. A son armée se joignirent des milices fournies par Nice et par toutes les communes depuis le Var jusqu'à la Roya. Toute une série de combats sanglants furent livrés pour déloger les Sarrazins de Castellar, Sainte-Agnès, Gorbio, La Turbie, Eze ; la bataille décisive se livra au Cap-Ferrat et à Saint-Hospice ; le Fraxinet fut pris, un énorme carnage fut fait ; tous les Sarrazins qui ne purent s'embarquer furent exterminés. Leur forteresse fut détruite et l'oratoire de Saint-Hospice réédifié sur ses ruines.

Les Chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem. — Les Turcs prirent en 1523 l'île de Rhodes, siège de cet Ordre. Le grand maître Villiers de l'Isle-Adam, désira fixer ses Chevaliers à Saint-Hospice. Le pape Clément VII écrivit le 15 décembre 1525 au duc de Savoie, lui demandant de donner asile aux Chevaliers de Saint-Jean à l'endroit même où avaient longtemps dominé les Infidèles. Le duc accorda cet établissement par lettres patentes du 25 septembre 1527 La flotte des Chevaliers les amena à Villefranche et le frère Dalpozzo, un de leurs chefs, commença le plan du couvent fortifié à ériger pour ces moines soldats sur le plateau de Saint-Hospice.

Les travaux allaient commencer lorsque, en 1530, Charles-Quint donna à l'Ordre l'île de Malte en toute propriété. Ceux-ci renoncèrent à leur établissement de Saint-Hospice, sur terre dépendant des ducs de Savoie, et allèrent se fixer à Malte, cette île leur offrant d'ailleurs une meilleure base d'action contre les pirates musulmans.

Le Fort de Saint-Hospice. — Le duc Emmanuel-Philibert de Savoie, surnommé *Tête de fer*, était un des plus habiles chefs militaires de son temps. Il avait passé une partie de son enfance au château de Nice où reposaient les restes de sa mère, Béatrix de Portugal, décédée en 1538. Charles-Quint le mit à la tête de ses armées, et Philippe II, héritier de l'empereur, l'y maintint. Emmanuel-Philibert

gagna en 1557 sur le Connétable de Montmorency les grandes batailles de Saint-Quentin et de Gravelines. A la paix qui suivit il épousa la fille du roi de France, François Ier, et après les fêtes du mariage, il s'en vint à Nice avec la duchesse et sa cour.

Emmanuel-Philibert consacra une grande partie du butin gagné par ses victoires à construire trois forts : celui de Montalban, la citadelle de Villefranche et le fort de Saint-Hospice.

Les travaux, commencés en 1561, furent activement conduits et le plateau de Saint-Hospice fut rapidement couronné d'un fort considérable dont tous les organes étaient entourés de puissants bastions.

Pendant un siècle et demi, cette forteresse commanda la mer et participa à divers faits de guerre.

Dans les campagnes de Louis XIV, Catinat prit une première fois, en 1691, le Château de Nice, les forts de Montalban, de Villefranche et de Saint-Hospice.

En 1705, Louis XIV vit encore le duc de Savoie se ranger du côté de ses ennemis. Au mois de mars de cette année, le général La Feuillade obligea les forts de Montalban, de Villefranche et de Saint-Hospice à capituler. Le Château de Nice résistait seul. Le maréchal de Berwick prit la direction du siége le 30 novembre, et le 5 janvier 1706 le Château dût capituler. Le roi de France, voulant désormais affaiblir le duc, résolut de supprimer toutes les fortifications du comté de Nice. Cette œuvre commença par le Château de Nice et le fort de Saint-Hospice, qui furent démolis à grand renfort de mines. On allait entreprendre la destruction des forts de Villefranche et de Montalban, lorsqu'un contre-ordre arriva. Du fort de Saint-Hospice il ne resta qu'une tour, qui avait souffert des coups de mine et qu'on répara au milieu du XVIIIe siècle. C'est la tour actuelle. On y plaça alors l'inscription suivante :

« *Hic fuit Hospitii turris nunc cessit in ejus templum* »

Sur les pentes du Sud, s'arcboutent encore de vastes pans de murs ruinés, tombés l'un sur l'autre dans les hasards de l'écroulement.

Un pirate galant. — C'est pendant la construction du fort de Saint-Hospice qu'une aventure romanesque se produisit. Le duc Emmanuel-Philibert, accompagné de quelques gentilshommes, se rendait de Villefranche à Saint-Hospice, lorsqu'une forte bande de pirates, commandée par Ochiali, un

rénégat calabrais, débarqua à l'improviste, investit les gens du duc et emmena deux gentilshommes prisonniers. Emmanuel-Philibert fut à grand peine sauvé. « C'est honteux, disait-il, pour le vainqueur de Saint-Quentin de reculer devant de misérables pirates ! »

Lorsqu'il fut en sûreté, il fit demander à Ochiali ses conditions pour délivrer les prisonniers.

Le forban demanda une rançon de 12.000 écus et, en outre, la faveur de baiser la main de la duchesse.

Marguerite de Valois, fille de François Ier, roi de France, devenue duchesse de Savoie par son récent mariage avec Emmanuel-Philibert, se trouvait à Villefranche. Ochiali tenant essentiellement à cette condition, force fut de ménager l'étrange présentation. On s'en tira par une comédie : Marie de Gondi, première dame d'honneur de la duchesse, prit les habits de celle-ci, joua son rôle, et c'est à elle que le galant corsaire baisa la main.

La tour aujourd'hui. — Le 18 juin 1888, l'administration des Domaines de l'Etat opéra la vente de la tour sur la mise à prix de 6000 francs.

Le rédacteur de l'avis de vente s'exprimait ainsi :

« Cette propriété, comprenant une ancienne tour et des terrains incultes de la contenance de 7.254 mètres carrés environ, est inscrite sous le numéro 409 du sommier des biens non affectés de la Direction des Domaines de Nice et sous les numéros 858 à 867 de la section C du plan cadastral de Villefranche, etc. »

Telle est la description en style administratif de ce site illustre de tant de poésie et d'histoire.

La tour fut achetée par M Auguste Gal, grand négociant en huiles de Nice, dont nous avons vu la belle propriété à Grasseuil, entre Saint-Jean et Villefranche.

La Madone de Saint-Hospice. — M. Gal ne s'est pas borné à acheter la tour, vénérable monument, dépositaire de tant d'histoire. La massivité de cette construction lui a inspiré l'idée d'en faire le piédestal d'une Madone, comme celle de La Garde à Marseille, où les marins passant au large pourront voir un signe d'espérance. Un sculpteur de talent, M. Galbusieri, de Milan, logé depuis plusieurs

années dans la tour — hermite de l'art occupant la place d'Hospice, hermite de la foi religieuse — a sculpté une Madone qui est une œuvre unique. Sa hauteur est de 11 mètres 40 depuis les pieds jusqu'à la couronne. La figure est idéalement belle, malgré les proportions ; la Vierge tient sur un bras l'enfant Jésus également couronné. Et cette masse énorme de dix tonnes est en bronze fondu à cire perdue. C'est la reproduction en grand de la Madone de Laghet.

Cette sculpture colossale est actuellement placée à côté de la tour. Lorsqu'elle sera élevée au sommet, où l'on ménage une armature de quatre mètres de hauteur, elle sera visible dans un immense champ d'horizon. Le visage de la Vierge sera à peu près au niveau du foyer que le phare élève sur la pointe voisine du Cap-Ferrat.

Ce qu'on voit de Saint-Hospice. — De la tour, l'œil embrasse un des plus vastes panoramas du monde.

En face, le massif de la Corniche. La route du bas, se voit de Beaulieu à Cap-d'Ail. En haut, la route est une ligne diagonale, tendant vers le faîte des monts ; Eze, posée sur une pyramide, est dominée par le fort de la Revère, se profilant sur le ciel. Sous la cîme dominante de l'Agel au plateau fortifié (1149 m.), on voit blanchir dans un repli, la Turbie et sa tour. La Tête-de-Chien, avec sa forme caractéristique de sphinx accroupi, clot le premier plan, au bas duquel s'aperçoit Monaco.

Le second plan descend de la cîme de Restaut (1140 m.), jusqu'à Vintimille, que l'on voit à la pointe du cap, après le Cap-Martin.

Le troisième plan comprend les montagnes entre la Nervia et la Taggia. Il commence au Nord par un groupe de quatre cîmes dominées par le mont Ceppo (1619 m.) puis, dans l'axe du Cap-Martin, s'élève le mont Bignone (1298 m.) ; ce plan descend par le mont Nero jusqu'au cap Verde, à l'Est de

San-Remo. Sur ce versant on aperçoit les communes de Bajardo, Seborga, Sasso, enfin Bordighera trempant dans la mer. Au delà on voit encore s'élever le mont della Costa, entre la rivière Taggia et Port-Maurice et, sur ses pentes, le village de Cipressa, qui se trouve à 50 kilomètres de distance visuelle de notre observatoire.

VILLEFRANCHE

à 12 kilom. de Monaco.

En chemin de fer. — Prix 1re classe, 1 fr. 25 ; 2me classe, 0,85 ; 3me classe, 0,55. — Aller et retour : 1re classe, 1.85 ; 2me classe, 1.35 ; 3me classe, 0.85.

En Voiture. — Course de Monaco à Villefranche, aller et retour, avec station d'une heure et demie, 16 francs

Villefranche est en communication avec Nice par les tramways.

Nous serons bref pour Villefranche, car nous consacrerons une étude spéciale à cette illustre localité.

C'était autrefois *Olivula*, bâtie sur les hauteurs, pour la mettre à l'abri des pirates En 1300, Charles II d'Anjou voulant peupler les bords de la vaste rade, accorda des franchises à tous ceux qui s'y établiraient, d'où son nom de *Villefranche*. Lorsque le Comté de Nice fut donné à la Savoie, les ducs en firent un point stratégique en y construisant le fort en 1560, puis la darse et le môle. C'est à Villefranche qu'eût lieu l'entrevue de l'empereur Sigismond et du duc de Savoie en 1406. Pour la trêve de Nice, le port de Villefranche reçut les escadres espagnole et génoise escortant Charles-Quint, et l'escadre française escortant François Ier. Avec ces deux souverains se trouva réuni le Pape.

La rade a une superficie de 346 hectares. C'est une des plus belles de la Méditerranée. L'escadre française y vient souvent mouiller et on y voit aussi les escadres anglaise, américaine et russe.

Curiosités. — La citadelle, qui subit plusieurs sièges et servit de bagne au commencement de ce siècle. — La darse, où sont casernés le 24e bataillon alpin et l'artillerie. Les rues montantes et voûtées. — Dans l'église paroissiale, le tombeau d'un chevalier de Malte. — Le bâtiment de la Santé, au port, est sur les restes d'une vieille tour.

Promenades. — Adressez-vous à un des bateliers qui attendent au quai Courbet, et faites-vous porter à travers la rade jusqu'à Passable, le petit port sous le sémaphore, à l'Est, où est l'embarcadère du roi des Belges.

Une jolie promenade est celle du chemin carrossable (avenue Léopold II) qui commence à Mallariba, au dessus de la gare, et vous conduit par plusieurs lacets aux Quatre-Chemins, sur la Corniche du haut, par le vallon des Myrtes.



NICE

à 16 kilomètres de Monaco

En Chemin de fer. — Prix : 1re classe, 1.80 ; 2me classe. 1.20 ; 3me classe. 0.80. — Aller et retour : 1re classe, 2.70 ; 2me classe, 1.95 ; 3me classe, 1.25.

En Voiture. — Course de Monaco à Nice, aller et retour, avec station de 3 heures, 25 fr. — Grand tour par les routes de la Corniche et du littoral, 40 fr.

Nice, chef-lieu des Alpes-Maritimes, capitale des villes de saison, sera présentée par nous dans un livre spécial. Voici les indications essentielles à son sujet.

Nice a été fondée par les Phocéens de Marseille à la suite d'une victoire sur les peuplades alpines de la région, d'où son nom de *Nikè* (en grec : *victoire*). Bourgade modeste sous la domination romaine, le chef-lieu étant à Cimiez son importance commença après le VIe siècle, lorsque Cimiez fut détruit par les

Lombards. Nice appartint aux Comtes de Provence jusqu'en 1388, année où les Comtes de Savoie y installèrent leur autorité, qu'ils conservèrent jusqu'en 1792. Nice devint alors chef-lieu d'un département français. Rendue à la Sardaigne en 1814, elle est retournée à la France en 1860.

La ville s'étend dans une large plaine, que les Alpes entourent d'un cirque protecteur, à l'Est, au Nord et à l'Ouest, et qui s'ouvre seulement au Midi sur un golfe délicieux auquel on a donné le nom de Baie des Anges.

Le Château est la colline qui domine la ville ; haute de 93 mètres, large tout au plus de 300, son étendue du Nord au Sud est de 700 mètres. C'est sur ce promontoire que Nice prit naissance, il y a environ 24 siècles. Les Comtes de Provence commencèrent à le fortifier en 1177, puis les ducs de Savoie agrandirent la forteresse qui devint le boulevard de leurs possessions, soutint plusieurs sièges et, pris par le maréchal de Berwick, fut démoli en 1706. Depuis, on a créé un parc sur l'emplacement de l'ancien château dont les pans de mur éventrés par la mine gîsent parmi les arbres. Du donjon, où une belle plateforme est établie, on voit s'étendre Nice devant soi et les Alpes-Maritimes présentent un admirable panorama.

Division de la ville. — Le torrent Paillon divise la ville en deux parties : la vieille cité, à l'Est, au versant de la colline du Château ; la nouvelle, à l'Ouest, remplissant la plaine et atteignant jusqu'aux côteaux qui font à la ville une première ceinture, précédant celle des grandes Alpes.

Le Paillon, torrent presque toujours à sec, sauf aux époques de pluie, a été couvert sur la moitié de son cours dans la ville. Sur les terrains ainsi gagnés, entre des jardins qui s'étendent jusqu'à la mer, s'élèvent :

Le Casino Municipal, centre de distractions, avec théâtre et jardin d'hiver.

Dans les jardins, au Sud du Casino, s'élève le *Monument du Centenaire* de la Réunion de Nice à la France ; au Nord de ce même Casino, dans un square est la *statue de Masséna*, illustre enfant de Nice, œuvre de Carrier-Belleuse.

Rive Gauche du Paillon. — C'est de ce côté, sur les pentes de la colline du Château, que s'est concentrée la ville au moyen âge.

Dans cette partie de Nice mentionnons :

Préfecture. — Préfet, M. Granet. — Secrétaire-général, M. Droz. L'entrée est rue de la Préfecture.

Mairie. — Maire, M. H. Sauvan, sénateur. — La Mairie est au coin de la rue Saint-François-de-Paule et de la rue de l'Hôtel-de-Ville, près de la place Masséna. Les bureaux du Commissaire Central sont en face.

Principales églises catholiques. — *Cathédrale* (*Sainte-Réparate*), place Rossetti, au cœur du vieux Nice.

Saint-François-de-Paule, en face de l'Opéra.

Eglise du Port, place Cassini.

Tous les temples des autres cultes sont sur la rive droite du Paillon.

Opéra de Nice. — Rue Saint-François-de-Paule. — Direction, M. Saugey. — Grands opéras. Ballets.

Bibliothèque Municipale. rue Saint-François-de-Paule, 2, près de l'Opéra. — Elle occupe tout le premier étage d'une des plus vastes maisons de Nice. 100.000 volumes environ. — Manuscrits, Incunables. — Conservateur, M. Jaubert.

Musée d'Histoire Naturelle, place Garibaldi, 6. — Importantes collections. Celle des champignons, réunie par M. Barla, est la plus complète du monde entier.

La statue de Garibaldi, œuvre de Deloye, s'élève au milieu de la place qui porte le nom de l'illustre enfant de Nice.

Rive Droite du Paillon. — Tous les quartiers qui s'étendent sur la rive droite du Paillon, ont été pour ainsi dire improvisés depuis l'annexion de Nice à la France en 1860. Une grande et belle ville s'é-

lève à la place où étaient des jardins d'orangers et des champs d'oliviers.

Signalons les administrations publiques et les principaux établissements de ce côté de la ville :

Hôtel des Postes, sur la place de la Liberté. On y arrive par la rue de l'Hôtel des Postes, qui commence sur l'avenue de la Gare, à l'angle des portiques, et par la rue Gubernatis, commençant au Square Masséna.

Des bureaux mixtes des Postes et Télégraphes sont établis : 1o sur l'avenue de la Gare, en face de l'avenue Thiers ; 2° à la place Grimaldi ; 3° à Magnan ; 4° à Cimiez.

Musée de Beaux-Arts, avenue Notre-Dame, près de l'église.

Eglises catholiques. — *Notre-Dame*, de style gothique, sur l'avenue de la Gare. — *Eglise du Vœu*, entre le quai Saint-Jean-Baptiste et la rue Gioffredo, près de Carabacel. — *Eglise Saint Pierre d'Arène*, rue de France, près de la promenade des Anglais et du boulevard Gambetta.

Eglise Orthodoxe Russe, rue Longchamp et rue Cotta, derrière le Crédit Lyonnais.

Temple Israélite Consistorial, rue Deloye, 7.

Eglise Evangélique Vaudoise, rue Gioffredo, 50.

Eglise Episcopale Anglicane. -C'est le plus ancien temple protestant de Nice. Il a été fondé en 1822. — Rue de France, 12, et place Anglicane.

Eglise Américaine, boulevard Victor-Hugo, 21, et rue Maccarani.

Eglise Allemande, rue d'Augsbourg, près le boulevard Victor-Hugo.

Théâtres. — *Jetée-Promenade*, sur la mer, devant la promenade des Anglais.

Cirque, Rue Pastorelli. — Représentations variées.

ANTIBES

A 39 kilomètres de Monaco. — En chemin de fer, prix : 1re classe, 4 fr. 05 ; 2e classe, 2 fr. 70 ; 3e classe, 1 fr 75 — Aller et retour, 1re classe, 6 fr. 05 ; 2e classe, 4 fr. 35 ; 3e classe, 2 fr, 85.

En voiture, par la route nationale n° 7, qui, après avoir traversé le torrent du Loup, s'étend dans les longues plaines de la Brague.

Depuis la démolition des remparts dont Vauban l'avait entourée, Antibes devient une ville de saison : elle est plus coquette, débarrassée de sa ceinture de guerre. Fondée par une colonie phocéenne, puis agrandie par les Romains, opposée à Nice, d'où son nom *Antipolis,* Antibes a une histoire accidentée et a subi plusieurs sièges. En 1747, notamment, elle résista héroïquement à une armée autrichienne appuyée par une flotte anglaise.

Antibes, ville militaire, a vu naître le maréchal Reille, les généraux Vial, Gazan et Guillabert. Le général Championnet y est enterré (sa tombe est au Fort Carré), et le maréchal Masséna s'y est marié.

Curiosités. — Sur la place de la Mairie, le buste du général Championnet, inauguré par une tournée félibréenne. — L'église, curieuse, élevée sur l'emplacement d'un temple de Diane. — Divers vestiges romains, notamment les débris d'un cirque, rue Fourmiguière. — Au Nord-Ouest, le Château Salé, habité par Napoléon Bonaparte. — A l'Est du port, le Fort Carré, œuvre de Vauban, qui sert aujourd'hui de caserne.

Excursions. — Un service de tramways est établi entre Antibes et Cannes. — Faire le tour du merveilleux Cap d'Antibes, jusqu'à Juan-les-Pins, et retour par la route nationale. A 8 kilomètres au Nord d'Antibes, visiter le village de Biot, très pitto-

resque, où se produisit, le 12 juin 1898, une catastrophe : l'écroulement de plusieurs maisons sur de nombreuses victimes. Une gare a été installée près du pont de la Brague pour desservir Biot.

CANNES

A 49 kil. de Monaco. — Prix : 1re classe, 5.25 : 2e classe, 3.55 ; 3e classe, 2.30. — Aller et retour : 1re classe, 7.90 ; 2e classe, 5.70 ; 3e classe, 3.70.

Les Marseillais fondèrent Cannes sur les ruines de l'antique *Ægitna*, capitale des Oxybiens, que les Romains avaient détruite pendant leur conquête de nos Alpes. Au xe siècle, Cannes devint la propriété des moines de Lérins, qui y construisirent la tour du Mont-Chevalier. Les guerres, les invasions font, jusqu'au siècle dernier, l'histoire de Cannes accidentée.

En 1831, lord Brougham, chancelier d'Angleterre, ayant retrouvé la santé à Cannes, y revint et décida d'autres lords à le suivre. La station, ainsi lancée, a grandi comme par enchantement. Reconnaissants, les Cannois ont élevé à lord Brougham une statue en marbre (sculpteur Liénard) dans un square, en face du port.

Curiosités. — Dans l'ancienne ville : l'église paroissiale dédiée à Notre-Dame d'Espérance, construite pendant l'ère romane. A remarquer la hardiesse de sa voûte à plein cintre.

La tour du Mont-Chevalier, qui domine Cannes, est tout ce qui reste de l'ancien château abbatial construit aux xie et xiie siècle, sur les débris d'une ancienne forteresse que les Romains appelaient *Castrum Marcellinum.*

Dans la nouvelle ville, la promenade de la Croisette, côtoyant une jolie plage de sable, est un en-

chantement perpétuel. — Visiter sur cette promenade : Notre-Dame-des-Pins et Notre-Dame-de-Bon-Voyage.

A l'Hôtel-de-Ville, devant le port, visiter : le Musée de peinture, le Cabinet d'histoire naturelle, le Musée Lycklama, la Bibliothèque.

Excursions : Par Mer. — *Les îles de Lérins.* — En bateau, aller aux îles Sainte-Marguerite et Saint-Honorat.

La première et la plus grande, l'île Sainte-Marguerite, est distante de 4.080 mètres du port de Cannes, et de 1.400 mètres de la pointe de la Croisette. L'île a 7 kil. de contour ; sa longueur est de 3.300 mètres et sa largeur de 950. La citadelle, transformée par Vauban, est occupée par une petite garnison. A visiter dans la citadelle le cachot de l'Homme au masque de fer, les chambres occupées par Bazaine, d'où il s'évada le 9 août 1874.

A 1 kil. au-delà de l'île Sainte-Marguerite, se trouve une île plus petite : l'île de Saint-Honorat, distante de 5.850 mètres du port de Cannes, ayant 5 kil. de tour, 1.500 mètres de long et 400 de large. Saint Honorat vint s'y établir et y fonda un monastère illustre, qui fut au moyen-âge un centre d'études et de savoir. Les Sarrazins le saccagèrent plusieurs fois. François Ier, prisonnier de Charles-Quint, et conduit à Madrid, y passa la nuit du 21 juin 1525.

A visiter : l'ancienne église de Saint-Honorat, restaurée en 1863 ; le cloître, dont les lourds piliers supportent de majestueuses voûtes cintrées ; le château, vaste monument commencé en 1703 ; les chapelles de la Sainte-Trinité et de Saint-Sauveur, bâties au N.-O. de l'île. Toutes les ruines de Saint-Honorat sont classées parmi les monuments historiques.

MONACO

INSTITUT INTERNATIONAL DE LA PAIX

L'Institut International de la Paix, fondé par le Prince Albert, le 20 février 1903, a pour objet la publication de travaux documentaires concernant : le droit international, la solution des différends internationaux, la statistique des guerres et des armements, le développement des institutions internationales, la propagande et l'enseignement pacifique, l'histoire et la bibliographie de ces questions.

Les documents, ouvrages et objets de toute nature que l'Institut réunit et conserve à cet effet, constituent le *Musée-Bibliothèque de la Paix*.

L'Institut est installé au débouché des jardins St-Martin, sur la ville de Monaco, dans la chapelle de l'ancien Hôtel-Dieu (*voir page 83*) très simplement aménagée en vue de sa nouvelle destination. Grâce à cette situation, il se trouve sur le passage des nombreux touristes qui viennent visiter la vieille cité.

Pendant la saison d'hiver il est ouvert au public, tous les jours non fériés, de 2 à 4 heures.

Cette installation n'est que provisoire, car les vieilles constructions de l'ancien Hôtel-Dieu, aujourd'hui abandonnées, devront être démolies tôt ou tard, pour permettre l'érection de bâtiments dignes de ce vaste emplacement admirablement situé.

MUSÉE ANTHROPOLOGIQUE DE MONACO

Le Musée d'Anthropologie préhistorique a été fondé en 1902 par le Prince Albert 1er pour la conservation des squelettes et des récoltes archéologiques exhumées au cours des fouilles qu'il a fait pratiquer dans les grottes de Monaco, de Menton et de Grimaldi.

Le Musée auquel sont annexés des laboratoires de

préparations et de photographie, une bibliothèque spéciale et une salle d'étude, comprend :

Au rez-de-chaussée

(A). — Une salle d'antiquités monégasques, renfermant les sépultures, ossements et mobilier funéraire provenant des cimetières romains de la Condamine et des ossuaires néolithiques de Monte-Carlo.

On y a aussi réuni plusieurs monuments épigraphiques recueillis dans la région.

Les ossements et fragments de céramique de la section néolithique ont été recueillis dans la faille des Spélugues et, en plus grande partie, dans les abris funéraires des Bas-Moulins, à Monte-Carlo.

Les fouilles ordonnées en 1898 par le Prince Albert Ier ont fourni les restes de cinquante huit squelettes. L'étude de ces restes de la population primitive de Monaco a établi l'existence ancienne sur les bords de la Méditerranée d'une race brachycéphale de petite taille.

(B), — *Salle de la Grotte des Enfants.* — Les sépultures et collections d'armes et outils en pierre qu'elle contient ont été trouvées dans les grottes supérieures de la station quaternaire des Baoussé-Roussé.

Les squelettes « négroïdes » de la sépulture double offrent un intérêt particulier parce qu'ils présentent un type qui n'avait pas été rencontré dans les couches quaternaires. Il a reçu le nom de Type de Grimaldi.

Le second squelette, dont la taille sur le vivant a dû dépasser un mètre quatre-vingt-douze centimètres, se rattache, par ses caractères ethniques, à la race dite de *Cro-Magnon*, dont plusieurs représentants ont été découverts dans les grottes voisines (*voir page 263*).

Le squelette de femme de la troisième sépulture appartient au sommet du remplissage de la grotte des Enfants. Il est de petite taille (1 m. 44 environ).

Les outils en grès, calcaire, silex, jaspe et calcédoine récoltés à la base de la caverne du Cavillon, sous l'abri Lorenzi, de la même station et sur les foyers de la Grotte des Enfants, forment une série ininterrompue.

(c). — *Salle de la caverne du Pont-Romain.* — On y a placé dans l'ordre de superposition stratigraphique des sept foyers dont elles proviennent, d'abondantes récoltes comprenant les vestiges de la faune existante et de l'industrie en usage dans cette région, à l'époque quaternaire.

A l'étage supérieur

La salle du Trésor, qui forme une pièce unique, emprunte son nom à un ensemble de bijoux et de médailles d'or dans lequel on s'accorde généralement à voir les décorations d'un chef militaire romain du IIIe siècle.

Trouvé à la Condamine en 1879, ce Trésor fut offert au Musée par les princesses Radziwil et Bonaparte, nées Blanc (*voir page 117*).

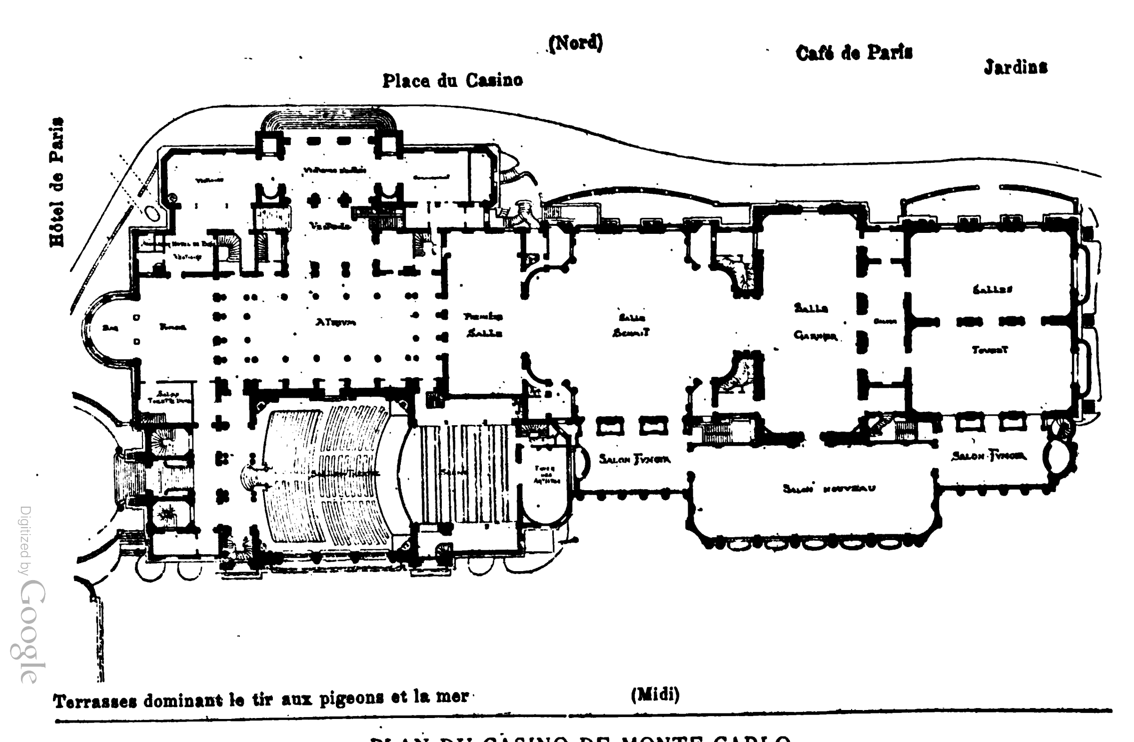
Le médailler est constitué en majeure partie par les trouvailles locales. La série des monnaies embrasse les phases principales (punique, grecque, romaine et moderne) de l'histoire de Monaco.

Les collections de minéralogie et de fossiles proviennent de dons particuliers.

Les moulages de statues figurant *Henri IV Enfant* et la *Nymphe Salmacis*, donnés en 1876 par le Ministre des Beaux-Arts en France, reproduisent deux des principales œuvres du sculpteur monégasque Bosio. — *Eros* et *Psyché*, est une copie en yeuse, faite d'après Canova, par un de ses élèves, Crudelli.

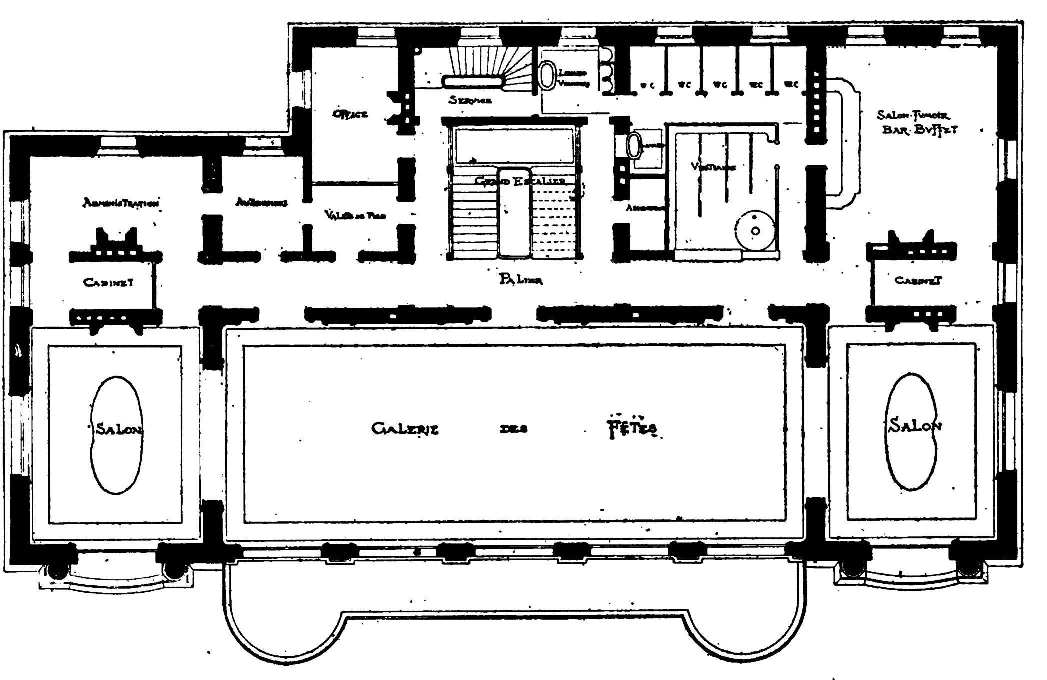
Le motif d'architecture du fond de la salle ornait une des chapelles de l'ancienne église de St-Nicolas. L'inscription nous conserve le nom du Monégasque Vignali, qui fit le voyage du Nouveau Monde au commencement du XVIe siècle.

On remarquera aussi, dans la *salle du Trésor*, un certain nombre de produits céramiques de la Poterie de Monaco.



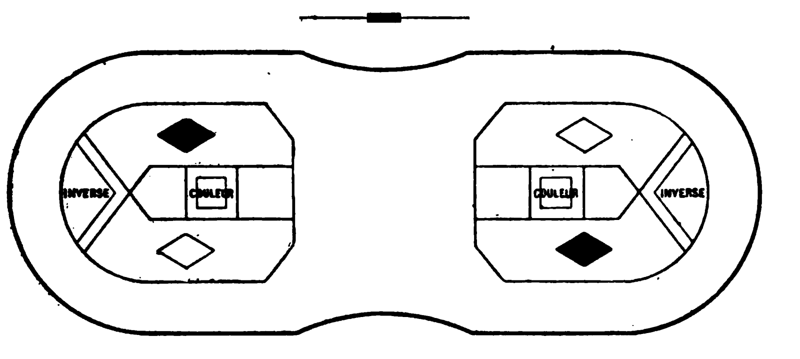
PLAN DU CASINO DE MONTE-CARLO

Avec les agrandissements réalisés pendant la saison d'été 1903



PLAN DE L'INTERNATIONAL SPORTING CLUB DE MONTE-CARLO
Édifié pendant la saison d'été 1903 sur l'avenue de Monte-Carlo, en avant de l'Hôtel de Paris

LE TRENTE-ET-QUARANTE



Deux rangs de cartes ou séries doivent comprendre plus de 31 points et moins de 40; la première série appartient à noire, la seconde à rouge. La série qui fournit le total de points le plus faible, c'est-à-dire le plus rapproché de 30, gagne.

Exemple: La série de rouge amène 32 points et la série de noire 36; c'est rouge qui gagne et noire qui perd.

Minimum 20 fr. - Maximum 1200 fr.

Chances simples

pour lesquelles on paye une fois la mise :

Noir, Rouge, Pair, Impair, Manque, Passe

Minimum **5** fr. Maximum **6.000** fr.

LA ROULETTE

A Transversale de 6 numéros........ 5 fois la mise	***E*** Sur un numéro plein........... 35 fois la mise
B Un carré de 4 numéros.......... 8 fois la mise	***F*** Sur une douzaine 2 fois la mise
C Une transversale de 3 numéros ... 11 fois la mise	***G*** A cheval sur 2 douzaines....... 1/2 fois la mise
D A cheval sur 2 numéros.......... 17 fois la mise	***H*** Sur une colonne perpendiculaire.. 2 fois la mise
	I A cheval sur 2 colonnes....... 1/2 fois la mise

Chances composées de la Roulette

(*Voir le dessin*)

RIVIERA PALACE

MONTE-CARLO SUPÉRIEUR

Le succès énorme qu'a obtenu la *Compagnie Internationale des Grands Hôtels* avec le *Riviera Palace* de Nice (Cimiez) l'a amenée, sur la demande de sa clientèle, à construire un second Palace à Monte-Carlo Supérieur. Cet hôtel est absolument digne de ses devanciers; son organisation est d'autant plus parfaite qu'elle a bénéficié des heureuses expériences déjà tentées précédemment. Il est desservi par des routes superbes où les mails et les automobiles circulent librement, et encore par le *chemin de fer à crémaillère de la Turbie* qui mène, comme chacun sait, au plus beau point de vue de tout le littoral.

De l'hôtel même, situé à 200 mètres en droite ligne au dessus du Casino de Monte-Carlo, le regard, que rien ne gêne, embrasse tout le panorama de la principauté de Monaco, le Cap Martin et la mer éternellement bleue.

Il serait superflu de vouloir peindre le décor incomparable, au milieu duquel s'élève le *Riviera Palace*, mais on doit signaler les jardins pleins d'ombrage et de fleurs qui entourent l'Hôtel, la pureté de l'air qu'on respire à cette altitude, et à la fois la proximité du Casino, de salles de fêtes, du théâtre et des jeux, grâce au va-et-vient perpétuel du Chemin de fer de la Turbie.

Directeur : Luigi STEINCHNEIDER.

AUTRES HOTELS

de la Compagnie Internationale des Grands Hôtels

RIVIERA PALACE (*Nice-Cimiez*)
CHATEAU ROYAL D'ARDENNE (*Belgique*)
GRAND HOTEL DE LA PLAGE (*Ostende*)
ROYAL PALACE (*Ostende*)
AVENIDA PALACE (*Lisbonne*)
PAVILLON DE BELLEVUE (*Paris-Meudon*)
PERA-PALACE (*Constantinople*)
Le seul ayant la lumière électrique à Constantinople

CHEZIREH-PALACE (*Le Caire*)
SHEPHEARD'S HOTEL (*Le Caire*)
HOTELS D'ABBAZIA (*Istrie*)
GRAND HOTEL INTERNATIONAL (*Brindisi*)
THERAPIA SUMMER PALACE (*Bosphore*)
Le seul ayant la lumière électrique sur le Bosphore

RENSEIGNEMENTS GÉNÉRAUX

Société de Publicité des Pays d'Azur

BUREAUX :

Rue Gioffredo, 35, et Rue Gubernatis, 10 (angle), NICE

Avec le minimum de frais — Le maximum de publicité

La publicité dans les localités de la Côte d'Azur est généralement faite au hasard des circonstances et des propositions, sans connaître exactement la portée et l'efficacité des moyens ou organes employés ; il en est résulté des lacunes, des doubles emplois, des efforts à vide, qui ont nécessité plus de dépenses pour produire moins d'effet.

Notre Société, composée de personnalités très informées sur la valeur des divers organes et moyens de publicité qui s'offrent dans ce pays, s'est fondée pour classer ces efforts, pour leur donner une direction raisonnée, compétente, afin de n'employer que des placements sûrs.

Ainsi on peut assurer, à moindre frais, la plus large et la plus efficace diffusion dans cette région exceptionnelle où viennent chaque année les riches étrangers de tous pays.

Voici les moyens de publicité que la Société emploie :

Annonces et Réclames dans les journaux. — Elles sont réparties dans un groupe de journaux à clientèles variées : Quotidiens et d'informations, sportifs, mondains, anglais, religieux, de Nice, Cannes, Monaco, Menton, San Remo.

Ainsi la publicité touchera sûrement tous les publics.

Réclames illustrées d'après photographie ou dessin communiqué par le client.

Affichage dans toutes les stations de la Côte d'Azur.

Distributions d'imprimés à toute époque, surtout pendant la prodigieuse animation des grandes fêtes : Courses, Carnaval, Régates, etc.

Envoi de documents renseignements, vues, plans, concernant les localités, sites, terrains affaires immobilières, de la région.

DEVIS ENVOYÉ SUR DEMANDE

MONTE-CARLO

RESTAURANT DU COMMERCE

SERVICE A PRIX-FIXE & A LA CARTE

JOSEPH ASSO

Place des Moulins, MONTE-CARLO

Spécialité de Vins du Pays et du Piémont

L'QUEURS & SPIRITUEUX

Hôtel et Restaurant du Helder

MAISON DE PREMIER ORDRE

A PROXIMITÉ DU CASINO

100 Chambres et Salons. — Salles de Bains

Éclairage électrique

Lift, Ascenseur. — Situation splendide — Plein midi

BREMOND Albert, Propriétaire

MONTE-CARLO

MAISON DE CONFIANCE

FONDÉE EN 1880, LA PLUS ANCIENNE

AGENCE ROUSTAN

Pavillon du Parc - MONTE CARLO

LOCATION DE VILLAS ET APPARTEMENTS

MEUBLÉS OU NON

Vente et achat de terrains et immeubles - Assurances

Renseignements gratuits

L. NANNONI

HORLOGER-ÉLECTRICIEN

BOULEVARD DE LA TOUR (Maison Rigoni)

MONTE-CARLO SUPÉRIEUR

Réparations de Montres et Pendules — Installation Générale d'Electricité.

PEINTURE, VITRERIE ET PAPIERS PEINTS
DÉCORS, FAUX-BOIS, MARBRES & DORURES
Encadrements de Gravures en tous genres
LETTRES. ATTRIBUTS

Vve EMMANUEL MUGGETTI

BOULEVARD DES MOULINS (Maison Médecin)
MONTE-CARLO — MONACO

PAPETERIE, LIBRAIRIE, JOURNAUX
Fournis par la Maison HACHETTE de Paris

Change de Monnaie — Commission pour Vintimille

PIERRE GUARINI

MONTE-CARLO SUPÉRIEUR, Boulevard du Midi (près les Marchés)

Champignons & toutes Conserves

AMIEUX FRÈRES

La fabrique *Amieux-Frères* qui occupe les Nos *24 et 26 du Quai de la Rappée, à Paris,* prépare spécialement les Champignons comestibles cultivés dans les carrières des environs de Paris. Sa production dans cette conserve dépasse 1 million de boites.

Les onze usines *Amieux-Frères* produisent par an 12 millions de boîtes.

Comme Garantie, exiger sur chaque boîte la devise « *Toujours A MIEUX* ».

THE RIVIERA SUPPLY STORES

Boulevard des Moulins — MONTE-CARLO

L'Eau à boire à table
SOURCE BORNALA — NICE
10 centimes au litre et en bonbonnes, au Dépôt
Barralis et Daver, 7, Rue Masséna, 7, NICE

MONACO

LA TURBIE (Commune)

A 500 mètres d'altitude, au point culminant de la Corniche. — (*Voir page 278*). Desservie par le chemin de fer à cremaillère.

BEAULIEU

NICE

Eaux Naturelles de Table
de la Source BORNALA-NICE

(Ancienne propriété Rosa-Bonheur)

Nice est la première station climatérique hivernale du Monde. C'est la ville des plaisirs et des attractions de toutes sortes, la ville aux doux hivers et celle où la mortalité est la plus réduite pour sa grande population.

L'eau potable seule, comme dans toutes les villes du bord de la mer, y était sujette à quelques critiques; désormais on pourra y boire une eau pure et par suite d'une minéralisation spéciale, dont l'a dotée la nature, une eau admirable dans ses bons effets sur l'organisme humain.

Cette eau d'une pureté absolue, limpide et fraîche, a la transparence du cristal et se conserve admirablement, même après de longues traversées maritimes.

La Source a son émergence à une profondeur de 16 mètres. Sa canalisation souterraine à travers les roches et les poudingues lui vaut une filtration parfaite et la met à l'abri de toute contamination nocive. La Nature lui a donné en même temps une minéralisation spéciale avec quelques éléments sulfatés-calciques et légèrement nitratés qui en font une eau digestive et diurétique souveraine pour les arthritiques, neurasthéniques, dyspeptiques, eczémateux, graveleux, et pour les maladies du foie au début.

Elle a une qualité très particulière: c'est que tout en augmentant les sécrétions et les fonctions du foie, du rein et de la vessie, elle a un effet sédatif sur ces divers organes.

Aujourd'hui cette eau va partout en France et aux Colonies et le monde Cosmopolite de la Côte d'Azur l'a adoptée presque complètement.

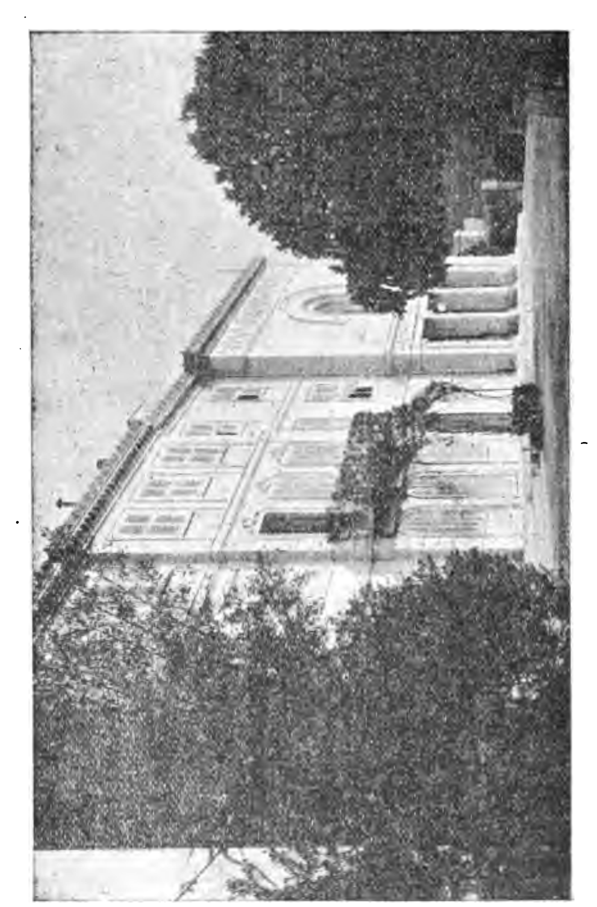
Dans un grand Parc pittoresque, une jolie fontaine de marbre la distribue aux buveurs qui commencent à affluer.

Dans le terrain en amphithéâtre s'élèvent, à mi-hauteur, des bâtiments somptueux où le public trouvera toutes les attractions désirables.

De nombreuses fêtes de jour et de nuit y seront données toute l'année dans le parc et dans les salons de la villa.

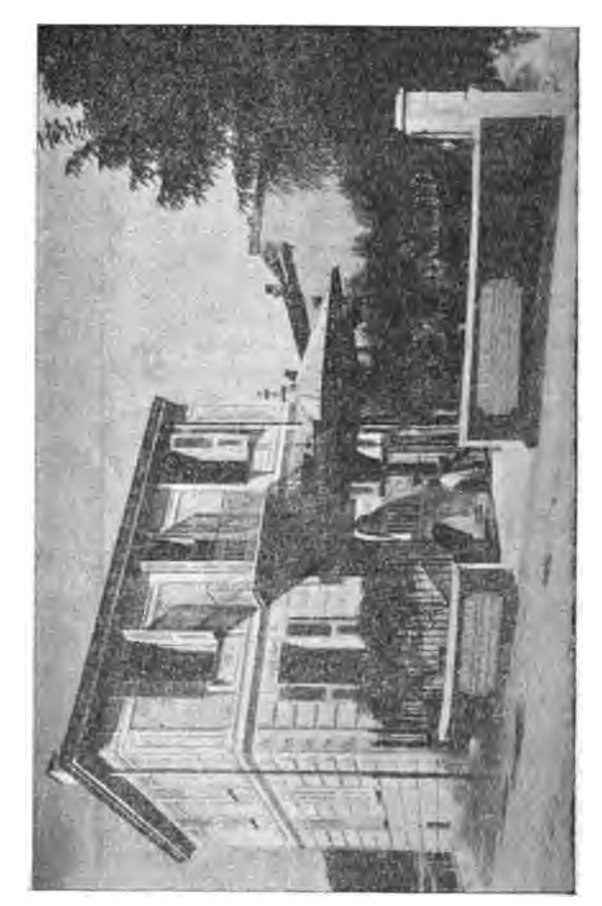
On est à Nice et on croirait en être à vingt lieues. Repos, calme, fraîcheur, salubrité, Nice et ses plaisirs à quelques minutes, c'est l'Eden rêvé ; vivre là, c'est assurer la santé pour la vie.

VILLA BORNALA — NICE



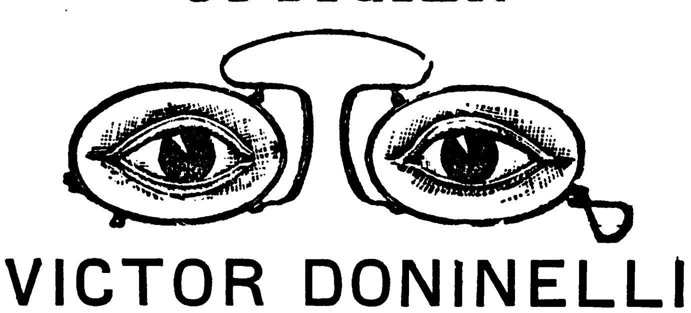
Parc de la Source Bornala — Nice

VILLA DICK — BORNALA



Fontaine populaire de la Source Bornala

OPTICIEN



VICTOR DONINELLI

Fils aîné

INGENIEUR OPTICIEN

NICE — 15, Avenue de la Gare, 15 — NICE

Seul successeur de la Maison

T. DONINELLI

FONDÉE A NICE EN 1830

FOURNISSEUR DES PRINCIPALES ADMINISTRATIONS

Seul concessionnaire des célèbres Verres

ISOMÉTROPES

Agent des Maisons Zeiss de Iéna, Ross de Londres, Goerz de Berlin

pour les Triedre Binocles

MANUFACTURE de JUMELLES

INSTRUMENTS ENREGISTREURS POUR LA MÉTÉOROLOGIE

aux prix d'origine

RICHE ASSORTIMENT DE FACES-A-MAIN

LORGNONS LOUIS XV

PINCE-NEZ et LUNETTES en OR

Lunetterie en tous genres, etc., etc.

NOTA - **La Maison est toujours**

15, AVENUE DE LA GARE, Palais du Crédit Lyonnais

et n'a pas de Succursale

EDITEUR DE PHOTOGRAPHIES, grande collection de la région. — Vues, panoramas. — J. GILLETTA, rue de la Paix, 9.

PHOTOGRAPHE. — GUSTAVE ECHTLER, spécialité de photographies artistiques. — Collections théâtrales. — Rue Gioffredo, 49 (près la place Masséna).

PHOTOGRAPHE. — AUGUSTE & HENRI, photographies en tous genres, spécialites pour groupes de Sociétés. — Rue Chauvain, 8.

LE CHIRURGIEN-DENTISTE

ADOLPHE LYONS

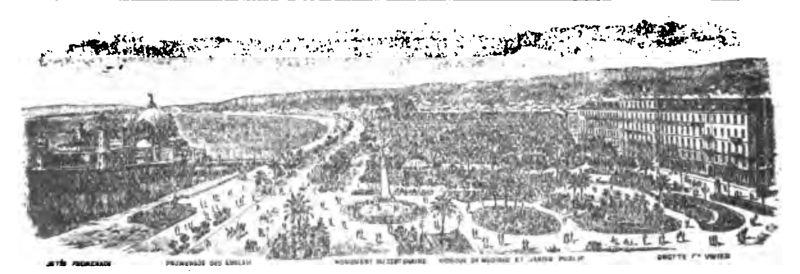
DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANCIEN CHEF DE CLINIQUE A L'ECOLE DENTAIRE FRANÇAISE DE PARIS

CHIRURGIEN-DENTISTE DES HOPITAUX

CONSULTATIONS de 8 h. à MIDI et de 2 h. à 5 h.

NICE — 4, Rue Garnier, 4 — NICE



NICE — Jardin Public — NICE

HOTEL DE LA GRANDE BRETAGNE

Le mieux situé au centre des Jardins Publics (Concerts quotidiens)

MAISON DE TOUT PREMIER ORDRE

Récemment agrandie et entièrement transformée

CHAUFFAGE CENTRAL — ELECTRICITÉ

Battrooms and sanitation, By Mott's, N. Y.

RUECK & TEXTOR, propr.

BIJOUX. Y a-t-il au monde un pays plus luxueux, où les perles, les brillants, les pierres précieuses châtoient, scintillent, s'étalent aussi bien au théâtre qu'aux magnifiques rayons du soleil, qu'en cette contrée enchanteresse de la Riviera! Toutes nos jolies Femmes se couvrent de bijoux, bien vite délaissés, pour d'autres plus jolis, plus nouveaux ou encore plus importants.

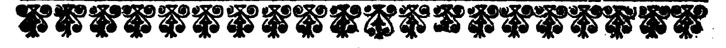
Aussi les voit-on aller en foule, nos jolies Hivernantes, chez **M. LAUTNER, 1, Place Masséna,** car lui seul s'occupe de ces transactions. La Maison est la plus importante de tout le Littoral. Elle achète tout : Bijoux. Objets d'Art, Argenterie et toujours au prix le plus élevé.

CAP D'AIL - LA TURBIE

CANNES

PARIS

CONSEILS PRATIQUES




Digitized by Google



NICE, IMPRIMERIE DES ALPES-MARITIMES.

Calendrier des Fêtes du Littoral

(Saison 1903-1904)

MONTE-CARLO — MONACO — NICE — CANNES — MENTON

DÉCEMBRE

MONTE-CARLO. — REPRÉSENTATIONS d'opérette, opéra-comique, ballet, tous les mardi, mercredi, vendredi et samedi, jusqu'au 2 janvier.

CONCERTS CLASSIQUES. — Les jeudis 3, 10, 17, 24, 31 décembre.

NICE. — Tous les soirs, représentations à l'Opéra, au Casino Municipal, à la Jetée Promenade, au Cirque, au Politeama Garibaldi, au Petit Casino, au Théâtre Risso.

14. — **Monte-Carlo.** — Ouverture du TIR AUX PIGEONS. Autres concours les 16, 18, 21, 23, 26, 28, 30 décembre.

15. — **Monte-Carlo.** — Ouverture du Grand Concours annuel de tir au pistolet (1re série), qui sera clos le 6 février. — Ouverture du Grand Concours annuel de tir au fusil de chasse (1re série), qui sera clos le 6 février.

JANVIER

MONTE-CARLO. — CONCERTS CLASSIQUES, les jeudis 7, 14, 21, 28 janvier.

CONCERTS MODERNES. — Les dimanches 3, 10, 17, 24, 31 janvier.

TIR AUX PIGEONS. — Les 2, 4, 6 (commencement des prix plus importants), 8, 11, 13, 15, 18, 19, 21, 23, 26, 28 (commencement de la grande poule d'essai) 29 et 30 janvier.

Continuation du Grand Concours annuel de tir au pistolet, ouvert le 15 décembre.

Ouverture de l'EXPOSITION DES BEAUX-ARTS. — Au Palais des Beaux-Arts, représentations quatre fois par semaine.

2. — **Monte-Carlo.** — Dernière représentation d'opérette et d'opéra-comique.

4. — **Nice.** — LAWN-TENNIS. — Tournoi du Jour de l'An.

5. — **Monte-Carlo.** — Première des représentations de comédie qui se continueront tous les mardi, mercredi, vendredi et samedi jusqu'au 2 février.

14. — **Nice.** — Première journée des GRANDES COURSES INTERNATIONALES à l'hippodrome du Var.

JANVIER (*Suite*)

17. — Nice. — Seconde journée des Courses Internationales où sera couru le GRAND PRIX DE 100 000 FRANCS.

— Autres journées des Courses de Nice, les 20, 22, 24 et 27 janvier.

27. — Menton. — Matinée dansante.

28 et 29. — Monte-Carlo. — TIR AUX PIGEONS. — Grande Poule d'Essai (3.000 francs et une médaille d'or.)

30. — Nice. — A 10 heures du soir, première fête du CARNAVAL. — Grand Bal fleuri de charité.

31. — Nice. — Ouverture de l'EXPOSITION D'ARTS PHOTOGRAPHIQUES organisée par le Photo-Club de Nice.

FÉVRIER

MONTE-CARLO. — CONCERTS CLASSIQUES. — Les jeudis 4, 11, 18, 25 février.

CONCERTS MODERNES. — Les dimanches 7, 14, 21, 28 février.

GRAND CONCOURS D'ECHECS, dans les salons de l'International Sporting Club.

1. — Nice. — LAWN-TENNIS : 10e Tournoi annuel du Club.

1, 2 et 3. — Monte-Carlo. — TIR AUX PIGEONS. — GRAND PRIX DU CASINO. — Un objet d'art et 20.000 fr. Entrée de 200 fr. Autres concours : les 5, 8, 10, 12, 15, 17, 19, 22, 24, 26 et 29 février.

2. — Monte-Carlo. — Fin de la série des représentations de comédie.

4 (jeudi). — Nice. — A 8 heures du soir, ARRIVÉE DE S. M. CARNAVAL XXXII et de son cortège. — Défilé dans la ville.

4. — Monte-Carlo. — Première des représentations de GRAND OPÉRA, qui auront lieu deux fois par semaine jusqu'au 29 mars.

6. — Monte-Carlo. — Clôture des Grands Concours de Tir au pistolet et de tir au fusil de chasse (1re série) ouverts le 15 décembre.

7. — Monte-Carlo. — Ouverture de la 2e série du Grand Concours de tir au pistolet qui durera jusqu'au 14 avril.

— Ouverture de la 2e série du Grand Concours Annuel de Tir au fusil de chasse, qui durera jusqu'au 14 avril.

7 (dimanche). — Nice. — FÊTES DU CARNAVAL. — Défilé de tous les chars, mascarades sur l'Avenue de la Gare. — Le soir, Corso aux Flambeaux, Illumination Générale.

FÉVRIER (*Suite*)

7. — **Cannes.** — A 1 h. 1/2, ARRIVÉE DU CARNAVAL VIII, Grand Corso Carnavalesque, Bataille de confetti parisiens. — Le soir. Grande Fête de Nuit et Grand Bal sur les Allées de la Liberté. — Redoute populaire mauve.

8. — Départ de Gibraltar de la Course Internationale Gibraltar-Nice pour la coupe de S. M. Edouard VII. — Course en trois étapes : Gibraltar-Palma ; Palma-Marseille ; Marseille-Nice.

9. — **Villefranche.** — GRAND COMBAT NAVAL dans la rade.

9. — **Menton.** — BATAILLE DE FLEURS.

10. — **Cannes.** — PREMIÈRE BATAILLE DE FLEURS.

11 (jeudi). — **Nice.** — A 2 heures, première BATAILLE DE FLEURS, sur la Promenade des Anglais. — Le soir, Veglione à l'Opéra.

11. — **Menton.** — ARRIVÉE DE S. M. CARNAVAL.

12 (vendredi). — **Menton.** — CORSO CARNAVALESQUE. — Bataille de confetti parisiens. — Le soir, Veglione.

14 (dimanche). — **Nice.** — CARNAVAL. A 2 heures, premier GRAND CORSO CARNAVALESQUE. — Mascarades, Analcades, Cavalcades et Chars. Bataille de Confetti. — Le soir, Redoute (bleu ciel ou rose avec impression pompadour) au Casino.

14. — **Menton.** — DEUXIÈME CORSO CARNAVALESQUE. — Confetti en plâtre.

14. — **Cannes.** — GRAND CORSO CARNAVALESQUE. — Bataille de Confetti parisiens. - Le soir, à 8 h. 1/2, Grand Corso aux Flambeaux. — Défilé des chars illuminés. Fête de nuit et Bal sur les Allées de la Liberté. — Redoute Populaire jaune — A 11 heures, Grand Veglione.

15 (lundi). — **Nice.** — Deuxième BATAILLE DE FLEURS sur la Promenade des Anglais.

16 (mardi-gras). — **Nice.** — Deuxième GRAND CORSO CARNAVALESQUE ; Bataille de Confetti. — 50.000 francs de prix. — Le soir. Illumination Générale, Feu d'Artifice, Carnaval brûlé, Veglione à l'Opéra.

16. — **Menton.** — TROISIÈME CORSO CARNAVALESQUE. — Confetti parisiens. — Le soir, Feu d'artifice. — Veglione.

16. — **Cannes.** — GRAND CORSO CARNAVALESQUE. — Bataille de Confetti parisiens. Distribution de prix. — Le soir, illuminations, feu d'artifice, embrasement de Carnaval, fête de nuit, redoute mauve ou jaune. — A 11 heures, Grand Veglione.

FÉVRIER (*Suite*)

18, 21, 23, 25 et 28. — **Nice**. — COURSES AU TROT, par la Société du Trotting du Littoral.

22. — **Menton**. — LAWN-TENNIS. — Commencement du troisième Tournoi International. Championnat de la Riviera, qui durera jusqu'au 27 février.

26. — **Monte-Carlo**. — Tournoi de LAWN-TENNIS qui se continuera les jours suivants.

29. — **Monte-Carlo**. — TIR AUX PIGEONS, commencement du huitième Championnat triennal.

MARS

MONTE-CARLO. — Représentations de GRAND OPÉRA, deux fois par semaine.

CONCERTS CLASSIQUES, les jeudis 3, 9, 17, 24 et 31 mars.

CONCERTS MODERNES les dimanches 6, 13, 20 et 27 mars.

CANNES. — EXPOSITION FLORALE sur les Allées de la Liberté.

1 et 2. — **Monte-Carlo** — TIR AUX PIGEONS. Continuation du huitième Championnat triennal (10,000 fr. et une médaille d'or). Autres concours les 4, 7, 9, 11, 14, 16, 18. 21, 23, 25. Les 28, 29 et 30, grand Prix du Littoral (10.000 fr. et médaille d'or).

Continuation du grand concours de Pistolet (2e série) ouvert le 7 février.

2. — **Menton**. — MATINÉE DANSANTE.

5. — **Monte-Carlo**. — OUVERTURE DE L'EXPOSITION INTERNATIONALE DE CANOTS AUTOMOBILES, dans la propriété Radziwil à la Condamine.

6, 9 et 11. — **Cannes**. — HIPPODROME DE LA NAPOULE, Courses plates, steeple chase, courses au trot, military.

8. — **Menton**. — 2e BATAILLE DE FLEURS.

9. — **Menton**. — BAL DE CHARITÉ.

10. — (jeudi) **Nice**. — FÊTE DE LA MI-CARÊME ET DU PRINTEMPS. Troisième Bataille de fleurs sur la promenade des Anglais. Le soir, Fête blanche. A 10 h. Grande Redoute blanche au Casino.

Du 10 au 23. — **Cannes**. — GRANDES RÉGATES INTERNATIONALES. Grand Prix de Monte-Carlo, Coupes Internationales Albert-Edouard, Tzarewitch, Goëlet-Bennet, Fitz-Gerald, de Clery, Monte-Carlo. — Fête Vénitienne de Nuit.

12 et 13. — **Nice**. — EXPOSITION CANINE.

13. — **Nice**. — COURSES VÉLOCIPÉDIQUES.

MARS (*Suite*)

17. — **Nice**. — LAWN TENNIS : 10e Tournoi International.

17 et 20. — **Nice**. — COURSES PLATES à l'hippodrome du Var.

20 au 28. — **Nice**. — Commencement de la SEMAINE AUTOMOBILE. Les fêtes, courses, expositions, dureront depuis le dimanche 20 jusqu'au lundi 28 mars.

MONTE-CARLO. — Concours d'élégance des automobiles.

24, 25, 26 et 27. — **Nice**. — GRANDE EXPOSITION FLORALE organisée par la Société d'Agriculture de Nice.

24. — **Cannes** — Deuxième BATAILLE DE FLEURS.

26, 27, 28, 29, 30 et 31. — **Monaco**. — GRANDES RÉGATES INTERNATIONALES.

28, 29 et 30. — **Monte-Carlo**. — TIR AUX PIGEONS. Grand Prix du Littoral 10.000 fr. et médaille d'or.

29. — **Monte-Carlo**. — Dernière représentation de GRAND OPÉRA.

AVRIL

MONTE-CARLO. — REPRÉSENTATIONS DE COMÉDIES (nouvelle série) du 2 au 15 avril ; d'opérette et d'opéra-comique du 17 à fin avril. — Représentations les mardi, mercredi, vendredi et samedi.

CONCERTS CLASSIQUES, les jeudis 7, 14, 21, 28 avril.

CONCERTS MODERNES, les dimanches 3 (Pâques), 10, 17, 24 avril.

TIR AUX PIGEONS, les 2, 4, 6, 8, 11, 13 et 15 avril.

CANNES. — GRAND CONCOURS INTERNATIONAL DE MUSIQUES.

Du 2 au 11 avril. — **Nice**. — GRANDES RÉGATES INTERNATIONALES. — Coupe de France et Coupe d'Italie.

3 et 4. — **Menton**. — FESTIVAL DE LA MADONE.

4 et 5. — **Nice**. — FÊTES DE LA MI-CARÊME ET DU PRINTEMPS. GRANDE FÊTE ENFANTINE dans les Jardins publics. — Bataille de fleurs enfantine. — Bal d'enfants. — Jeux divers.

5. — **Monte-Carlo**. — MEETING INTERNATIONAL DE CANOTS AUTOMOBILES.

5. — **Menton**. — Fête de nuit. — LANTERNE PARADE.

11. — **Nice**. — Dernière journée des grandes Régates Internationales qui ont commencé le 2 avril.

13. — **Menton**. — Commencement des grandes RÉGATES INTERNATIONALES qui dureront jusqu'au dimanche 17 avril.

14. — **Monte-Carlo**. — Clôture de la 2e série du grand concours de tir au pistolet et du grand concours de tir au fusil de chasse, ouverts depuis le 7 février.

AVRIL (*Suite*)

15. — **Monte-Carlo.** — TIR AUX PIGEONS. — Prix de Monaco, 2.500 fr. et médaille d'or.

16. — **Monte-Carlo.** — Commencement d'une nouvelle série de représentations d'opérettes, opéra-comique et ballet, qui dureront jusqu'au 15 mai. — Représentations tous les mardi, mercredi, vendredi, samedi.

MAI

MONTE-CARLO. — REPRÉSENTATIONS d'opérette, opéra-comique et ballet les mardi, mercredi, vendredi, samedi, jusqu'au 15 mai.

CONCERTS CLASSIQUES, les jeudi 5 et 11 mai.

NICE. — 1er mai. — Régates Régionales.

MONACO. — 15 mai. — Régates Régionales.

La TURBIE. — 22 mai, grande fête de bienfaisance, organisée par la Société de Secours Mutuels.

MONACO. — 2 juin. — RÉGATES. — Match Nice-Naples.

3 juillet. — **Menton.** Régates Régionales.

17 juillet. — **Nice.** — Championnat de la Méditerranée.

PENDANT LA SAISON

A MONTE-CARLO. — Tous les jours, deux concerts. — Au Théâtre, représentations les mardi, mercredi, vendredi, samedi. — Représentations au Palais des Beaux-Arts et à l'International Sporting-Club. — Concerts classiques tous les jeudis. — Concerts modernes tous les dimanches. Tir aux pigeons jusqu'au 4 avril. — Exposition des Beaux-Arts depuis janvier. — Concours d'échecs en février.

A NICE. — Tous les jours, concerts au Jardin Public. — Tous les soirs, représentations aux Théâtres de l'Opéra, du Casino Municipal, de la Jetée-Promenade, au Petit-Casino, au Politeama Garibaldi, à l'Eldorado (Cirque), au Théâtre Risso.

A MENTON. — Représentations au Casino. — Fêtes mondaines. — Concerts, etc.

A CANNES. — Exposition des Beaux-Arts. — Golf-Club. — Représentations. — Fêtes diverses.

Dans toutes les Stations. — Nombreuses fêtes mondaines, — Bals. — Thés dansants. — Concerts et représentations par les Grands Hôtels, les Cercles, les Salons.

CHEMINS DE FER P.-L.-M.

L'horaire d'hiver, mis en vigueur le 3 novembre, comprend un grand nombre de trains desservant les stations de la Côte d'Azur. Cet horaire est rendu de plus en plus intensif par des trains express, rapides et de luxe ajoutés en certaines périodes, surtout le 1er décembre et le 15 janvier.

On trouvera dans le Guide, en tête de chaque station, les prix des places.

Nous ne signalons ici que les principaux trains desservant Monte-Carlo

DÉPARTS DE NICE POUR MONTE-CARLO. — **Express**: matin : 6.30 — 11.5 — midi 45 — soir : 1.55 — 3.35 — 5.05 — 5.50 — 7.05 — minuit 15.

RAPIDES ET LUXE. — Matin : 9.06 — 10.15 — 10.35 — midi — soir : 2.15 — 2.40 — 8.15 — 9.22.

DÉPARTS DE MENTON POUR MONTE-CARLO. — **Express**: 6.40 m.— midi 3 — soir : 2.10 — 3.44 — 3.56 — 5.15 — 6.20 — 6.46 — 7 — 9.45 — 10.54 — minuit 4.

RAPIDES ET LUXE. — Matin : 7.40 — 9.21 — soir : 1.40 — 1.50 — 2.32 — 3.15 — 7.18 — 9.31.

DÉPARTS DE MONTE-CARLO VERS NICE. — **Express** : matin, 6.58 — 11.40 — soir : 12.19 — 1.30 — 2.18 — 3.49 — 4.5. — 4.15 — 5 — 5.30 — 6 — 6.37 — 7 — 7.15 — 8.10 — 9.59 — 11 — 11.10 — 11.45.

RAPIDES ET DE LUXE. — Matin : 7.59 — 9.37 — soir : 1.55 — 2.6 — 2.29 — 2.47 — 3.32 — 7.34 — 9.46.

Un train attend en Gare de Monte-Carlo la fin des importantes représentations théâtrales.

DÉPARTS DE MONTE-CARLO VERS MENTON. — **Express** : matin, 7.22 — 10.17 — 11.42 — soir : 1.25 — 1.46 — 2.29 — 2.55 — 4.20 — 5.39 — 6.27 — 7.39 — minuit 57.

RAPIDES ET DE LUXE. — Matin : 9.45 — 10.58 — 11.13 — soir : 12.36 — 3.20 — 8.53 — 10.1.

TRAMWAYS DE NICE A MENTON

Départ toutes les heures de la place Masséna à Nice

Prix des Places

				Aller et Retour	
Nice à	Villefranche..	1re 0.40	2me 0.30	1re 0.60	2me 0.45
—	Beaulieu.....	0.60	0.40	0.90	0.60
—	Eze...........	0.80	0.50	—	—
—	Saint-Laurent	1.00	0.60	—	—
—	Cap d'Ail....	1.20	0.70	—	—
—	Monaco	1.55	0.90	2.35	1.53
—	Monte Carlo..	1.80	1.05	2.60	1.60

Les Tramways de Menton à Monaco ont commencé à fonctionner en décembre 1903, traversant Carnolès, Cap-Martin, Cabbé-Roquebrune, Saint-Roman.

Chemins de fer du Sud de la France

Gare à Nice, avenue Malausséna

Départs de Nice pour Vence, Le Loup, Grasse, et Draguignan : 6 h. matin. — midi 25. — 4 h. 40 soir.

Arrivée à Vence : à 7.30 matin. — 1.55 et 6.16 soir. — Au Loup : à 7.56 m. — 2.21 et 6.42 soir. — A Grasse : à 8.27 matin. — 2.52 et 7.17 soir.

Départs de Grasse pour Nice : 5.50 et 9.27 matin. — 5.50 soir.

Arrivée à Nice : à 8.24 et 11.51 matin. — 7.12 soir.

Départs de Nice pour Puget Théniers : 6.50 et 11.50 matin. — 6 h. soir.

Arrivée à Puget-Thériers : 9.43 matin. — 2.12 et 8.37 soir.

Départs de Puget-Théniers pour Nice : 5.30 et 11.10 matin. — 3.40 soir.

Arrivée à Nice : 7.36 matin. — 1.50 et 5.57 soir.

Prix des Places

			Aller et Retour	
Nice à Vence	1re 2.20	2e 1.60	1re 3.30	2e 2.40
— au Loup	3.30	2.40	4.95	3.60
— à Grasse	4.10	3.00	6.15	4.50
— à Draguignan	9.50	6.95	14.25	10.45
— à Puget-Théniers	4.95	3.65	7.45	5.50

CHEMIN DE FER A CREMAILLÈRE DE MONTE-CARLO A LA TURBIE

Horaire d'Hiver

Départs de Monte-Carlo à 8 h. — 9.30 — 10.10 — 10.50 — 11.20 1 — 1.35 — 2.05 — 2.35 — 3.05 — 3.35 — 4.20 — 5 — 5.35.

Départs de La Turbie, à 8.30 — 10 03 — 10 43 — 11.13 — 11.43 — 12.13 — 12.53 — 1.28 — 1.58 — 2.28 — 2.58 — 3.28 — 4.13 — 4.53 — 5.27 — 6.05.

La gare du chemin de fer à crémaillère de Monte-Carlo est située sur le Boulevard du Nord et près du Crédit Lyonnais, en face du Casino.

Prix des places de Monte-Carlo à la Turbie. — 1re classe, 3 fr. 10 ; 2e classe, 2 fr. 30.

De la Turbie à Monte-Carlo. — 1re classe, 1 fr. 55 ; 2e classe, 1 fr. 15.

Parcours en vingt minutes.

Prix très réduits pour les groupes à partir de 15 personnes. Pour tous renseignements, s'adresser aux chefs de gares.

Bicyclettes transportées gratuitement.

